3 1761 07588896 6

Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL

Régulus.

La feinte par amour.

L'amant Bourru.

La veuve du Malabar.

La veuve de Malcale.

Oedipe chez Admète.

Pierre Le Cruel.

Adélaïde.

Molière à la nouvelle Salle.

REGULUS

ET

LA FEINTE PAR AMOUR

DEDIÉS

A MADAME LA DAUPHINE

Par Mr Dorat

C. P. Marillier Inv. et Sculp.

RÉGULUS,

TRAGÉDIE,

ET

LA FEINTE

PAR AMOUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

Représentées le même jour par les Comédiens François, le 31 Juillet, 1773.

A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIII.

PQ
1931
D5878
LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO
769198

EPITRE

A MADAME

LA DAUPHINE.

Toi, notre gloire & nos délices,
L'Image & le bienfait des Dieux;
Combien mes Ecrits ſont heureux
De paroître ſous tes auſpices!....
Le tems n'a plus de droits ſur eux.
Par toi les talens vont éclore;
Des arts tu hâtes le réveil;
Ton vif éclat releve encore
De Louis l'auguſte appareil,
Et tu reſſembles à l'Aurore,
Ouvrant le Palais du Soleil.

O ! jours d'un fortuné préſage
Où, ſous la garde de nos cœurs,
Tu fais échapper aux honneurs,
Ce joug impoſé par l'uſage !
Où l'aimable ſimplicité
A nos Spectacles te ſoulage
Des appréts de la Majeſté ;
Où la riante liberté
S'empreſſe & vole à ton paſſage !
Va, pourſuis, accorde à nos jeux
Les doux regards de l'indulgence :
Le laurier qui croît ſous tes yeux
Séche ou languit dans ton abſence.

Vous les neuf Sœurs t'offrir des chants
Que l'ame applaudit, qu'elle inſpire,
Et qui peignent nos ſentimens.
De roſes couronnant ſa lyre,
L'une cherche dans ton ſourire
Le prix flatteur de ſes accens :
Aux Bergers des prochaînes rives
L'autre raconte ces vertus,

Que ton rang ne tient point captives,
Et qu'il fait aimer encor plus.
Sur la muſette ſolitaire
Elle dit aux bois d'alentour,
Par quels ſoins ta main tutélaire,
Sous l'humble toît d'une chaumiere,
Conſola l'himen & l'amour;
Comment ta noble bienfaiſance
Fit avec tant d'humanité
Dans ton Char aſſeoir l'indigence
Et l'infortune à ton côté.
C'eſt alors qu'une hymne touchante
S'éleve à toi du fond des cœurs,
Et, qu'oubliant tous ſes malheurs,
La pauvreté reconnoiſſante
En tributs préſente des fleurs
A la grandeur compatiſſante,
Qui connoît le charme des pleurs.
Oui, tel eſt, divine Princeſſe,
Le deſtin qui t'eſt préparé,
Ainſi qu'à l'Epoux adoré,

Qui prévient les vœux qu'on t'adreſſe...
Tous les François vont répéter
Ce que les muſes m'ont fait dire.
Couple charmant, ſous votre empire,
On oubliera l'art de flatter.
Vous prouvez ce qu'on a ſçu feindre,
Et vos regards vont enfanter
Des Virgiles pour vous chanter,
Et des Albanes pour vous peindre.

REGULUS

TRAGEDIE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

REGULUS..... M. Brizard.
MANLIUS..... M. Monvel.
MARCIE, *Femme de Régulus.* . Madame Veſtris.
BARSINE, } *Femmes de Marcie* { Meſd. Molé
FLAVIE, } { & Bonioli.
LICINIUS, *Tribun du Peuple*. . . . M. Molé.
AMILCAR, *Ambaſſadeur de Carthage*. M. Ponteuil.
ATTILIUS, *Fils de Régulus*. . . . . Mlle. Joli.
PRISCUS, *Romain*. . . . . M. Bonioli.
LICTEURS.
Suite de ROMAINS & d'AFRICAINS.
OFFICIERS *Romains.*

La Scène eſt dans un Veſtibule du Temple de Bellone.

RÉGULUS,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

La Scène repréſente le Parvis du Temple de Bellonne. On voit ſur l'un des côtés la Statue de la Déeſſe ; au fond, une Place publique, ornée des Buſtes des anciens Romains ; & à la rive oppoſée, Rome & le Capitole. Des ſieges ſont préparés pour le Sénat.

SCENE PREMIERE.

MARCIE, BARSINE.

BARSINE.

Sous ces vaſtes Parvis conſacrés à Bellonne ;
Dans ces lieux révérés que la crainte environne
Quels Dieux guident vos pas ?

MARCIE.

Ceux de qui les regards
Sont quelquefois encor tournés vers nos remparts;
Tous les Dieux protecteurs de la race d'Enée,
Dont ils ont garanti la haute deſtinée;
Les Dieux de Régulus.

BARSINE.

Un Luſtre eſt écoulé,
Depuis que, loin de vous, il languit exilé;
Ont-ils briſé ſes fers?

MARCIE.

Que me dis-tu, Cruelle?
Ah! loin de m'allarmer, encourage mon zéle.
Je ne ſais quel eſpoir, bien cher à ma douleur,
Par ſes illuſions vient conſoler mon cœur.
On attend aujourd'hui l'Envoïé de Carthage:
Mais, (telles ſont nos Loix, tel eſt l'antique uſage)
Dans l'enceinte de Rome il ne peut être admis,
Rome n'ouvre ſes murs qu'à des Sujets ſoumis.
Sous ce Portique auguſte on conſent à l'entendre:
Les Sénateurs mandés doivent bientôt s'y rendre.
J'ai devancé leurs pas, je cherche Manlius,
Et mes pleurs vont encor parler pour Régulus:
Je veux ſavoir enfin le ſort qu'on lui deſtine.

BARSINE.

Quoi ! toujours ſuppliante !...

MARCIE.

Il n'importe.. Ah ! Barſine,
Cédons à nos deſtins : ils ne ſont plus ces tems
Où j'oſois reſpirer un légitime encens ;
Ces jours, où Régulus, domptant juſqu'à l'envie,
Illuſtroit à la fois ſa femme & ſa Patrie.
Le rapport inégal de ſes ans & des miens
Ne fut point un obſtacle à de ſi beaux liens,
Et mon ame ſéduite au bruit de ſon courage,
En comptant ſes Lauriers, n'apperçut point ſon âge.
Au ſortir d'un long ſiége, où ſon noble ſecours
Avoit ſauvé la vie à l'auteur de mes jours,
Il revint précédé d'une pompe guerriere :
J'épouſai le Vainqueur & j'acquitai mon pere.
Régulus m'adoroit, & me plut à ſon tour :
C'étoit un ſentiment.... au-deſſus de l'amour !
Quels tranſports, quelle joie ont marqué la naiſſance
De ce fils, ce cher fils, notre unique eſpérance !
Je voyois mon Epoux, au retour des combats,
Sourire à cet Enfant careſſé dans mes bras,
Nous prodiguer les ſoins d'une ame ſimple & pure,
Et dépoſer ſa gloire au ſein de la nature.
Pouvois-je alors prévoir un ſiniſtre avenir ;

Et que de ſi beaux jours duſſent ſitôt finir?
Abſente de nos murs, tu ne vis point, Barſine,
De mes profonds ennuis la fatale origine.
Après cinq ans de paix & d'un hymen heureux,
La haîne dans carthage alluma tous ſes feux.
Il fallut, aſſurant la fortune publique,
Détourner les complots que méditoit l'Afrique.
Sans briguer cet emploi, modeſte & renfermé,
Parmi tous ſes rivaux, Régulus fut nommé.
Il vint me l'annoncer; ſon front plein de nobleſſe
Impoſa, malgré moi, ſilence à ma foibleſſe.
Par ſa mâle conſtance étonnant mes eſprits,
Sans verſer une larme, il embraſſa ſon fils;
Il partit; mais bientôt ſa prompte renommée
Fit connoître l'orgueil à mon ame charmée.
De ſes nombreux exploits dévorant les récits,
Rome tournoit vers moi ſes regards attendris.
Le nom de mon Epoux, ſa valeur fortunée,
Au bonheur de l'Etat joignoient ma deſtinée.
Quel changement, hélas! dans ſon ſort & le mien!
Régulus eſt eſclave, & je ne ſuis plus rien.
Régulus eſt eſclave! ah! Dieux! ô ſort funeſte!
Un regret éternel eſt tout ce qui me reſte.
Plus d'honneurs, plus de rang, lorſqu'il eſt dans les fers:
Partager, loin de lui, l'horreur de ſes revers,
Sentir tous les degrés de ſa longue infortune,
Fatiguer les Romains de ma plainte importune,

Aſſiéger le Conſul, pleurer avec mon fils,
Voilà tous mes devoirs, je les ai tous remplis.

BARSINE.

Le Conſul peut beaucoup ? & ſa faveur....

MARCIE.

Ecoute.

L'auſtere Manlius eſt généreux ſans doute :
Rome le croit au moins, & je n'oſe penſer
Qu'au projet de me nuire il ait pu s'abaiſſer ;
Cependant, (avec toi je rougirois de feindre)
Sans le juger encor, tout me force à le craindre :
Dans le fond de mon ame, un ſecret mouvement,
Contre lui, malgré moi, dépoſe à tout moment.
J'eſtime, en ſes pareils, la valeur, la prudence,
La haine des tyrans, la noble indépendance ;
Mais non, l'atrocité de ces triſtes vertus,
Pures dans leur principe, affreuſes par l'abus,
Ces mornes préjugés, ce fier Patriotiſme,
Qui détruit le bonheur, & n'eſt point l'héroïſme.
Je plains le malheureux, le mortel endurci
Que la tendre pitié n'a jamais adouci :
Vas; Manlius jamais n'en a connu les charmes,
Et ce farouche cœur ne s'ouvre point aux larmes.

BARSINE.

Trop prompte à l'accuſer....

MARCIE, (*avec vivacité.*)

Qu'il ſerve Régulus ;
Je tombe à ſes genoux, & ne l'accuſe plus.
Lié par le devoir & la reconnoiſſance,
Le Tribun, plus ſenſible, eſt ma ſeule eſpérance.
Dès ſes plus jeunes ans, inſtruit par mon Epoux,
Toujours il l'admira, ſans en être jaloux :
A Rome, aux champs de Mars, dans la paix, dans la guerre,
Régulus autrefois lui tenoit lieu d'un pere ;
Souvent, dans le Sénat, il parut ſon appui,
Et doit en ce moment tout attendre de lui.
Puiſſe, au moins, Manlius ne m'être point contraire !
Je n'oſe eſpérer plus de cette ame ſevére :
Ses yeux indifférens, que laſſent mes malheurs,
Se ſont accoutumés à voir couler mes pleurs.
Il vient ; éloigne-toi.

SCENE II.

MANLIUS, *ſuivi des Liſteurs* ; MARCIE.

MARCIE.

SEIGNEUR, daignez m'entendre ;
A cette grace, hélas ! j'ai le droit de prétendre.

MANLIUS.

Madame, pardonnez ſi des ſoins importans,
A vos yeux, malgré moi, m'ont caché ſi long-tems.
J'obéis, avant tout, au devoir qui m'enchaîne:
Mais, quel preſſant motif en ce lieu vous amène?

MARCIE.

Et vous le demandez!.... feignez-vous d'ignorer
Le deſſein qui m'occupe & peut ſeul m'attirer?
Songez à Régulus, perdu pour la Patrie,
Traînant dans un cachot une pénible vie,
Et, ſous des fers honteux, pour vous, pour les Romains,
A peine ſoulevant ſes généreuſes mains!
Peut-être en ce moment, il ſuccombe, il expire,
Et fait, en expirant, des vœux pour cet Empire,
Pour un Sénat jaloux qui l'a ſacrifié,
Pour ſon ingrat païs, dont il eſt oublié....
Oſons-nous prolonger l'odieux eſclavage
Où frémit ſa vengeance, où languit ſon courage?
Comment excuſer Rome? & peut-on, Manlius,
Reſpirant l'air du Tibre, oublier Régulus?
Quel enclos dans nos murs n'atteſte point ſon zèle,
Sa ſublime équité, ſa valeur immortelle?
Les Tribunaux? du faible il y fut le vengeur:
Le Sénat? vous ſavez s'il en étoit l'honneur.

Montez au Capitole, où ſa main triomphante
Suſpendit des vaincus la dépouille ſanglante,
Ces lances, ces drapaux à Carthage enlevés,
Monumens glorieux, que Rome à conſervés.
Que dis-je? & ces faiſceaux, & ces aigles altières,
Et l'auguſte appareil des honneurs conſulaires,
Et cette pourpre enfin, ſouveraine des Rois,
Régulus, comme vous, les obtint autrefois.
Le Chef, l'Ami, le Dieu des Légions romaines,
Vainqueur en cent combats, va mourir dans les chaînes:
Moi ſeule je lui reſte. O ciel! ô Régulus!...
Et voilà donc le prix que l'on garde aux vertus!

MANLIUS.

J'approuve vos regrets, & non votre injuſtice.
Le ſort de votre Epoux eſt pour Rome un ſupplice:
Mais, pour rompre ſes fers ſi vos efforts ſont vains,
Accuſez-en Carthage & non pas les Romains.

MARCIE.

Carthage enchaîne un bras toujours armé contr'elle;
Rome oublie un Romain, un défenſeur fidelle.
Carthage, en l'accablant, ſe venge d'un vainqueur;
Rome, en l'abandonnant, punit un bienfaiteur.
Prononcez, Manlius; qui des deux eſt coupable?....
On peut tout réparer; l'inſtant eſt favorable.
A l'Envoïé d'Afrique, en ce jour ſolemnel,

D'un malheureux ami propoſez le rappel.
Je ne puis que pleurer; vous pouvez davantage;
Vous pouvez, d'un ſeul mot, finir ſon eſclavage.

MANLIUS.

Je le ſouhaite au moins; je voudrois aujourd'hui
Racheter de mon ſang un Captif tel que lui:
Si pourtant à l'Etat ſon retour pouvoit nuire,
Avec ſincérité j'oſe ici vous le dire,
N'attendez rien de moi, rien de mon amitié;
Mon ame, par devoir, ſe ferme à la pitié.

(*Surprenant un mouvement de colère dans Marcie.*)

Je ſais que des ſoupçons l'atteinte injurieuſe
A flétri bien ſouvent la vertu courageuſe:
Quand je ſers les Romains, quand je veux leur bonheur,
Je brave les ſoupçons, mon juge eſt dans mon cœur.
J'eſtime Régulus, je le vois ſans envie:
Mais ce cœur inflexible eſt tout à la Patrie;
Elle ſeule eſt l'objet, le but de mes travaux.

MARCIE.

Eh! n'eſt-ce pas l'aimer, que lui rendre un Héros?
C'eſt à vous, à vous ſeul que ma douleur s'adreſſe.
Vous allez ſervir Rome, en ſervant ma tendreſſe.

MANLIUS.

Je n'oſe vous flatter d'un eſpoir incertain:
Je ſuis Conſul, Madame, & non pas Souverain.

MARCIE.

Combien vous m'allarmez ! cette ſombre réponſe
Me fait déja ſentir les rigueurs qu'elle annonce.
On vient. Ciel ! le Tribun. Je vois trop qu'aujourd'hui
Je ne peux reclamer d'autre ſoutien que lui.

SCENE III.

LICINIUS, MARCIE, MANLIUS.

MARCIE.

Eh bien, Licinius ?

LICINIUS.

L'Ambaſſadeur arrive ;
Le peuple, pour le voir, a couru ſur la rive.
Mais, ce que nul Romain n'attendoit aujourd'hui,
Régulus eſt dans Rome, & revient avec lui.

MARCIE.

Régulus !... que dit-il ? le Ciel me le renvoie !
Je ne me connois plus ;... je ſuccombe à ma joie.

(*A Priſcus.*)

Eſt-il vrai ? Régulus va paroître en ces lieux !...
Puiſſe-je me montrer la premiere à ſes yeux !

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

MANLIUS, LICINIUS.

MANLIUS,

(avec une joie tranquille.)

EH, quel eſt donc, Tribun, le deſſein de Carthage?
Régulus en ces lieux!

LICINIUS.

Il eſt ſur le rivage;
C'eſt avec moins d'éclat qu'on reçoit les vainqueurs;
Tous les Romains font vœu de venger ſes malheurs.
D'un regard ténébreux fixant le Capitole,
Entre mille guerriers que ſon retour conſole,
Il marche... on rompt les fers dont ſes bras ſont chargés
Et les cœurs, une fois, ne ſont point partagés.
Les chemins, trop étroits dans cet inſtant d'ivreſſe,
Ne peuvent contenir la foule qui s'empreſſe;
Charmés de le revoir, les vieillards attendris,
Attentifs & muets, le montrent à leurs fils:
Et moi, je viens ici, dans l'excès de mon zèle,
Déployer les tranſports d'une amitié fidele,
Annoncer le Héros, dont les ſoins bienfaiſans
Daignerent aux vertus former mes premiers ans.

Mais vous allez enfin jouir de ſa préſence;
Avec l'Ambaſſadeur je le vois qui s'avance.

SCENE V.

(*On voit une ſuite d'Africains & le Peuple. Le Conſul, Licinius & les autres Sénateurs prennent leurs places; celle qu'occupoit autrefois Régulus, auprès des Conſuls, demeure vuide; Régulus & Amilcar paſſent entre les Licteurs : Régulus, en entrant, s'arrête.*)

MANLIUS, PRISCUS, LICINIUS, REGULUS, AMILCAR.

MANLIUS.

CITOÏEN généreux, qui peut vous arrêter?

REGULUS.

Rome entre ſes Enfans ne doit plus me compter.

MANLIUS.

Recouvrez tous vos droits, & prenez votre place.

REGULUS.

Je n'en ai point ici.

MANLIUS.

Rome vous a fait grace.

REGULUS.

Un Eſclave paroître & s'aſſeoir parmi vous!

MANLIUS.

Le malheur d'un héros le rend ſacré pour nous.
(*Se retournant vers Amilcar.*)
Mais je céde à vos vœux. Que ſouhaite Carthage?
Parlez; ſur quel eſpoir cherchez-vous ce rivage?

AMILCAR.

Carthage, qui long-tems balança vos ſuccès,
Par ma voix, Sénateurs, vous propoſe la paix;
Et, ſi vous refuſez ſa première demande,
Elle ſouhaite au moins que le Tibre lui rende
Nos illuſtres Captifs, dans vos murs retenus:
Les vôtres, à ce prix, vous ſeront tous rendus;
A ce prix, Régulus, qu'Amilcar vous ramène,
Pour gage du traité, va voir tomber ſa chaîne,
Et peut, dès aujourd'hui, reprendre avec éclat,
Tous ſes titres dans Rome, & ſon rang au Sénat.

MANLIUS.

Nous aimons Régulus: le deſtin qui l'opprime

N'a pu changer nos cœurs, qu'un même zèle anime ;
Et nous ferons heureux, s'il eſt quelque moïen
De rendre à la Patrie un ſi noble ſoutien :
Mais ſur ſes intérêts que lui même il prononce,
Rome dans ſon avis trouvera ſa réponſe ;
C'eſt elle qui le veut. Approchez, Régulus,
Et réglez votre ſort. (*Manlius s'aſſied.*)

REGULUS.

(*Avec joie, & plus de ſérénité.*)

Je ne réſiſte plus.

AMILCAR, (*à Régulus.*)

De parler pour Carthage aujourd'hui tout vous preſſe,
Et vous ſavez quel prix.... (*Amilcar s'aſſied.*)

REGULUS, (*toujours de bout.*)

Je tiendrai ma promeſſe,

(*S'avançant au milieu du Sénat.*)

Puiſque, malgré mes fers, ma défaite, & vos Loix,
Vous permettez qu'ici j'oſe élever la voix,
Je n'abuſerai point de cet honneur inſigne ;
Et moins je l'eſpérois, plus mon cœur en eſt digne.
Me laiſſant vos bontés, le ſort ne m'ôte rien,
Et l'Eſclave dans moi fait place au Citoïen.
Deſcendans de Rémus, Peuple vainqueur & libre,

Guerriers, Législateurs, Héros & Dieux du Tibre,
Vos ennemis enfin s'abaiſſent devant vous;
Mais ne laiſſez jamais fléchir votre courroux.
Encore une victoire, & l'Afrique eſt ſoumiſe;
Deux poſtes exceptés, la Sicile eſt conquiſe.
Rome voit ſe former des ſoldats généreux,
Nés ſur le même ſol, ſervant les mêmes Dieux,
Réunis par les Loix, les mœurs & le langage:
Eh! que pourroient contr'eux les ſoldats de Carthage,
Mercénaires errans, dont le ſang mandié
Ne vaut pas même l'or de ceux qui l'ont païé?
Que dis-je? l'Etranger, qu'aigrit leur injuſtice,
Aux Africains déja ne vend plus ſon ſervice.
Xantippe, ce héros leur vengeur, leur appui,
Dont j'ai pleuré la mort, quoique vaincu par lui,
Xantippe, qu'opprima leur perfide inconſtance,
Apprend à l'univers ce qu'il faut qu'il en penſe,
Détourne les ſecours qu'on oſoit leur porter,
Et décourage ceux qui pourroient l'imiter.
Triomphans aujourd'hui, vous allez l'être encore,
Eſt-il tems de traiter alors qu'on vous implore?
Enfin que craignez-vous de ce Peuple affoibli?
Une fois, il eſt vrai, les deſtins m'ont trahi:
Mais ſoudain notre Rome, en guerriers ſi fertile,
Pour effacer ma honte arme un bras plus utile:
Métellus a paru, nos vainqueurs ont tremblé;
Et leur ſang odieux à grands flots a coulé.

Combien de fois, ô Ciel ! j'ai joui de leurs craintes !
L'écho de leurs rochers me renvoyoit leurs plaintes.
De la contagion le ſouffle dévorant
Les enſeveliſſoit ſous leur ſable brûlant,
Et les cris de Carthage, à la douleur en proie,
Au fond de mon cachot venoient porter la joie.
J'y rentre ſans regret, pourvu que par vos mains
Ruiſſelle juſqu'à moi le ſang des Africains.
Que je hais leur demande & leur infâme adreſſe !
Ils ont cru dans mon cœur ſurprendre une foibleſſe,
Et par un vil appât s'aſſurer de ma foi :
Mais ils me connoîtront, mais Rome eſt tout pour moi ;
Mais je voue à Carthage une haine immortelle,
Et ne viens parmi vous que pour m'armer contr'elle.

LICINIUS.

Vous !

REGULUS.

Redoutez la paix qu'elle oſe demander.

LICINIUS.

Si l'échange vous ſauve, il le faut accorder.

REGULUS.

(*Avec chaleur & indignation.*)

Eh ! quoi ! pour racheter la liberté d'un homme,
Quel exemple odieux donneriez-vous à Rome ?

L'honneur

L'honneur, ce feu ſacré que j'atteſte aujourd'hui,
Cette ame des vertus qui s'éteignent ſans lui,
De nos antiques mœurs la force héréditaire,
La diſcipline enfin, ce frein ſi néceſſaire,
Tout n'eſt-il pas détruit, ſi de lâches ſoldats,
Qui ſe diſent Romains & craignent le trépas,
Oſent encor nourrir l'eſpérance chérie
De revoir leurs foïers, leurs femmes, leur Patrie?
Quel ſecours en attendre! ils ont fui, ces Romains!
Ils ont tendu leurs bras aux fers des Africains!
Inſupportable affront! ſouvenir que j'abhorre!
Ils ont connu la honte & reſpirent encore!
Qu'ils meurent dans les fers! ils ont fui ſous mes yeux?
Je les ai commandés; je dois mourir comme eux.

LICINIUS.

Mourir! un autre eſpoir aujourd'hui nous anime;
Il faut un autre prix à ce tranſport ſublime;
Et, ſi l'échange enfin peut être dangereux,
N'êtes-vous rien pour nous?

REGULUS.

Eh! qui ſuis-je, grands Dieux?
Qui ſuis-je, aveugle ami? mon ſang & mon courage
Vont s'éteindre bientôt ſous les glaces de l'âge.
Les coups affreux du ſort, plus que le poids des ans,
Précipitent la fin de mes jours languiſſans;

Traînant vers le tombeau ma vieilleſſe ſtérile ;
Je ne pourrois à Rome être long tems utile :
Mais, combien le ſeroient à vos fiers ennemis,
Tous leurs Chefs, nos captifs, perdus pour leur pays ?
Ces braves citoïens, qu'irrite l'eſclavage,
Sont tous autant d'appuis dont vous privez Carthage.
Oui, oui ; je les ai vus, de carnage altérés,
Arracher de nos mains leurs drapeaux déchirés,
Echauffer, enflammer les cœurs les plus timides ;
Dans les plus grands périls toujours plus intrépides,
Ivres de notre ſang dont ils étoient couverts,
Ne ſuccomber qu'au nombre & rugir dans leurs fers.
Ils ſont vos priſonniers, gardez-vous de les rendre.
Contr'eux ce foible bras pourroit-il vous défendre ?
D'ailleurs, n'avez-vous point celui de Métellus,
Et pouvez-vous encor regretter Régulus ?
Je fus déja vaincu, je pourrois encor l'être ;
Votre eſtime, Sénat, je la perdrois peut-être,
Je n'y ſurvivrois pas ; & je ne veux jamais,
Quand ils ſont contre vous, accepter vos bienfaits.

LICINIUS.

Ainſi, vous exigez que Rome ſoit ingrate !
Que ſa honte paroiſſe où votre honneur éclate ;
Qu'ici même un arrêt injuſte & ſolemnel
Vous condamne aux horreurs d'un exil éternel !
Vous, de qui le retour aujourd'hui nous conſole,

Vous, que nous aurions dû conduire au Capitole!

(*Il se leve & va à la tête du peuple.*)

Pour lui faire un tel sort, eut-il fallu, Romains,
Le chercher dans le champ que labouroient ses mains;
Interrompre le cours de ses travaux rustiques,
Et l'arracher du sein de ses dieux domestiques?
On diroit donc un jour, en pleurant Régulus:
„ Le Tibre eut un Héros, fameux par ses vertus:
„ Renonçant au repos, prodigue de sa vie,
„ Il s'immoloit entier au bien de sa Patrie.
„ Guerrier, par ses exploits il défendit l'Etat;
„ Citoïen, ses conseils éclairoient le Sénat:
„ Dans les déserts d'Afrique il s'ouvrit un passage;
„ Il affranchit nos murs, il abaissa Carthage;
„ Et ce même Romain, toujours infortuné,
„ Expira dans les fers, par Rome abandonné «.

REGULUS.

Et toi, tu la trahis!...

LICINIUS.

Non, je lui suis fidèle;
Non, ce n'est point à vous que je borne mon zèle;
C'est comme citoïen que je suis votre appui.
Tout ce peuple vous aime, & je parle pour lui.

REGULUS.

Terminez, Sénateurs, un combat qui m'offenſe;
Ou, comme je le dois, j'entends votre ſilence.

MANLIUS.

(*Regardant les Sénateurs qui paroiſſent attendris & les yeux baiſſés.*)

De votre aſpect touchant vous voïez les effets.

(*Après un ſilence.*)

Il faut peſer, ſans vous, de ſi grands intérêts.

(*Aux Sénateurs.*)

Avant de prononcer ſur le ſort d'un tel homme,
Réuniſſons les voix au ſein même de Rome.
Fabrice, Lentulus, Camille, Traſéas,
Diſtraits par d'autres ſoins, n'ont pu ſuivre nos pas;
Ce Temple touche aux murs, où leur expérience
Peut d'un avis utile aider votre prudence,
Et tout veut....

REGULUS.

Manlius!

MANLIUS.

Repoſez-vous ſur moi;
A Rome, à Régulus, je ſais ce que je doi.

Je ne trahirai point des vertus que j'admire.

(*à Amilcar.*)

De ce qu'on aura fait on viendra vous inſtruire,
Amilcar.

AMILCAR.

C'eſt aſſez. Dans ces lieux ennemis
J'ai dévoré l'affront qu'a reçu mon pays:
Je ne dirai qu'un mot; c'eſt à vous de m'entendre.
Vous aimez Régulus; tremblez de nous le rendre:
Vous ſeuls d'un ſort cruel pouvez le préſerver;
En traitant avec moi, vous allez le ſauver;
Mais, ſi vous refuſez l'échange qu'on propoſe,
Carthage inexorable en punira la cauſe.

SCENE VI.

MANLIUS, LICINIUS, REGULUS, LES SENATEURS, LICTEURS.

LICINIUS.

Qu'entends-je! & nous pourrions....

REGULUS.

Point de lâche pitié;
C'eſt Rome qui doit vaincre & non pas l'amitié.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCIE, FLAVIE.

MARCIE.

AINSI donc tes secours m'ont rendue à la vie?
Prends pitié de mon trouble, ô ma chere Flavie!
Je quittois le Consul, je sortois de ces lieux:
Quel objet tout à coup se présente à mes yeux!
Mon Epoux! Régulus, que le Peuple environne!
Romains, Carthaginois, Garde, rien ne m'étonne,
Je traverse la foule, & je lui tends les bras;
On s'arrête: un moment: il ralentit ses pas;
Et d'un ton formidable;... » éloignez-vous, Marcie, »
Me dit-il, » ces instans sont tous à la Patrie. »
Il me laisse, il s'arrache à mes embrassemens.
Que devins-je, Flavie, en ces cruels momens?
Mes yeux noïés de pleurs se couvrent d'un nuage;
Je le suis, je me jette à travers son passage;
Je voulois lui parler... inutiles desirs!
Ma voix tombe, s'éteint, se perd dans mes soupirs;
Et l'on me traîne, hélas! expirante, éperdue,

Dans l'asyle prochain, où tes bras m'ont reçue.
Que fait-il?.... Le Sénat vient de se séparer.
Cher Epoux, en ce lieu j'ai pu te rencontrer;
Et tu ne paroîs point!... dissipe mes allarmes.

(*A Flavie.*)

Il ne sait pas combien il m'a coûté de larmes!
Barsine m'abandonne!.... on vient; c'est elle!...

SCENE II.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

MARCIE.

Eh bien!
Que dit-on? que sais-tu? ne m'apprendras-tu rien?

BARSINE.

Sur les discours du Peuple & ses vagues murmures,
On hazarde, en tremblant, de vaines conjectures;
Et j'ai sû seulement que tous nos Sénateurs
Dans Rome rassemblés....

MARCIE.

O mortelles frayeurs!
Et Régulus!... d'où vient que le cruel m'évite?
Où porte-t-il ses pas? tu parois interdite!

BARSINE.

Aux autels de Mars, votre Epoux généreux,
Pour vous, pour les Romains, forme, dit-on, des vœux.
Parmi les cris de joie, & les craintes publiques,
Les parfums & l'encens fument ſous les portiques,
Et ce mortel ſi cher, attirant tous les yeux,
Partage les reſpects que nous rendons aux Dieux.

SCENE III.

FLAVIE, MARCIE, PRISCUS, BARSINE.

PRISCUS, (*à Marcie.*)

L'Ambaſſadeur vous cherche.

MARCIE.

Amilcar ! ô ſurpriſe !

PRISCUS.

Il ſouhaite qu'ici mon zèle l'introduiſe :
Il marche ſur mes pas.

MARCIE.

Qu'il entre.

SCENE IV.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

MARCIE.

UN Africain!
Pourquoi me cherche-t-il, & quel eſt ſon deſſein?
Je ne ſais quel effroi...

BARSINE.

Madame, il faut l'entendre.

FLAVIE.

On le conduit vers vous.

MARCIE.

Ciel! que va-t-il m'apprendre!

Les Femmes de Marcie ſe retirent.

SCENE V.

MARCIE, AMILCAR.

AMILCAR.

MADAME, pardonnez ; mon aſpect dans ces lieux
Peut-être en ce moment importune vos yeux ;
Mais un grand intérêt a pu ſeul m'y conduire,
Et pour Rome, & pour vous, j'ai dû vous en inſtruire.

MARCIE.

Raſſurez mes eſprits.

AMILCAR.

J'eſtime votre Epoux,
Et viens pour le ſauver.

MARCIE.

Comment ? expliquez-vous.

AMILCAR.

Vous connoiſſez Carthage & ces haines cruelles
Qu'attiſerent long-tems nos ſanglantes querelles :
Elle eſt prompte à punir, ardente à ſe venger ;
J'ai ſouvent plaint nos mœurs, ſans pouvoir les changer.
Si Régulus trompoit les vœux de ma patrie....

MARCIE.

Il ne dépend plus d'elle.

AMILCAR.

Ecoutez-moi, Marcie.

MARCIE.

Eh bien?

AMILCAR.

Ne croyez point qu'aux seuls devoirs lié,
J'affecte les dehors d'une fausse pitié.
Quels que soient les débats entre Carthage & Rome,
Je ne ferai jamais l'ennemi d'un grand homme.
Je sers même l'Afrique, en servant Régulus:
Craignez-le plus que moi.

MARCIE.

Tous mes sens sont émus.
Quelle infortune encor l'attend sur ce rivage?

AMILCAR.

Et si, dès ce jour même, il retourne à Carthage.

MARCIE.

O Ciel!

AMILCAR.

De nos captifs le sort lui fut remis;
On demande un échange, il est libre à ce prix;
Mais contre cet échange, il a parlé lui-même.

MARCIE.

Qu'entens-je ? Régulus ! & c'eſt ainſi qu'il m'aime
Mais je m'allarme en vain ; le Sénat le chérit :
A ſon zèle barbare, il n'aura point ſouſcrit.

AMILCAR.

Le Sénat eſt trompé.

MARCIE.

Se peut-il ? quel myſtere ?
Achevez... je frémis.

AMILCAR.

Cette horrible lumiere....

MARCIE.

Mon cœur en a beſoin.

AMILCAR.

Je vais le déchirer.

MARCIE.

Le doute eſt plus affreux ; parlez, ſans différer.

AMILCAR.

Hé bien ! connoiſſez donc l'épouvantable abîme

Où ſe jette aujourd'hui votre Epoux magnanime;
Connoiſſez Régulus; il conſeille aux Romains
De ne point accepter l'offre des Africains:
Si le Sénat l'écoute, il rentre en eſclavage;
Mais il cache au Sénat qu'il entraîne ou partage,
Qu'un ſupplice inoui, par la haine inſpiré,
S'il revient ſur nos bords, eſt pour lui préparé.

MARCIE.

Cieux, tonnez ſur Carthage, & ſauvez ſa victime!
Quel que ſoit, Amilcar, le ſoin qui vous anime,
D'un avis important je rends grace au deſtin.
De Rome & du Sénat cet aſyle eſt voiſin,
Un moment y conduit; j'y cours, à l'inſtant même,
Attendrir tous les cœurs pour un Héros que j'aime.
Dieux juſtes, Dieux vengeurs, faites valoir ſes droits;
Inſpirez ſon Epouſe, & parlez par ſa voix!

SCENE VI.

AMILCAR, (*ſeul.*)

Le trouble, la douleur, & l'effroi de Marcie,
Mieux que tous mes efforts, vont ſervir ma patrie.
Je ſatisfais mon cœur, en parlant pour l'Etat;
A mes concitoyens j'épargne un attentat,
Je ne les trahis point.

SCENE VII.

AMILCAR, REGULUS.

AMILCAR.

VIENS, mortel inflexible,
Implacable ennemi, plus que nous insensible :
Viens t'applaudir encor de m'avoir outragé.
S'il s'oppose à ta perte, Amilcar est vengé.

REGULUS, (*de l'air le plus sombre.*

Rejoins tes Africains : dis-leur que leur ôtage
Va bientôt avec eux retourner à Carthage.

AMILCAR.

Tu quitterois ces lieux !

REGULUS.

Je l'espere du moins.

AMILCAR.

Quoi ? les nœuds les plus chers...!

REGULUS.

Mon cœur a d'autres soins.
Carthage me verra, courageux & fidèle,
Du respect des sermens lui laisser un modèle.
Vas, quel que soit l'excès de sa férocité,
Souffrir pour son païs n'est point l'adversité.
Je l'avouerai pourtant; à ce retour pénible,
Mon cœur, qui s'y résout, est loin d'être insensible.
Mais il est, je le sens, des devoirs révérés,
Qui, pour être cruels, n'en sont pas moins sacrés;
L'homme doit les remplir, c'est son plus beau partage.
Il doit à ces devoirs mesurer son courage;
Ou, laissant le mépris s'attacher à ses pas,
Il se creuse un tombeau, même avant son trépas.

AMILCAR.

Malheureux! quand tes Dieux aux miens te redemandent,
Veux-tu que je te traîne aux tourmens qui t'attendent?
Moi même, je ne puis y songer sans terreur;
Contemple leur image & connois-en l'horreur.
Vois notre orgueil blessé, se changeant en furie,
De vouer aux douleurs les restes de ta vie;
Et par ces fiers dédains tes bourreaux excités,
Appesantir sur toi leurs bras ensanglantés.
Vois le fer & le feu lentement te détruire,
Et la mort, pour toi seul, cent fois se reproduire.

REGULUS.

Amilcar, on ſaura, ſous le Ciel Africain,
Ce que peut la conſtance & le cœur d'un Romain.

AMILCAR.

Eh! quoi! ton front eſt calme, & c'eſt moi qui friſſonne!
Quelle eſt cette vertu dont l'aſcendant m'étonne?
Que ton ſort, Régulus, ne dépend-il de moi!
Ton ennemi ſauroit te ſauver malgré toi.
Adieu.... ne me hais point. Ce cœur fier & ſauvage
Admire l'héroïſme, applaudit au courage...
Puiſſé je partir ſeul! puiſſent mes ſoins heureux
Souſtraire à ſes deſtins un mortel généreux!
Je veux pour mon païs des ſuccès légitimes;
Il lui faut des rivaux, & non pas des victimes.

SCENE VIII.

REGULUS, (*ſeul.*)

DIEUX! m'auroit-il trahi? me voilà libre enfin!
Malheureux! quels combats s'élevent dans mon ſein!
Combien j'ai dévoré de ſoupirs & de larmes?
Quoi! je vais vous briſer, nœuds ſi remplis de charmes!..
Pardonne, chere Epouſe, au rigoureux devoir

Qui

Qui m'a fait un tourment du plaiſir de te voir.
Je ſouhaite en ſecret, & je crains ta preſence.
Pleurs que j'ai retenus, coulez en ſon abſence.
Mais que faiſoit mon Fils ?... mes yeux ne l'ont point vû...
Je le perds, il échappe à ce cœur éperdu;
Je mourrai ſans le voir !... toi, ſa mere, ô Marcie !
J'aurai fait en tout tems le malheur de ta vie.
Enchaînée à mon ſort, dès tes plus jeunes ans,
Tu m'as ſacrifié tes jours les plus brillans;
Et voilà donc le prix de ta noble tendreſſe,
De ce cœur courageux, qui pour moi s'intéreſſe !
Si je pars, des Bourreaux m'attendent loin de toi ...
N'importe; j'ai promis, je garderai ma foi.
Vous, du ſalut public autrefois les victimes,
Retracez à mes yeux vos dévoûmens ſublimes.
Intrépides Romains, magnanimes héros,
J'apperçois vos Autels, & non pas vos tombeaux.
La vie eſt un moment; la mort n'eſt qu'un paſſage;
Mais, le nom qu'on s'eſt fait, s'étendra d'age en âge :
Il n'eſt rien qu'a la fin le tems n'ait abbatu;
Tout périt, hors la gloire, & ſurtout la vertu.

(*Se retournant vers la Statue de Bellone.*)

Sœur terrible du Dieu qui préſide aux batailles,
Qui cimentas de ſang ces antiques murailles,
Mânes Juges, Bellone, inſpire ta fureur.
Puiſſe-je en ce moment leur tranſmettre mon cœur !

Souviens-toi des combats, des jours où ſur ta trace
Je courois dans nos rangs défier ton audace,
Et, ſi tu veux payer tout ce qu'a fait mon bras,
A mes Concitoïens fais vouloir mon trépas.

SCENE IX.

MARCIE, REGULUS.

MARCIE, (*arrivant.*)

Qu'entends-je? ſon trépas!...

REGULUS, (*ſe relevant.*)

Ciel! Marcie!...

MARCIE.

Ah! barbare!...
Tu hâtes par tes vœux l'inſtant qui nous ſépare!
Quoi! je ſuis dans tes bras!.... combien je t'ai pleuré!
Et tu voulois me fuir! va, j'ai tout réparé.
Cruel, tu m'es rendu: le Sénat qui t'admire
Tremble & frémit du piége où tu l'allois conduire:
Tous les cœurs ſont à toi .... quel moment!...

REGULUS.

Que dis-tu?

MARCIE.

Oui ; nous te défendrons de ta propre vertu.
Pour te rendre à ton fils, à ſa mère qui t'aime ;
Il faut donc, malheureux, t'arracher à toi même !

REGULUS.

D'où naiſſent ces tranſports, d'où venoit cet effroi ?

MARCIE.

Je ſais tout d'Amilcar. Moins rigoureux que toi,
C'eſt lui que je craignois, & c'eſt lui qui m'éclaire.

REGULUS.

Quel trouble ! quel diſcours ! qu'as-tu donc oſé faire ?

MARCIE.

J'ai couru, j'ai volé, l'œil inondé de pleurs.
L'enceinte, où de nos loix régnent les défenſeurs ;
A ſoudain retenti de mes trop juſtes plaintes ;
Les Sénateurs émus ont reſſenti mes craintes ;
Et ma main, prévenant les plus noirs attentats,
Te ravit au cercueil qui s'ouvroit ſous tes pas.
J'ai de tous nos malheurs retracé l'origine,
La rigueur de tes fers, la mort qu'on te deſtine ;
Oui, je l'ai révélé, ce ſecret plein d'horreur,

Qu'un ſilence ſublime enfermoit dans ton cœur :
J'ai peint tes jours en proie à des monſtres impies ;
Dans l'art des cruautés ſurpaſſant les furies,
Et, pour t'ôter des jours long-tems infortunés,
Dérobant un ſupplice aux enfers étonnés.
L'excès du déſeſpoir me tenoit lieu d'audace :
Je n'ai rien épargné, cris, prières, menace.
A mes récits affreux, tous les fronts ont pâli ;
De tendreſſe & d'effroi les cœurs ont treſſailli ;
Et de tous, ſans rougir, j'ai brigué le ſuffrage....
Ce noble abaiſſement déplait à ton courage ;
Mais, à ta plainte ici laiſſant un libre cours,
Je ſerai fière encor, ſi j'ai ſauvé tes jours.

REGULUS, (*avec vivacité.*)

Digne fruit de tes ſoins... dans leur ardeur trop prompte,
Loin de la prévenir, as-tu juré ma honte ?
A tes vaines fraïeurs ſerai-je donc ſoumis ?
Et faut-il te compter parmi mes ennemis,
Parmi ceux de l'Etat ?

MARCIE.

De l'Etat ! à quel titre ?
Je prends Rome aujourd'hui, l'univers pour arbitre.
Eh ! que n'as-tu point fait pour tes Concitoïens ?
Tu renonças pour eux à de paiſibles biens :
Pour défendre leurs murs, trouble dans ton aſyle,

Oublié, quand ton bras ne put leur être utile;
De leur gloire occupé dans l'un & l'autre sort,
A ton amour pour eux, que manque-t-il?

REGULUS.

Ma mort.

MARCIE.

Tu m'arraches le cœur!... & ton fils & ta femme
N'ont-ils pas, Régulus, quelques droits sur ton ame?
Verras-tu, d'un œil sec, & ses pleurs & les miens?
Quand tu peux les serrer, rompras-tu nos liens?
Si tu veux nous ravir notre unique espérance,
Si rien ne peut fléchir ta farouche constance,
Peins-toi mon abandon, & vois, dès aujourd'hui,
Ton Epouse expirante, & ton fils sans appui.

(*Régulus se détourne pour cacher son attendrissement.*)

Tu m'aimas!... ah! ton cœur infidèle & parjure
Doit-il donc tout à Rome, & rien à la nature?

REGULUS, (*avec le plus grand trouble.*)

Elle aura mes regrets; elle eut mes premiers vœux.
De ce cœur déchiré plains l'effort douloureux,
Son trouble, ses combats... sa foiblesse peut-être.

(*avec enthousiasme.*)

Que dis-je? moi trahir les bords qui m'ont vu naître!

La Patrie eſt un corps reſpectable & ſacré.
Qui de nous peut, ſans crime, en être ſéparé?
Lui prodiguer ſon ſang, la ſervir, la défendre;
Vas, crois-moi, ce n'eſt point lui donner, c'eſt lui rendre.
Ne lui devons-nous pas, rangs, honneurs, ſûreté;
Le nom de Citoïen, ſurtout, la liberté;
La liberté!.. ſans qui l'homme ceſſe d'être homme,
Le fondement, l'orgueil & la gloire de Rome?
Il faut de quelque peine acheter ſa douceur:
Mais, exempt de travaux, a-t-on droit au bonheur?
L'ingrat qui le prétend, qu'il s'éloigne, qu'il fuie,
Qu'il aille loin du Tibre, enſevelir ſa vie,
Et malheureux par tout, chaſſé de l'univers,
A des monſtres errans diſputer les déſerts!

MARCIE.

Ah! Dieux! combien ton zèle & t'aveugle & t'égare!
Peut-on être, à la fois, & ſenſible & barbare?
Mais quelle eſt donc enfin, quelle eſt ta liberté,
Ce don ſi precieux, & par toi ſi vanté?
Des maux qu'elle t'a faits revoi la triſte image.
Depuis douze ans, ta vie eſt un dur eſclavage:
Oſe me démentir. Depuis ce tems, dis-moi,
Un jour, un ſeul moment, as-tu joui de toi?
De l'amitié paiſible as-tu goûté les charmes?
Peux-tu chérir un bien qui fait couler mes larmes?
Je ne puis commander au trouble de mes ſens.

Enfin, ouvre tes yeux éblouis trop long-tems;
Reviens à la nature : être Epoux, être pere,
En reſpecter toujours le ſacré caractere,
Voilà les premiers nœuds, le véritable honneur,
Les loix ſaintes de l'homme & ſurtout ſon bonheur.

REGULUS, (*avec vivacité.*)

Marcie!....

MARCIE.

A ces tranſports, à ta noble colère,
Je répondrai deux mots : Je ſuis Epouſe & mère.

REGULUS,

(*avec une ſorte de fureur.*)

Sois Romaine.

MARCIE,

(*ſe jettant dans ſes bras avec le plus grand attendriſſement.*)

Cruel!

REGULUS.,

(*troublé & d'une voix attendrie.*)

Va rejoindre ton fils.

MARCIE.

Que lui dirai-je, hélas! dans le trouble où je ſuis?
Avec moi renfermé ſous un toit ſolitaire,

Sans ceſſe à ma douleur il demande ſon Père.
De ſon âge innocent il dédaigne les jeux:
Le fils de Régulus eſt déja malheureux!
Songe avec quels tranſports, quelle touchante ivreſſe,
Tu reçus dans tes bras ce fruit de ma tendreſſe!
Toi, qui l'as tant chéri, tu vas donc l'immoler?
Inſtruit par tes leçons, il peut te reſſembler.
Ses progrès, ſon ardeur auroient pour toi des charmes.
Déja ſa foible main a ſoulevé des armes.

(*Régulus fait un mouvement de joie.*)

Digne d'être ton fils, il ſe fait mille fois,
Toujours plus attentif, raconter tes exploits.
Souvent même, au récit de ta longue ſouffrance,
Il ſemble être ſaiſi d'un inſtinct de vengeance;
Et, de mon déſeſpoir prévenant les éclats,
Il vient, avec des cris, ſe jetter dans mes bras...
Oui, je l'ai vu ſouvent, pour toi quel doux préſage!
Friſſonner de colère, au ſeul nom de Carthage.
Tu ſembles t'attendrir!

REGULUS, (*retenant ſes larmes.*)

Je reconnois mon fils....
Il ſera quelque jour l'honneur de ſon païs.

MARCIE.

Ton égal, ton vengeur, ſi tu veux le conduire.

REGULUS.

Mon exemple & ſon nom ſuffiront pour l'inſtruire;
Mais que vient-on m'apprendre?

SCENE X.

MARCIE, REGULUS, PRISCUS.

REGULUS.

EH bien! ſuis-je trahi? Réponds.

PRISCUS.

Par ce billet vous ſerez éclairci.

MARCIE,

(*avec trouble, & ſe jettant ſur la lettre.*)

Une lettre!... donnez.

REGULUS.

Que faites-vous, Marcie? Oſez-vous?

MARCIE.

J'oſe tout, quand je crains pour ta vie.

(*Elle lit.*)

» Tes conſeils, au Sénat, ont prévalu par moi;
» Je les ai ſoutenus, en ami d'un grand homme;

» Je n'ai vû que ta gloire & l'intérêt de Rome.
» Moi-même, ô Régulus, j'ai parlé contre toi. »

REGULUS.

Rome l'emporte enfin !

MARCIE.

Je reste anéantie.
Voilà donc ton Arrêt.

REGULUS.

Mon triomphe. O Patrie!
Généreux Manlius !

MARCIE.

C'en est trop : à ce nom,
Mon cœur n'écoute plus ni conseil, ni leçon.
Je ne saurois souffrir qu'on me vante un barbare,
Qui te donne la mort, nous perd & nous sépare ;
Nous séparer ! qui ? lui !... tu peux y consentir !...
Cher Epoux....

REGULUS.

Que veux-tu ?

MARCIE.

T'émouvoir, te fléchir,
T'arracher au trépas.

REGULUS, (*avec la plus grande chaleur.*)

Eh ! qu'eſt-ce que la vie,
Quand il faut la traîner avec ignominie ?
De tes cruels regrets, vas, je ſuis pénétré....
Mais, voudrois-tu, dis-moi, d'un cœur déshonoré ?
Les Dieux veulent ma mort : voi leur main vengereſſe,
D'affronts multipliés accabler ma vieilleſſe.
Cédons à leurs décrets, livrons à leur courroux
Une victime pure & digne de leurs coups.
Au lieu de l'ébranler, affermis mon courage :
Entre mon fils & toi mon ame ſe partage ;
Je le chéris, je t'aime, & mes vives douleurs....
Viens, ouvre-moi tes bras... que j'y cache mes pleurs....

(*Après un moment de ſilence.*)

Malheureux ! Ciel ! Marcie ?... ah ! cher Priſcus, pardonne
Ce reſte de foibleſſe où mon cœur s'abandonne ;
Va dire à Manlius qu'il a rempli mes vœux :
Il eſt ami fidèle, & Romain généreux :
Mais s'il ne pourſuit point, il n'a rien fait encore.
Pour hâter mon départ, c'eſt lui ſeul que j'implore.
Un cœur tel que le ſien ne peut ſe démentir ;
S'il aime Rome enfin, qu'il m'en faſſe ſortir.

(*Priſcus ſort.*)

SCENE XI.

REGULUS, MARCIE.

MARCIE.

Qu'entends-je ? où ſuis-je ?... on vient : ah ! le Tribun s'avanc
Son aſpect me raſſure, & me rend l'eſpérance.

SCENE XII.

MARCIE, REGULUS, LICINIUS.

MARCIE.

Que vois-je ? quelle joie éclate dans vos yeux ?

LICINIUS.

Tout le Peuple eſt pour nous, & nous aurons les Dieux.

REGULUS.

Quels ſont donc les affronts qu'ici tu me prépares ?

LICINIUS.

On doute que la foi ſoit due à des barbares ;

Et, pour vous dégager d'un horrible ſerment,
Les augures par moi s'aſſemblent à l'inſtant.

REGULUS, (*hors de lui.*)

Ces inutiles ſoins ſont pour moi des injures :
Mon cœur & mes ſermens, ce ſont là mes augures.
Je cours au Peuple....

MARCIE.

(*Tombant à ſes genoux & ſe retournant vers Licinius.*)

Ah ! Dieux ! mon cher Licinius,
Déſarmez votre ami qui ne me connoît plus.
Uniſſez vos efforts à mes vaines allarmes.

LICINIUS.

Eh ! qu'eſpérer d'un cœur qui réſiſte à vos larmes ?

MARCIE, (*avec des cris.*)

Quoi, ton fils ! quoi, ſa mere !

REGULUS, (*du ton le plus pathétique.*)

Ils me ſont chers tous deux.
Ne vivant que pour vous, j'euſſe été trop heureux.
J'ai cru m'unir à toi ſous de meilleurs auſpices.

(*Il s'arrache de ſes bras.*)

Mais la haute vertu veut de grands ſacrifices.

MARCIE.

Tu veux donc mon trépas ?

REGULUS,

(*Se jettant dans ſes bras & s'en arrachant ſoudain.*)

Laiſſe-moi.

MARCIE.

Je te ſuis.

Licinius !...

LICINIUS.

Je cours aſſembler nos amis.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Tout eſt prêt pour l'embarquement de Régulas : un Peuple innombrable, qui vient ſucceſſivement ſur ſes pas, lui ferme le paſſage aux vaiſſeaux qui ſont figurés dans le lointain.

SCENE PREMIERE.

REGULUS,

(*Suivi d'une foule de Romains, au milieu deſquels il ſe débat avec indignation.*)

AH ! laiſſez-moi, fuyez, ouvrez-moi le paſſage.
L'opprobre d'un Romain, ô Rome, eſt ton ouvrage !
Fondateurs de l'Empire, illuſtres demi-Dieux,
Qu'un airain immortel reproduit à mes yeux,
Vous, dont le ſang coula pour venger la Patrie,
Soïez les défenſeurs de ma gloire flétrie ;
Sortez de vos cercueils, &, garants de ma foi,
Pareiſſez tout-à-coup entre ce Peuple & moi.
Dans les fers de Carthage, hélas ! je fus plus libre,
Que dans ces murs ſacrés arroſés par le Tibre.

On commande à mes vœux, on enchaîne mes pas!
On ne craint point ma honte; & l'on craint mon trépas!

SCENE II.

LICINIUS, (*environné par le Peuple.*)
REGULUS.

LICINIUS.

NON: Rome ne veut point que Régulus la quitte.
Je remplis, en son nom, la Loi qui m'est prescrite.
J'obéïs à l'augure, au Peuple, à l'équité:
Je défends la vertu, je sers l'humanité.

(*à Régulus, avec la plus grande vivacité.*)

Lorsque je te dois tout, prétends-tu que moi-même,
J'aille à ses assassins livrer l'Ami que j'aime?...
Non. Cherche une autre main pour servir tes fureurs.
L'interprète du Peuple est l'organe des cœurs:
J'apporte ici leur vœu si pressant & si tendre,
Qui devroit t'émouvoir, que tu rougis d'entendre,
Ce cri de la douleur qui, montant jusqu'aux cieux,
Va leur redemander un héros malheureux.
Ah! laisse-moi céder à la reconnoissance;
Souviens-toi de tes soins à former mon enfance.
Si j'ai quelques vertus, dignes d'un Citoyen,

Souviens

Souviens-toi que mon cœur les puiſa dans le tien ;
Et pardonne aux efforts qu'au nom de la patrie,
Je fais pour te venger, & pour ſauver ta vie.
Plutôt qu'un ſi grand cœur fut outragé par moi ;
Cette main verſeroit tout mon ſang devant toi :
Mais, quand tu cours remplir des devoirs trop funeſtes,
Tout veut qu'on te retienne, & tout veut que tu reſtes.

REGULUS, (*avec emportement.*)

Que je reſte, grands Dieux ! non, ne l'eſpérez pas :
Non, laiſſez-moi vous fuir, m'arracher de vos bras.
C'eſt une lâcheté que des Romains demandent ;
Et c'eſt de Régulus que des Romains l'attendent !
Eh ! lorſque Curtius, par la gloire enflammé,
Dans un gouffre entr'ouvert ſe jetta tout armé ;
Quand Scévole, bravant un pouvoir inutile,
Sur un foïer brûlant tint ſon bras immobile ;
Quand le vieux Décius, pour finir en héros,
Oſa ſe dévouer aux mânes infernaux,
Enfonça des Latins les phalanges hautaines,
Et ſauva par ſa mort les Légions Romaines ;
Quand ſon fils, imitant cette noble fureur,
Au Samnite inſolent renvoïa la terreur ;
Quel Romain condamna leur audace intrépide,
Refroidit leur ardeur par un zèle timide ;
Leur propoſa de vivre !... & crut les retenir
Par l'effroi des tourmens, ou la peur de mourir.

LICINIUS.

Qu'oſes-tu m'oppoſer ? une mort glorieuſe
Etoit le digne prix d'une ardeur généreuſe :
Mais toi, veux-tu périr dans la honte des fers ?

REGULUS, *hors de lui*

Eh ! pourquoi les briſer, dis-moi, s'ils me ſont chers ?
Ces chaînes font ma gloire & la rendent plus pure.

(*au Peuple.*)

Si vous me les ôtez, je ne ſuis qu'un parjure ;
Un traître, un fugitif, à qui, même en ces lieux ;
Le dernier Citoïen feroit baiſſer les yeux.

LICINIUS.

Eh ! bien ! cède, en aveugle, au zèle qui t'enflâme ;
Au fanatiſme ardent qui deſſeche ton ame ;
Immole ton Epouſe, abandonne ton fils ;
Repais-toi de leurs pleurs, n'écoute point leurs cris ;
Laiſſe un infortuné, dont l'amitié t'outrage ;
Fuis, cours, vas défier les bourreaux de Carthage :
Que par eux déchiré !... tout mon cœur a frémi :
Daignez tourner encor les yeux ſur votre ami ;
Mon Protecteur !... mon Pere ! ainſi d'affreux ſupplices
Paîront tant de vertus, d'exploits & de ſervices !

REGULUS.

J'ai fait ce que j'ai dû, quand je vous ai ſervis;
Mais, il eſt un moïen de m'en rendre le prix.

LICINIUS.

Comment ?

REGULUS.

Les Africains que j'ai trop ſu connaître,
Ont cru dans Régulus vous envoïer un traître,
Qui de leur cruauté voudroit ſe préſerver,
Et viendroit vous trahir, afin de ſe ſauver.
Ah! c'eſt là pour mon cœur la plus ſenſible offenſe.
Eh bien! ſi vous m'aimez, embraſſez ma vengeance:
C'eſt la vôtre: armez-vous, armez mille vaiſſeaux;
Cherchez, au ſein des mers, des triomphes nouveaux;
Teints d'un ſang odieux, rapportez ſur ces rives
Vos Drapeaux enlevés & vos Aigles captives:
Ne quittez point le fer, que vos Rivaux punis
N'exp irent étendus ſur de ſanglans débris.
Eternel monument de la rage Africaine,
Que ma mort dans vos cœurs ſoit un titre de haine!
Pour vous guider encor, mes mânes en courroux,
S'élevant dans vos rangs, marcheront devant vous;
Et mon nom, devenant le ſignal du Carnage,
Du fond de mon tombeau je détruirai Carthage.
Cet eſpoir ennoblit le trépas où je cours.

Ne bornons point la vie au terme de nos jours.
Brutus n'eſt plus, Brutus reſpire encor dans Rome :
Amis, le lâche meurt, & jamais le grand homme.
Quel prix du ſacrifice, & pour moi quels honneurs,
Quand je ſerai nommé parmi vos bienfaiteurs ;
Lorſque de vieux Romains, héritiers de mon zèle,
A leurs Enfans, un jour, m'offriront pour modèle !

LICINIUS.

Eſt-ce un Dieu qui nous parle ? Ah ! jouis, Régulus,
De l'attendriſſement qu'excitent tes vertus,
Vois les larmes couler. Rome entiere qui t'aime,
Gémiſſante à tes pieds t'implore pour toi même.

(Licinius veut tomber aux pieds de Régulus, qui le releve avec une ſurpriſe mêlée d'indignation.)

SCENE III.

LICINIUS, REGULUS, MANLIUS, LICTEURS, PEUPLE.

REGULUS,

(D'un air morne.) *(avec tranſport.)*

LE Conſul m'abandonne. Ah ! c'eſt lui que je voi.
Viens, mon cher Manlius, viens t'unir avec moi ;
Approche, ... les cruels, par pitié, me trahiſſent,

Et penſent m'honorer, alors qu'ils m'aviliſſent.
Seconde moi, commande, ose leur réſiſter.

MANLIUS.

Je t'entends; je frémis, & ſaurai t'imiter.
Citoïens, que l'on ouvre un chemin au rivage!

LICINIUS.

Amis de Régulus, fermez-lui le paſſage.

MANLIUS.

Que fais-tu?

LICINIUS.

Mon devoir.

MANLIUS.

Licteurs!

LICINIUS.

Peuple!

REGULUS,

(avec la plus grande chaleur, au Peuple qui fait un mouvement.)

Arrêtez:
Un Tribun eſt le ſeul qu'ici vous écoutez!

Peuple que j'ai ſervi, Peuple d'ingrats que j'aime,
J'allois chercher la mort: eh! bien! frappe toi-même;
Dégage mon ſerment.... Non, vous êtes Romains;
Vous allez, à l'inſtant, m'ouvrir tous les chemins.
Je ſais, qu'au fond du cœur, chacun de vous m'envie,
Et fait des vœux ſecrets, pour perdre ainſi la vie.
Un moment de pitié ſurprit votre vertu;
Mais vous en rougiſſez; l'honneur a reparu:
Vous avez ſurmonté cette indigne foibleſſe:
Je le vois.... dans vos cœurs a paſſé mon ivreſſe.
Dieux! le rivage eſt libre!... Africains, je vous ſuis.

SCENE IV.

BARSINE, MARCIE, ATTILIUS, REGULUS, MANLIUS.

(*Régulus eſt prêt à s'avancer vers le rivage, lorſque Marcie entre, accompagnée de ſon Fils, que ſuit un gros de Peuple. Marcie, dans ce moment, a pluſieurs Femmes à ſa ſuite.*)

MARCIE, & ſon Fils; les mêmes.

MARCIE,

(*Courant au-devant de Régulus, & lui préſentant ſon Fils.*)

AVANT d'aller mourir, embraſſe au moins ton Fils.

REGULUS.

Mon Fils! ah! malheureux! qu'on l'éloigne.

ATTILIUS.

Mon Père!
Quoi! vous abandonnez votre Fils & ſa Mère!

Vous voulez nous quitter, pour courir au trépas!
Et, quand je vous revois, c'eſt pour vous perdre!

REGULUS.

Hélas!

ATTILIUS.

Ne partez point; ſoïez l'appui de ma jeuneſſe:
Que je puiſſe vous voir, vous contempler ſans ceſſe!
Laiſſez dans votre cœur, foible une ſeule fois,
Pénétrer les accens de ma timide voix.
Au nom de mon amour, de mes pleurs, de mon âge,

(*Avec le cri de la douleur.*)

Laiſſez-vous attendrir.... N'allez point à Carthage.

REGULUS,

(*après avoir ſerré ſon Fils long-tems dans ſes bras.*)

Que ne puis-je dans toi, formant mon ſucceſſeur,
Laiſſer à mon Païs un nouveau défenſeur!
Ne me reproche point un départ néceſſaire:
Un jour, ta fermeté juſtifiera ton Pere.
O mon Fils, mon cher Fils! au lieu de t'affliger,
Que ton bras, jeune encore, apprenne à me venger!
Attends, pour me pleurer, qu'il ait puni Carthage.
Tous ces braves Romains guideront ton courage:
Il n'en eſt pas un ſeul qui ne ſoit ton ſoutien;
Et je te laiſſe un Pere en chaque Citoïen.
Viens, reçois mes adieux... viens, mon Fils....

MARCIE.

Ah! barbare!

Sont-ce là les adieux que ton cœur nous prépare?
Eh! bien! puiſque les pleurs ne peuvent rien ſur toi,
Puiſque Rome triomphe & l'emporte ſur moi,
Permets, du moins, permets que, fuïant ce rivage,
Attilius & moi, te ſuivions à Carthage.
J'irai; j'attendrirai ces tigres furieux,
Sur le ſort d'un Héros plus inſenſible qu'eux:
Tu connoîtras enfin, ſauvé par mes allarmes,
Les droits de la nature & la force des larmes;
Ou, ſi malgré mes cris, je me vois repouſſer,
Altérés de ton ſang, s'ils ôſent le verſer;
Multipliant alors les bourreaux & les crimes,
Ils pourront, au lieu d'une, égorger trois victimes.

REGULUS.

Qu'entends-je?.. où ſuis-je? Ah! Dieux! toi me ſuivre! qui? toi!
Veille ſur notre Fils... qu'il ſoit digne de moi!
Que parmi nos Guerriers la gloire un jour le nomme!
Tu te dois à ce Fils, & tu le dois à Rome.
Qu'il garde ſes ſermens! qu'il s'exerce aux travaux!
Qu'il vive en Citoïen, & qu'il meure en Héros!
Dans tous les tems Marcie aux Romains ſera chere,
Du Fils de Régulus on aimera la mere.

(*Les embraſſant.*)

Marcie, Attilius, ſéparons-nous.

MARCIE, (*au Peuple.*)

Cruels!
Pourrez-vous les ſouffrir ces apprêts criminels?
Voyez ſes meurtriers féroces & parjures,
Prolongeant avec art ſes jours dans les tortures!
Régulus! lui, périr! lui, votre bienfaiteur!
Non... le trépas n'eſt dû qu'à ſon perſécuteur,
A Manlius.

REGULUS, (*avec la plus grande chaleur.*)

Réprime un tranſport ſi coupable:
La vertu qu'on accuſe en eſt plus reſpectable.
Honteux de tes ſoupçons & contre eux affermi,
Je cours les abjurer dans le ſein d'un ami.

(*Il ſe précipite dans les bras de Manlius.*)

MARCIE.

Ton ami! Ciel!... Romains, ôſerez-vous l'en croire?

REGULUS.

Il mérite ce titre; il a ſauvé ma gloire.
Viens expier, mon fils, un outrage odieux:
Voilà ton protecteur.

(*Il remet ſon fils à Manlius.*)

MANLIUS.

J'en atteſte les Dieux.
Je jure à l'amitié, de lui ſervir de Père ;
Je le jure à toi-même, aux yeux de Rome entiere.
Je pardonne à Marcie un excès de douleur :
Je n'en ai point rougi ; j'étois sûr de mon cœur ;
Je connoiſſois le tien : un jour, un jour peut-être,
Elle ſera plus juſte, & pourra me connoître.
Je fais, ô Régulus, te plaindre & t'admirer ;
Mais, je ne te fais point l'affront de te pleurer.

REGULUS.

Et voilà l'amité dont Régulus s'honore !
Je vais mourir content .... mais, qui m'arrête encore ?
Je fuis : c'eſt trop long-tems demeurer en ces lieux,
Déshonorer ce jour, & ſouiller nos adieux.
Marcie !... ah ! cache-moi ces honteuſes allarmes :

(*aux Gardes.*)

Qu'on l'entraîne .... mon fils, je te défends les larmes.

MARCIE.

(*Le ſuivant de l'œil, & le voïant monter dans ſon vaiſſeau.*)

Je meurs.

(*Elle tombe entre les bras de ſes femmes, & ſon Fils ſe jette dans les ſiens.*)

LICINIUS.

O Régulus!

REGULUS,

(du haut de ſes vaiſſeaux.

Veillez, ô mes amis,
Sur les jours de ma femme, & ſur ceux de mon Fils!

Fin du troiſieme & dernier Acte.

VERS

Préſentés à Madame la DAUPHINE, *le jour qu'elle vint à la Comédie Françoiſe, ſans être annoncée.*

QUOI? ſous un nuage envieux,
Croïez-vous, auguſte Dauphine,
Pouvoir vous cacher en ces lieux?
Lorſque Vénus deſcend des cieux,
On ſent l'influence divine
De ſon aſpect majeſtueux,
Et, lorſque vous trompez leurs yeux,
Le cœur des François vous devine.

VERS

Préſentés au ROI, *après la repréſentation de la Feinte par Amour, à Choiſy.*

DES Souverains, quoi ! le plus adoré,
A mes eſſais daigne ſourire !
Ah ! plus mon cœur eſt enivré,
Moins j'ai de force pour le dire.
Des Ecrivains heureux que leur ſiecle chérit,
Un autre âge ſouvent vient faner la couronne ;
Mais rien jamais ne la flétrit,
Lorſque c'eſt LOUIS qui la donne.
Une timide fleur, peu faite pour briller,
Loin de lui languiſſoit encore ;
Sous ſes yeux elle vient d'éclore ...
Et la fleur ſe change en laurier.

LA FEINTE

PAR AMOUR,

COMEDIE

En trois Actes & en Vers.

PERSONNAGES.

MELISE, *jeune Veuve*.... Mlle. Doligny.
DAMIS, *Amant de Méliſe*.. M. Molé.
LISIMOND, *Oncle de Méliſe*... M. Feulie.
FLORICOURT.. M. Monvel.
DORINE, *Suivante de Méliſe*.. Mlle. Fanier.
GERMAIN, *Laquais de Damis*. M. Augé.

La Scène eſt dans la Maiſon de Liſimond, commune à Méliſe & à Damis.

LA FEINTE

PAR AMOUR.

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ce que c'eſt d'habiter dans le même logis!
On va, l'on ſe cultive & l'on voit ſes amis.

DORINE.

Ton maître?..

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Méliſe vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux?

DORINE.

Il ſuffit; tout va ſe déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis? ...

DORINE.

Eh! comment l'endurer?
Quel homme!...

GERMAIN.

Réſervé, n'oſant rien ſe permettre.

DORINE.

Monſieur apparemment craint de ſe compromettre.
C'eſt un air, c'eſt un ton équivoque & diſcret,
Un feu ſourd qui veut naître & ſoudain diſparoît.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on ſe plaigne, ſe brouille & ſe réconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le Diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas;
Il eſt du plus beau froid!...

GERMAIN.

Il te faut des éclats,
Des ſoins... marqués.

DORINE.

Oh! oui!

GERMAIN.

Sur ce pied-là mon maître,
Neuf ou dix mois plutôt, étoit ton fait peut-être.
Moi je l'ai vu, ſoumis à la commune loi,
Prodiguer, comme un autre, & ſon cœur & ſa foi.
Il eſt vrai qu'aujourd'hui ce n'eſt plus le même homme;
Et, je te l'avouerai, quelques fois il m'aſſomme
Avec ſon air tranquile & ſon ton meſuré.
Non, depuis ſa réforme, il n'eſt plus à mon gré;
J'en ſuis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs ſa réforme a pu naître.

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-ſingulier
Que pour certaine femme il eut l'hyver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que ſéduire,
Attirant avec art, dans l'eſpoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faiſant un jeu :
Il alla bruſquement l'étourdir d'un aveu ;
La Dame s'en moqua, prit ſon vol de plus belle ;
Et voila vingt amans attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoient ſon lot :
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un ſot.
Depuis cet accident, il a juré ſans doute,
Voulant un autre ſort, de prendre une autre route,
D'élaguer les ſoupirs, les proteſtations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelqu'amoureux qu'on ſoit, Dorine, Dieu ſait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme !

DORINE.

C'eſt ce qui m'a ſemblé.

GERMAIN.

Malgré ſon changement,
Mélise l'aime enfin ... aſſez paſſablement.

DORINE.

Tu crois cela?

GERMAIN.

Très-fort.

DORINE.

Va, va, pure chimere.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons, à vingt ans on n'aſpire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue, appellé ſon mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri,
Et, de la liberté connoiſſant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'eſclavage.
D'honneur, l'indépendance eſt un état charmant!
Les veilles, le ſpectacle, & les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre!... à quelques humeurs près,

Qui depuis pluſieurs jours ont voilé ſes attraits.
Fiere d'accumuler conquête ſur conquête,
Fort légere, un peu folle & pourtant très-honnête;
Son unique deſir, crois-moi, c'eſt de charmer:
Nous vous laiſſons le ſoin & l'embarras d'aimer.
Mais auſſi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi, cela nous pique.
Vous entendre gémir & ſoupirer vos feux,
Moi, c'eſt-là dans l'amour ce que j'aime le mieux.
Un aveu réjouit.... un ſoupir intéreſſe.

GERMAIN.

Je ſuis tout ſtupéfait de ta délicateſſe!
Mon maître cependant, Moliſe en conviendra;
Peut tourner une tête alors qu'il le voudra;
Et j'ai, moi qui te parle, adopté ſon ſyſtême:
On ſe fait mieux aimer, ne diſant pas qu'on aime.
J'ai donné dans le piege où lui-même il fut pris:
Eh! bien, c'étoit l'enfer, & mépris ſur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a coûté de ſoupirs & de larmes,
C'eſt une conſcience!... il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet là.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à préſent quelque adroite ſoubrette,
Je vous la mene un train!...

DORINE.

Oui-da?

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh, ne valons-nous pas ton ſublime Marquis,
Par ſa frivolité connu dans tout Paris,
Etourdi s'il en fut, grand conteur de ſornettes,
Et trop diſtrait, ſurtout pour acquitter ſes dettes?
Méliſe franchement....

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira;
Nous ſavons mieux que toi tous les talents qu'il a.
Il doit, il ſe ruine?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.

Il ſubvient à propos aux langueurs de mon zèle,
Donne ſans trop compter, & va toujours ſemant
Ce qui mene une intrigue & diſtingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ſes affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires?
Il a craint les langueurs.... n'importe, malgré toi,
Votre bon Oncle eſt fou de Damis & de moi.

DORINE.

Il eſt vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a propoſé ſa nièce.

DORINE.

Le barbare!
Ne me parle jamais de ce vieux éventé.
C'eſt le dernier qu'il voit dont il eſt entêté;
Ce qu'il veut le matin, le ſoir peut lui déplaire;
Et, laſſé de ton maître, il voudra s'en défaire:
Tête vague, eſprit foible, & ſans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprenti Courtiſan?
Je riois de le voir, dans ſon humeur cauſtique,
S'ériger en penſeur, trancher du politique;

Affectant tous les airs, & n'en ayant aucun,
Il se croyoit utile, & n'étoit qu'importun.
Ce ton a disparu ; maintenant c'est un autre.
Il est peut-être bon : mais ce n'est pas le nôtre...
On entre : c'est Damis.... il a l'air de rêver.

SCENE II.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

Ne l'interrompons point.

DORINE.

Laisse-moi l'observer,
Chut.

GERMAIN, (*à part.*)

Il tient le portrait de Mélise elle-même :
Il croit que je l'ignore.

DAMIS,

(*contemplant un portrait & à voix basse.*)

Oui, c'est celle que j'aime.
Voilà ces traits si doux, ce naïf enjouement,
Ces regards où l'esprit est joint au sentiment.

Heureuſe illuſion, qui me rens ſa préſence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'abſence.
Je ne ſais cependant; ce portrait ſéducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.
Un reproche ſecret vient troubler mon ivreſſe.
Qu'eſt-ce qu'un bien qui peſe à la délicateſſe?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'eſt qu'un larcin, hélas! & dut être un bienfait.

DORINE,

(*à part.* *Haut à Germain.*)

Il ſoupire!... ſur quoi promene-t-il ſa vue?

GERMAIN.

C'eſt que de ſes bijoux il a fait la revue;
C'eſt un portrait qu'il a tiré de ſon écrin.
De ces miſeres là nous tenions magazin.

DORINE.

Un portrait!

DAMIS.

Que dis-tu?

GERMAIN,

(*s'approchant à la gauche de Damis.*)

Je dis que quelque belle
Vous a ſans doute fait cette faveur nouvelle.

DAMIS, (*à part.*)

Le drôle n'en croit rien.

DORINE,

(*s'approchant à la droite de Damis.*)

Monsieur!....

DAMIS, (*surpris.*)

Qu'est-ce?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, (*avec joie.*)

De Mélise?

DORINE.

Prenez, & lisez, s'il vous plait.

DAMIS, (*à part.*)

Voyons: d'un vain espoir je me flatte peut-être...

(*après avoir parcouru le billet.*)

Me trompé-je? comment!... ne laissons rien paroître.

(*Il relit le billet à voix basse.*)

» Vos assiduités, j'aurois du le prévoir,
» Fixent sur moi les yeux d'un monde susceptible.
» Echappons aux propos en cessant de nous voir.

» Quel que ſoit cet effort, j'ai cru me le devoir,
» Et votre calme heureux m'y rendra moins ſenſible.

(*appercevant Germain qui a les yeux ſur la lettre.*)

Que fais-tu là ? va-t-en.

GERMAIN.

Peſte, il n'y fait pas bon !

DAMIS.

Qu'on ſache ſi bientôt je puis voir Liſimon.

(*Germain ſort.*)

SCENE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, (*à part.*)

COMMENT interpréter.... je tremble....

DORINE.

Quel nuage...

DAMIS, (*haut, & affectant un air ſerein.*)

Je dois récompenſer, Dorine, un tel meſſage.

DORINE.

Vous mocquez-vous?

DAMIS, (*lui donnant ſa bourſe.*)

Prenez.

DORINE.

Soit : mais en vérité,
Vous pouviez être ingrat avec ſécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice là.

DORINE.

Vous êtes magnifique.
Ce procédé, Monſieur, eſt vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas, (voyez le préjugé!)
Qu'à prix d'or quelques fois on payât un congé.

DAMIS, (*ſurpris.*)

Comment?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je ſoutiens...

DORINE.

Je proteſte....
L'argent eſt bien donné... quitte à prouver le reſte.

DAMIS.

Un congé, dites-vous?

DORINE, (*gaîment.*)

Oui, bien clair & bien net.
J'ai vu, n'en doutez pas, compoſer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme:
Tant-pis, ſi votre orgueil eſt offenſé du terme.

DAMIS.

(*après une pauſe, avec un dépit concentré & une gaîté contrainte.*)

Je voulois de Méliſe, en cette occaſion,
Couvrir l'étourderie & l'indiſcrétion:
A ce qu'il me paroît, ce zèle eſt inutile.
Votre maîtreſſe en moi trouve un ami docile,
Soumis, reſpectueux, qui n'a point héſité
Pour ſouſcrire à l'arrêt que ſon cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la choſe.

Ainſi vous acceptez la loi qu'on vous impoſe,
Et ne murmurez pas d'un arrêt ſi ſoudain !

DAMIS, (*avec une gaîté feinte.*)

L'a-t-elle écrit gaîment ?

DORINE, (*l'obſervant.*)

Sans gaîté, ſans chagrin,
D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent ?

DORINE.

Sans doute.
Pour écrire autrement on ſait ce qu'il en coute.

DAMIS, (*avec un peu plus de vivacité.*)

Mais au fait, ſavez-vous le fin de tout ceci ?

DORINE.

Je ſais que cette nuit on a très-mal dormi.

DAMIS.

Ah ! voilà contre moi ce qui la détermine !

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'eſt rien.

DAMIS.

Dorine
Approuve ſa maîtreſſe ?

DORINE.

Eh, ne le dois-je pas ?

DAMIS.

Surtout, quand elle fait de ſemblables éclats ;
La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance.
Éconduire un amant, c'eſt bleſſer la prudence,
C'eſt bouleverſer tout.

DAMIS.

Un Amant eſt fort bon.

DORINE.

Ce titre là vous choque ?

DAMIS.

Et c'eſt avec raiſon....
Mais briſons la deſſus. quoi que Meliſe faſſe,

Je

Je saurai constamment endurer ma disgrace;
Et, puisqu'une insomnie a causé mon malheur,
Je juge le motif, pour calmer ma douleur.
Ces événemens là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclud, l'amitié lui pardonne;
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh, vive l'amitié! qu'elle est calme & soumise!
Vous êtes surprenant. Je vais dire à Méliſe
Avec quelle douceur, & de quel air ferem
On accueille chez vous ses billets du matin.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

DAMIS, (*seul, & avec dépit.*)

Enfin, Madame, enfin, je connois votre style.
Vous voulez m'affliger & j'en suis plus tranquille.

SCENE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

LISIMON eſt, dit-on, chez Méliſe.

DAMIS, (*avec humeur.*)

Il ſuffit.

(*Il lit le billet & le chiffonne.*)

GERMAIN, (*à part.*)

Ce diable de billet lui tourmente l'eſprit.

DAMIS,

(*ſe promenant toujours, & à part.*)

Vous me chaſſez! fort bien.

GERMAIN, (*à part.*)

Fort mal.

DAMIS, (*à part.*)

A la bonne heure.

Rien n'eſt encore perdu, mon ſecret me demeure.

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela !

DAMIS, (*à part, & parcourant le Théâtre.*)

De l'éclat & du bruit,
Des soins trop prodigués c'eſt l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légere ;
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On diſtrait votre cœur ;.. il faut le ranimer,
Et punir la coquette en la forçant d'aimer.
Mais ce cruel billet !... gardons-nous de m'en plaindre.
J'ai dû le deſirer, beaucoup plus que le craindre ;
C'eſt quelque choſe au moins.... qu'eſt-ce que je prétends ?
Fixer un cœur volage ; il réſiſte, & j'attends....
J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'eſpérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence !
Trop heureux d'occuper ! pour qui s'y connoit bien,
Un dépit.... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN,

(*s'approchant par degré de Damis, qui marche toujours avec la même action.*)

Monſieur....

DAMIS, (*bruſquement.*)

Hein !...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flâme;
Je ne ſuis plus admis aux ſecrets de votre âme.

DAMIS.

Après ?

GERMAIN.

Epargnez-vous ces inutiles ſoins;
Ce qu'on ne me dit pas, je ne le ſais pas moins.

DAMIS.

Si je le laiſſe aller, il va par complaiſance,
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, (*avec intrépidité.*)

Oui, Monſieur; cet air froid qui cache votre feu,
Vos diſcours, votre ton, tout cela n'eſt qu'un jeu.

DAMIS.

Très-ſcrupuleuſement gardez vos conjectures:
S'il venoit juſqu'à moi les plus légers murmures,
Vous m'entendez ?...

GERMAIN.

Ces mots ſont ſignificatifs.

DAMIS.

C'eſt que je n'aime point les eſprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Méliſe ?
Sa main par Liſimon ne vous eſt pas promiſe ?
Ce portrait que tantôt vous obſerviez ?...

DAMIS.

Eh bien ?

GERMAIN.

Me direz-vous auſſi que ce n'eſt pas le ſien ?
D'après ſon grand tableau, lorſqu'elle fut ſortie,
Vous fites l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare....

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits ſur ma diſcrétion.

DAMIS.

Prévenez là dedans qu'à me ſuivre on s'apprête.

(à part.)

Qu'on ne s'éloigne pas. Ma ſurpriſe eſt complete !

(On entend chanter & faire du bruit derriere le Théâtre.)

Qu'eſt-ce que ce train là ? va-t-en voir à l'inſtant.

GERMAIN.

C'eſt Monſieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il eſt votre rival.

DAMIS.

Lui ?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte !

SCENE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Tenez, lui même ici vous en rendra bon compte;
Il eſt franc. (*Germain ſort.*)

FLORICOURT, (*du ton le plus gai.*)

Je ſuis triſte, & je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux! un eſprit toujours libre!
Tu maintiens dans tes goûts le plus juſte équilibre,
Le ſort prévient tes vœux, tout ſuccede à ton gré;
Très-peu d'ambition, un amour tempéré!
Moi, je ſuis baloté de toutes les manières:
Le feu plus que jamais s'eſt mis dans mes affaires:
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme eſt allarmant.

FLORICOURT.

Ma ſenſibilité devient inſupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous; un revers vous accable!
Comment vont les amours, les projets, tout le train?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un ſiècle d'airain.
Rien n'avance, ne va... j'ai plus de cent paroles;
Pour les effets, néant... j'ai beau changer de rôles,
Saiſir l'eſprit, le ton de nos ſociétés,
Amuſer tous les jours dix cercles d'hébétés;
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépenſe,
Renchérir ſur ces riens qui font notre importance,
Je reſte là tout net.... on me berce d'eſpoir;
Vingt billets le matin m'invitent pour le ſoir;
On me fête, & c'eſt tout: avantage ſtérile!
J'ai prouvé cependant que je puis être utile....
Tiens, pas plus tard qu'hier dans un fort grand ſoupé,
J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.
On murmuroit tout bas, il eſt vraiment aimable;

J'abîmai le Baron ; il parut déteſtable.
Je fis rire Chloé, rire juſqu'à l'excès,
Une bégueule morne & qui ne rit jamais....
Tu ſais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
Eh bien, quand on ſortit, je reclamai ſon zèle ;
Elle me répondit par des airs nonchalans,
Me pria de deſcendre, & d'appeller ſes gens.
Eh ! ſur ces têtes là fondez quelqu'eſpérance !
Nulle ſolidité, point de reconnoiſſance.
Qu'ils s'arrangent, je ſens qu'il faut vivre pour ſoi,
Et mon ingrat pays n'eſt pas digne de moi.

DAMIS.

Comment ? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, (*avec étourderie.*)

Quel vertige !
Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant preſtige ?
La faveur maintenant n'eſt qu'un flux & reflux ;
On a beau la pourſuivre, on ne la fixe plus.
Il ſemble qu'aujourd'hui la fortune vous rie.
Demain le Ciel ſe brouille & la ſcène varie.
Le terrein où je marche eſt ſterile en ingrats ;
C'eſt un ſable mouvant qu'on ſent fuir ſous ſes pas,
Et le Public leger, qu'un changement réveille,
Briſe, en riant, l'Autel qu'il encenſoit la veille.
Ainſi de crainte en crainte, & d'eſpoir en eſpoir,

On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrens, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on cède au flot qui roule,
Et, plus que mécontent, mais non pas converti,
On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance.
Vous devenez profond!

FLORICOURT.

Il le faut bien... on pense.
C'est fait, je m'exécute & borne mon roman.

DAMIS.

Propos.

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan?

DAMIS.

Oh! pas le mot.

FLORICOURT.

Ecoute. Epouses-tu Mélise,
Ne l'épouses-tu pas?

DAMIS.

La demande est exquise.

FLORICOURT.

Quels que ſoient tes projets, je n'y pénétre pas;
Mais j'épouſerai, moi.

DAMIS, (*ironiquement.*)

Dès-lors plus d'embarras.
De vos expédiens j'admire la juſteſſe.

FLORICOURT.

Nul procédé, ſurtout : le prix eſt pour l'adreſſe.
Dorine me protége ; elle ſait babiller :
Moi, je poſſéde l'art de la faire parler;
Je me la ſuis acquiſe, & ſa foi m'eſt connue.

DAMIS, (*à part.*)

Cette Dorine là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et Liſimon, d'ailleurs, ſervira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la Cour ;
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.
C'eſt un reſſort plaiſant.

DAMIS.

Et ſurtout fort honnête.
Ainſi vous épouſez.

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'eſt mon avis.

FLORICOURT.

Tes conſeils ſont très-bons, tu les verras ſuivis.

DAMIS.

Rien n'eſt mieux calculé qu'une telle conduite;
Et c'eſt avec plaiſir que j'en verrai la ſuite.
Vous n'aimez pas Méliſe, on conçoit bien cela:
Votre cœur ne s'eſt point oublié juſques-là.
Sa fraîcheur, ſa jeuneſſe, une grace piquante,
D'un ſourire attrayant la fineſſe éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inſpirer un goût:
Mais, Liſimon eſt riche, & Méliſe aura tout;
Voila ce qu'il vous faut; rien n'eſt plus convenable
Et c'eſt ce qu'on appelle un hymen très-ſortable.
S'aimer, détail bourgeois! bravant ce ſot abus,
Vous allez épouſer... quelques cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (& tu m'y détermines)

Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'eſt que ce recours.
Etourdis par nos goûts, diſtraits par nos amours,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivreſſe & dans l'indépendance.
Autre tems, autres ſoins; riſquant quelques ſoupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaiſirs.
Adieu, je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raiſon Intendant & Notaires.
Tou ces animaux là, qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur, & n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT

(*prenant la main de Damis.*)

Non vraiment. Je te quitte,
J'emporte un avis ſage, & mon cœur le mérite.

(*il ſort.*)

SCENE VII.

DAMIS, *ſeul.*

D'UN moment de dépit il peut tout obtenir;
Il va voir Liſimon, je dois le prévenir.
N'euſſé-je point d'amour, je lui ſerois contraire.
Je voudrois traverſer le bonheur qu'il eſpère,
L'amitié m'en eut ſeule inſpiré le deſſein.
Sans adorer Meliſe, il prétend à ſa main!
Ses graces, ſon eſprit n'ont rien qui l'intéreſſe!
En elle il conſidere, il cherche la richeſſe,
Quel amant! de mon but ne nous écartons point:
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais ſi j'échoue enfin... ſi Meliſe enivrée
Se borne à cette cour dont elle eſt entourée!
Je ne le ſais que trop, la beauté bien ſouvent,
Attentive à l'hommage, eſt ſourde au ſentiment.
Cachons encor le mien... Amour! tu ſais ſi j'aime!
Ce pénible détour m'eſt dicté par toi même:
Meliſe, tu le vois, eſt prête à t'échapper,
Et je crois te ſervir, en oſant la tromper.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scène eſt dans un avant Salle de l'appartement de Méliſe.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *ſeul.*

CHEZ Méliſe, aujourd'hui ! moi ! quelle hardieſſe !
Voyons : par l'oncle ici piquons un peu la nièce.
Il va venir, oſons ; &, dans l'eſpoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous du congé.
Je puis bien à mon tour riſquer une imprudence.

SCENE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

Ah! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, (*abſorbé dans la réverie*

Me voila. J'en conviens, j'étois dans ce moment
D'une vue aſſez neuve occupé fortement.
Monſieur, c'eſt que le tact des affaires publiques
Veut de mâles eſprits & des cœurs énergiques.
Quand je m'en eſcrimois, j'accordois tout cela:
Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
Tu m'as fait avertir, j'accours, adieu l'idée,
C'eſt le diable!

DAMIS.

Pardon: votre humeur eſt fondée.

LISIMON.

C'eſt fait... que me veux-tu?

DAMIS.

Je me ſuis conſulté;

Et je peux avec vous parler en liberté.
Mélise eſt fort aimable; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre;
Mais comment ſouffre-t elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de ſots, par la mode enhardis;
Du bon ton, qu'ils n'ont pas, ſe croyant les arbitres,
Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiſcret attirail,
Petits ſultans, bannis même dans leur ſerrail;
Tous ces demi-Seigneurs ſans talens & ſans âmes,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
De pères très fameux enfans très-peu connus,
Dont on cite les noms au défaut des vertus?

LISIMON.

Je vais, ſi tu le veux, t'expliquer ce myſtère.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimère,
Comme un autre: à la Cour j'étois fort aſſidu:
Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
Je propoſois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
Bien conçus....

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'eſai les préſenter;
Mais l'embarras étoit de les faire adopter.
Ces gens-ci m'y ſervoient, du moins en apparence:
Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
Sous les dehors du zèle, ils venoient par eſſains,
En obſédant ma nièce, opiner ſur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
Leurs proteſtations trompoient ma bonhommie.
Qu'ai-je embraſſé? du vent. On ne m'écouta pas;
J'en fus pour mes calculs & pour mes réſultats.
Auſſi tout va, Dieu ſait! graces à ma routine,
J'aurois en trois matins remonté la machine;
Je n'y renonce point; mon porte-feuille eſt plein:
Aujourd'hui ſecondé, j'exécute demain.
Oui, Monſieur, qu'on m'inſtalle & je réponds du reſte.
Je puis être à l'Etat d'un profit manifeſte.
Brouillant, bouleverſant les principes connus,
J'arbore la réforme & je pare aux abus.
Voilà dans quel eſpoir ma folle complaiſance
A de ces importuns toleré l'affluence.

DAMIS.

De leur zèle affecté voyez quels ſont les fruits.

LISIMON.

Puiſqu'ils ne peuvent rien, ils ſeront éconduits.

DAMIS.

Bon, change-t-on ainſi ſa maniere de vivre ?
Votre charmante nièce au tourbillon ſe livre;
Et, croyant échapper à de triſtes liens,
Obéit à des goûts qui ne ſont pas les ſiens.
Elle eſt à cette époque, où l'âme irréſolue
Entre différens choix reſte encor ſuſpendue.
Son naturel heureux lutte & perce toujours;
Mais, s'il faut avec vous s'expliquer ſans détours,
Il incline un peu trop vers la coquetterie,
Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie,
Des plus doux ſentimens corrompt la pureté,
Eteint le caractère & nuit à la beauté.
Il faudroit à Méliſe un ami difficile
Qui tourmentât ſon cœur, encor neuf & docile;
Employât pour le vaincre un manège innocent,
Y jettât par degrés un trouble intéreſſant,
Enveloppât de fleurs les traits de la cenſure,
Et fût, à force d'art, le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien, ſois cet ami.

DAMIS, (*riant à demi.*)

Moi?

LISIMON.

Toi-même; parbleu.
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,
Par de certains secrets dérouter son caprice,
Retenir la coquette au bord du précipice;
Et, lui sauvant surtout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raison....
L'idée est lumineuse, & je l'ai bien saisie
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie.
Revenons s'il vous plaît, & daignez m'écouter.

(*Il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.*)

Vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter.
Je veux choisir, Monsieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoisse le prix d'un amour délicat,
Et sache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup & je te crois à peine.

Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle scène,
Car c'est une étourdie!... ah! je vais la tancer
D'une belle façon!

DAMIS.

Gardez-vous d'y penser.
Ne vous voila-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté!...

LISIMON.

J'en conviens, je suis un peu colère.

DAMIS.

Un peu? beaucoup.

LISIMON, (*se radoucissant.*)

Eh bien, je me corrigerai.

(*Reprenant le ton vif.*)

Mais on sera morbleu ce que je résoudrai.
Dans ce que j'ai conclu je suis fixe & tenace.
Ma nièce obéira....

DAMIS.

Modérez-vous, de grace.
De mon absence au moins choisissez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne sois pas présent....
Ciel! Mélise!... je sors.

(*Melise entre dans ce moment. Ils se font une révérence & Damis sort.*)

SCENE III.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

MELISE, (*avec étonnement.*

DAMIS ici?

LISIMON.

Lui même.
Pourquoi non, s'il vous plaît?

MELISE.

Ma surprise est extrême.
Quand nous mariez-vous?

LISIMON.

Je le voudrois envain:
Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MELISE, (*vivement.*)

Quoi?...

LISIMON.

Rien.

MELISE.

Encore?...

LISIMON.

Eh bien!...

MELISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce...

MELISE.

Mais quoi donc?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.
De vos airs, de vos tons, il eſt las à la fin.
Il refuſe en un mot le don de votre main.

MELISE.

Il me refuſe!

LISIMON.

Net. Mais cela ſans colère,
Toujours maître de lui, (car c'eſt ſon caractère)

Si poſément enfin, & d'un air ſi glacé,
Que tout autre à ma place en ſeroit courroucé.

MELISE, (*avec une gaieté contrainte.*)

Courroucé! pourquoi donc? le trait eſt impayable.

LISIMON.

Vous paroît-il plaiſant?

MELISE,

(*avec chaleur, & ne pouvant cacher ſon dépit.*)

Damis eſt admirable!
C'eſt moi, Monſieur, c'eſt moi, qui, trompant ſon eſpoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.

Fable

DORINE.

Rien n'eſt plus vrai: ma maîtreſſe eſt vengée.
De l'exécution; cette main fut chargée.

MELISE.

De ſa froideur pour moi vous voilà convaincu?

LISIMON.

Oh! oui!

MELISE.

Vous en a-t-il long-tems entretenu ?
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite !
De vos préventions voilà quelle eſt la ſuite.

LISIMON, (*bruſquement.*)

Moi, j'ai cru que ces nœuds ſeroient bien aſſortis.
(*affectant de la fineſſe.*)
J'ai même ſoupçonné que vous aimiez Damis.

MELISE.

Mon Oncle aſſurément le ſoupçon eſt unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je ſuis véridique.

DORINE.

Que Monſieur Liſimon a l'eſprit clairvoyant !
Rien ne peut échapper à ſon œil pénétrant.
Il lit, ſans ſe tromper, juſqu'au fond de nos âmes ;
Comme il déchiffre un cœur ! comme il connoît les femmes !

LISIMON.

Que trop, en vérité ! j'ai bien payé cela ;

On eſt dupe long-tems avant d'en venir là....
Mais, dans ce moment-ci, je m'abuſe peut-être,
Je ne démêle rien, je ne ſais rien connoître....

(*à Méliſe, avec humeur.*)

Que m'importe après tout? congédiez Damis;
Si vous le voulez même, épouſez le Marquis.
Bel hymen!

MELISE, (*avec impatience.*)

Vous l'aimiez dans ces jours de folie,
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon Oncle, en projets conſumant chaque jour,
En poſte alloit chercher des chagrins à la Cour...
De tous ces Meſſieurs-là vous goûtiez l'importance.
Leur ton vous paroiſſoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh! j'avois mes raiſons. Le bien public d'ailleurs....
Bref, c'eſt un autre tems, & je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au ſurplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il ſera légataire;
Sa naiſſance eſt illuſtre; il eſt jeune, bien fait.

MELISE, (*avec humeur.*)

Ah! vous le protégez?...

DORINE.

(*à Lisimon.*) Enfin on s'y connoît.
Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaisie
De vouer à l'Etat votre rare génie;
Aux airs de courtisan il saura vous plier,
Et c'est un homme, au moins, qui peut vous appuyer.
Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphère!
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire!

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit....

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi!.... comment donc? par où?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé;
Discours obscurs, mais fins; silence énigmatique....
Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MELISE.

Finiſſez... Le beau raiſonnement!

LISIMON, (*après avoir réfléchi.*)

Eh! ce qu'elle dit là n'eſt pas ſans fondement,
Elle voit aſſez bien. Mais j'inſiſte : ma Nièce,
Je veux encore pour vous ſignaler ma tendreſſe.
Je regrette Damis, quoi que vous en diſiez,
Et veux le ramener, dès ce ſoir, à vos pieds.
Je ſens bien qu'il faudra, rappellant ma ſineſſe,
Négocier la choſe avec un peu d'adreſſe....
Mais on ſait ſe tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité;
Sois ſure... enfin.....

SCENE IV.

MELISE, DORINE.

MELISE.

Mon Oncle eſt incompréhenſible.

DORINE.

Damis, toujours Damis! ce caprice eſt riſible....
Oui; mais tous ces diſcours ſont ici ſuperflus;
Damis eſt hors de Cour & vous n'y ſongez plus.

MELISE.

Y ſonger! il faudroit que je fuſſe bien folle!
Sa conduite, avec moi, cependant me déſole.
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
Et....

DORINE,

Ce procédé là ſeroit plus régulier.

MELISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MELISE.

Au fond, je le déteſte.

DORINE.

De vos reſſentimens ce dépit eſt le reſte.

MELISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir ?

DORINE.

Non ; tranquilliſez-vous.

MELISE.

Je n'en puis revenir.
Mais, moi, Dorine, auſſi j'ai fait une imprudence ;
Que prétendois-je, enfin ?

DORINE.

Punir ſon impudence.

MELISE.

Dis ſa diſcrétion, c'eſt le mot : en effet,
Tu le ſais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui lui put attirer cette rigueur extrême ?

DORINE.

Comment, un insolent qui ne dit pas qu'il aime!

MELISE.

Qu'il aime! il faut savoir s'il aime : le sais-tu?

DORINE.

Eh! mais, rien n'est plus clair.

MELISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'âme.

MELISE.

Eh! que ne parle-t-il?

DORINE.

Mais il craint pour sa flâme.

MELISE.

Oh! il a bien raison.... mais il faut s'expliquer!

DORINE.

N'ayez pas ſeulement l'air de le remarquer.

MELISE.

Bon!

DORINE.

Laiſſons ce ſujet; car il vous indiſpoſe.

MELISE.

Moi! non : autant parler de lui que d'autre choſe;
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc... eh bien;
Puiſque vous le voulez, qu'en dirons-nous?

MELISE.

Oh! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur & cette impatience?
Si vous l'aimiez encor?

MELISE.

Tais-toi.

(Elles ſe taiſent pendant un moment.)

DORINE

DORINE.

Le beau ſilence!

MELISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit.?
Tu n'as point diſtingué?....

DORINE.

Non, il l'examinoit
D'un œil très-ſatisfait.

MELISE, (*à part.*)

(*Haut.*) Je ſouffre le martyre;
Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire?

DORINE.

Il avoit l'air content.... c'eſt tout ce que je ſai.

MELISE, (*avec la plus grande vivacité.*)

Je ne demande pas s'il étoit triſte ou gai;
Répondez juſte au moins.

DORINE.

Je quitte la partie;
Mais j'apperçois Germain.

MELISE.

Demeurez je vous prie;
Qu'il approche.

SCENE V.

MELISE, DORINE, GERMAIN.

MELISE, (*d'un air distrait.*)

Ah! c'est toi Germain?

GERMAIN.

Pour vous servir,
Madame; commandez, & je cours obéir....
Je montois chez Damis.

MELISE.

Il est ici ton Maître?

GERMAIN.

Oui, même tout le soir je crois qu'il y doit être.

MELISE.

Seul?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MELISE.

Il ne peut être mieux.
Tu ſais apparemment qu'il eſt fort amoureux?

GERMAIN.

Amoureux!

MELISE.

Et bien plus, il oſe le paroître....

GERMAIN.

Madame, écoutez donc....

DORINE.

Dis, tu dois t'y connoître.

GERMAIN.

Je ſais qu'il s'eſt donné ces airs là quelquefois.

DORINE.

Eh! ſait-on quel objet a décidé ſon choix?

GERMAIN.

Non : il eſt fort diſcret, il ſoupire en ſilence;
Rien n'échappe avec lui....

MELISE.

La bonne extravagance !

DORINE.

Et ce portrait divin dont il eſt enivré,
Qu'il obſerve ſans ceſſe avec l'air égaré;
A ton compte, Germain, n'eſt-ce point un indice?

MELISE.

Va, parle à cœur ouvert, & quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute, allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien celer,
Ce portrait lui plaît fort, &....

MELISE, (*pouſſant Dorine.*)

Fais-le donc parler.

DORINE, (*poussant Germain.*)

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il est à son aise,
Il le tourne & retourne, il le baise & rebaise;
Il lui parle souvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école là tu deviendras fort tendre.

MELISE.

Et l'on ne peut savoir quel est l'original?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non?

MELISE.

Germain discret! mais cela n'est point mal...
Oh! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette?

GERMAIN.

Madame, en vérité....

MELISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis....

MELISE.

J'en ſuis sûre.

GERMAIN.

Comment ?
Quoi qu'il en ſoit enfin le portrait eſt charmant.

MELISE.

Affreux, peut-être ?

GERMAIN.

Affreux ! cela vous plaît à dire.

MELISE.

Je le répète, affreux.

GERMAIN.

Je céde & me retire.

Ah! ce pauvre portrait, comme vous le traitez!
Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

MELISE, (*le rappellant*)

Si Damis n'est point trop occupé de sa flâme,
Dis lui que je l'attends, ici même.

GERMAIN.

Oui Madame.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MÉLISE, DORINE.

MELISE.

Il faut que je lui parle indispensablement.
Oui....

DORINE, (*à part.*)

Ma maîtresse en tient indubitablement.

MELISE.

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir !

MELISE.

Retirez-vous, Dorine.
J'entends du bruit : on vient. Ciel ! Floricourt ! l'ennui !...
Mais, feignons.... contre moi tout conspire aujourd'hui.

(*Dorine, en sortant, rencontre Floricourt : ils se font réciproquement des signes.*)

SCENE VII.

FLORICOURT, MELISE.

FLORICOURT.

On vous rencontre enfin !... mais vous êtes charmante
De disparoître ainsi, de tromper mon attente.
Qu'elle est belle !

MELISE.

Oh ! laissez ce ton complimenteur !

FLORICOURT, (*du ton le plus étourdi.*)

Non, Madame, avec vous ce ton là part du cœur.

MELISE, (*riant.*)

Du cœur! y songez-vous? vous leger, vous frivole!..
Recueillez-vous, Marquis: est-ce là votre rôle?

FLORICOURT.

Sans doute.

MELISE.

Encore un coup supprimons la fadeur,
Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuierai.

FLORICOURT, (*avec galanterie & légereté.*)

Non, cela ne peut être.
Je cherche le plaisir, & vos yeux le font naître:
Mais, depuis près d'un mois, disons la vérité,
Dans quelle solitude avez vous végété?
C'est se conduire mal; tout le monde en murmure.
Plus de bals, de soupers, pas le moindre avanture!
Vous avez de l'humeur; on n'en est pas surpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un Oncle, & s'ériger en sage!
Mais vous n'y pensez pas; il faut absolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui sont flatteurs peut être;
Mon nom, ce que je suis, & ce que je dois être;

Une exiſtence enfin. Allons, ouvrez les yeux;
Le temps vole, il échappe, il emporte les jeux,
Reſſuſcitez; ſortez de cette nuit profonde,
Et paroiſſons tous deux ſur la ſcène du monde.

MELISE.

Mais vous devenez fou!

FLORICOURT, (*de l'air le plus évaporé.*)

Non, je ne le ſuis pas.
C'eſt trop enſevelir de ſi brillans appas,
Faits pour orner, Madame, un plus décent azyle
Que des cercles obſcurs & l'ombre de la ville.
Ecoutez-moi: je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis ſur moi, que je dois ſurement
Hériter, avant peu, d'une tante éternelle!...
Qui me remet toujours.

MELISE.

Cette Dame eſt cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris ſon parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'eſt l'âge des retraites.
J'envahis ſa fortune; elle eſt des plus complettes.

Le tout vous eſt offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va ſerrer nos liens.

MELISE.

L'opulence! & le cœur? eſt-il un autre empire?
Le tréſor d'un amant c'eſt l'amour qu'il inſpire.
Eſt-il riche? on l'ignore.... on ſonge à ſes vertus.
Eſt-il pauvre? on le venge, en l'aimant encor plus;
Voilà mes ſentimens.

FLORICOURT.

Je vous en félicite;
Vous bravez la fortune & cédez au mérite!
Ce ſacrifice eſt noble & ſurtout bien placé.
Je ſavois à quel cœur je m'étois adreſſé.

MELISE.

Par exemple, Marquis, permettez-moi de rire.
Quoi, vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT,

(*avec la plus grande gaîté.*)

Eh! comment s'y tromper? le détour eſt charmant.

MELISE.

Encor;

FLORICOURT, (*hors de lui.*)

Vous me voyez dans un enchantement!...
Je suis las d'espérer. Décidez-vous, de grace.
Ecoutons la raison & laissons la grimace.

(*Il tombe à ses pieds.*)

Ah! je vous le demande au nom de nos beaux jours;
Faisons à tout Paris envier nos amours.

MELISE.

Trêve donc s'il vous plaît à la plaisanterie....
Il extravague... on vient : levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,
Que mon hommage a pris & ne vous déplaît pas.

(*Damis entre dans ce moment. Il est apperçu de Mélise & non de Floricourt.*)

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
Tout me sert, & je cours assurer ma conquête.

(*Floricourt, en sortant, rencontre Damis, & lui fait des signes d'un air triomphant.*)

SCENE VIII.

DAMIS, MELISE.

DAMIS, (*du fond du Théâtre.*)

Fort bien! le tête à tête eſt un peu hazardé.
Eſt-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé?
Il eſt touchant!

MELISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire?

DAMIS, (*avec une gaîté contrainte.*)

Beaucoup.

MELISE, (*ironiquement.*)

Il me parloit de ſon ardeur ſincère.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des tranſports ſi doux?
C'eſt l'uſage au ſurplus.

MELISE, (*à part.*)

(*Haut.*) Mais ſeroit-il jaloux?
J'étois libre, Monſieur, lorſqu'on vous fit deſcendre.

DAMIS, (*très-froidement.*)

Vos ordres ſont ſacrés ; j'ai volé pour m'y rendre.
(*à part.*)
L'entretien ſera vif.

MELISE.

M'expliquez-vous enfin
Les propos que mon Oncle a tenus ce matin ?
Qu'eſt-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accuſoit ?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,
Madame, en vérité penſez-vous à cela ?
C'eſt une viſion que cet outrage là.
Ne le ſavez-vous pas ? qui raconte, exagère,
Et c'eſt l'art d'embrouiller la choſe la plus claire.
Votre Oncle bruſquement vient m'offrir votre main.
Je ne m'attendois pas à ce bonheur ſoudain ;
Je n'avois ni le droit, ni l'orgueil d'y prétendre ;
C'eſt en m'appréciant que j'oſai m'en défendre.
Voilà tout.

MELISE, (*d'un ton ironique.*)

Voilà tout ?...

DAMIS, (*se rapprochant.*)

Mais vous, Madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel eſt ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chaſſe?
Comment me ſuis-je donc attiré ma diſgrace?

MELISE.

Ma lettre vous l'apprend, ſans rien diſſimuler.
Je ſuis laſſe, Monſieur, d'apprêter à parler,
Je ſuis jeune, on m'obſerve, on cenſure, on raiſonne,
Et, pour fuir les Amans, je ne vois plus perſonne.

DAMIS.

Eſt-ce à titre d'Amant que je ſuis renvoyé?

MELISE, (*très-vîte.*)

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime, on s'échappe, on ſe trahit: Madame,
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flâme?

MELISE, (*avec vivacité.*)

Eh! quand cela ſeroit?

DAMIS.

Oui : mais.... cela n'eſt pas.

MELISE, (*avec chaleur.*)

Quoi, votre empreſſement à ſuivre tous mes pas,
Cette aſſiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalouſie avec art retenue,
N'annonçoient pas aſſez un homme qui prétend
Et ſemble, pour le dire, aux aguets d'un inſtant?

DAMIS.

Ah! ne confondons point! tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur deſire,
Des graces, des talens....

MELISE.

Vous m'impatientés.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela ſignifioit que votre eſprit enchante;
Qu'on ſe plaît à vous voir, que vous etes charmante.
Enfin.....

MELISE.

Parlez.

DAMIS

DAMIS.

Cela, je le dis sans détour,
Prouvoit tous vos attraits, sans prouver mon amour.

MELISE.

Soit, soit; eh! que me fait votre amour, je vous prie?

DAMIS.

Vous m'accusez; il faut que je me justifie.

MELISE.

De quoi donc? il m'outrage à chaque mot?

DAMIS.

De quoi?
De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MELISE.

Vous me haïssez donc, Monsieur?

DAMIS.

Qui? moi, Madame?

MELISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame ;
Et c'est trop prolonger mon cruel embarras.
Comment lorsqu'on vous voit dire qu'on n'aime pas ?
Un tel aveu pour vous seroit tout neuf peut-être,
Il pourroit vous fâcher ; mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, si vos loix n'en veulent qu'aux Amans,
Pourquoi m'envelopper dans vos ressentimens ?
Pourquoi, prompte à risquer un arrêt qui m'accable,
Si je suis innocent, me traiter en coupable ?

MELISE.

Allez, Monsieur, allez, vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MELISE.

Eloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colère ?
J'obéis, & je sors, de peur de vous déplaire.

SCENE IX.

MELISE, (*ſeul.*)

Eh! de cet homme là je ſerois le jouet!
Qu'eſt-ce donc qui me tient? l'aimerois-je en effet?
Oh! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchiſſe;
Je le veux par raiſon, bien plus que par caprice....
J'ai ſu toucher ſon cœur, il a beau ſe maſquer,
Et ſon adroit orgueil ne veut pas s'expliquer!
C'eſt mon maudit billet!... qui me forçoit d'écrire?
Que prétendois-je avant qu'il m'eut oſé rien dire?
Ma conduite eſt étrange, incroyable vraiment;
Mais la ſienne!... la ſienne eſt un affront ſanglant.
Oh! cet homme eſt un monſtre... eh bien il eſt aimable;
C'eſt la régle.... que faire? ô trouble inſupportable!
Ce monſtre là me plaît, je le ſens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai, quand je l'aurai ſoumis.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, *(seul.)*

MA foi, ce Floricourt n'eſt point auſſi frivole....
Cet homme avec le tems, peut jouer un grand rôle
Dans ce moment encor, il m'a très-bien parlé.
Malgré mon air diſcret, comme il m'a démêlé!
La peſte, quel coup d'œil! oui, j'étois un barbare:
Je déſolois Méliſe, il faut que je répare.
Le Marquis lui convient, il penſe... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir beſoin.
Que ſait-on?

SCENE II.

LISIMON, MÉLISE, DORINE.

LISIMON.

Eh bien! qu'eſt-ce? un air mélancolique?
Moi, je veux qu'on me parle & qu'on ſe communique.
Ça, raiſonnons un peu: j'avois jugé trop tôt.
Damis, je le vois bien, n'eſt pas ce qu'il vous faut.
Il a, je ne ſais quoi, qui d'abord intéreſſe;
Mais ſa conduite ſourde annonce trop d'adreſſe.
Trop de flegme, à la longue, eſt à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat! enfin, Monſieur redevient raiſonnable!
Damis a des momens, mais il eſt peu aimable.
Il aime avec méthode, il brûle ſentiment;
La mode en peut venir, & rien n'eſt moins plaiſant.

MELISE.

A ravir! comment donc!... allez Mademoiſelle,
Sachez une autre fois meſurer votre zèle;
Renfermez avec ſoin ces tranſports indiſcrets,
Et ſupprimez ſurtout le talent des portraits.

DORINE.

Madame, une autre fois je ſerai moins ſincère,
Et je ſaurai....

MELISE,

Sachez m'obéir & vous taire.

LISIMON.

Sans doute, elle outre un peu; mais je crois qu'en effet,
Damis eſt trop contraint & n'eſt point votre fait.

MELISE

Y ſongez-vous? laiſſez, laiſſez aller les choſes.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoſes.

LISIMON.

Oh! je veux vous venger d'un inſolent refus.

MELISE.

Je vous diſpenſe, moi, de ces ſoins ſuperflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui, dans cette circonſtance,
Lui vaut de votre part un reſte d'indulgence:
Mais je vois clairement que vous le déteſtez,

Et je ne prétends pas forcer les volontés.
Rejetter un hymen pour lui trop honorable.

MELISE.

(*à part*)
Vous me perſécutez. Il eſt inſupportable.

LISIMON.

Aſſurément il l'eſt, & j'en ſuis révolté.
J'admire, en pareil cas, votre ſécurité;
Je ſuis d'une fureur!... C'eſt que cette avanture
Peut prendre dans le monde une ſotte tournure.
Je vois loin.

MELISE.

Oui, très-loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai ſu
Que la bas .... à la Cour, il eſt très-peu connu.

MELISE.

Quoi! cela vous reprend?

LISIMON.

L'obſcurité me bleſſe.
Tout bien conſidéré, ſe borner eſt foibleſſe.

Quand on a votre esprit, vos graces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets.... je veux.... l'affaire m'intéresse,
Et, pour bien des raisons, je dois venger ma nièce,
En ce jour, à l'instant: oui, j'y cours de ce pas....
Vous m'arrêtez envain, je n'en démordrai pas;
Je n'ai point comme vous une tête légère,
Qui veut & ne veut plus; il faut du caractère.

(*Il sort.*)

SCENE III.

MELISE, DORINE.

MELISE.

VOILA du Floricourt... si pourtant son humeur...
Damis a dans mon Oncle un zélé protecteur;
Je crois qu'il devient fou.... mais moi, suis-je plus sage?

(*à Dorine.*)

De parler aujourd'hui vous avez une rage?

DORINE.

Moi!

MELISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, (*entre ſes dents.*)

Il le mériteroit.

MELISE.

Hein? comment? votre eſprit ſe forme tout à fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.

(*à part.*)

Mais, par où de mon Oncle arrêter les lubies?
Il va trouver Damis: que lui va-t-il conter?

(*Damis paroît; Dorine ſe retire.*)

SCENE IV.

MELISE, DAMIS.

MELISE.

Quoi! c'eſt vous?

DAMIS.

Je me ſauve.

MELISE.

(*après une pauſe.*) Oh! vous pouvez reſter!
Savez-vous que tantôt j'étois fort ſinguliere.

DAMIS.

Vous vous en ſouvenez ?

MELISE.

J'en ai ri la premiere ;
Je ne ſais où j'ai pris ces indiſcrets éclats.
Il eſt tout ſimple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai raſſurée.

MELISE.

Et j'en ſuis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante ?

MELISE.

Tout ce qui me fachoit, c'eſt qu'en vous défendant,
Vous paroiſſiez encor avoir l'air d'un Amant.
Il régnoit dans vos tons je ne ſais quelle gêne,
Qui ſur vos ſentimens me laiſſoit incertaine ;
Oui, tenez, on eut dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué ?

MELISE.

C'eſt ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée.

MELISE.

En conſcience,
Êtes-vous bien certain de votre indifférence ?

DAMIS, (*riant.*)

Celui là vient de loin ! quoi ! vous n'y croyez pas !
Mais ne retournons point à nos premiers débats.
Prenez garde ; au traité vous êtes infidèle ;
C'eſt vous qui commencez à me chercher querelle.
Quand je vous aimerois, penſez-vous entre nous
Que j'irois l'avouer après votre courroux,
Moi ! qui ſais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi, qu'on vient de chaſſer ſans nul préliminaire !
Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel ſort me feriez-vous ſi j'oſois vous aimer ?

MELISE.

Le cas eſt différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh ! je vous connois bien ; malheur à qui vous aime !

MELISE.

Quelle obſtination !

DAMIS.

Eh bien ! n'en parlons plus.
Pourquoi, ſans nul objet, s'échauffer là deſſus ?

MELISE.

Vous êtes incroyable avec votre ſyſtême !
Comment ? ſi vous m'aimiez, par un malheur extrême !
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, (*avec une ſorte de crainte.*)

Mais... il eſt quelquefois très-bon de voir venir.

MELISE.

Et le cœur eſt ſoumis à ces calculs infâmes !
Les hommes ! quels fleaux ! puis on s'en prend aux femmes.
D'un inſtinct libre & pur ſi l'amour eſt le fruit,
Du moment qu'on raiſonne, il eſt déja détruit.
L'homme honnête, Monſieur, dédaignant la fineſſe,
Doit tout à ſon penchant & rien à ſon adreſſe.
Eh ! qu'attendre d'un cœur par lui même géné,
Qui, s'obſervant toujours, n'eſt jamais entraîné ?
Il faut s'abandonner, ſentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, ſans projet pour l'atteindre.

Qui ſait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux :
Mais qui plaît ſans aimer, jouit ſans être heureux.
Ah! je plains bien le ſort d'une femme ſenſible!...

DAMIS.

Ce phénix, s'il exiſte, eſt au moins inviſible.

MELISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'eſt l'affaire du tems.
Sous le maſque, entre nous, reconnoît-on les gens?
De vos goûts paſſagers comment ſuivre les traces?
Le ſentiment chez vous diſparoît ſous les graces.

MELISE.

Quoi! vous ne ſavez pas lire au fond de nos cœurs?

DAMIS.

Moi! vraiment je le donne aux plus fins connoiſſeurs.

MELISE.

Vous n'avez donc pas vu que, cent fois dans ſa vie,
Florimeurt, par exemple, & m'excède & m'ennuie?
Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je mépriſe les ſots;

Qu'au milieu du grand monde, où je parois légère,
Je me ſuis fais un plan & preſque un caractère,
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai ſouvent préféré vos graves entretiens;
Et que?....

DAMIS.

Vous vous taiſez? pourquoi donc?

MELISE, (*à part.*)

Je m'admire!

DAMIS.

Eh bien?

MELISE.

Eh bien! Monſieur.... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne ſent rien.

SCENE V.

Les mêmes, FLORICOURT.

FLORICOURT,

(riant aux éclats dans le fond du Théâtre.

(*S'approchant.*) D'honneur le tour eſt gai.
Ah! je reſpire enfin, notre Oncle eſt ſubjugué.
Jugez s'il m'aime! il veut, & dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hymenée.
Il eſt expéditif.

MELISE.

Fort bien! Marquis, fort bien!
L'aveu de Liſimon vous aſſure du mien:
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adreſſe,
Il ſeroit trop piquant...

MELISE.

Mais par quelle fineſſe
Avez-vous donc, Monſieur, retourné ſon eſprit?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.

Bien dit.

MELISE, (*avec empreſſement.*)

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire il a fallu lui plaire.
Votre Oncle s'eſt d'abord armé d'un front ſévère.
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai ſurpris enfin l'inſtant de le flatter.
J'ai vanté ſon diſcours ſoit diſant laconique,
Sa pénétration, ſurtout ſa politique:
Je me ſuis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fut point dans l'Etat très-puiſſant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui diſois-je à peu près: il l'a cru bonnement;
Moi, de montrer alors un zèle véhément,
D'offrir tout mon crédit.... enfin rien ne l'arrête,
Le voilà décidé.

MELISE.

Mais c'eſt une conquête,

(*à part, & regardant Damis.*)

Voyez ſi rien l'émeut.

FLORICOURT

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MELISE, (*sérieusement.*)

Puisque mon Oncle enfin est appuyé par vous,
A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.
Il faut....

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout prospère;
Notre hymen...

MELISE.

Oui, Marquis, devient très-positif.

DAMIS, (*d'un ton piqué.*)

La grandeur de votre Oncle est un point décisif,
Et....

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque-tems la poursuite;
On m'a tranquillisé.

DAMIS.

Qui donc?

MELISE, (*vivement.*)

Dites nous vîte.

FLORICOURT, (*à Mélise.*)

Je sais qu'il aime ailleurs.

MELISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh! comment donc; comment?

MELISE.

Il a certain portrait
Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT

C'est Celadon lui-même!

MELISE.

Oui, pour ce portrait là sa folie est extrême.

DAMIS.

Madame, il est trop vrai, je l'aime éperdument.

MELISE, (*avec dépit.*)

L'Original, sans doute, est un objet charmant!

DAMIS, (*d'un ton passionné.*)

Oh! charmant!

MELISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien! s'il eſt ainſi, montre-nous ſon image.

DAMIS.

Si Madame le veut, ma prudence conſent;
Mais à condition que vous ſerez abſent.

FLORICOURT.

Moi!

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait? allons, quelle manie!

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'eſt en donner copie.

FLORICOURT.

Il eſt d'une rigueur!... Madame, prononcez.

MELISE.

Mon ſexe... eſt envieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chaſſez.
Je vais de Liſimon aiguillonner le zèle;
Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle,
J'y vole: en m'éclipſant d'un air paiſible & doux,
Je ſatisfais d'avance aux égards d'un époux.

(*Il baiſe la main de Méliſe, & ſort.*)

SCENE VI.

MELISE, DAMIS.

DAMIS.

CET hymen me paroît une affaire conclue;

MELISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y ſois réſolue?

DAMIS.

Pourquoi non? de votre Oncle il a déja l'aveu,
Et.... le vôtre ſuivra.

MELISE.

Le mien?... voyons un peu
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MELISE.

Volontiers: mais de grace,

Que vous importe enfin que cet hymen se faſſe?
Vous êtes occupé, tout le prouve & le dit:
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.
Pour moi ce qui m'en plaît, tout haut je le confeſſe,
C'eſt que vous poſſédez une étrange maîtreſſe.
Elle eſt aſſurément calme dans ſes amours!
Elle ſait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et ſon orgueil ſe tait, & ſon cœur eſt tranquille!
De tous vos ſoins pour moi ſpectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout eſt bien,
Et n'a garde avec vous de ſe plaindre de rien!
Elle a donc cinquante ans!

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore.
Elle n'en a que vingt.

MELISE.

(*à part*).
Quel conte! je l'abhorre.

DAMIS.

Ah! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez;
C'eſt moi qui vous le dis.

MELISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment?

MELISE.

Continuez, oui, je vous le conseille;
Que m'importe... Ah! je vois... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur sans motif cache un dépit jaloux?
Cela feroit nouveau! moi, de la jalousie!
Moi, vous aimer! non, non; je n'en ai nulle envie;
Je ne m'oppose point à vos félicités.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...
C'est votre dernier mot?

MELISE.

Ce doute là m'offense.
Vos discours à la fin lassent ma patience.
Allez trouver, Monsieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez constamment un aussi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien....

MELISE, (*avec chaleur.*)

Mon Dieu! j'en étois sûre ....
Je me ravise, & veux connoître sa figure:
Son naturel paisible, unique en ses effets,
Me donne le desir de contempler ses traits.

DAMIS.

Oh! dans ce moment-ci, vous verriez mal sans doute.

MELISE.

Elle craint mes regards?

DAMIS.

C'est moi... qui les redoute.

MELISE.

Mais j'ai votre parole... essuierai-je un refus?

DAMIS.

Pour juger sainement vos sens sont trop émus.

MELISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MELISE.

Comptez, comptez d'avance,
Puiſqu'elle en a beſoin, ſur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, (*tirant le Portrait.*)

Vous l'exigez?

MELISE, (*arrachant le Portrait.*)

Oui, oui; mais donnez donc, Monſieur.

DAMIS.

Oh, tout charmant qu'il eſt, il va vous faire peur.

MELISE,

(*avec le plus grand étonnement.*)

Ciel!

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MELISE.

Mon Portrait!

DAMIS

Oui, lui-même.
C'eſt un vol que j'ai fait.

MELISE.

Cette audace eſt extrême !
(*après une pauſe & riant.*)
Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puiſqu'il eſt reſſemblant, Madame, il eſt vengé.

MELISE.

D'honneur, il eſt parlant, & ... quel fourbe vous êtes!
Voilà donc contre nous les complots que vous faites ?
Sur l'excès de vos torts je n'oſe m'arrêter.
Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter ?
Mais ce Portrait enfin ſuffit-il pour m'inſtruire ?

DAMIS.

Il eſt chargé de tout ; moi je n'ai rien à dire.
D'ailleurs, puis-je jamais trahir votre courroux ?

MELISE.

Puiſque vous en parlez, je conviens avec vous....
C'eſt le cas où jamais d'être fort en colère.

DAMIS.

Oh, oui! vous ſévirez contre le téméraire.

MELISE.

C'eſt ſelon... cependant... Je dois... que ſais je;

DAMIS.

Enfin.....

MELISE.

Quand le coupable plaît.

DAMIS.

Fait-on grace au larcin?
Il faut qu'abſolument votre bouche prononce.

MELISE.

(après un ſilence.)

Il vous tint lieu d'aveu : qu'il ſoit donc ma réponſe.

(Elle lui rend le Portrait.)

DAMIS,

(avec la plus grande vivacité.)

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur!
Plus je me ſuis contraint, plus je ſens mon bonheur.
Ne vous ſouvenez plus d'une ruſe innocente,
Qui peut-être a fixé votre âme indépendante....
Ah! la mienne eſt à vous! recevez ſon tribut.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant.
Je redoutois vos goûts, le Marquis... vos caprices.
Vous ne vous doutiez pas de tous mes ſacrifices.

Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.
J'ai feint quelques instans, pour ne feindre jamais.
L'amour seul m'inspira : c'est lui qui me couronne.
Le tour n'est pas si noir.... vous riez.

MELISE.

Je pardonne.

(*Damis se remet à ses genoux.*)

SCENE VII.

LISIMON, FLORICOURT,
(*au fond du Théâtre.*)
DORINE, GERMAIN,
(*entrant par une coulisse opposée.*)
DAMIS, MELISE.

(*Ils restent tous dans une différente attitude.*)

LISIMON, (*à Dorine.*)

Que le Notaire....
(*appercevant Damis aux genoux de Mélise.*)
Attens.... je reste confondu..

FLORICOURT, (*à Damis.*)

L'attitude me plaît.... d'ailleurs c'est un rendu.
Vous avez votre tour.

LISIMON.

(*à Floricourt.*) Quel eſt donc ce myſtère?
Que Diable! je croyois que vous aviez ſu plaire.

FLORICOURT.

Eh bien, vous vous trompiez.

DAMIS, (*à Liſimon.*)

Daignez combler mes vœux.

DORINE,

(*ſe mettant entre Floricourt & Liſimon.*)

Courage.... ou vous voilà diſgraciés tous deux.

FLORICOURT,

(*à Liſimon, avec gaieté.*)

Adieu nos grands projets. Tout Amant à ma place
S'en iroit contriſté, honteux de ſa diſgrace;
Un tendre déſeſpoir m'ennuiroit à mourir.
Eprouvé-je un revers? je médite un plaiſir.
Je reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.

(*à Méliſe.*)

Damis eſt trop heureux! je le ſuis, ſi vous l'êtes.

(*Il s'échappe en faiſant ſigne qu'on ne prenne pas garde à lui.*)

SCENE VIII.

LISIMON, MELISE, DAMIS, DORINE, GERMAIN.

LISIMON, (*à Damis.*)

POUR chaſſer un rival ton ſecret eſt fort bon.

GERMAIN, (*d'un air triomphant.*)

Nous avons eſquivé la déclaration!

Fin du troiſieme & dernier Acte.

LU & approuvé, le 15 Juin 1773.

Signé MARIN.

Vu l'Approbation. Permis d'imprimer, ce 17 Juin 1773.

DE SARTINE.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue de la Harpe.

DELALAIN donne avis au Public que le premier Volume des Fables de M. Dorat, eſt actuellement ſous preſſe, & paroîtra à la fin de Décembre. Ce Volume eſt orné de cent Planches, gravées par les meilleurs Artiſtes, d'après les Deſſins de *Marillier*. C'eſt le même papier, & le même format que dans l'édition des *Baiſers*. La ſeconde ſuite paroîtra après Pâques, & ſera décorée du même nombre de Planches.

On trouve chez le même Libraire, de nouvelles éditions des *Sacrifices de l'Amour*, & des *Malheurs de l'Inconſtance*, ainſi que tous les autres Ouvrages de l'Auteur en onze Volumes; mais chaque Ouvrage ſe vend ſéparément.

L'AMANT BOURRU, COMÉDIE.

L'AMANT BOURRU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES;

Représentée par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Mercredi 14 Août 1777.

DÉDIÉE A LA REINE.

PAR M. DE MONVEL.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

A LA REINE.

MADAME,

Je dois l'accueil favorable que VOTRE MAJESTÉ a daigné faire à cet Ouvrage, plutôt sans doute aux difficultés de l'entreprise qu'au mérite de l'exécution. Protectrice déclarée

des Beaux-Arts, Vous les faites éclorre, Vous encouragez ceux qui les cultivent; l'espoir d'amuser vos loisirs est l'ame de leurs travaux, & le bonheur d'y avoir réussi, en est la récompense.

Je suis avec respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur & fidèle Sujet,
BOUTET DE MONVEL.

L'AMANT BOURRU, *COMÉDIE.*

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE de Sancerre, jeune Veuve.	*Mlle Doligni.*
LA MARQUISE de Martigue, ſon Amie.	*Mme Bellecourt.*
CHARLES DE MORINZER.	*M. Molé.*
Le Marquis de MONTALAIS, Amant de la Comteſſe.	*M. de Monvel.*
Le Comte de PIENNE, Amant de la Marquiſe.	*M. de la Rive.*
SAINT-GERMAIN, Domeſtique de la Comteſſe.	*M. Préville.*
Un LAQUAIS.	*M. Marchand.*
Pluſieurs DOMESTIQUES.	

La Scène eſt à Paris dans la Maiſon de la Comteſſe.

L'AMANT BOURRU,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente le Salon de Compagnie de la Comtesse de Sancerre, où l'on voit plusieurs fauteuils, au fond est la porte de son cabinet, & à droite celle par où l'on entre de dehors.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MORINZER, SAINT-GERMAIN & plusieurs DOMESTIQUES, *avec lesquels Morinzer se débat en entrant, & qui veulent s'opposer à son passage.*

MORINZER.

MORBLEU, je veux la voir.....

SAINT-GERMAIN.

Mais, Monsieur, sur mon âme.....

MORINZER.

Et pourquoi m'empêcher ?.....

SAINT-GERMAIN.

Vous demandez Madame ?

MORINZER.

Oui, Madame... Eh bien ?... Quoi ?... Vous êtes étourdis !...

SAINT-GERMAIN.

Mais elle n'eſt point au logis.

MORINZER.

Elle y doit être..... Oui.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monſieur.

MORINZER.

Bagatelle !

Il faut qu'en ce moment Madame ſoit chez elle ;
Et je prétens entrer..... J'entrerai, je vous dis.

SAINT-GERMAIN, *aux autres Domeſtiques*

Cet homme a perdu la cervelle.

MORINZER.

Comment ? Quoi, maraut ? Que dis-tu ?
Tu me crois fou, ſi j'ai bien entendu !
Ecoutes, mon ami, vas m'annoncer, te dis-je.....
Non, non, le plus court eſt d'entrer.
Je vais.....

SAINT-GERMAIN, *aux Domeſtiques.*

Il a quelque vertige !

MORINZER.

Oh, la maudite femme !

SAINT-GERMAIN.

Il faut nous retirer ;

Il devient furieux.

MORINZER.

Si je n'en perds la tête !....

Entrons.

SAINT-GERMAIN, *s'opposant à son passage.*

Encor un coup, vous ne la verrez pas :
Le Suisse vous l'a dit en bas ;
Et le plus humblement, Monsieur, je le répète :
Madame la Comtesse est sortie.

MORINZER.

En ce cas. ...
Mais, non..... je veux la voir... Mon ami, je t'en prie ;
Si tu savois tout mon malheur.....

(*Il leur donne de l'argent à pleines mains.*)

Prenez cela, je vous supplie.....
Allons, rassurez-vous..... Ayez moins de frayeur :
Je ne vous en veux point du tourment qui m'accable ;
Mais mon égarement va jusqu'à la fureur :
C'est un vrai guet-à-pens, c'est un tour détestable :
Car je venois exprès..... Oui, c'étoit mon dessein ;
Je venois pour la voir.

SAINT-GERMAIN, *à part,*

D'honneur, il extravague.

MORINZER.

C'est avoir un esprit, un cœur bien inhumain !

Car enfin, je vous dis..... Mon ſtyle n'eſt pas vague :
Que diable ! Je m'explique..... Elle n'eſt pas ici ;
Je ne puis point la voir..... Mais a-t-elle un ami,
Homme ou femme, il n'importe, à qui je me préſente,
A qui je diſe au moins pourquoi je ſuis venu ?
Suis-je dans un pays perdu ?
Ne pourrai-je parler à quelque âme vivante ?

SAINT-GERMAIN.

Madame de Martigue eſt là-dedans.

MORINZER.

Eh bien ?
Avec elle ne puis-je avoir un entretien ?
Madame de Martigue, une autre..... Il ne m'importe.
Dites-lui donc que je ſuis à la porte,
Et que je veux parler à quelqu'un.

SAINT-GERMAIN.

Oh, j'y vais.

(*Il ſort avec les autres Domeſtiques.*)

SCENE II.

MORINZER, *ſeul.*

LE Démon a formé ce minois tout exprès
Pour le malheur, le tourment de ma vie.
Ventrebleu ! Qu'eſt-ce donc qu'une femme jolie ?
Oh ! je n'en reviens pas, je ſuis enſorcelé.
Quel cœur à ſon aſpect ne ſeroit point troublé ?

Ses deux yeux grands & noirs, ce fripon de visage,
Le pied, la main, les cheveux, le corsage;
(*En se frappant le front.*)
Tout est là, tout: mais gardons mes secrets.
Ne devons point sa main à la crainte importune
D'être réduite à l'infortune.
Je flétrirois son âme, & je m'avilirois:
Commençons par lui plaire, & nommons-nous après.

SCENE III.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, SAINT-GERMAIN, MORINZER.

SAINT-GERMAIN.

MADAME, le voilà... C'est Monsieur qui demande....
(*Il sort.*)

SCENE IV.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, MORINZER.

MORINZER.

OUI, Madame, c'est moi qui...

LA MARQUISE, *sans le regarder, ni l'écouter, & parlant à M. de Pienne avec vivacité.*

Je vous parle net.

M. DE PIENNE.

Quel crime ?...

LA MARQUISE.

Pénétrer juſqu'à mon cabinet !
Monſieur, l'impudence eſt trop grande.

MORINZER.

Madame, je venois....

M. DE PIENNE.

Croyois-je vous troubler ?

LA MARQUISE.

Quand il me plaît de ne vous point parler,
J'ai des raiſons pour être ſeule.

MORINZER, *commençant à s'impatienter.*

Pourrai-je ?...

LA MARQUISE.

Eſt-il beſoin de vous les révéler ?

MORINZER, *avec humeur.*

Madame !

M. DE PIENNE, *montrant Morinzer.*

En vérité....

LA MARQUISE, *à M. de Pienne.*

Plaît-il ?

MORINZER, *à part.*

Oh ! la Bégueule !

(*Durement & la tirant par le bras.*)

Madame, au nom de Dieu, tournez-vous un moment
De mon côté.

LA MARQUISE.

Monſieur, que puis-je faire ?

Mais sur-tout parlez promptement.
Quel est Monsieur ?

MORINZER.

Mon nom ne fait rien à l'affaire.
J'étois tout-à-l'heure agité
D'un trouble bien involontaire,
Mais à présent, puisqu'il ne faut rien taire,
Je suis fort impatienté,
Fort étonné, fort en colère,
De votre ton de folle & de l'air éventé....

M. DE PIENNE, *vivement.*

Monsieur!...

LA MARQUISE, *sur le même ton.*

Quoi! m'insulter ?...
(*Elle s'arrête & regarde Morinzer, comme quelqu'un qu'on cherche à reconnoître.*)
Mais que je me rappelle...,
Eh, oui; je l'ai vu quelque part.
Oh! c'est mon homme.... Oui, sa figure est telle:
Voilà ses yeux ardens & son maintien hagard.
(*Elle part d'un grand éclat de rire.*)
C'est lui!

MORINZER.

Morbleu, Madame, est-ce plaisanterie?
Parlez-vous sérieusement ?

LA MARQUISE, *riant à gorge déployée.*

Je n'en reviendrai de ma vie....
Oui, c'est mon homme assûrément!

MORINZER.

Mais je ne croyois pas mon abord si plaisant.

M. DE PIENNE.

Qu'avez-vous donc ? Qui peut vous faire rire ?

LA MARQUISE, *riant si fort qu'elle peut à peine parler.*

Attendez, je vais vous le dire.

MORINZER.

O ma raiſon, j'ai grand beſoin de toi !
(*A la Marquiſe.*)
Riez.... Allons, riez, puiſqu'il faut que j'attende
Que votre accès vous paſſe.

M. DE PIENNE.

En effet ; & pourquoi ?...

LA MARQUISE, *d'une voix coupée par les éclats de rire.*

Monſieur, vous ſouvient-il ?... Chez certaine Marchande ?..

MORINZER, *la fixant & s'écriant :*

Plaît-il ? ah, la voilà !.. C'eſt elle... Oui, ventrebleu,
Voilà la maligne femelle
Dont les ris indiſcrets... Adieu, Madame, adieu.

LA MARQUISE.

Ah ! ſouffrez que je vous rappelle.
Pouvons-nous nous quitter, Monſieur, comme cela ?
De vieux amis !

MORINZER.

Moi, l'ami d'une folle !

LA MARQUISE.

Et c'eſt préciſément par là
Que vous devez m'aimer, croyez-en ma parole.

MORINZER.

Non, je choisis mieux mes amis :
D'ailleurs, j'ai contre vous vos sarcasmes, vos ris.
Ah ! je vous remets bien ! ... C'est vous... Adieu, Madame ;
Ce n'étoit pas vous, sur mon âme,
Que je venois chercher ici.
Je venois voir Madame de Sancerre ;
Je n'ai point oublié ce minois si joli,
Qui doit peindre son caractère,
Si la bonté du cœur donne aux traits un air doux.
Je reviendrai lui faire ma visite.
Pour vous, Madame, adieu ; serviteur, je vous quitte ;
Je n'ai jamais aimé les fous.

(*Il sort.*)

SCENE V.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mais il s'en va, je crois... L'aventure est unique !
C'est bien le coup le plus heureux.

M. DE PIENNE.

Il n'est rien moins que politique
Ce Monsieur là. Sans détour il s'explique.
Vous vous connoissez bien tous deux.

LA MARQUISE, *éclatant de rire.*

Le personnage !... Ah ! souffrez que je rie....

Je croyois ne plus le revoir,
Et j'en étois au déſeſpoir;
Je crois d'honneur qu'il m'égale en folie.

M. DE PIENNE.

Je ne ſuis plus ſurpris de ce tranſport joyeux,
Et cet aveu change la thèſe.
Mais où s'eſt offert à vos yeux ?...

LA MARQUISE.

Puiſqu'il faut contenter votre eſprit curieux,
Vous étiez en campagne, & nous, par parenthèſe;
Seules dans cet Hôtel, bâillant tout à notre aiſe,
Après avoir écrit, travaillé, lu, jaſé;
Après avoir tout épuiſé....
« Que faiſons-nous ici, Madame de Sancerre ?
» Sortons, lui dis-je; allons. » Mon projet accepté,
Nous partons, ſans avoir de plan prémédité,
Ni la moindre viſite à faire.

M. DE PIENNE.

Ah! je reconnois bien mes gens.

LA MARQUISE.

Le Boulevard m'ennuie, & je hais la Campagne;
Ainſi, ſans conſulter mon aimable Compagne,
Je fais courir de Marchands en Marchands;
Nous deſcendons enfin, par fantaiſie,
Chez cette femme honnête & ſi jolie,
Qui me fournit toujours & que vous aimez tant.
Elle avoit là dans cet inſtant
Mille charmantes bagatelles,
D'un goût exquis, toutes nouvelles:
Nous regardions, & dans le Magaſin,

A quelques pas de nous, assis près d'une table
Étoit l'animal remarquable,
Qu'avec tant de plaisir j'ai revu ce matin.
Il marchandoit d'un ton brusque & comique;
Renversoit toute la Boutique,
Et, qui pis est, n'achetoit rien.

M. DE PIENNE.

Continuez; j'écoute. Eh bien?

LA MARQUISE.

La Marchande impatientée,
S'adresse à nous, & dit: « Pardon,
» Mesdames, vous voyez que je suis arrêtée
» Par Monsieur qui chez moi ne trouve rien de bon.
» Je serai plus heureuse avec vous, je l'espere.
» Que souhaite, que veut Madame de Sancerre? »
A ce mot, mon original,
Comme frappé d'un soudain mal,
S'écrie: » O Ciel! est-il bien véritable?
» Madame de Sancerre! » Il renverse la table,
Et tout ces jolis riens ensemble confondus;
Avec transport s'élance par-dessus;
Accourt vers la Comtesse, & la bouche béante;
L'œil sur elle attaché d'un air particulier,
Il s'adosse contre un pilier,
Et de cette façon plaisante
La regarde un quart-d'heure entier.

M. DE PIENNE.

Bon!

LA MARQUISE.

Nous formions une scène admirable;

Moi, je riois jusqu'aux éclats ;
Sancerre étoit d'un trouble inconcevable ;
La Marchande grondant tout bas,
Ramassoit ses bijoux & relevoit sa table,
Et notre Original, vers nous tendant les bras,
A son pilier inébranlable,
Attaché comme par un cable,
Regardoit & ne bougeoit pas.

M. DE PIENNE.

A merveille !

LA MARQUISE.

Sancerre enfin toute interdite,
Au lendemain remettoit sa visite,
Et, malgré moi, m'entraînoit pour sortir,
Quand le comique Personnage,
Comme un éclair, s'élançant au passage,
Et ne pouvant nous retenir,
S'est écrié : « Souffrez.... je vous conjure ;
» Prenez ma main jusqu'à votre voiture »,
Après ces mots, dits d'un ton singulier,
Il a saisi la main de la Comtesse,
Qui ne savoit, dans sa détresse,
Que répliquer à son fol Ecuyer ;
Mais lui, sans lui donner le loisir de répondre ;
En mots presque inarticulés,
A dit rapidement : « Tous mes vœux sont comblés.
» Ah ! Madame, enchanté !... Que je me sens confondre,
» Qui me l'eut dit ? Grand Dieu ! tout est changé !
» J'aurai l'honneur.... Vous voudrez bien permettre....
» Ah ! quel bonheur, si vous daigniez promettre !...
» Oui, je l'espere, & tout est arrangé »....

Comme il continuoit ſon plaiſant bredouillage ;
Nous avons joint notre équipage,
Et nos chevaux propices à nos vœux,
Ont ſu nous délivrer d'embarras toutes deux.

M. DE PIENNE.

Et vous ne ſavez pas quel homme ce peut être ?

LA MARQUISE.

Non.

M. DE PIENNE.

Ce Monſieur pourtant eſt fort bon à connoître ;
C'eſt une liaiſon qu'il faudroit cultiver ;
De tels originaux ſont rares à trouver.
J'aurois voulu vous voir : vous étiez bien contente,
Car plus la ſcène étoit extravagante,
Plus elle a dû vous amuſer.

LA MARQUISE.

Oui, je ne cherche pas à vous le déguiſer,
J'étois-là dans mon centre.

DE PIENNE.

Oh ! je le crois ſans peine,
N'eſt-il pas vrai qu'un doux penchant
Vers ce Monſieur tant ſoit peu vous entraîne ?

LA MARQUISE.

Vous êtes un impertinent.

DE PIENNE.

Ce n'eſt pas là le mot, c'eſt véridique.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vous munis de mon conſentement ;

Arrangez notre hymen, cela sera charmant
Et nous serons un couple unique.

M. DE PIENNE.

Mais, non, je ne suis pas pressé;
Qu'il se passe de mon office;
Et tout compté, tout balancé;
Vrai, ce seroit une injustice.
Pour obtenir le don de votre foi,
S'il faut de sa raison faire le sacrifice,
Depuis assez long-tems, je croi;
J'extravague à votre service.

LA MARQUISE.

Oh, pour cela, c'est vainement;
Je vous le dis, & du fond de mon âme;
Je vous aime trop tendrement
Pour être jamais votre femme.

M. DE PIENNE.

Le paradoxe est excellent.
Vous m'aimez?....

LA MARQUISE.

Ecoutez, écoutez, je raisonne;
A présent, je le crois, notre commerce est doux;
Si j'ai quelques secrets, je vous les abandonne;
N'en ayant pas pour moi, je n'en ai point pour vous.
Me paroissez-vous triste, un seul mot de ma bouche
Dissipe les soucis qu'on a pu vous donner:
Et quelque revers qui me touche,
J'oublie en vous parlant qu'il faut me chagriner:
Nos petits différens sont querelles badines:
Chaque jour qui se leve est pour nous un beau jour;

Nous respirons..... de loin les roses de l'Amour,
Mais c'est pour éviter d'en sentir les épines.
Comme nous sommes dispensés
D'accorder par devoir mon goût avec le vôtre,
On nous voit toujours empressés
De sentir, de penser, d'agir l'un comme l'autre.
Mais si l'Hymen, d'un mot dit sans retour,
Venoit donner un air de consistence
Aux propos légers de l'Amour;
Mon cher de Pienne..... Ah, quelle différence!
Je ferois serment d'obéir;
Et je sens mon insuffisance,
Je ne pourrois pas le tenir.
Il me prendroit quelque lubie,
Ma pauvre tête en est remplie:
Le premier mois, & vû la nouveauté,
» Ma chere, ma plus tendre amie,
Me diriez-vous avec aménité;
» Convenez avec moi, que votre fantaisie
» N'est qu'un léger trait de folie.
» Mais vous vous amusez, je vous connois trop bien,
» Vous êtes raisonnable, & vous n'en ferez rien.
Je recidiverois, car je suis très-fautive:
Alors, & c'est le second mois,
Avec une instance plus vive,
Vous me diriez, en élevant la voix:
» Ma femme, je vous en conjure,
» Abjurez un projet insensé de tout point;
» C'est une extravagance pure,
» Que vous ne vous permettrez point.
Jusqu'à présent la requête est polie;
Mais le troisieme mois, à la fin du quartier;

Ce n'eſt plus, » ma plus tendre amie,
» Je vous conjure, je vous prie;
C'eſt un bon mari, tout entier,
Qui, d'un air ſec, me dit: » Madame,
» Je ne veux point, je n'entens pas
» Que de ce que je dis on ne faſſe aucun cas;
» Obéiſſez, c'eſt le lot d'une femme.
Non, mon ami, jamais: non, je n'obéirai:
Et, pour le bonheur de votre ame,
Jamais je ne me marierai.

M. DE PIENNE.

Jamais? ô ciel! Mais du moins que j'obtienne.....

SCENE VI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

M. DE PIENNE, *à la Comteſſe.*

AH, Madame! venez, j'ai grand beſoin de vous.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur de Pienne?
La Marquiſe eſt-elle en courroux?
Quelle diſpute a-t-elle?.....

LA MARQUISE.

Oh! diſpute, entre nous,
C'eſt du plus loin qu'il me ſouvienne;

Non pas ; c'eſt que Monſieur veut que je me marie.

LA COMTESSE.

A qui donc ?

LA MARQUISE.

Mais à lui.

LA COMTESSE.

Comment ! c'eſt pour cela ?

LA MARQUISE.

Oh ! jamais il n'en rabattra ;
Le mariage eſt ſa folie.

LA COMTESSE.

Elle eſt louable.

M. DE PIENNE.

Eh bien, j'ai beau repréſenter
Qu'il y va du bonheur, du ſort de notre vie ;
On ne veut rien, rien écouter.

LA COMTESSE.

Allez, nous ſçaurons la réduire ;
Monſieur de Montalais ſur elle a quelque empire.....

LA MARQUISE.

Ah, je l'attens !

LA COMTESSE.

En vain vous voulez réſiſter ;
Gageons que, devant lui, vous n'oſez vous dédire.

LA MARQUISE.

Ne m'en défiez pas.

LA COMTESSE.

Et que riſquai-je ? Rien.
De Pienne eſt trop aimable, & vous le ſavez bien.

LA MARQUISE.

Paix donc ! falloit-il le lui dire ?

M. DE PIENNE.

Oui, de ce joli compliment
Je ſais diſcerner humblement
Tout ce qui n'eſt que politeſſe.....
Mais pardonnez à mon ivreſſe,
Avec tranſport j'accepte comme Amant
Tout ce qui flatte ma tendreſſe.

LA MARQUISE.

Comment ſe fâcher contre lui ?
Mais à propos, il faut que je vous conte.....
Il eſt venu.

LA COMTESSE.

Qui ?

LA MARQUISE.

Notre Ami.

LA COMTESSE.

Lequel ?

LA MARQUISE.

L'extravagant, l'homme au pilier.

LA COMTESSE.

Quel conte ?

LA MARQUISE.

Tout à l'heure il étoit ici.

LA COMTESSE.

Mais vous plaiſantez, j'en ſuis ſûre.

LA MARQUISE.

Non. Demandez. Non, d'honneur, je vous jure.
J'en ai bien ri... Cet homme eſt vraiment fou!
Il eſt venu, ſortant je ne ſais d'où,
Criant toujours, comme à ſon ordinaire,
Qu'il vouloit voir Madame de Sancerre.
Je l'ai trouvé dans cet appartement,
Peſtant ſur ſa méſaventure,
Et réuniſſant plaiſamment
La douceur au courroux, la prière à l'injure.
A la première vue, oh! du premier abord,
J'ai reconnu le perſonnage.
Il s'eſt rappellé mon viſage,
Et nous avons tous les deux pris l'eſſor.
J'ai cru que je mourrois de rire.
Lui, ſur qui la gaité ſans doute a peu d'empire,
S'eſt aviſé de ſe fâcher.
Son courroux, loin de me toucher,
A redoublé mes ris & mon joyeux délire.
Enfin le cœur gros & navré,
Me maudiſſant de votre abſence,
Après avoir peſté, crié, juré,
Le déloyal s'eſt retiré
Sans nous faire la révérence.

LA COMTESSE.

Mais d'où me connoît-il? Quel eſt-il?

LA MARQUISE.

Je ne ſais.

LA COMTESSE.

J'eſpère que voilà ſa dernière viſite.

LA MARQUISE.

Oh ! non pas, s'il vous plait. Vous n'en êtes pas quitte.
Il reviendra, Madame, & ſes vœux empreſſés...

M. DE PIENNE.

Mais, ſi facilement vous pouvez l'éconduire !...
Si c'eſt l'amour qui près de vous l'attire,
Votre hymen avec Montalais
Doit renverſer tous ſes projets.
Accordez-lui ce ſoir une audience,
Ce ſera celle de congé.

LA MARQUISE.

Pour votre hymen tout eſt-il arrangé ?
Autant que vous je meurs d'impatience.

LA COMTESSE.

Oui, nous terminerons ce ſoir.

LA MARQUISE.

O ce cher Montalais ! je brûle de le voir.
Mais qu'il a dû s'ennuyer en campagne,
Loin de ſa chère & fidelle compagne,
Et loin de moi qu'il aime avec excès !

LA COMTESSE.

Ah ! nous éprouvions tous la même impatience:
Mais il fuit à grands pas de ſes triſtes forêts.
C'eſt aujourd'hui qu'on juge ſon procès.
L'affaire eſt de grande importance,
Tous ſes biens à venir dépendent du ſuccès.
Autant que nous, d'ailleurs, il ſouffre de l'abſence.
Ce que je ſens, ſon cœur l'éprouve auſſi.
Croyez qu'il fera diligence ;

Il ſait bien qu'avec moi l'amour l'attend ici.

LA MARQUISE.

L'Hymen, l'Amour & la Juſtice,
Voilà de l'occupation.

M. DE PIENNE.

Et tous les trois, dans un accord propice,
Vont du ſceau du bonheur marquer votre union.

LA COMTESSE.

Je réponds de l'amour. J'aime & je ſuis aimée;
L'Amour & la Raiſon nous uniſſent tous deux.
Oui, Montalais eſt l'objet de mes vœux,
Et je ſuis tout pour ſon ame enflammée.
La fortune de Montalais
Eſt attachée au gain de ſon procès.
Mais s'il le perd, ſon ſort ne ſera point funeſte;
Je ſuis riche & mon cœur lui reſte.
Par l'amour le plus tendre unis dès le berceau,
Il s'accrût en nous avec l'âge:
Mais au mépris d'un feu ſi beau,
Sancerre à mes parens parla de mariage;
Et forcée à ſubir cet horrible eſclavage,
De l'Hymen, en pleurant, j'allumai le flambeau.
Montalais perdit tout, juſques à l'eſpérance.
D'une fille de qualité
Qui, ſans compter une fortune immenſe,
A l'eſprit, aux vertus, uniſſoit la beauté,
On lui propoſa l'alliance:
« Non, non, répondit-il, mon ſort eſt arrêté;
» Je ne ſerai jamais, puiſque le Ciel l'ordonne,
» Au tendre objet qui m'avoit enchanté,

» Mais ma main, ni mon cœur, ne ſeront à perſonne ».
O mon cher Montalais ! A ta fidélité
Je dois l'heureux eſpoir où mon cœur s'abandonne :
J'ai retrouvé ma liberté ;
Tu fis tout pour l'amour, & l'amour te couronne.

M. DE PIENNE.

Qu'il eſt doux d'inſpirer de pareils ſentimens !

LA COMTESSE.

Il eſt plus doux encor de ſe les reconnoître.
Le ſort de votre ami, balancé ſi long-tems,
Par moi ſera fixé peut-être.
Pourquoi mes biens ne ſont-ils pas plus grands,
Puiſqu'il en doit être le Maître ?
Je les lui cède tous, je n'ai plus rien à moi.
Qu'il ſoutienne le nom d'une famille illuſtre :
Je ne prétends, je ne veux d'autre luſtre
Que ſon amour & le don de ſa foi.

LA MARQUISE.

Ah ! que cet Oncle & ſi bon, & ſi ſage,
Qui vous légua ſon bien dans ſes derniers momens,
S'applaudiroit de ſon ouvrage,
S'il pouvoit voir le bon uſage
Que vous faites de ſes préſens !

LA COMTESSE.

Au Comte d'Eſtelan, peu riche par moi-même,
Je dois tout mon bonheur & l'aiſance où je ſuis ;
Mais je n'acceptai point, ſans une peine extrême,
Ce qui de droit revenoit à ſon fils.
Si l'amour, de ce fils égara la jeuneſſe,
Si, ſans l'aveu d'un père, il contracta des nœuds

Que de ſon ſang réprouvoit la nobleſſe,
Il fut toujours excuſable à mes yeux.
Un père peut, dans ſa colère,
Déshériter ſon fils par un arrêt ſévère,
Mais c'eſt un châtiment toujours trop rigoureux,
Et ce n'eſt point à des parens avares
D'engloutir de leurs mains barbares
Les dépouilles d'un malheureux.
Je n'acceptai ces biens qu'on me forçoit de prendre,
Que pour les conſerver à celui que la loi
N'en devoit point priver pour moi;
Et j'étois prête à les lui rendre;
Je l'avois découvert enfin, lorſque la mort
Légitima mes droits en terminant ſon ſort.
Qu'au moins cet héritage immenſe,
Que je n'attendois pas, qui ne m'étoit point dû,
Serve en mes mains de récompenſe
A la pauvreté noble, ainſi qu'à la vertu.

M. DE PIENNE.

Je vous reconnois-là, ce trait de bienfaiſance...

LA COMTESSE.

Ne louez pas ce qui n'eſt qu'un devoir.

SCENE VI.

M. DE PIENNE, SAINT-GERMAIN, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, *à la Comteſſe.*

UN Négre fort bien mis m'a donné cette Lettre,
Qu'entre vos mains je dois expreſſément remettre.

LA COMTESSE.

De quelle part?

SAINT-GERMAIN.

Je n'ai pu le ſavoir;
Il ne m'en a rien dit.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

VOULEZ-vous bien permettre?

LA MARQUISE.

Des façons avec vos amis!

LA COMTESSE, *après avoir lu les premieres lignes tout bas.*

Eſt-ce un ſonge ?... Ecoutez ; vous ſerez bien ſurpris !

(*Elle lit.*)

« MADAME,

» ON prend ici de longs détours pour s'expliquer ; au » bout d'une heure on n'a rien dit ; moi, je parle pour » être entendu. Voici le fait. Je vous aime de tout mon » cœur. J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai vu » des femmes de toutes les contrées & de toutes les » couleurs ; mais d'un Pôle à l'autre on chercheroit en » vain votre égale.

» J'ai été ce matin chez vous ; vous n'y étiez pas, » & j'en ai été bien fâché, car j'avois grande envie de » vous voir ; je n'ai trouvé que cette Dame qui vous » accompagnoit l'autre jour chez la Marchande de » Bijoux ; elle eſt jolie auſſi cette Dame-là, & elle » beaucoup ; mais elle rira tant qu'il lui plaira, ſur » parole, elle ne vous vaut pas. Venons à nos affaires.

» J'ai de la naiſſance, je n'en ſuis pas fâché ; je » poſſéde une grande fortune, j'en fais cas. Le par- » tage de ſix millions, des pierreries tant que vous vou- » drez ; cent Eſclaves pour vous ſervir ; de ſuperbes ha- » bitations dans le plus beau pays du monde ; un Mari, » jeune encore, franc, bon, honnête, vaillant ; cela vous » convient-il, Madame ? Il faut me répondre très-vîte, » s'il vous plaît, car je dois bientôt repaſſer les mers. » Parlez vrai, je m'arrangerai en conſéquence. Nous » nous connoiſſons beaucoup, quoique nous ne nous » ſoyons vus qu'une fois. Une affaire importante m'a

» conduit ici ; elle vous regardoit d'une façon, à pré-
» ſent elle vous regarde d'une autre. Ceci n'eſt pas clair,
» je vous l'expliquerai.

» J'ai l'honneur d'être, Madame, avec un profond
» reſpect, la paſſion la plus vive & la plus ardente,

Votre très-humble & très-
obéiſſant Serviteur,
CHARLES MORINZER.

Et par apoſtille.

» Votre réponſe au plutôt : me voulez-vous ? Ne me
» voulez-vous pas ? Dites oui ou non.

LA MARQUISE.

Oh ! l'admirable ; oh ! la bonne aventure !
Il eſt parfait l'original !
Son ſtyle eſt comme ſa figure...
Mais le moindre délai pourroit être fatal...
Eh vîte, eh vîte !...

M. DE PIENNE.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Du papier, une plume.
(*A la Comteſſe.*)
Je répondrai pour vous ; ce n'eſt pas la coutume ;
Mais il n'importe, & ce ſera bien bon.

LA COMTESSE.

Etes-vous-vous folle ?... Mais que pourrez-vous lui dire ?
Il veut une réponſe.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vais l'écrire.

(*Prenant la Lettre.*)

Voyons... Que dit Monſieur Charles Morinzer ?

(*Liſant.*)

« Me voulez-vous ? Ne me voulez-vous pas ? Dites oui » ou non. »

(*Elle écrit au milieu d'une grande feuille de papier & en gros caractères* : NON.)

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

M. DE PIENNE.

Mais c'eſt une folie.

LA MARQUISE.

Je plie & vais cacheter le Billet.
A la réception de ce tendre poulet
Le Morinzer, je le parie,
Extravaguera tout-à-fait.
Il faudra l'enfermer.... Saint-Germain.

SCENE VIII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, ST-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à Saint-Germain.*

VAs remettre.

LA COMTESSE.

Mais arrêtez... Non, je ne puis permettre....

LA MARQUISE.

Je voudrois être là pour entendre ſes cris.

LA COMTESSE.

Saint-Germain....

LA MARQUISE.

Pars, je le veux.

SAINT-GERMAIN.

J'obéis.

M. DE PIENNE.

La plaiſanterie eſt unique.

SAINT-GERMAIN.

Irai-je ?

M. DE PIENNE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Vas donc.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Mais il se fâchera.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Son amour est comique,
Son courroux nous désennuiera.

LA COMTESSE

En vérité, ma chère Amie,
Vous êtes folle.

LA MARQUISE.

Eh mais, j'en conviens bonnement.
O Charles Morinzer, que je vous remercie!
Vous êtes un homme charmant!
Il va crier, jurer, faire un bruit effroyable;
Nous allons le voir revenir
Dans une rage inconcevable.
Cela doit faire une scène admirable!
Apprêtons-nous à nous bien divertir.

LA COMTESSE.

Il eut été beaucoup plus raisonnable
De ne pas prendre garde à cet Original:
Sa lettre au fond ne fait ni bien ni mal,

Et ne méritoit pas votre folle réponſe.

LA MARQUISE.

Vous êtes trop ſenſée; allez, je vous renonce.

SCENE X.

M. DEPIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME.....

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE LAQUAIS.

Monſieur d'Elvoir,

Votre Notaire, eſt là.

LA COMTESSE.

Je vais le recevoir.

(*Il ſort.*

SCENE XI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

AH, mon cher Comte, écoutez, je vous prie...

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous ?

LA COMTESSE.

Ne pourroit-on ſavoir
Ce qu'eſt ce Morinzer, & par quelle manie
Cet homme-là me rend le but de ſa folie ?
Allez, je vous ſupplie, & tâchez de le voir.
Et ſur-tout, s'il vous eſt poſſible,
Détournez-le de revenir.
(*La Marquiſe fait ſigne au Comte de n'y point aller.*)
Cette ſcène pour moi ne ſera pas riſible.
Je ne crois pas devoir ſi fort m'en réjouir.

M. DE PIENNE.

Avec bien du plaiſir je ferai le meſſage,
Vous n'avez pas beſoin de m'en preſſer :
Mais d'un ſemblable perſonnage
Il ſera mal-aiſé de vous débarraſſer.

LA COMTESSE.

Il n'importe, eſſayez. Avec impatience
Nous attendrons votre retour.

M. DE PIENNE.

Je vais vous obéir & ferai diligence.
(*A la Marquise.*)
Adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Adieu, Monsieur. Bon jour.
(*Le retenant comme il va pour sortir.*)
Ecoutez, écoutez : par votre complaisance,
Vous me taxez d'extravagance,
Mais songez que j'aurai mon tour ;
Et gardez-vous, après ce trait d'impertinence,
De me parler jamais de votre amour.

LA COMTESSE.

Autre folie!

M. DE PIENNE.

Oh, oui ; mais rien ne me rebute.
(*A la Marquise.*)
Vous l'avez dit cent fois, & je n'y crois jamais.
Un caprice fait la dispute,
Un caprice fera la paix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

QU'ILS sont plaisans tous ces Notaires !
Pour expliquer les choses les plus claires
Ils ont des mots si durs, des termes si mal faits,
Un si mauvais genre d'écrire,
Qu'on est tout étonné lorsqu'on vient à les lire,
De ne pas même entendre le François.

LA COMTESSE.

Ne faut-il pas se prêter à l'usage ?
C'est le style du bon vieux tems.

LA MARQUISE.

On pouvoit parler ce langage
A nos ayeux. C'étoient de bonnes gens
Qui n'en savoient pas davantage :
Mais j'ai droit à présent d'exiger, vu mon âge,

Que l'on me parle au moins la langue que j'entens.

LA COMTESSE.

Vous avez bien raiſon, mais votre plainte eſt vaine.
Eſt-ce le ſeul abus que l'on auroit, ſans peine,
Bien-tôt détruit, ou du moins corrigé,
Et dont nous ſupportons la chaîne
Par pareſſe ou par préjugé?
Mais l'heure approche, je le penſe,
Où Montalais..... je crois que j'entens quelque bruit....

LA MARQUISE.

Ah! votre cœur rempli d'impatience
Vole vers Montalais, le devance ou le ſuit.

LA COMTESSE.

Oui, je l'attens..... je ſuis impatiente.....

LA MARQUISE.

Et c'eſt un tourment que l'attente.
Pour moi, j'attens auſſi, mais c'eſt pour quereller.

LA COMTESSE.

Qui? ce pauvre de Pienne?

LA MARQUISE.

Oui, je vous le proteſte.

LA COMTESSE.

Un peu de pitié.

LA MARQUISE.

Non, je veux le déſoler
Mais ne le plaignez pas, il n'eſt jamais en reſte.

SCENE II.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

AH, voilà Saint-Germain! Eh bien, notre billet
A-t-il produit un bon effet?
Le Charles Morinzer eſt déſolé, je gage.

SAINT-GERMAIN.

J'ai rempli ma commiſſion:
Mais ne me chargez plus d'un ſemblable meſſage.
Il a penſé m'en coûter bon.

LA MARQUISE.

Comment donc?

SAINT-GERMAIN.

Il entend fort mal le badinage,
Ce Monſieur-là.

LA MARQUISE.

Quoi donc? Que t'eſt-il arrivé?
Mon ſtyle a-t-il fait des merveilles?

SAINT-GERMAIN.

Chez ce diable de réprouvé
J'aurois ma foi laiſſé mes deux oreilles,
Si prudemment je ne m'étois ſauvé.

LA MARQUISE.

Comment, il eſt fâché ? La ſcène eſt admirable!
Contes nous..... contes donc.

SAINT-GERMAIN.

Avec votre billet,
Dont je ne croyois pas, s'il faut vous parler net,
Le contenu ſi redoutable ;
A l'aide d'un maître valet,
Qui me guidoit d'un air capable,
J'ai pénétré juſqu'en un cabinet
Où ſiégeoit ce Monſieur. Là, d'un air agréable,
J'ai fait mon petit compliment,
Sans verbiage, & fort adroitement.
» Voilà, Monſieur, ai-je dit, une lettre
» Que Madame, en vos mains, m'a chargé de remettre.
—» Madame?—Eh oui, Monſieur.—Maraut, Madame qui?
—» Eh mais, Monſieur, Madame de Sancerre.
—» Madame de Sancerre? — Oui, je vous le jure, oui.
—» Que ne parlois-tu donc, coquin? Pourquoi te taire?
» Donne donc, pourſuit-il avec vivacité ;
» Un billet d'elle-même? Oh, l'admirable femme!
» De mes tourmens elle a pitié.
» Le beau viſage! la belle ame! »
Tout en diſant ces mots ; il rioit, il chantoit,
Me careſſoit, baiſoit votre lettre, ſautoit.
Mais, ô grand Dieu, quelle métamorphoſe!
A peine le billet eſt-il décacheté.....
Je ſuis de ſa fureur encore épouvanté.
» Non.....ô ciel! Quoi, dit-il, c'eſt un Non? Quoi, l'on oſe!..
» Un Non tout court! Quoi, ce malin démon
» Par qui, depuis dix jours, j'ai l'eſprit en délire ;

» Ce lutin rit de mon martyre ;
» Et, pour mieux m'insulter, affecte de n'écrire
» Qu'une syllabe, & c'est un Non!
» Petit monstre, que je déteste.....
» Que j'aime.... que j'adore : oh, je perds la raison.
» Et toi, maraut? — Monsieur, je vous proteste,
» J'ignorois son intention.
— » Tu ris, coquin, & veut me faire accroire.....
» Tu n'étois pas au fait d'une trame aussi noire?
» Tu ris encore? .... Ah, maudit postillon!
» Tiens, sois payé de ta commission ».
A ces mots, un soufflet..... Non, homme de sa vie,
Si bien qu'un soufflet soit donné,
N'en a jamais reçu, je le parie,
Qui fut mieux conditionné.
» Sors de chez moi, malheureux, ou j'atteste.....
» Sors, poursuit-il. — Eh, Monsieur, volontiers. »
Et lestement, gagnant les escaliers,
Je suis sorti sans demander mon reste.

LA MARQUISE.

Le trait est du dernier plaisant.
Cette aventure est impayable!

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, moi, je me donne au diable
Si je vois là rien d'amusant.

LA MARQUISE.

N'auriez-vous pas voulu vous y trouver présente ;
Voir la figure extravagante
Du Morinzer gesticulant,
Chantant, riant, jurant, battant?
Il en a fait un tableau qui m'enchante.

LA COMTESSE.

Ce pauvre Saint-Germain ! il eſt tout ſtupéfait.
Votre gaité l'humilie & l'afflige.
Tiens, mon pauvre garçon, prens cela ; prens, te dis-je :
C'eſt pour te conſoler du malheureux ſoufflet.
(*Elle lui donne de l'argent.*)

LA MARQUISE, *arrêtant Saint-Germain, qui va pour ſortir, & lui donnant auſſi de l'argent.*

Attends... Tout en riant, Germain, je ſuis ſenſible
A ton pitoyable accident.
Tiens, mon ami... Mais cependant,
N'eſt-il pas vrai que le fait eſt riſible ?

SAINT-GERMAIN.

Oui, je commence à le trouver plaiſant.

LA COMTESSE.

Laiſſes-nous.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH bien, quoi ? vous me faites la mine ?

LA COMTESSE.

Vous m'avez compromiſe & je ſuis très-chagrine
D'être pour quelque choſe...

LA MARQUISE.

Eh non, tout va fort bien.

LA COMTESSE.

Ah! j'apperçois de Pienne.

SCENE IV.

LA COMTESSE, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH bien, Monſieur?

LA COMTESSE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Charles de Morinzer? Qu'avez-vous appris?

M. DE PIENNE.

Rien.

On ne ſait dans ſon voiſinage,
Ni ce qu'il fût, ni ce qu'il eſt.
Hors deux Noirs, de ſes Gens aucun ne le connoît.
Ils penſent tous qu'il eſt de haut parage.
Grand Hôtel, beaux chevaux, magnifique équipage,
Un luxe recherché, le train le plus complet.
Inconnu dans Paris, dont il n'a nul uſage;
Il y vient d'arriver, ſelon ce qui paroît,
Après un aſſez long voyage.

J'ai consulté jusqu'au moindre Valet,
Ils n'en savent pas davantage;
Les Nègres sont instruits, mais gardent le secret.

LA MARQUISE.

Voilà de quoi me mettre à la torture.
Monsieur, si vous avez la moindre humanité,
Il faut savoir le mot de cette énigme obscure;
Ou je deviendrai folle... Oh, oui, je vous le jure,
Folle... Folle n'est rien, mon sort est arrêté;
Vous me perdrez, Monsieur, dans trois jours, j'en suis sûre
Et je mourrai de curiosité.

M. DE PIENNE.

Vraiment la maladie est des plus sérieuses,
Et déja dans vos yeux je vois un feu mutin:
Cela pourroit avoir des suites dangereuses.
Je serai votre Médecin.

LA COMTESSE.

Vous plaisantez, & moi je ne suis point tranquile;
Cet homme m'inquiéte, & la Lettre incivile
Que Madame...

M. DE PIENNE.

Pourquoi vous en inquiéter?
Quel sujet auriez-vous de le tant redouter?

LA MARQUISE,

Ma Lettre incivile!... Et j'endure
De sang-froid une telle injure!
Incivile! aux dépens des fous
Il n'est donc plus permis de rire?
Ah! laissez-nous de grace un passe-tems si doux

Si vous nous retranchez le plaiſir de médire,
Le perſifflage & la ſatyre;
A quoi donc nous réduiſez-vous?

M. DE PIENNE, *à la Comteſſe.*

Mais ſans doute, Madame, ah! ſoyons équitables;
Grace pour les talens aimables.
Médire eſt un amuſement
Honnête & point du tout méchant;
La ſatyre un plaiſir humain & charitable;
Le perſifflage eſt ſi décent,
D'un ſi bon ton, ſi raiſonnable!
Ah! le perſifflage eſt charmant!

LA MARQUISE.

Monſieur de Pienne, en véritable amie,
Je crois devoir vous avertir
Que pour le bonheur de ma vie,
Je ne vous aime point, & n'en ai nulle envie;
Mais que vous finirez par vous faire haïr.
Je raille, & n'entends pas du tout la raillerie.

M. DE PIENNE.

Je ferai mon profit de l'Avertiſſement.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas, la plus vive tendreſſe
Sur vos deux cœurs agit également;
Et vous vous querellez ſans ceſſe?

M. DE PIENNE.

Eh mais, c'eſt par rafinement.
Toujours la paix, à la longue elle ennuie.
On ſe brouille un petit moment;

On ſe boude, l'on s'injurie;
Pour ſauver la monotonie,
Il faut un raccommodement;
Et puis on s'aime à la folie
Juſqu'au premier évènement:
C'eſt ainſi que l'on remédie
A l'uniformité des ſcènes de la vie.

LA MARQUISE.

Vous arrangez tout cela joliment.

M. DE PIENNE.

Mais j'oubliois un fait d'aſſez grande importance,
Et qui doit vous tranquiliſer
Sur Charles Morinzer: malgré ſon opulence;
C'eſt ce que m'en ont dit ceux que j'ai fait jaſer;
Il eſt humain, généreux & ſenſible.
D'un accueil aſſez bruſque & pourtant acceſſible;
Vif, emporté, mais charitable & bon;
Il fait du bien à ce qui l'environne;
Il a bon cœur & mauvais ton:
Enfin ſon ſang, qui pour un rien bouillonne,
Fait que ſouvent il déraiſonne
Avec beaucoup d'eſprit & beaucoup de raiſon.
On vient ainſi de me le peindre.
De tous ceux que j'ai conſultés
Les avis ſe ſont rapportés
Parfaitement; & vous devez peu craindre
Un homme en qui l'on voit toutes ces qualités.

SCENE V.

LA COMTESSE, ST-GERMAIN, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, *très-effrayé.*

MONSIEUR de Morinzer....

LA COMTESSE & LA MARQUISE.

Eh bien?

SAINT-GERMAIN.

Avec instance

A Madame demande un moment d'audience:
Il a les yeux hagards & le ton du courroux.
Ah! si Madame en veut croire mon zèle,
Madame en cet instant ne sera pas chez elle:
Cet homme n'est pas sûr, & pourroit...

LA COMTESSE.

Taisez-vous,
Faites monter.

(*Il sort.*

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

JE veux être préſente.
La viſite ſera plaiſante,
Et je vais m'amuſer.

LA COMTESSE.

Non, non pas, s'il vous plaît.
Le Comte vous ſuivra juſqu'en mon cabinet.

LA MARQUISE.

Et pourquoi?

LA COMTESSE.

Je crains vos folies;
Elles ſont toujours bien jolies,
Mais il me faut en ce moment,
Du ſang-froid, du raiſonnement,
Et non point d'aimables ſaillies.

LA MARQUISE.

C'eſt bien dommage, aſſûrément;
L'entretien eût été charmant,
Mais vous allez être obéïe.
(*A M. de Pienne.*)
Puiſqu'avec vous il faut que je m'ennuie,
Venez, Monſieur.

M. DE PIENNE.

L'aimable compliment !
En vérité, vous êtes trop polie.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, MORINZER.

MORINZER.

ENFIN, Madame, je vous vois !
Enfin je vous trouve une fois !
(*Repouſſant un fauteuil qu'elle lui préſente.*)
Ne vous dérangez pas. Aſſeyez-vous, de grâce.

LA COMTESSE.

Monſieur !...

MORINZER.

Non, non ; je ſuis fort bien debout.
Aſſeyez-vous.

LA COMTESSE.

Quand vous aurez pris place.

MORINZER.

Mon Dieu, point de façons. Je n'en veux pas du tout.
Je vais, je viens, je me promène,
Je m'aſſieds... Qu'avez-vous ? Vous reſpirez à peine.
Vous trouveriez-vous mal ? Quoi donc ? Je vous fais peur !
Juſte Ciel ! J'ai bien du malheur !

Je vous déplais... Oui, mon aſpect vous gêne...
Qu'ai-je donc fait qui vous doive allarmer ?
Si vous ſaviez le ſujet qui m'amène ?...
Ne tremblez point, Madame, & daignez vous calmer.
Je ſuis un fou, moins à blâmer qu'à plaindre ;
Je ſuis un fou, mais qui n'eſt point à craindre.

LA COMTESSE.

Je ne crains rien, Monſieur..... Un peu d'émotion
A votre aſpect m'a rendue interdite.
Si j'avois eu quelqu'appréhenſion,
Je n'aurois pas reçu votre viſite.

MORINZER.

Et dix fois ; oui, dix fois je me ſuis préſenté
A votre porte... Un maudit Suiſſe,
Un gros coquin, que l'enfer engloutiſſe,
Avec ſon baragouin & ſon air empâté,
Moi, ſuppliant, m'a dix fois rejetté.
C'eſt par votre ordre, & ſans cela le traître...

LA COMTESSE.

Je n'avois pas, Monſieur, l'honneur de vous connoître...

MORINZER.

Me connoiſſez-vous mieux ?

LA COMTESSE.

Il ne tiendroit qu'à vous
De vous faire connoître avec un ton plus doux.

MORINZER.

C'eſt vrai, j'ai tort, mais telle eſt ma tournure
Il faut me le paſſer, & je n'ai pas deſſein

De vous faire la moindre injure.
Pardonnez-moi. Je ſuis un franc Marin,
Brave, loyal, honnête au fond de l'ame,
Un peu bruſque, il eſt vrai; dur... Mais j'ai pris mon pli;
Sur la mer on n'a point de femme,
Et l'on eſt honnête homme & point du tout poli.

LA COMTESSE.

J'aime du moins votre franchiſe.
Cela répare tout.

MORINZER.

Oh! pour franc je le ſuis,
C'eſt le naturel du pays.

LA COMTESSE.

Tant mieux, mais permettez, Monſieur, que je vous diſe
Qu'il faudroit prendre un peu l'air, le ton de Paris.

MORINZER.

Je le prendrai.

LA COMTESSE.

Bon!

MORINZER.

S'il faut, pour vous plaire,
Etre galant, je le ſerai.
Aimez-moi ſeulement, voilà la grande affaire:
Enſuite à vos deſirs je me conformerai.

LA COMTESSE.

Que je vous aime?

MORINZER.

Eh oui!

LA COMTESSE.

J'ai reçu votre Lettre...

MORINZER.

A propos, daignez me permettre,
Vous qui parlez politeſſe, bon ton;
Votre réponſe à mon épître
Eſt-elle marquée à ce titre?
Non. Un ſeul mot. Rien qu'un mot: un ſeul *Non*
Madame, en vérité vous êtes laconique:
Je vaux bien pour le moins qu'avec moi l'on s'explique.
Je l'avouerai, ce *Non* là me confond.
Les Françoiſes, dit-on, ſont honnêtes, polies?
Vous me prouvez qu'elles ſont bien jolies,
Mais honnêtes... Ma foi ce billet là répond.

LA COMTESSE.

Autant que vous, Monſieur, ce trait me mortifie.
Ne me l'imputez point. Une indiſcrette amie,
Et vainement j'ai voulu l'empêcher,
Pour s'amuſer & par plaiſanterie,
S'eſt malgré moi permis une ſaillie
Qui, vous & moi, Monſieur, a droit de nous fâcher.

MORINZER.

Paſſe quand on ſe juſtifie.
Je gage que ce trait maudit,
Dont vous me ſemblez ſi honteuſe,
Part de la maligne rieuſe
Qui m'a penſé tantôt faire perdre l'eſprit?
J'ai pu vous en croire coupable!...
Pardon, mille pardons.... Avec des yeux ſi doux,
De la malignité, de la hauteur!... Qui, vous?...

Et

Et j'ai pu le penſer !... je ſuis trop condamnable.
Vous ne ſauriez rien faire de blâmable.
Vous pouvez bien déranger mon cerveau,
Me déſoler, m'envoyer au tombeau,
Sans avoir d'autre tort que celui d'être aimable.

LA COMTESSE.

Vous me flattez.

MORINZER.

Je dis la vérité.
A préſent que ſur vous, ſur votre honnêteté
Il ne me reſte plus de doute,
Revenons à l'objet qui m'amène en ces lieux;
Je ne prends pas de chemins tortueux,
Je vais au but, & ſuis tout droit ma route.
Je vous aime, ma Lettre a dû vous le prouver;
Oui, je vous aime, & de toute mon ame;
Voulez-vous m'épouſer, Madame?
Vous ne pouvez jamais trouver
D'époux qui ſache aimer plus tendrement ſa femme.
Mon bien eſt plus clair que le jour,
Et je le prouverai. Ma fortune eſt immenſe;
Je la mets à vos pieds, ainſi que mon amour.
Acceptez-les tous deux, ayez cette indulgence.
Je ne veux point marchander votre main,
Elle n'a point de prix, cette main ſi chérie,
Et ſi, pour l'obtenir au gré de mes ſouhaits
Rien qu'un ſeul jour, on demandoit ma vie,
Ah! de bon cœur je vous la donnerois.

LA COMTESSE.

Combien, Monſieur, vous me rendrez confuſe!
D'un procédé ſi beau mon cœur eſt pénétré....

Pour prix de tout l'amour que vous m'avez montré,
Faut-il vous dire, hélas ! que ce cœur....

MORINZER.

Me refuſe ?
Et pourquoi ? Qu'ai-je en moi qui ſoit ſi rebutant ?
Je ne ſuis pas bien beau, mais dans le mariage
Eſt-ce tout qu'un joli viſage,
Le caractère eſt le point important ;
Lui ſeul ſurvit à la jeuneſſe.
Six mois après l'hymen toute illuſion ceſſe,
Et l'on ſe juge à la rigueur.
La beauté perd ſon pouvoir ſéducteur,
On s'accoutume à la figure,
Et l'on ſe fait à la laideur.
Le tems eſt le creuſet où l'amour vrai s'épure.
L'eſprit, le jugement, les qualités du cœur,
Voilà le ſeul charme qui dure.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai, mais....

MORINZER.

Mais... Mais je vous déplais... Pourquoi ?
Oui, oui, pourquoi ? Quel eſt mon crime ?
Eſt-ce de vous aimer ? Hélas ! c'eſt malgré moi.
Un funeſte aſcendant m'opprime,
Je vous le jure ; &, ſur ma foi,
En dépit de mon cœur l'amour me fait la loi.
Je déteſte, à la fois, & j'aime mon Martyre.
Je fuis, mais vainement, l'amour vers vous m'attire ;
Il eſt par-tout, car par-tout je vous vois ;
Pour mon malheur tout eſt amour, je crois,
Juſques à l'air que je reſpire.

LA COMTESSE.

Modérez-vous, Monſieur. Je vois, je plains, je ſens
Le triſte état où je réduis votre ame;
Cependant, pour nourrir cette ſi vive flâme,
Avez-vous conſulté mes ſecrets ſentimens?
Oui, Monſieur, vous m'aimez; mais me ſuis-je obligée
A vous payer du plus léger retour?
En quoi, Monſieur, par votre amour
Envers vous puis-je être engagée?
Daignez écouter la raiſon;
Ne me reprochez pas ce qui n'eſt point mon crime;
Mon cœur qui ſe refuſe à votre paſſion,
Vous offre toute ſon eſtime.
La vôtre m'eſt due... Oui, vous me l'accorderez.
Je ſuis loin d'inſulter aux maux que vous ſouffrez.
Je vois avec horreur ce triomphe biſarre;
Triomphe trop commun dans ce ſiécle inſenſé;
Dont croit jouïr une femme barbare,
En déchirant un cœur qu'elle a bleſſé.

MORINZER.

Eh! voilà de tout point ce qui me déſeſpere.
Non, je ne puis vous accuſer de rien.
Il eſt vrai, je vous aime; oui, je vous aime... Eh bien?
C'eſt ma faute à moi ſeul ſi je ne puis vous plaire.
Les volontés ſont libres, j'en convien.
Contre votre rigueur qu'employer? Quelles armes?
De votre côté ſont les charmes,
L'amour, l'amour ſeul eſt du mien.
Mais, dites-moi; répondez-moi, Madame,
Ai-je un Rival? Soyez de bonne-foi;

Ce cœur qui ne peut être à moi,
Brûleroit-il d'une autre flâme ?

LA COMTESSE.

Monsieur....

MORINZER.

Vous hésitez ?... Quel mystere ?... Parlez.
Vous êtes veuve, &... Ciel ! vous vous troublez !
Oui, vous aimez, oui, vous êtes aimée !
Je suis né bon, naturellement doux ;
Mais dans l'ardeur des mouvemens jaloux
Dont je sens mon âme enflâmée,
Je suis un Diable, au moins, je vous en averti.
Je veux voir mon rival, la chose est résolue.
Il faut que je le voye, il faut que je le tue,
Ou qu'il me tue & que tout soit fini.

LA COMTESSE.

Vous abusez, Monsieur, de mon trop d'indulgence.
De quel droit venez-vous chez moi
Pénétrer mes secrets & m'imposer la loi ?
De quel droit ?... J'ai pitié d'un excès de démence
Qui vous emporte malgré vous.
Vous n'écoutez qu'un aveugle courroux,
Et j'y veux opposer toute ma patience.
Je ne vous ai point dit, je pense,
Qu'un autre m'inspira des sentimens plus doux...
Mais cela fût-il vrai, qu'auriez-vous à me dire ?
Maîtresse de ma main, ne puis-je disposer
D'un cœur sur qui, Monsieur, vous n'avez nul empire ?
Parce que vous m'aimez : faut-il vous épouser ?

MORINZER.

Oui, ſi c'eſt un bonheur pour vous d'être adorée.

LA COMTESSE.

Monſieur, vous m'arrachez un bien cruel aveu ;
Mais je le dois à votre âme égarée.
J'ignore l'art d'entretenir un feu
Dont je ne ſuis point pénétrée.
Je ne vous aime point, & je n'épouſerai
Qu'un homme à qui je plaiſe & que je chérirai.
Ce ſeroit vous faire une offenſe,
Monſieur ce ſeroit vous trahir
Que vous donner la plus foible eſpérance
D'un bonheur incertain, fondé ſur l'avenir.
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre.
Ne vous obſtinez point, par l'amour emporté,
A troubler ma tranquilité ;
Et travaillons tous deux à vous rendre la vôtre.

MORINZER.

Il faut en convenir, je ſuis bien malheureux !
Je viens ici pour perdre l'inhumaine,
Pour la réduire à cet état affreux
Où d'un homme irrité me réduiſit la haine.
Je paſſe les monts & les mers,
Je viens du bout de l'Univers
Dans le deſſein de ruiner l'ingrate,
Mon honneur, mon bon droit, tout le veut, tout m'en flatte
De ce qui fût à moi la cruelle jouit,
Je la déteſte, je l'abhorre ;
Je veux la voir, je la vois, je l'adore,
Et mon projet s'évanouit.

Savez-vous qui je ſuis, femme injuſte & barbare ?
Soupçonnez-vous le ſort qu'un ſeul mot vous prépare ?
Je ſuis ce malheureux, ce fou ſi déteſté,
Que le pere le plus ſévère,
Dans le tranſport de ſa colère,
Autrefois a déshérité,
Que l'on crut mort, qui vit pour vous déplaire,
Pour vous aimer malgré votre inhumanité....
Je ſuis d'Eſtelan.

LA COMTESSE.

Vous !

D'ESTELAN.

Moi-même.

LA COMTESSE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah ! Montalais !... Je me meurs !

D'ESTELAN.

Malheureux !
Belle Sancerre !... Et c'eſt moi ; moi, qui l'aime...
Dieu ! c'eſt moi qui la plonge en cet état affreux !
(*Il appelle.*)
Au ſecours. Accourez....

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE D'ESTELAN M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquise.*

EH! venez donc, Madame.

LA MARQUISE.

Quel bruit? Quels cris?

M. DE PIENNE.

O Ciel!

D'ESTELAN.

Je conviens de mon tort:
Je suis trop vif... J'ai dit dans mon premier transport...
Mais pourquoi refuser aussi d'être ma femme?

LA MARQUISE.

Quoi, c'est là le sujet?... Votre brutalité.....

LA COMTESSE.

Ah, mon amie!

D'ESTELAN

Adorable Sancerre,
Oubliez ma vivacité;
Votre chagrin me désespere.
(*A la Marquise.*)
Obtenez mon pardon..... Madame, en vérité,

J'étois troublé par la colere.

(*A M. de Pienne.*)

Monſieur, priez pour moi..... j'aime, je ſuis jaloux ;
J'ai peut-être un rival, un rival redoutable.....
Ah ! vous devez m'excuſer tous.
Je ſuis trop amoureux pour être raiſonnable.

LA MARQUISE.

La folie eſt un mal qui doit ſe pardonner.
Cela peut arriver à la meilleure tête.
Monſiéur, on peut déraiſonner,
Mais il faut au moins être honnête.

D'ESTELAN.

Eh, ventre bleu !

M. DE PIENNES.

N'oubliez pas, Monſieur,
Que vous êtes avec des femmes.

D'ESTELAN.

Je reſpecte beaucoup ces Dames;
J'en aime une de tout mon cœur,
Et quoiqu'on ſoit, Monſieur, d'une rudeſſe extrême;
N'oubliez pas, tout le premier,
Que quoique marin & groſſier,
Je ne puis pas vouloir offenſer ce que j'aime.

M. DE PIENNE.

Je le veux croire, mais enfin.....

LA COMTESSE.

Si vous ſaviez.....

D'ESTELAN.

Laiſſons-là mes fureurs, & mon extravagance ;

Que mes tranſports jaloux ſoient par vous oubliés.
J'ai, je vous le repete, une fortune immenſe ;
Et je viens la mettre à vos pieds.

LA COMTESSE.

Ah, je vous crois, Monſieur, des biens conſidérables,
Et vous pouvez encor les augmenter.
Oui, je vais, dès ce ſoir.....

D'ESTELAN.

Et veuillez m'écouter !
Sans vous, qu'ont-ils ces biens pour être deſirables ?

LA MARQUISE.

Quelle eſt donc cette énigme ?

M. DE PIENNE.

A quoi tend ce diſcours ?

LA COMTESSE.

Monſieur eſt.....

D'ESTELAN.

Non, Madame, & pourquoi leur apprendre ?
Je ne ſuis rien.... Je n'ai d'autre droit qu'un cœur tendre,
Qu'un cœur brûlant des plus vives amours.....
Acceptez-le, par grace.....

LA MARQUISE.

Il a perdu la tête.

DE PIENNES.

Mais, Monſieur, vous vous égarez.....

LA COMTESSE.

Ah ! ſouffrez que je vous arrête,

Et de Monſieur, quand vous le connoîtrez,
Ainſi que moi, vous jugerez:
Il n'eſt point de cœur plus honnête.
Monſieur eſt d'Eſtelan, mon couſin.....

M. DE PIENNE.

Lui?

LA MARQUISE.

Qui, lui?
Comment, il n'eſt pas mort!

D'ESTELAN.

Non, & pour tout vous dire,
Je revenois faire valoir ici
Un droit inconteſtable, & qu'on n'a pu proſcrire.
Je fus jadis un fou..... L'on peut l'être à vingt ans.
Pour une eſclave de mon pere
Je brûlai d'une ardeur legere.
La raiſon l'éteignit plus encor que le tems:
Mon pere, mal inſtruit ſans doute,
(*A la Comteſſe*)
M'exhéréda..... Mon bien enrichit la vertu,
Et la beauté, puiſque vous l'avez eû:
J'y gagne plus qu'il ne m'en coûte,
Mais jamais cet hymen, il eſt vrai, réſolu,
Qui d'un pere abuſé m'attira la colere;
Ce projet fou, d'un âge téméraire,
Ce vil hymen ne fut jamais conclu;
Et je venois pour rendre la juſtice
A mon bon droit, à l'équité propice,
Pour qu'on annulle un teſtament,
Qui, s'il ne me ruine, au moins me deshonnore:

Mais je la vois, mais je l'adore,
Et bannis tout reſſentiment.
Loin de vouloir lui ravir ſa fortune,
Et ma vie & mes biens, je lui viens tout offrir.
Notre félicité commune,
L'équité, mon amour, tout doit nous réunir.
Mes amis, je vous en conjure,
Secondez-moi, tâchons de la fléchir.
Par une agréable impoſture
Je ne ſais point embellir mes diſcours.
Mon langage, mon cœur, mon eſprit, mes amours
Sont ſans apprêts, ainſi que la nature :
Mais mon langage eſt celui d'un bon cœur,
Mais ce cœur aime avec idolâtrie ;
Et s'il faut perdre, hélas, l'eſpérance chérie
D'être un jour ſon époux, de faire ſon bonheur,
Soyez aſſez humains pour m'arracher la vie !

LA MARQUISE.

Mais, s'il étoit moins bruſque, il eſt intéreſſant.

LA COMTESSE.

Ah, Monſieur ! comment reconnoître
Un procédé ſi noble & ſi touchant ?
Après les ſentimens que vous faites paroître,
Lorſque vous inſpirez un intérêt ſi grand,
Faut-il, hélas, pour me confondre
Que mon cœur ſoit contraint.....

LA MARQUISE.

Laiſſez, je vais répondre.
Vous êtes fort émue, & je ſuis de ſang froid ;
Je vais diſcuter votre droit.

D'ESTELAN.

Et quel droit, s'il vous plaît?

LA MARQUISE

Mais celui qui subsiste:
Le testament.

D'ESTELAN.

Abus.

LA COMTESSE.

Monsieur, je me désiste
De tout droit à vos biens. L'acte fut-il meilleur,
Eussiez-vous encor plus mérité la colere,
Et la punition sévere
De votre pere & de mon bienfaiteur.....
Vos titres sont inconteſtables,
Et des miens contre vous je ne veux point m'armer.
Plus les biens sont considérables,
Plus vous devez les réclâmer;
Et moins je dois les garder davantage;
Ils sont à vous, rentrez dans tous vos droits.
L'exacte probité ne connoît point de loix
Qui puisse autoriser le vol d'un héritage.

LA MARQUISE.

Que faites vous?

D'ESTELAN.

Comment?

LA COMTESSE.

Ecoutez-moi, Monsieur.
Quant à l'hymen que vous avez en vue,
De tous les biens que je vous restitue,

Il ne me reſte que mon cœur;
Souffrez que j'en ſois la maîtreſſe.
Je ſens, ainſi que je le dois,
L'honneur que me fait votre choix,
Mais commande-t-on la tendreſſe ?
Plus vous m'aimez, plus je dois de retour
Au ſentiment qui vous anime.
Je ne puis vous offrir que la plus tendre eſtime,
Et l'eſtime eſt trop peu pour payer tant d'amour.
Reprenez tous vos biens. Au bonheur de ma vie
Ils ne contribueroient que médiocrement :
Que l'amitié ſoit le ſeul ſentiment
Qui pour jamais l'un à l'autre nous lie !
Eſt-ce un ſi grand effort ? Vous m'aimiez comme amant,
Aimez-moi comme votre amie.

D'ESTELAN.

Et vous me regardez, cruelle !.... Et vous parlez
Et votre voix enchantereſſe
Dans ce cœur que vous déſolez,
Par les plus doux accens, ajoute à mon yvreſſe;
Et tout en vous, tout eſt fait pour charmer.
Les graces, la beauté, l'eſprit, le caractere ;
Vous uniſſez tout ce qu'il faut pour plaire,
Et vous voulez que je ceſſe d'aimer !
Point d'amitié ! Non, mon ame brûlante
Ne peut ſe contenter d'un ſentiment ſi froid.
A de l'amour c'eſt de l'amour qu'on doit :
Soyez ma femme, mon amante,
Et que rien que la mort ne briſe nos liens.
Moi, j'irois reprendre vos biens !
Je ne ſuis que trop riche, & cela m'importune.

Que me ſeroit, ſans vous, la plus haute fortune ?
C'eſt vous ſeule, c'eſt vous que je veux ; oui, vous, vous.
Je veux que vous ſoyez ma femme ;
Et, malgré vous ; oui, malgré vous, Madame ;
Il faut que je ſois votre époux.

LA MARQUISE.

Il eſt fort, celui-là !

M. DE PIENNE

Que pouvez-vous prétendre ?
Eh, quels ſeront vos droits, quand Madame conſent
A renoncer pour vous au teſtament ?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, dès ce ſoir je ſaurai tout vous rendre.

D'ESTELAN.

Et moi, Madame ; & moi, je ne veux rien reprendre ;
Je veux plaider.

LA COMTESSE.

Plaider ! Vous, Monſieur ? Et pourquoi ?
Je rends tout.

D'ESTELAN.

Il m'importe, & je veux plaider, moi.
Nous plaiderons.

LA MARQUISE.

Si j'étois à ſa place
Je ne vous ferois point de grace ;
Homme groſſier, homme entêté !
Vous plaidez par malice ; & craintive, elle n'oſe.... ;
Elle a bon droit & gain de cauſe.
Déshérité !..... Cent fois déshérité.

LA COMTESSE.

Et laiſſez donc

D'ESTELAN.

Non, non, qu'elle pourſuive,
Contre votre beauté, contre ce ton ſi doux,
Qui me déſarme & me captive;
Ses injures & ſon courroux
Mieux que mon cœur me ſervent contre vous.
Adieu; ſi du procès l'iſſue eſt incertaine;
Si je le perds, du moins, j'aurai ſu me venger.
Vous êtes cruelle, inhumaine;
Mon cœur de vos liens ne peut ſe dégager.
Un procès vous fait de la peine;
Et moi, je veux plaider pour vous faire enrager.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA COMTESSE.

EH! Monsieur, arrêtez...

LA MARQUISE.

Monsieur!

M. DE PIENNE.

Il prend la fuite.

Moitié tendre, moitié brutal;
Cet homme est bien original!

LA MARQUISE.

Je croyois m'amuser un peu de la visite;
Il m'a prouvé que croyois fort mal.

LA COMTESSE.

A Montalais en mariage,
Je croyois apporter un immense héritage;
Je m'en flattois jusqu'à ce jour.
Mes biens sur sa Maison, non moins pauvre qu'illustre,
Alloient répandre un nouveau lustre;
Et je n'ai plus pour dot que le plus tendre amour!

LA MARQUISE.

Eh! que faut-il de plus à sa tendresse extrême?

M. DE PIENNE.

M. DE PIENNE.

Quel bien plus précieux eſt-il pour un amant ?

LA COMTESSE.

Ah ! renonce-t-on aiſément
Au plaiſir, au bonheur d'enrichir ce qu'on aime ?

LA MARQUISE.

J'entends du bruit.

LA COMTESSE.

C'eſt lui, je le ſens à mon cœur.

M. DE PIENNE.

Madame, c'eſt lui-même.

LA COMTESSE.

Ah ! que va-t-il apprendre ?
Quelle nouvelle !

M. DE PIENNE.

Il aime avec ardeur.
Ses biens ſont votre amour, ſa richeſſe eſt l'honneur.
Ce coup n'a rien qui puiſſe le ſurprendre.

SCENE X.

LA MARQUISE, MONTALAIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

CHER Montalais!

MONTALAIS.

Enfin, je vous revois!
Après trois mois d'une pénible attente;
Ce jour heureux me rend tout à la fois
Et mes amis, & mon amante.....
Mais quels triſtes regards, & quel ſombre maintien!
Sur quel ſujet rouloit votre entretien?
Vous eſt-il arrivé quelque accident funeſte?
Vous ne me dites rien.

LA COMTESSE.

Hélas!

LA MARQUISE.

Ah, Montalais!

M. DE PIENNE.

Nous ne ſommes pas gais.

MONTALAIS.

Cela ſe voit de reſte.
Eſt-ce parce qu'on juge aujourd'hui mon procès?

LA MARQUISE.

Nous étions tous d'une gaité charmante!

J'ai bien ri ce matin, & nous pleurons ce ſoir.

MONTALAIS.

Vous m'effrayez!

LA COMTESSE.

Je viens de recevoir
Une viſite à coup ſûr étonnante.

MONTALAIS.

Et de qui donc?

LA MARQUISE.

D'un fou.

MONTALAIS.

Quel eſt-il?

LA COMTESSE.

Mon couſin.

MONTALAIS.

Et lequel!

M. DE PIENNE.

D'Eſtelan.

MONTALAIS.

D'Eſtelan!

LA COMTESSE.

Oui, lui-même.

LA MARQUISE.

Il reclame ſes biens.

LA COMTESSE.

Il a des droits.

M. DE PIENNE.

Il l'aime.

LA COMTESSE.

Le teſtament eſt nul.

LA MARQUISE.

Plein d'une ardeur extrême

Il offre, avec ſon cœur, ſa fortune & ſa main.

M. DE PIENNE.

Il s'obſtine à ne rien reprendre.

LA COMTESSE.

Je ne veux point plaider, je veux....

MONTALAIS.

Il faut tout rendre.

LA COMTESSE.

Ah! Montalais, c'eſt mon deſſein,
Mais, en rendant un ſi riche héritage,
La pauvreté devient mon ſeul partage,
Et l'hymen fortuné dont mon cœur ce matin
Se formoit la plus douce image.....

MONTALAIS.

Et cet hymen comblera tous nos vœux.
O mon amie! un peu moins de richeſſe,
Et toujours la même tendreſſe;
Nous n'en ſerons que plus heureux.
Avec de ſi grands biens jouit-on de ſoi-même?
Peut-on jouir de ce qu'on aime?
L'Ambition, ce Démon de la Cour,
Emporte lui ſeul des années.
En cent projets, formés & détruits tour-à-tour,
Combien ſe perdent de journées!
Les heures, malgré nous, s'envolent ſans retour
Par de vains plaiſirs entraînées;
Il reſte à peine un moment pour l'amour.
J'acceptois les bienfaits d'une main auſſi chère,
Je les acceptois ſans rougir;
L'amour ennoblit tout quand l'amour eſt ſincère;

Et c'eſt à moi maintenant de jouir
Du plaiſir qu'eſpéroit Sancerre,
Et du bonheur qu'on vient de lui ravir.
Oui, chère amante, aimable & tendre amie,
Le peu que j'ai, mon amour & ma vie,
Jouiſſez-en comme de vos bienfaits;
Tout eſt à vous. Si ma tendreſſe,
Si les ſoins, ſi le cœur de l'heureux Montalais
Peuvent vous tenir lieu d'une immenſe richeſſe,
Je ne craindrai de vous ni plaintes, ni regrets.

LA COMTESSE.

Ah! vous aviez raiſon, de Pienne!...
J'accepte tout.... Je te donne ma foi,
Je reçois à jamais la tienne.
Ton cœur eſt le ſeul bien, le ſeul qui m'appartienne;
Et ta tendreſſe eſt tout pour moi.
Mais, Montalais, voici l'heure fatale....

MONTALAIS.

Nous allons nous rendre au Palais.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt plus incertain que le ſort d'un procès.
Votre fortune en dépend.... Rien n'égale
Mon effroi, ma perplexité.

MONTALAIS.

Mal à propos votre eſprit ſe tourmente;
Mon Avocat dit ma cauſe excellente;
J'attends l'évènement avec tranquillité.
Venez me voir juger.

LA COMTESSE.

Non; je ſuis trop tremblante.

MONTALAIS.

Moi j'ai d'heureux preſſentimens.

LA COMTESSE.

Permettez qu'ici je demeure.
Allez, ne perdez point de tems.....
Je ſaurai mon ſort dans une heure.
(*A la Marquiſe.*)
Allez-vous au Palais ?

LA MARQUISE.

Non, je reſte avec vous.
Je ſuis femme, ſans doute, & des plus curieuſes,
J'aime à pouvoir porter des nouvelles heureuſes,
Mais je vous immole mes goûts.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie... Allez... Je vais écrire
A ce fou qui, dans ſon délire,
S'obſtine à refuſer ſon bien ;
Qui veut plaider, quoi qu'on puiſſe lui dire,
Ou s'unir avec moi d'un éternel lien.
Oui, je vais profiter du tems de votre abſence,
S'il daigne m'accorder un moment d'entretien,
Pour le diſſuader de ſon extravagance.
(*A Montalais.*)
De la fortune, hélas ! je n'exige plus rien ;
Je partage la tienne, & le Ciel équitable
Va t'aſſurer un bien qui ſuffit à tous deux.
Si d'une tendre Amante il écoute les vœux,
L'évènement te ſera favorable ;
Le triomphe t'attend, & nous ſommes heureux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, ST-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

OUI, Madame, à l'inſtant il doit ici ſe rendre.
Votre billet l'a, dit-il, enchanté.
Il n'eſt plus en colère, il me l'a répété,
Madame, en me forçant de prendre
Des gages évidens de généroſité.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, je vais l'attendre.
(*Il ſort*).

SCENE II.

LA COMTESSE, *ſeule.*

POUR la dernière fois parlons à d'Eſtelan ;
C'eſt la Marquiſe qui l'irrite.
En le contrariant elle aigrit, elle excite

Un cœur né vif, & d'ailleurs excellent.
Seule sur son esprit j'aurai bien plus d'empire,
Il ne pourra me résister.
La douceur seule peut séduire
Un caractère ardent, prompt à se révolter.
Il ignore que l'hymenée
Doit avec Montalais unir ma destinée,
Il me croit libre; eh bien, prolongeons son erreur.
S'il faut qu'un jour la vérité l'éclaire,
Ah, que ce soit du moins sans faire son malheur!
Qu'il ne pénètre enfin ce douloureux mystère
Qu'après avoir triomphé de son cœur.
J'éprouve, par le mien, quelle peine cruelle
Doit ressentir un cœur tendre & fidele
Qui perd & pour jamais l'objet de son amour.....
Ah, Montalais! peut-être à l'instant même
Quand tu m'adores, quand je t'aime,
On nous sépare sans retour!
Le gain de ton procès décide ta fortune.
Et..... mais chassons une idée importune
Qui me poursuit & qui fait mon tourment...
De mes yeux, malgré moi, je sens couler des larmes;
Je réfléchis, mais vainement.
Que la raison a de fragiles armes,
Et qu'il est mal aisé de vaincre ses allarmes,
Lorsqu'on tremble pour son Amant!
On vient, c'est d'Estelan..... Renfermons en moi-même
Et mes chagrins & mon désordre extrême.

SCENE III.

D'ESTELAN, LA COMTESSE.

D'ESTELAN.

ME voilà... Grâce au Ciel, nous ſerons ſans témoins!
Je hais bien fort votre inſigne rieuſe,
Et votre grand Monſieur..... Sa mineſérieuſe
Me glace & me déplaît..... Si je vous aimois moins
Je ſerois bien honteux de la ſotte colère
Que j'ai fait voir tantôt en vous quittant.
Je me ſuis comporté vraiment comme un enfant;
Mais ce n'eſt pas ma faute..... Un maudit caractère,
Un vice d'éducation.....
Grace, clémence, adorable Sancerre!
J'aime, & c'eſt bien aſſez pour ma punition.
Les fautes de l'amour aiſément ſe pardonnent;
Il n'a pas les yeux bien ouverts,
Il nous mène tout de travers;
Et les paſſions déraiſonnent.

LA COMTESSE.

Je ne me ſouviens plus de rien:
Quand votre faute eſt par vous reconnue;
Je l'oublie, & n'ai d'autre vue
En obtenant de vous cet entretien,
Que d'éclaircir vos doutes ſur un bien
Que l'équité veut que je reſtitue.

D'ESTELAN.

Eh quoi? Toujours me parler de cela!

Au diable le ſot héritage.
Parlons de mon amour, de mes offres.... Voilà
Ce qui me touche davantage.

LA COMTESSE.

Promettez-moi de m'écoûter
Sans vivacité, ſans colère.

D'ESTELAN.

Oui, oui, je me corrige, & mon ſang ſe tempere,
Je vous promets de ne pas m'emporter.

LA COMTESSE.

Tout Paris eſt inſtruit d'où me vient ma fortune.
Vous méritez, à ce qu'on croit, le ſort
Que vous fit éprouver votre pere à ſa mort.
Telle eſt l'opinion commune.
On apprendra bien-tôt que, ſans nul fondement,
On vous traita comme un coupable.
La vérité perce mal aiſément,
Mais elle n'a beſoin que d'un jour favorable,
Et ſon triomphe en eſt plus éclatant.
Plus le Public aujourd'hui vous accable,
Plus il ſera pour vous dans un moment.
Je n'aurai plus en lui qu'un juge inexorable;
Peut-être même il me croira capable
D'avoir dicté le teſtament.
Le monde ne peut ſe réſoudre
A ne porter qu'un jugement certain;
Il veut des preuves pour abſoudre,
Il condamne ſans examen.
S'il faut que de nos cris le barreau retentiſſe,
Quel champ pour la malignité!
On dira que je veux employer la juſtice
A conſacrer l'iniquité.

Si l'hymen nous unit, on dira que certaine
De perdre un bien que la loi m'eut ôté,
J'ai, pour le conſerver, ſacrifié ſans peine
Mon penchant & ma liberté.
Vous ignorez, Monſieur, tout ce que peut l'envie
Pour noircir la plus belle vie.
La médiſance eſt ſon premier ſecret.
Si la vertu l'emporte, & s'il eſt ſans effet
A ſon ſecours ſurvient la calomnie.
On vous mépriſe, l'on vous hait,
Et celui qui ſur vous lança le premier trait,
Eſt le ſeul qui vous juſtifie.
Jugez, après cela, ſi je dois m'expoſer
A des bruits, dont envain je voudrois me défendre;
Si nous devons plaider, quand je veux tout vous rendre,
Et ſi je puis vous épouſer.

D'ESTELAN.

Eh que vous font les propos du vulgaire?
Pour exercer ſa malice ordinaire,
Viendra-t-il chez vous vous chercher?
D'ailleurs ſes traits ne peuvent vous toucher:
Pour les braver, vous avez un aſyle:
C'eſt votre conſcience. On doit être tranquille
Quand un pareil témoin n'a rien à reprocher.
Mais, malgré les détours que vous prenez, Madame;
Je pénétre, je lis juſqu'au fond de votre ame.
Vous êtes généreuſe, & vous avez pitié
D'un malheureux dont la raiſon s'altere;
Vous ne prétendez pas, quand je ne puis vous plaire,
Que par un dur refus je ſois humilié:
Vous ſavez l'adoucir par tant de politeſſe.

Par une voix si tendre, un ton si pénétré,
Que le cœur est forcé de vous aimer, traîtresse,
Quand pour vous il est déchiré.
Je suis sans art, mais je vois votre adresse;
Et je vous en fais bien bon gré.
Il faut donc renoncer à la douce espérance
De vous voir à mon sort unir votre destin?
Je ne prétens vous faire aucune violence.....
Sans le cœur qu'est-ce que la main?
Et vous ne m'aimez pas. J'en ai la triste preuve.
Mais, n'aimez-vous personne?.... Allons, en bonne foi,
Est-il quelqu'un plus fortuné que moi?
Voulez-vous toujours rester veuve?

LA COMTESSE.

J'ignore quel destin me réserve le Ciel.
Et ce qu'en ce moment sur mon sort il prononce;
Je ne puis rien répondre de formel:
Peut-être pour jamais il faut que je renonce
Aux doux plaisirs d'un amour mutuel.....
Voilà dans cet instant ce que mon cœur m'annonce,
Et mon veuvage est peut-être éternel.

D'ESTELAN.

Tant mieux! si ne pas plaire est un chagrin sensible,
Si de votre froideur je suis désespéré:
Mon mal seroit encor mille fois plus horrible
Si quelqu'un m'étoit préféré.
Me voilà plus tranquile!.... Ainsi, sur l'héritage,
Vos scrupules hors de saison...,

LA COMTESSE.

Voici le testament, les papiers....

D'ESTELAN.

A quoi bon?

LA COMTESSE.

Je ne puis plus les garder davantage.

D'ESTELAN.

Je n'en veux point, vous dis-je; & je suis riche assez.
C'est en vain que vous me pressez.

LA COMTESSE.

Prenez, Monsieur; prenez, je suis inébranlable.

D'ESTELAN.

Mais réfléchissez donc, ô femme inconcevable!
Vous n'aviez rien, & je dois le savoir,
Quand Monsieur d'Estelan vous fit son héritiere;
Sa fortune est tout votre espoir:
Que vous restera-t-il en la perdant entiere?

LA COMTESSE.

L'honneur d'avoir fait mon devoir.

D'ESTELAN.

Qui que tu sois.... Ange.... Génie....;
Car tant de grandeur d'ame, & tant de loyauté
Ne sont pas d'un mortel, tes vertus t'ont trahie.....
Tu n'as rien de l'humanité
Que la forme & que la beauté.
Qui que tu sois, je t'en supplie,
Laisses-moi t'adorer, laisses-moi t'enrichir.
Reprens tous ces papiers, dont l'aspect m'importune;
Il n'appartient qu'à toi d'honorer la fortune,
Si la vertu peut l'ennoblir.
Reprens....

SCENE IV.

LA COMTESSE D'ESTELAN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *entrant étourdiment.*

Est-il parti ?

D'ESTELAN.

Non, pas encor, Madame.

LA MARQUISE.

Et voulez-vous toujours épouſer ou plaider ?

D'ESTELAN.

La choſe en rien ne doit vous regarder.
Ce n'eſt pas vous que je voulois pour femme ;
Le Ciel d'un tel malheur m'a bien voulu garder.

LA MARQUISE.

Qu'il eſt galant !

D'ESTELAN.

Je ſuis vrai.

LA COMTESSE.

J'ai la gloire
D'avoir changé Monſieur. J'ai ſû le diſpoſer....

D'ESTELAN.

La raiſon ſur l'amour remporte la victoire.
Je ne m'obſtine plus à vouloir l'épouſer.
Je ſuis bouillant, je ſuis colère,

Mais après tout, quand je ne ſais pas plaire
Je ne ſais pas tyranniſer.

LA MARQUISE.

C'eſt pour moi ſeule, au moins qu'il n'eſt jamais aimable.
Je ſuis charmée au fond de vous voir raiſonnable.
Mais comment vouliez-vous qu'elle pût vous aimer?
Eſt-ce au moment qu'un heureux hyménée
Doit avec Montalais unir ſa deſtinée,
Que vous pouviez prétendre à l'enflammer?

D'ESTELAN.

Quoi?

LA COMTESSE.

Juſte Ciel!... Marquiſe....

LA MARQUISE.

Elle a dû vous le dire,
Oui, Montalais eſt un homme charmant.

D'ESTELAN.

Elle l'aime?

LA COMTESSE.

Arrêtez.... je ſouffre le martyre.

LA MARQUISE.

Vous ſavez bien que pour elle il ſoupire
Depuis ſix ans... Oui, Monſieur, conſtamment.

D'ESTELAN.

Quoi! vous aimez?

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas un myſtère.

D'ESTELAN.

Quoi, vous vous mariez?

LA MARQUISE.

Dès demain, je l'espère.

D'ESTELAN.

Vous m'avez trompé ?... Vous !... Adieu, Madame.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

AH ! Ciel !

Qu'avez-vous fait ?

LA MARQUISE.

Mais, une étourderie,
Si ce que je crois est réel.
Aussi de vos desseins que n'étois-je avertie ?
C'est quelque chose de cruel,
Il est dur d'ignorer les secrets d'une amie.
On pense la servir contre un Original,
On veut bien faire & l'on fait mal.

LA COMTESSE.

Mais la discrétion étoit si naturelle !
Vous connoissez le fougueux d'Estelan,
Sa brusquerie & son sang pétillant;
Vous ne pouvez douter que la moindre étincelle
N'enflamme un esprit si bouillant :
Comment ne pas sentir que je devois me taire
Sur mon hymen, sur le nom d'un époux ?

Aux

Aux premiers transports d'un jaloux,
Heureux peut-être autant que téméraire,
Ne devois-je donc pas soustraire
L'objet de mes vœux les plus doux?

LA MARQUISE.

Je reconnois ma faute, & j'en suis bien honteuse.
Quoi, d'Estelan?... Je suis bien malheureuse.

LA COMTESSE.

Calmez-vous; le danger peut encor s'éviter.
Sur Montalais j'ai quelque empire;
Et quant à d'Estelan, le moment du délire
Est le seul avec lui qui soit à redouter.

LA MARQUISE.

En vérité, vous me rendez la vie.

LA COMTESSE.

Mais ils ne viennent point.... J'attends, en frémissant,
Un Arrêt bien intéressant.

LA MARQUISE.

Dans votre cour j'entends un équipage....
Et votre doute enfin va se voir éclairci.
Vous pâlissez?...

LA COMTESSE.

Moi!

LA MARQUISE.

Reprenez courage:
Le cœur me dit que tout a réussi.

LA COMTESSE.

Puisse le Ciel accomplir le présage!
Je ne me soutiens plus.... Je tremble.

LA MARQUISE.

Les voici.

SCENE VI.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

EH bien?

LA COMTESSE.

Ciel! vous avez perdu votre cauſe!

MONTALAIS.

Oui.

LA MARQUISE.

On vous condamne?

M. DE PIENNE.

Il n'eſt plus d'eſpérance.
Dépens, dommages, intérêts;
Il perd tout avec ſon procès.

LA MARQUISE.

C'eſt une iniquité, c'eſt une préférence.

MONTALAIS.

Mes Juges ont raiſon & j'étois abuſé.
De l'examen des faits je m'étois repoſé
Sur un homme que l'apparence
A ſans doute ſéduit plus que l'appas du gain.
Je regardois mon droit comme certain,
J'agiſſois avec confiance;
Mais au ſimple expoſé, dès le premier rapport,

J'ai de mes foibles droits ſenti l'inſuffiſance ;
J'ai prévu quel ſeroit mon ſort,
Et me ſuis prononcé moi-même ma Sentence.
Je ſens combien le coup eſt accablant,
Et ne me vante point du faſtueux courage
De voir mon ſort d'un œil indifférent.
Mon malheur eſt d'autant plus grand
Qu'une autre avec moi le partage.
O ! ma plus tendre amie ! Eſt-ce-là le deſtin,
Eſt-ce-là le bonheur dont encor ce matin
Nos yeux entrevoyoient la ſéduiſante image ?
Tout a changé pour nous dans l'eſpace d'un jour ;
Et contre un ſi terrible orage
Nous ne pouvons oppoſer que l'amour.
Vous ne me dites rien ! quel ſilence funeſte !
Ah ! je n'ai rien perdu ſi votre cœur me reſte....
Sancerre !... Eh quoi, loin de me conſoler,
Vous détournez la vue, & craignez de parler ?

LA COMTESSE.

Ah ! Montalais !

MONTALAIS.

Eh bien ?

LA COMTESSE, *à part.*

Quel ſacrifice !
Il eſt affreux ; il faut qu'il s'accompliſſe.

MONTALAIS.

Qu'avez-vous donc ; & d'où vient qu'aujourd'hui ?...

LA COMTESSE.

Vous allez tout ſavoir.

MONTALAIS.

Quoi donc ?

LA COMTESSE.

Monsieur de Pienne
Et vous, Marquise, un moment avec lui
Permettez que je m'entretienne.

LA MARQUISE.

Très-volontiers; mais qu'il me soit permis
De vous bien rappeller, à l'un ainsi qu'à l'autre,
Que, quel que soit son malheur & le vôtre,
Vous avez encor des amis.

LA COMTESSE.

Voilà mon seul espoir.

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous lui dire ?
Quel est votre dessein ?

LA COMTESSE.

Vous le saurez bientôt.

M. DE PIENNE.

Vous m'effrayez, Madame, il faut...

LA COMTESSE.

Ah ! cher Comte !

M. DE PIENNE.

Je me retire.

(*Il sort avec la Marquise.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, MONTALAIS.

MONTALAIS.

JE vous regarde & je frémis.....
Sancerre, qu'allez-vous m'apprendre?
D'un froid mortel tous mes sens sont saiſis....
Pour la premiere fois je crains de vous entendre.

LA COMTESSE.

Oppoſe à nos malheurs un cœur plus affermi.
Tu m'es bien cher!... Ah! Montalais! mon âme
Ne le ſentit jamais comme aujourd'hui.
Dans ce cœur malheureux rien n'éteindra la flâme
Dont l'embrâſa pour toi le Ciel qui t'a trahi.
Juſqu'au dernier ſoupir je te ſerai fidelle;
Je vivrai pour toi ſeul, & t'en donnes ma foi;
Mais il faut renoncer à moi.

MONTALAIS.

Sancerre!

LA COMTESSE.

Il faut briſer la chaîne la plus belle;
Et pour jamais nous ſéparer.
Plains moi du ſort affreux où je ſuis condamnée;
Mais ne prétendons plus à l'heureux hymenée
Que le plus tendre amour m'avoit fait eſpérer.
Je vais enſevelir au fond d'une retraite
Ma douleur, les combats qu'il faudra ſoutenir;
Je vais ne m'occuper que de ton ſouvenir;

De la perte que j'aurai faite,
Jusqu'à la mort je vais m'entretenir.
Un Cloitre... Désormais voilà mon seul asyle.
Si je te fais heureux, j'y vivrai plus tranquile.
Tu viens de perdre tout; vis pour tout réparer;
Tu le dois, tu le peux, remplis ta destinée;
La mienne est d'être infortunée,
Et de vivre pour te pleurer.

MONTALAIS.

Est-ce un songe effrayant dont l'horreur m'environne?
C'est vous; c'est vous que mon malheur étonne...
Si quelqu'un me l'eut dit, je ne l'aurois pas cru.
Ah! malheureux! j'ai tout perdu,
Et Sancerre aussi m'abandonne!

LA COMTESSE.

Quel soupçon! Quel reproche! Ingrat, il est affreux.
Je te pardonne cet outrage;
Du désespoir c'est le langage,
Et tu serois plus juste, étant moins malheureux.
Connois le cœur de ton amante,
Ce cœur que tu viens d'outrager,
Qui t'aime, qui ne peut changer;
Qui voit ton sort sans épouvante,
Trop heureux de le partager,
S'il n'aimoit que pour lui, si sa tendresse extrême
Ne préféroit ton bonheur au sien même.
Que veux-tu faire, & quel est ton dessein?
Tu sers avec honneur, & dans ton sort funeste,
A peine il suffira de ce peu qui te reste
Pour soutenir ton rang & faire ton chemin.
A tes yeux, que l'amour fascine,

J'offre une vérité terrible ; mais enfin,
Veux-tu qu'en te donnant la main
J'aide à conſommer ta ruine.
Par le retour de d'Eſtelan
La pauvreté devient mon ſeul partage ;
Irai-je en dot, & pour tout héritage,
Porter à mon époux ce funeſte préſent ?
Songe à ton nom, ſonge à mon ſang,
A ce qu'exigeront de nous en mariage
Et ta naiſſance & notre rang ;
Et conſidere après ſi le ſort qui t'opprime
De nous unir encor nous permet le bonheur.
Pour adoucir un revers plein d'horreur
Tu peux mettre à profit & la publique eſtime,
Et ton ſervice & ta faveur....
Ah ! laiſſe-moi, dans l'ardeur qui m'anime,
Supporter ſeule, ami, notre commun malheur.
C'eſt bien aſſez d'une victime.

MONTALAIS.

Qui vous, cruelle ; vous m'aimez ;
Et votre bouche ôſe ici me preſcrire
De renoncer au ſeul bien où j'aſpire ?
Et vous m'aimez, vous m'eſtimez ?
Grand Dieu ! Je ſaurois mon amante
Plaintive, iſolée & ſouffrante
Dans l'horreur de la pauvreté ;
Et moi, d'une âme indifférente,
Occupé de moi ſeul & de ma vanité,
J'irois flatter la fortune inſolente ;
Solliciter près d'elle un regard de bonté,
Et mendier ſa faveur inconſtante,
Pour briller un moment d'un éclat emprunté ?

Non, ce n'eſt point ainſi qu'on aime,
Que j'aimerai juſqu'à la mort.
Le Ciel vous perſécute, il m'accable de même;
Heureux ou malheureux, je ſubis votre ſort;
Tous deux faiſons tête a l'orage;
Avec un même cœur, ayons même courage;
Oppoſons notre amour & ſon commun effort
Au ſort qui tous deux nous outrage...
Voilà de deux amans; oui, voilà le langage,
Lorſque l'on veut les traverſer.
Ce ſont-là les diſcours que l'amour leur inſpire;
C'eſt-là ce qu'ils doivent penſer;
Et voilà ce qu'il falloit dire.

* LA COMTESSE.

Je l'aurois dit, ingrat, ſi j'aimois foiblement,
Si je brûlois d'une flâme vulgaire.
Ce n'eſt-là que l'effort d'un amour ordinaire;
C'eſt un devoir qu'on remplit aiſément;
Mais pour l'objet d'une tendreſſe extrême,
Détruire ſon propre bonheur,
A ſa félicité ſacrifier ſon cœur,
Tout immoler pour lui juſqu'à ſon amour même;
Voilà d'une héroïque ardeur;
Voilà vraiment l'effort ſuprême;
Voilà ce que je veux, & c'eſt ainſi que j'aime.

MONTALAIS.

Quoi, vous conſentiriez?...

LA COMTESSE.

Ta gloire eſt tout pour moi.
Je veux la ſauver malgré toi,

---

* Ce qui eſt entre les deux aſtériques ne ſe dit point à la repréſentation.

Du piège dangereux que lui tend ta foiblesse.
Je te conserve ma tendresse,
Et je te rends & ta main & ta foi;
Mais de tes sentimens j'exige un dernier gage,
Et mon estime est à ce prix.
De ma fortune accepte les débris;
Joints au reste de ton naufrage,
Ils pourront aider ton courage
A triompher des destins ennemis.
Si tu m'aimas jamais; si tu m'aimes encore,
Pourras-tu refuser à ce cœur qui t'adore,
Que ton malheur au moins soit allégé par lui;
C'est une grace que j'implore;
S'il faut te l'ordonner, je le veux, obéi.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, MONTALAIS, D'ESTELAN, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquise & à M. de Pienne, qui veulent l'empêcher d'entrer.*

POURQUOI voulez-vous m'interdire
L'accès de cet appartement?
Je veux la voir, lui parler....

M. DE PIENNE.

Un moment.

D'ESTELAN.

Il faut que je la voie à présent.

LA MARQUISE.

Quel délire !

D'ESTELAN.

Je la verrai, vous dis-je... A la fin, m'y voici.
Parbleu, Madame, on a bien de la peine....
Ah ! vous n'êtes pas seule ici ?
Quel eſt ce Monſieur-là ?... Montalais ? Oui, c'eſt lui.
Bon jour, Monſieur. Je ſais quel ſujet vous amene,
Vous aimez ma Couſine... Et moi, je l'aime auſſi ;
Mais elle ne me voit qu'avec indifférence ;
Et vous êtes aimé... C'eſt fort bien fait à vous.
Malgré tout mon amour, malgré ſa violence,
Vous allez donc enfin devenir ſon époux !

MONTALAIS.

Son époux !... Ah !

D'ESTELAN.

Quoi vous verſez des larmes ?
Je ne viens point ici pour vous donner d'allarmes...
Et vous auſſi... Vous pleurez... Et pourquoi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ſavoir ?

D'ESTELAN.

Son chagrin & le vôtre.
Dites-m'en le ſujet : vite, dites-le-moi.
Pourquoi pleurez-vous l'un & l'autre ?
Eſt-ce encor moi ?... Je ſuis bien malheureux !
Me faites-vous un crime, hélas ! de ma foibleſſe ?
Je ne viens point troubler votre tendreſſe.
L'hymen va vous unir tous deux...
Et moi je pars, je quitte à jamais la contrée
Qui, pour mon déſeſpoir, à moi vous a montrée.
Je vais mettre entre nous l'immenſité des mers...

Puiſſe votre image adorée
Ceſſer de tourmenter mon ame déchirée,
Et ne pas me pourſuivre au bout de l'Univers!
Vous, heureux l'un par l'autre...

MONTALAIS.

Ah! jamais l'hyménée
Ne joindra notre deſtinée!
Du ſort le plus affreux j'éprouve tous les coups...
Je ſuis, Monſieur, plus malheureux que vous.

D'ESTELAN.

Je ne vous comprends point.

MONTALAIS.

Elle renonce au monde.
Dans une obſcurité profonde
L'ingrate court s'enſevelir....
Au fond d'un Cloître....

D'ESTELAN.

Vous!

LA MARQUISE.

O ma chère Sancerre!

D'ESTELAN.

Expliquez-moi donc ce myſtère.

M. DE PIENNE.

Sancerre, vous voulez nous fuir?
De ſon procès perdu vous voulez le punir?

MONTALAIS.

Tout à la fois généreuſe & cruelle,
Elle veut s'immoler, dit-elle, à mon bonheur.
Elle me rend ma liberté, mon cœur,
Et m'ordonne d'aller loin d'elle
M'appuyer des ſecours d'une foible faveur,

Pour rappeller à moi la fortune infidelle.

LA COMTESSE.

Vous le devez & je le veux ;
Soumettons-nous au ſort qui nous ſépare.

D'ESTELAN.

Et c'eſt moi, juſte Ciel, qui les rend malheureux !
Moi, je ſerois aſſez barbare
Pour déſunir deux cœurs ſi généreux !
Vous allez le quitter ? Vous voulez qu'il renonce
Au bonheur d'être votre époux ?
Vous voulez donc ſa mort ? Dites, la voulez-vous ?
C'en eſt l'arrêt qu'ici votre bouche prononce.
Si je ne puis oublier vos attraits,
Lorſque pour moi vous êtes inflexible,
Lui qui, bleſſé des mêmes traits,
A réuſſi du moins à vous rendre ſenſible,
Dites-moi, pourra-t-il vous oublier jamais ?
Et vous, cruelle, oui, vous-même ;
La généroſité vous aveugle aujourd'hui.
Demain vous ſentirez, peut-être autant que lui,
Qu'il faut mourir quand on perd ce qu'on aime.
Vous l'exigez de lui, vous vous ſéparerez,
Mais vous emporterez ſon cœur, & lui le vôtre,
Et tous deux ſeront déchirés.
Après avoir vécu malheureux l'un par l'autre,
En vous aimant encor, tous deux vous périrez....
Je n'y puis conſentir : non, jamais, femme ingrate ;
Et, malgré toi, je ferai ton bonheur.
C'eſt inutilement que ton orgueil ſe flatte
De refuſer mes dons comme mon cœur.....
Le voilà, votre époux, il l'eſt, il le doit être :
Il ne vous eût pas plû, s'il n'étoit vertueux :

Vous vous convenez tous les deux.
A l'égard de vos biens, je vous ferai connoître
Que, ſi de beaux dehors ne parlent point pour moi,
Un cœur droit, un bon cœur eſt du moins mon partage.
(*Lui donnant des Papiers.*)
Tenez, prenez cela.

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

MONTALAIS.

Pourquoi ?...

D'ESTELAN.

Reprenez vos papiers.... Gardez votre héritage ;
Je vous le donne, & mieux que n'avoit fait la loi.
Prenez auſſi cet Acte, il vous atteſte
Qu'à cet héritage funeſte
J'ai ce matin renoncé pour toujours.....
Il m'eſt affreux, je le déteſte ;
Il a troublé le repos de mes jours.
J'étois heureux, vous m'étiez inconnue....
De mon bonheur il a détruit le cours,
Puiſque c'eſt par lui ſeul qu'ici je vous ai vue.
Quoi ! vous baiſſez les yeux ! me refuſeriez-vous ?

LA COMTESSE.

Ah ! Monſieur !

D'ESTELAN.

Montalais !

MONTALAIS.

Grand Dieu !

D'ESTELAN.

Femme adorable !
(*A la Marquiſe & à M. de Pienne.*)
Mes amis, réuniſſons-nous ;
Venez, embraſſons ſes genoux.
Obtenons d'elle un aveu favorable.

(*Se jettant aux pieds de la Comteſſe.*)

Sancerre, laiſſez-vous fléchir...

LA MARQUISE.

Cédez.

M. DE PIÉNNE.

Vous le devez.

LA COMTESSE.

Tant de grandeur m'accable.....

Mais accepter.....

D'ESTELAN.

Tu le peux ſans rougir.

Le plus beau droit de l'opulence,

Celui qui peut lui ſeul l'ennoblir à jamais

C'eſt le droit d'enrichir l'honorable indigence

De l'accabler de ſes bienfaits.

LA COMTESSE.

Je me rens.

D'ESTELAN, *ſautant au col de Montalais.*

Montalais!

MONTALAIS.

Ah, je vous dois la vie!

M'acquitter envers vous n'eſt plus en mon pouvoir:

Mais parmi tous les biens, que je vais vous devoir,

Son cœur, votre amitié, ſont les ſeuls que j'envie.

LA MARQUISE, *à d'Eſtelan en l'embraſſant.*

Monſieur, je me réconcilie

Volontiers avec votre humeur.

On peut vous pardonner un peu de bruſquerie,

On n'a point de défauts avec un ſi bon cœur.

M. DE PIENNE.

Cher Montalais!

LA COMTESSE, *à d'Eſtelan.*

Votre ame généreuſe

Lorſque par moi vous êtes offenſé.....

D'ESTELAN, (*prenant Montalais par la main, & lui montrant la Comteſſe*).

Mon ami, qu'elle ſoit heureuſe,
Et je ſuis bien récompenſé.
(*à la Comteſſe*) (*à Montalais*).
Chériſſez-le toujours.... Sois-lui toujours fidele.
(*Joignant la main de Montalais à celle de la Comteſſe*).
Uniſſez-vous d'une chaîne éternelle.....
N'oubliez pas que mon cœur loin d'ici....
Adieu, mon courage me quitte;
Et, malgré moi, des pleurs.... Adieu, je prens la fuite,
N'oubliez jamais votre ami.
(*Il veut ſortir*).

LA COMTESSE.

D'Eſtelan!

MONTALAIS.

Arrêtez.

D'ESTELAN.

Sous un autre hémiſphere,
Je vais ne m'occuper qu'à vaincre mon amour.
Si je puis n'être plus que l'ami de Sancerre,
Comptez tous deux ſur mon retour.
Je reviendrai jouir de ce ſentiment tendre,
Que de vos cœurs j'ai le droit de prétendre....
Oui, mes amis, je reviendrai.....
Mais non, embraſſez-moi.... jamais je n'éteindrai
Ce feu, dont l'ardeur me dévore;
Je l'aimerai toujours autant que je l'adore;
Et jamais, je le ſens, je ne vous reverrai.
(*Il ſort*).

SCENE IX & derniere.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

MONTALAIS.

COURONS chez lui. Je garde un rayon d'espérance,
Il ne partira pas. Des peines de son cœur,
Par les plus tendres soins calmons la violence.
Tâchons de le fixer en France :
Nous lui devons notre bonheur ;
Méritons le bienfait par la reconnoissance.

Fin du troisiéme & dernier Acte.

J'AI lû par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Charles de Morinzer*, Comédie en trois Actes & en vers, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation & l'impression. A Paris, ce 18 Avril 1777. SUARD.

Vû l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer. A Paris, ce 5 Juillet 1777. LE NOIR.

De l'Imprimerie d'ANDRÉ-CHARLES CAILLEAU, rue Saint-Severin.

LA VEUVE DU MALABAR,

TRAGÉDIE.

LA VEUVE DU MALABAR,

OU

L'EMPIRE DES COUTUMES;

TRAGÉDIE.

PAR M. LE MIERRE.

Repreſentée pour la première fois par les Comédiens François, le 30 Juillet 1770, & remiſe au Théâtre le 29 Avril 1780.

Quæ fera gens hominum, quæve hunc tam barbara morem
Permittit Patria?

VIRG. *Æneidos Lib. I.*

Prix 30 ſols.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

AUX MÂNES
DE DORAT,
MORT

Le jour de la première Repréſentation

DE LA VEUVE DU MALABAR.

O MON ami, tu meurs! atteinte preſſentie!
Mais dans quel jour je la reçoi!
Epoque vraiment inouie!
Dure fatalité qui dut marquer ma vie,
Et qui force à parler de ſoi
Quand la douleur veut qu'on s'oublie!
Ta dernière penſée a donc été pour moi,
Et ton dernier vœu pour ma gloire! (*)
Ce trait peut-il jamais ſortir de ma mémoire
Et de ce cœur qui fut à toi?
La peine & le plaiſir, telle eſt la loi commune,
S'étoient toujours ſuivis, précédés tour-a-tour;

(*) Qu'on m'apprenne le plutôt qu'il ſe pourra le ſuccès de la Veuve du Malabar, cela me fera paſſer un bonne nuit. *Voilà les dernières paroles de M. DORAT.*

Le bonheur pour moi ſeul eſt dans le même jour
Etouffé ſous mon infortune ;
Quelle joie en mon ame eût pu trouver accès,
Mon Laurier ! Qu'ai-je dit ? La tige en eſt flétrie,
J'en ai vu ſortir ton Cyprès ;
J'ai bu la céleſte ambroiſie
Dans le vaſe amer des regrets.
Abſent, je te cherchois d'un œil involontaire,
A ce Spectacle où tu cueillis
La Palme du *Célibataire*,
En dépit de tes ennemis ;
A ce Théâtre où le ſuffrage
De ton eſprit exempt des mouvemens jaloux,
Eut au deſtin de mon ouvrage
Ajouté des charmes ſi doux.
Mais tu n'es plus, & de ténèbres
J'ai vu couvrir la ſcène en ces cruels momens ;
Au lieu des applaudiſſemens,
Je n'ai plus entendu que des hymnes funèbres ;
Au lieu de jouir, j'ai frémi ;
La douleur rempliſſoit mon ame ;
Et des pleurs que peut-être a fait verſer mon Drame,
J'ai détourné le cours vers l'urne d'un ami.
Hé ! quel mortel, ô gloire ! épris de ton phoſphore,

Par la publique voix aux Cieux fut-il porté,
Dans les pertes du cœur peut reſpirer encore
Les parfums de la vanité?
Malheur irréparable! ami doux & facile,
Nouveau Quintilius à jamais regretté,
Tu manqueras ſans ceſſe à mon cœur attriſté;
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.
Lorſque privé de Colardeau,
Tu jettois des fleurs ſur ſa cendre,
Ah! comme lui dans le tombeau,
Tu devois donc ſi-tôt deſcendre;
Comme lui, jeune encor, dans ta courſe arrêté,
Objet d'intérêt & d'allarmes,
Tu devois pour les Arts, pour la Société,
Rouvrir une ſource de larmes!
Auſſi fécond qu'Ovide & ſouvent ſon rival,
En grâces où trouver ton maître,
En honnêteté ton égal?
Déja ton nom célèbre & ſi digne de l'être,
Ornoit mes Vers. Ah! dans ce jour de deuil
Devoit-il donc y reparaître,
Pour t'y montrer dans le cercueil?

FIN.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LANASSA, veuve du Malabar.	*Mlle. Saintval.*
FATIME, Confidente de la Veuve.	*Made. Suin.*
LE GRAND BRAMINE.	*M. Vanhove.*
LE JEUNE BRAMINE.	*M. Monvel.*
UN BRAMINE.	*M. Marfi.*
LE GÉNÉRAL FRANÇOIS.	*M. de la Rive.*
UN OFFICIER FRANÇOIS.	*M. Dorival.*
UN OFFICIER INDIEN.	*M. Florence.*
BRAMINES.	
PEUPLE INDIEN.	
OFFICIERS FRANÇOIS.	
SOLDATS.	

La Scène eſt dans une Ville Maritime, ſur la côte de Malabar.

LA VEUVE DU MALABAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LE GRAND BRAMINE, UN JEUNE BRAMINE, UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

UN illuſtre Indien a terminé ſa vie,
Sachez donc ſi ſa Veuve, à l'uſage aſſervie,
Conformant ſa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met ſa gloire à le ſuivre au trépas.

C'eſt un uſage ſaint, inviolable, antique,
Et la Religion jointe à la Politique,
Le maintient juſqu'ici dans ces États divers,
Que traverſe le Gange & qu'entourent les Mers.
Allez. Je vous attends.

SCENE II.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

OUI, c'eſt vous, dont le zèle
Conduira de ſa mort la pompe ſolemnelle.

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi! les Européens accourus vers nos ports,
De leurs Vaiſſeaux nombreux inveſtiſſent ces bords,
Tant de foudres lancés ſur les murs de la Ville,
De leurs coups redoublés, ébranlent notre aſyle;
Et c'eſt peu qu'aujourd'hui la guerre & ſes fureurs
Faſſent de ce rivage un théâtre d'horreurs!
Au milieu des dangers, au milieu des alarmes,
Que répand dans nos murs le tumulte des armes,

Nous préparons encore un ſpectacle cruel,
Qui me plonge d'avance en un trouble mortel;
Nous dreſſons ces bûchers, conſacrés par l'uſage,
Qui font du Malabar fumer au loin la plage!
Non, je dois l'avouer, je ne pourrai jamais
Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Hé! ne peut-on ſauver la victime nouvelle?
Son Epoux, dans ces lieux, n'eſt point mort auprès d'elle;
Elle ne l'a point vu dans ces derniers momens,
Si puiſſans ſur notre ame & ſur nos ſentimens,
Où d'une Epouſe en pleurs, l'Epoux qui ſe ſépare,
Exige de ſa foi cette preuve barbare;
Où dans l'illuſion d'un douloureux ennui,
Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le ſerment de le ſuivre en la nuit éternelle?
Penſez-vous que du ſang dont on ſçait qu'elle ſort,
Elle puiſſe à ſon gré diſpoſer de ſon ſort?
Au nom de ſon Epoux, ſa famille inquiette,
L'environne déja pour exiger ſa dette;
L'affront dont en vivant elle ſe couvriroit,
Sur ſes triſtes parens à jamais s'étendroit,

Et de ſa propre gloire une fois dépouillée,
Que faire de la vie après l'avoir ſouillée ?
Où ſeroit ſon eſpoir ? ſans honneur & ſans biens,
Devenue & l'Eſclave, & le rebut des ſiens,
Vile à ſes propres yeux dans cet état ſervile,
Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile,
Elle ne traîneroit que des jours languiſſans,
S'abreuveroit de pleurs & mourroit plus longtemps.

LE JEUNE BRAMINE.

Il eſt vrai ; cependant pour peu qu'on ſoit ſenſible,
Avouez avec moi qu'il doit paroître horrible
Qu'on réſerve à la femme un ſi funeſte ſort,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort ;
Les Loix même contre elle ont pu fournir ces armes!
La femme en ces climats n'a pour dot que ſes charmes,
Et l'époux s'en arroge un empire odieux
Qu'il laiſſe à ſes enfans lorſqu'il ferme les yeux!
Il faut qu'elle périſſe, ou bien leur barbarie
Oſe lui reprocher d'avoir aimé la vie,
L'en punir, la priver avec indignité
Des droits toujours ſacrés de la maternité.
Hé quoi! pour honorer la cendre de leur père,
Ont-ils donc oublié que ſa veuve eſt leur mère.

LE GRAND BRAMINE.

Et vous, ignorez-vous ſous quel ſceptre d'airain
L'uſage impérieux courbe le genre-humain.
Obſervez le tableau des mœurs univerſelles;
Vous verrez le pouvoir des Coutumes cruelles.
L'Empereur Japonnois deſcendant chez les morts,
Trouve encore des Flatteurs pour mourir ſur ſon corps.
Les enfants pour périr ou vivre au choix du père,
Ailleurs ſont déſignés dans le ſein de leur mère.
Le Maſſagete immole, & c'eſt par piété,
Son père qui languit ſous la caducité.
Le Sauvage vieilli, dans ſa douleur ſtupide,
De ſon fils qu'il implore, obtient un parricide.
Sur les bords du Niger, l'homme eſt mis à l'encan:
En montant ſur le Trône, on a vu le Sultan
Au lacet meurtrier abandonner ſes frères,
Et dans l'Europe même, au centre des lumières,
Au reſte de la terre, un honneur étranger,
De ſang-froid, pour un mot, force à s'entr'égorger.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainſi, l'exemple affreux des Coutumes barbares,
Autoriſe & maintient des excès ſi bizarres.

Ainſi, quand des Autels la femme oſe approcher,
Les flambeaux de l'hymen ſont ceux de ſon bûcher.
Du deſtin qui l'attend l'horreur anticipée,
Se préſente ſans ceſſe à ſon ame frappée :
Eſclave de l'Epoux, même lorſqu'il n'eſt plus,
Liée encor des nœuds que la mort a rompus ;
Entendez-la crier d'une voix lamentable,
Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable?
Hélas ! déja le Ciel nous impoſe en naiſſant
Un tribut de douleurs, dont l'homme fut exempt;
Et votre aveugle loi, votre ame injuſte & dure,
Ajoute encor pour nous au joug de la Nature,
Et bien loin d'adoucir, de plaindre notre ſort,
C'eſt vous qui nous donnez l'eſclavage & la mort.

LE GRAND BRAMINE.

Quel langage inouï ! quelle erreur te domine !
N'es-tu donc dans le cœur Indien, ni Bramine?
La femme naît pour nous, & par un fol égard,
Tu veux que dans l'hymen elle ait ſes droits à part!
Prens-tu les préjugés des Nations profanes?
On doit tout à l'époux, on doit tout à ſes mânes.
Elle-même a ſenti dans ſes attachemens
Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévouemens:

L'appareil des bûchers & leur magnificence,
Ne peut appartenir qu'à la fière opulence;
Mais la Veuve du pauvre accompagne le mort,
Se couvre de ſa terre & près de lui s'endort.
Même dans ces cantons, où la loi moins ſévère
Se relâche en faveur de l'Epouſe vulgaire,
Celle qui croit ſortir d'un aſſez noble ſang,
Reclame les bûchers comme un droit de ſon rang.
Recule dans les tems, & vois dans l'Inde antique,
Combien l'on a brigué ce trépas héroïque.
Songe au fils de Porus; remets-toi ſous les yeux
Des Veuves de Cétéus le combat glorieux:
L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reſte,
Tire ſon droit de mort d'un état ſi funeſte;
L'autre, du gage même enfermé dans ſon ſein;
Et celle que la Loi force à céder enfin,
Qui ſe voit enlever le trépas qu'elle envie,
N'entend qu'avec horreur ſa ſentence de vie.
Tu les plains de mourir, toi qui connois nos Loix,
Ces victoires ſur nous, ces maux de notre choix;
Ici tout eſt extrême: Hé! vois nos Solitaires,
Des Fakirs, des Joghis les tourments volontaires.
Vois chacun d'eux dans l'Inde à ſouffrir aſſidu,

L'un, le corps renverſé, dans les airs ſuſpendu,
Sur les feux d'un braſier pour épurer ſon ame,
L'attiſer de ſes bras balancés dans la flamme;
Les autres ſe ſervant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux;
L'autre habiter un antre ou des déſerts ſtériles,
Sous un Soleil brûlant pluſieurs vivre immobiles;
Celui-ci ſur ſa tête entretenir les feux
Qui calcinent ſon front en l'honneur de nos Dieux.
Vois ſur le haut des monts le Bramine en prières,
Pour vaincre le ſommeil s'arracher les paupières;
Quelques-uns ſe jetter au paſſage des chars,
Ecraſés ſous la roue, & ſur la terre épars:
Tous abréger la vie & ſouffrir ſans murmure;
Tous braver la douleur & dompter la Nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! du moins à ſouffrir aucun d'eux n'eſt contraint,
Ne gémit de ſes maux, & ne veut être plaint;
Mais ici par l'honneur la femme eſt pourſuivie,
Il la force, en Tyran, d'abandonner la vie.
Pardonnez, j'avois cru qu'expoſés aux malheurs,
Sans appeller à nous la mort, ni les douleurs,
Ce devoit être aſſez pour la conſtance humaine,

De ſupporter les maux que la Nature amène :
D'inexplicables Loix, par de ſecrets liens,
Sur la terre ont uni les maux avec les biens ;
Mais de l'inſecte à l'homme, on peut aſſez connoître,
Que le ſoin de ſoi-même eſt l'inſtinct de chaque Être.
Les Dieux comme immortels, & ſur-tout comme heureux,
A tout Être ſenſible ont inſpiré ces vœux :
L'homme, l'homme lui ſeul, dans la Nature entière,
A porté ſur lui-même une main meurtrière ;
Comme s'il étoit né ſous des Dieux malfaiſans,
Dont il dut à jamais repouſſer les préſens.
Ah! la ſecrette voix de ces Êtres auguſtes,
Crie au fond de nos cœurs, ſoyez bons, ſoyez juſtes ;
Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons ?
Cette haine de ſoi n'eſt-elle point coupable ?
Qui ſe hait trop lui-même aime peu ſon ſemblable :
Et le Ciel pourroit-il nous avoir fait la loi
D'aimer tous les humains, pour ne haïr que ſoi ?

SCENE III.

UN BRAMINE, LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

HÉ bien! qu'avez-vous ſu? Cette Veuve fidelle
Aux mânes d'un époux ſe ſacrifiera-t-elle?
A-t-elle enfin promis?

LE BRAMINE.

Même dès aujourd'hui
Elle va s'immoler & ſe rejoindre à lui.
Ses parens l'entouroient & ne l'ont point quittée;
Mais leur voix ne l'a pas long-tems ſollicitée:
De l'hymen qui l'engage elle ſent le pouvoir;
En apprenant ſa perte, elle a vu ſon devoir.
La femme à nos bûchers, fière, ou puſillanime,
Ou s'avance en triomphe, ou ſe traîne en victime;
Celle-ci, ſans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de ſa mort,
Mais auſſi ſans gémir & ſans être abattue,
Paroît à ſon trépas ſeulement réſolue:

Quoique ſi jeune encor, d'un cœur ferme, dit-on,
Elle fait de ſa vie un ſublime abandon.

LE GRAND BRAMINE.

Je n'eſpérois pas moins; & je vois ſans ſurpriſe,
Sur-tout, dans ces momens, ſa conduite ſoumiſe.
Le Siége avance, amis; l'Européen jaloux,
Au métier des combats plus exercé que nous,
Plus habile en effet, ou plus heureux peut-être,
Dans nos remparts forcés eſt prêt d'entrer en maître:
De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
Et qu'après la conquête elle reſte en vigueur.
Cette Veuve bien-tôt ſe rendra-t-elle au Temple?

LE BRAMINE.

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple.
Tout le peuple s'empreſſe autour de ces lieux ſaints.

LE JEUNE BRAMINE.

Elle va donc mourir! hélas! que je la plains!
Brillante encor d'attraits, & dans la fleur de l'âge,
Ah! qu'il eſt douloureux d'exercer ce courage,
Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
Que la Nature encor ne redemandoit pas!
Des uſages ainſi l'innocence eſt victime;
Ce n'eſt point ſeulement par la haine & le crime,

Que la cruauté règne, & proscrit le bonheur;
C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
De piété, de loix; la coutume bizarre
A sçu légitimer l'excès le plus barbare;
Et par un pacte affreux, le préjugé hautain
A soumis l'être foible au mortel inhumain.
Pour le bonheur commun, ils n'ont point sçu s'entendre:
Au lieu de s'entr'aider par l'accord le plus tendre,
Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter:
Ils ont mis leur étude à se persécuter.
Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires,
Dont le Ciel, en naissant, nous rendit tributaires,
Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits.

LE GRAND BRAMINE.

Entens une autre voix qui te parle & te crie:
Qu'attens-tu de ce monde? Est-ce là ta patrie?
Nous naissons pour les maux, n'en sois point abattu:
Apprens que sans souffrance il n'est point de vertu.
De Brama, dans ce Temple, entens la voix terrible:
Tu deviens sacrilége, & tu te crois sensible.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! si dans d'autres mains ici vous remettiez...

LE GRAND BRAMINE.

Vous êtes le dernier de nos initiés ;
C'eſt à vous au bûcher de guider la victime,
Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
Cet honneur vous regarde ; allez donc aux lieux ſaints
L'attendre, & ſuivre en tout mes ordres ſouverains.
La Loi veut, il ſuffit ; courbez-vous devant elle ;
Soyez humble du moins, ſi vous n'êtes fidèle.

(*Le jeune Bramine ſort.*)

SCENE IV.

UN BRAMINE, LE GRAND BRAMINE, UN OFFICIER DU GOUVERNEUR.

LE GRAND BRAMINE.

QUEL ſujet ſi preſſant vous amène vers nous?

L'OFFICIER.

L'ordre du Gouverneur.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien! qu'annoncez-vous?

L'OFFICIER.

Il penſe, & vous prévient qu'il faut que l'on diffère
L'appareil du bûcher, pour ne pas ſe diſtraire
Du ſoin plus important de défendre nos murs;
Il croit que ces momens ſont déja trop peu ſûrs.
D'ailleurs, vous le voyez, ce Temple, votre aſile,
S'élève entre le Camp & les murs de la Ville;
Du bûcher allumé les feux étincelans,
Brilleroient de trop près aux yeux des aſſiégeans.
Le Gouverneur craindroit une cérémonie,
Qui de l'Européen révolte le génie.

LE GRAND BRAMINE.

Allez, dans un moment je vais l'entretenir.

SCENE V.

LE GRAND BRAMINE ET LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE, *aux Bramines.*

ATTENDRE! différer ce qu'il faut maintenir!
Quel eſt donc ſon deſſein? quand on craint la conquête,
A conſerver nos mœurs eſt-ce ainſi qu'on s'apprête?
De ſa fauſſe prudence il faut nous défier,
Lui-même à mon deſſein je le vais employer.
Oui, quoique dans ce jour le Gouverneur propoſe,
De Brama ſur ces bords ſoutenons mieux la cauſe,
Loin que le Sacrifice en ces lieux attendu,
Pour le Siége un moment doive être ſuſpendu.
Ah! n'eſt-ce pas plutôt par de tels ſacrifices,
Qu'il faut à nos Guerriers rendre les Dieux propices?
Cet uſage établi par la néceſſité,
Par la Religion fut encore adopté,
Et la Loi des Bûchers une fois rejettée,
Où s'arrêteroit-on? Une Coutume ôtée,
L'autre tombe; nos droits les plus ſaints, les plus chers,
Nos honneurs ſont détruits, nos temples ſont déſerts;

Plus la Coutume eſt dure & plus elle eſt puiſſante,
Toujours devant ces Loix de mort & d'épouvante,
Les Peuples étonnés ſe ſont courbés plus bas :
Si ces étranges mœurs n'étoient dans nos climats,
Quel reſpect auroit-on pour le Bramine auſtère ?
Des maux qu'il s'impoſa la rigueur volontaire
Seroit traitée alors de démence & d'erreur ;
Mais quand d'autres mortels, imitant ſa rigueur,
Portent l'enthouſiaſme à des efforts ſuprêmes,
Et ſavent comme nous ſe renoncer eux-mêmes,
Alors le Peuple admire, il adore & frémit ;
L'ordre naît, l'encens fume & l'autel s'affermit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

MADAME! à quelle Loi vous êtes-vous ſoumiſe?
Je frémis d'y penſer!

LA VEUVE.

Reviens de ta ſurpriſe.
Tu naquis dans la Perſe, & ſous un ciel plus doux,
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous.
Mais, Fatime, à ſon ſort Lanaſſa dut s'attendre:
Dans ces tombes de feu d'autres ont ſçu deſcendre;
Je n'en puis être exempte, & ces murs, ces rochers
Sont noircis dès longtemps par les feux des bûchers.

FATIME.

Votre malheur m'accable, & vous ſemblez tranquille.

LA VEUVE.

Mon Epoux ne vit plus; de la terre il m'exile.

FATIME.

Les regrets qu'il vous laisse ont-ils pu dans ce jour,
Jusques-là de la vie éteindre en vous l'amour?
Qu'importe à votre Epoux, à son ombre insensible,
De vos ans les plus beaux le sacrifice horrible,
Autant que vous l'aimiez, s'il vous aimoit, hélas!
Auroit-il exigé?...

LA VEUVE.

Tu ne m'entendois pas:
L'honneur est mon tyran, il asservit mon ame;
Ou vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme,
Je n'ai point d'autre choix; c'est la loi qu'on nous fit.

FATIME.

Elle est injuste, affreuse.

LA VEUVE.

Elle existe, il suffit.

FATIME.

Comment a-t-on souffert cette loi meurtrière?
Quelle femme assez foible y céda la première,

Et prit sur le bûcher de son barbare époux,
Ce parti de douleur, embrassé jusqu'à vous?
L'Epoux traîne à la mort son Epouse fidelle;
Mais lui, lorsqu'il survit, s'immole-t-il pour elle?
Au-delà du tombeau, lui garde-t-il sa foi?
Quel droit de vivre a-t-il, que d'avoir fait la loi?
Sans peine il l'imposa sur un sexe timide,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

LA VEUVE.

Je renonce à la vie, ainsi le veut l'honneur.
Hélas! j'ai renoncé dès long-tems au bonheur;
Tu vois ma destinée & ma douleur profonde:
Lanassa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage & l'hymen, tout est affreux pour moi.

FATIME.

Qu'entens-je? ma surprise égale mon effroi.
Hé quoi! dans votre hymen vous n'étiez point heureuse!

LA VEUVE.

Non, tu ne connois pas mon infortune affreuse.

FATIME.

Au fond de votre cœur, quel désespoir j'ai lu!
Vous me cachez vos pleurs!

LA VEUVE.

Le Ciel n'a pas voulu...

FATIME.

Parlez : quelle douleur trop long-tems renfermée ? ...

LA VEUVE.

Fatime, il eſt trop vrai, j'aimois, j'étois aimée.
Jour ſiniſtre, où du Gange abandonnant les Ports,
Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords.
Vaiſſeau non moins funeſte, où le ſort qui m'accable,
M'offrit, pour mon malheur, un Guerrier trop aimable.
Tu viens de m'arracher le ſecret de mes pleurs,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuſe ! pourquoi dans les mœurs Malabares,
Tous les Européens nous ſemblent-ils barbares ?
Fatime, ah ! que mon père avec un étranger,
Sans violer nos loix, n'a-t-il pû m'engager !
O ! pourquoi força-t-il ſa fille infortunée
A former les liens d'un cruel hymenée ?

FATIME.

Grands Dieux ! Et votre époux vous immole aujourd'hui !
Quoi ! vous ne l'aimiez point, & vous mourez pour lui !
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années ;

Il dévore en un jour toutes vos deſtinées:
Votre bûcher dreſſé ſous cet horrible Ciel,
Va ſervir de trophée aux mânes d'un cruel.
Le ſort vous en délivre, & ſa faveur eſt vaine!

LA VEUVE.

Ta plainte l'eſt bien plus.

FATIME.

Vous redoublez ma peine.
Mais où vit votre amant?

LA VEUVE.

J'ignore ſon deſtin;
Mais je ſçais qu'il m'aima, qu'il deſira ma main,
Qu'il me fut arraché, qu'il fallut me contraindre,
Etouffer un amour que je ne pus éteindre,
Que ce fatal amour, vainement combattu,
Malgré moi ſe réveille, & trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas! ſi j'étois née,
Je ceſſois d'être eſclave, & d'être infortunée:
Celui qui m'eût contraint à paſſer dans ſes bras,
M'auroit laiſſée au moins libre par ſon trépas;
J'aurois eû quelque eſpoir, fut-il imaginaire,
De retrouver un jour celui qui m'a ſçu plaire,

Et cette illuſion, ſoulageant mon ennui,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui, tout m'accable & tout me déſeſpère;
Mes vœux, mes ſouvenirs, une image trop chère,
L'hymen qui m'enchaîna, le nœud qui m'étoit dû,
Et ce que j'ai ſouffert, & ce que j'ai perdu;
Pour celui que j'aimois, lorſque je n'ai pu vivre,
C'eſt un autre au tombeau qu'en ce jour je vais ſuivre:
Je meurs, c'eſt peu, je meurs dans un affreux tourment,
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant.

FATIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

LA VEUVE.

J'en ai trop dit, Fatime.
Excuſe, époux cruel, excuſe ta victime,
Ce cœur toujours ſoumis, quoique tyranniſé,
Suit l'étrange devoir par ta mort impoſé;
Je ne balance point à mourir ſur ta cendre,
N'exige point de moi de ſentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs, qu'il te ſuffiſe, hélas!
Que je te ſois fidelle au-delà du trépas:
Je t'ai fait de ma vie un premier ſacrifice,

Qui de ma mort peut-être égale le ſupplice:
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis,
Et la plainte eſt permiſe à l'état où je ſuis.

FATIME.

Après un tel hymen, quel étrange partage!

LA VEUVE.

Si tu m'aimes encor, laiſſe-moi mon courage,
J'en ai beſoin, Fatime, & n'ai plus d'autre bien.
Mais ne révèle point ce funeſte entretien:
Ah! j'atteſte le Ciel, que j'aurois avec joie
Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoye,
Et qu'on m'eut vue alors, perdant tout ſans retour,
Sans conſulter l'honneur, m'immoler à l'amour.
Du moins celui, Fatime, à qui je fus ravie,
N'eſt pas témoin des maux qui terminent ma vie;
Il ne ſçaura jamais, je meurs dans cet eſpoir,
Ce que m'aura coûté mon funeſte devoir.

FATIME.

Ciel! je vois de ce Temple avancer un Miniſtre;
Je lis la cruauté dans ſon regard ſiniſtre.

SCENE II.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE, FATIME.

FATIME, *au jeune Bramine.*

HÉ bien! qu'annoncez-vous? Sans doute le trépas,
Le deuil & la terreur accompagnent vos pas:
Venez-vous reclamer une affreuſe promeſſe?
Venez-vous de mes bras arracher ma maitreſſe?

LA VEUVE.

Laiſſe-nous.

SCENE III.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE.

LE JEUNE BRAMINE.

JE reçois ainſi des deux côtés
Des reproches cruels & ſi peu mérités.
Vous me croyez, Madame, inhumain, inflexible,
Tandis qu'à notre Chef je parois trop ſenſible.

Ses regards attachés au séjour éternel,
Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel;
Et devant les objets que les Cieux lui retracent,
Les peines de ce monde & la pitié s'effacent:
Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui;
Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui,
J'obéis à mon cœur, & quand je le consulte,
Je ne crois point trahir mon pays, ni mon culte;
Mais sur mes sentimens quel douloureux effort!
C'est moi qui dois, grands Dieux! vous conduire à la mort.
Moi qui rempli d'horreur pour ce barbare office,
Renverserois plutôt l'Autel du sacrifice,
Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
Une aveugle Coutume aura mis sous mes yeux.
Hélas! plus je vous vois, plus mon ame attendrie
Repugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

LA VEUVE.

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi?
Est-ce à vous dans ce Temple à montrer tant d'effroi?
Comment à ces Autels celui qui se destine,
Prend-t-il l'engagement sans l'esprit du Bramine?
Ou comment né sensible, est-on associé
A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié?

LE JEUNE BRAMINE.

Hélas! de ſes deſtins quel mortel eſt le maître!
Je fus infortuné du jour qui me vit naître.
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas,
M'ait ici du Bengale apporté dans ſes bras:
Faut-il avoir ſi-tôt, pour voir votre miſère,
Perdu l'infortuné qui m'a ſervi de père.
Orphelin par ſa mort, à moi-même livré,
Dans ces murs, dans ce Temple à peine ſuis-je entré,
Je trouve donc par-tout un uſage ſiniſtre,
J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le Miniſtre.

LA VEUVE.

Hé! qui vous pourſuivoit?

LE JEUNE BRAMINE.

L'uſage meurtrier,
Qui trois jours fait ſuſpendre aux branches d'un palmier,
Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
Fuit le premier ſoutien de ſon être fragile;
Qu'il refuſe le ſein par trois fois préſenté,
Dans les ondes du Gange il eſt précipité.
J'allois périr! Où vont mes plaintes importunes;
Je ne dois m'attendrir que ſur vos infortunes,

Et c'eſt de mes malheurs que je vous entretiens.

LA VEUVE.

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô Ciel! quelle eſt la deſtinée!
Loin de ces triſtes bords, aux lieux où je ſuis née,
Au tems dont vous parlez, un des miens moins heureux,
Fut proſcrit ſans pitié par cet uſage affreux.
Je vais être à mon tour d'un autre uſage étrange,
Victime au Malabar, comme lui ſur le Gange,
Et nous aurons péri dans des lieux différens,
Mon frère à ſon aurore & moi dans mon printems.

LE JEUNE BRAMINE.

Votre frère, Madame, il périt au Bengale.
Telle étoit dans Ougly mon étoile fatale.

LA VEUVE.

Dans Ougly! quel rapport!

LE JEUNE BRAMINE.

C'eſt-là que je ſuis né.

LA VEUVE.

C'eſt-là que pour ſouffrir le jour me fut donné.

LE JEUNE BRAMINE.

Hé! qui donc êtes-vous?

LA VEUVE.

Lanaſſa fut mon père;

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! ma ſœur!

LA VEUVE.

Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Embraſſe & reconnois ton frère.

LA VEUVE.

Toi, mon frère! ô ſurcroît de rigueur dans mon ſort!
Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort.
Où ſommes-nous? ah! Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Le Ciel ſe manifeſte.

LA VEUVE.

En quel jour nous rejoint la colère céleſte!
Ah! cruel! dont le ſort vient de m'être éclairci,
Rends-moi cet inconnu qui me plaignoit ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Que me dis-tu ?

LA VEUVE.

Vois donc, vois quelle eſt ma miſère !
Tu dois vouloir ma mort ſi tu naquis mon frère.

LE JEUNE BRAMINE.

Moi ! vouloir ton trépas ? quel délire ! ah ! ma ſœur !

LA VEUVE.

Si je le ſuis, commence à me fermer ton cœur.
Le frère exhorte ici la ſœur au ſacrifice ;
Mon honneur & le tien veulent qu'il s'accompliſſe.
Ma famille t'attend autour de mon bûcher ;
Il ne t'eſt plus permis de te laiſſer toucher.
Le droit du ſang n'eſt rien, tu dois être barbare,
Ce qui rapproche ailleurs, eſt ce qui nous ſépare,
L'ordre de la Nature eſt renverſé pour nous :
Et de frère & de ſœur les noms toujours ſi doux,
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous & veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE.

Mes yeux ſont deſſillés, je te dois mon ſecours ;
Je ne connois plus rien que le ſoin de tes jours.

Que m'importent vos Loix? Que me fait votre uſage?
De tout braver pour toi je me ſens le courage;
Tu m'oppoſes en vain l'exemple des cruels,
Qui, pour hâter ta mort, t'aſſiégent aux Autels;
Tu l'as vu, de ta fin la douloureuſe attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçoit d'épouvante,
Et cette humanité dont j'écoutois la voix,
Mêlée au cri du ſang auroit perdu ſes droits!
Si l'homme a ſur ces bords renverſé la Nature,
Rétabliſſons pour nous la Loi qu'il défigure:
Non, ce n'eſt pas à moi, ſans doute, après mon ſort,
A devoir reſpecter des Coutumes de mort.
Si j'ai penſé jadis périr loin de ces plages,
Victime comme toi des barbares uſages,
De malheurs entre nous cette conformité,
Va, ne me permet point l'inſenſibilité.
Je ne ſuis point ce frère inflexible & barbare,
Qu'endurciſſent nos mœurs, que la démence égare;
Je ſuis par la Nature un cœur ſimple entraîné,
Je ſuis le frère enfin que le Ciel t'a donné.

LA VEUVE.

Ta ſenſible amitié me rend, ô mon cher frère!
Le jour plus déſirable & ma fin plus amère,

Crois qu'il m'en coûte assez dans mes vives douleurs,
Pour combattre le sang, ma tendresse & tes pleurs:
Mais que sert en ce jour qu'une sœur te revoye?
J'appartiens à la mort qui reclame sa proye;
De ton cœur attendri vois mieux l'illusion,
Changeras-tu l'usage ou bien l'opinion?
Si j'évite la mort, la honte est mon partage,
Et de ma lâcheté ton opprobre est l'ouvrage;
Plus je te fuis & moins tu te dois attendrir,
Moins tu dois balancer à me laisser mourir:
Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'oses-tu m'annoncer?

LA VEUVE.

Viens, suis mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Arrête.

LA VEUVE.

De ta douleur sans fruit veux-tu donc m'accabler?

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi! tant de fanatisme a-t-il pu t'aveugler?

LA VEUVE.

La honte que je crains peut-elle être bravée?

LE JEUNE BRAMINE.

Dois-je me plaindre au Ciel de t'avoir retrouvée?

LA VEUVE.

Sois aujourd'hui mon frère en me laiſſant mon ſort.

LE JEUNE BRAMINE.

Ceſſe d'être ma ſœur ſi ce nom veut ta mort.
Attends du moins, attends d'un eſprit plus tranquille,
Que la guerre ait fixé le ſort de notre Ville,
Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,
Ce droit de vivre, enfin, te puiſſe être rendu.

LA VEUVE.

Et ſi l'Européen ſuccombe ſous nos armes,
J'aurai donc laiſſé voir ma foibleſſe & mes larmes?
Et pour en avoir cru ta douleur au haſard,
Je n'en mourrois pas moins & je mourrois trop tard!
Si je tarde d'un jour je perds mon ſacrifice,
Au lieu d'un dévouement, ma mort n'eſt qu'un ſupplice.
J'ai promis, en un mot: je ne puis déſormais,
Sans me déshonorer, recourir aux delais,

Et

Et d'une mort enfin que la gloire eût suivie,
Je paroîtrois indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE.

Hé bien! ma sœur, hé bien! terminons ce débat,
Change de destinée en changeant de climat;
Ces effroyables mœurs parmi nous consacrées,
Ce devoir que tu fuis ne tient qu'à nos Contrées;
Fuyons l'Inde, & si loin que de féroces Loix
Ne puissent jusqu'à nous faire entendre leur voix:
Nous n'avons, de tes jours pour ne rendre aucun compte,
Qu'à mettre l'Océan entre nous & la honte.
Contre l'opinion dans des climats plus doux,
Il est, si tu le veux, des asiles pour nous:
Là nous suivrons ces mœurs à jamais conservées,
Que chez tous les humains la Nature a gravées,
Ces vrais devoirs sentis & non pas convenus,
Immuables par-tout, & par-tout reconnus,
Loix que le Ciel, non l'homme, à la terre a prescrites,
Et qui n'ont ni les tems, ni les mers pour limites.

LA VEUVE.

De quel frivole espoir ton cœur est animé!
Comment quitter ces bords? l'Univers m'est fermé;
Si tu veux m'arracher à ce climat funeste,

Empêche donc qu'auſſi ma mémoire n'y reſte,
Qu'elle n'y reſte infâme ; empêche ſur ce bord
Que ma famille entière, à qui je dois ma mort,
N'oſant lever les yeux, & jamais conſolée,
Dans ſon propre pays ne ſe trouve exilée ;
Que vengeant mon Epoux, un peuple furieux
Ne me laiſſe en partant ſes clameurs pour adieux,
Et qu'une telle image attachée à ma fuite,
Ne me ſuive par-tout où tu m'aurois conduite.

LE JEUNE BRAMINE.

Pourſuis, reſpecte encore une homicide Loi,
Crains l'époux comme un Dieu prêt à tonner ſur toi.
Hélas ! moi ſeul des tiens je t'aime & je te reſte,
Je ne te ſuis connu que de ce jour funeſte ;
De l'horreur de ton ſort ton frère a beau ſouffrir,
Non, cruelle ! il n'a pas le droit de t'attendrir ;
Mais j'ai celui du moins, dans ce péril extrême,
D'oſer te ſecourir contre ton aveu même.
Tu me parles d'honneur ! le mien eſt de quitter
Ces profanes Autels que je dois déteſter ;
J'y vais reſter encor pour te ſauver la vie ;
Mais une fois ici mon attente remplie,
Il n'eſt mer, ni déſert, ni climat ſi lointain,
Qui me ſépare aſſez de ce Temple inhumain.

SCENE IV.

LA VEUVE, *ſeule.*

QUEL eſt donc ſon projet? que va-t-il entreprendre?
Des ſoins de ſa tendreſſe aurois-je à me défendre?

SCENE V.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

AH! Madame! une trève avec ces Etrangers
Arrête le carnage & ſuſpend les dangers;
Il eſt vrai qu'on la borne au cours d'une journée;
Mais j'en ai plus d'eſpoir, plus la trève eſt bornée,
Dans nos murs la terreur & le trouble eſt par-tout,
Et ſans doute à céder l'Indien ſe réſout.
Le Général François, ſans dépouiller l'audace,
Avec le Gouverneur traite devant la Place,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plutôt
La Ville doit ſe rendre ou s'attendre à l'aſſaut.

Et prête à voir changer la Loi qui vous accable,
Vous précipiteriez votre fin déplorable!
Vous n'en pouvez douter, Madame, vous vivrez
Du moment qu'aux François ces murs seront livrés.
Mais quel trouble nouveau vous presse & vous domine?
Sans doute l'entretien de ce jeune Bramine,
Qui dans la fleur des ans porte un cœur si cruel,
Jette dans votre esprit ce désespoir mortel.

LA VEUVE.

Ah! tu ne connois pas.... cache bien ce mystère;
Fatime, qui l'eût crû! ce Bramine est mon frère,
Oui, je l'ai retrouvé dans ce Temple de mort;
Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

FATIME.

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrances;
De vos autres parens les barbares instances,
L'emportent dans ce cœur tristement affermi,
Un frère en vain vous aime!

LA VEUVE.

Hélas! j'aurois gémi
De marcher au bûcher conduite par un frère,
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire:

Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le cœur;
Sensible, il me déchire, il veut mon déshonneur;
Telle est ici ma gloire & cruelle & bisarre,
Qu'il en est l'ennemi pour n'être point barbare.
N'étoit-ce point assez qu'il me fallût bannir
De mon ame attendrie un trop cher souvenir,
Sans avoir à combattre encor dans ma misère,
La voix de la Nature & les secours d'un frère?

FATIME.

Hé! pourquoi vous tracer sous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abréger vos malheurs?
Pourquoi désespérer? tout vous presse de vivre,
La trêve qu'en ces lieux la conquête peut suivre,
Un frère retrouvé; le dirai-je! un espoir
Plus cher à votre cœur & qu'il peut concevoir.
Hé! qui sçait, dans le Camp s'ils n'ont pas connoissance
De cet Européen dont vous pleurez l'absence?

LA VEUVE.

Je sçaurois son destin!... Dieux! quel espoir m'a lui!
Heureuse Lanassa! tu pourrois aujourd'hui!...
Mon ame en ces moments ouverte à l'espérance,
Chancelle en son dessein & perd de sa constance.

Moi, je m'immolerois, quand pouvant être à moi
Il me conſerveroit ſon amour & ſa foi?
Moi, libre déſormais d'un funeſte hymenée,
Maitreſſe de ma vie & de ma deſtinée?...
Fatime, où m'égaré-je? Ai-je donc oublié?....
Quel ſonge vient m'offrir ton aveugle amitié!
A quel eſpoir trompeur ton zèle me rappelle!
Tu veux me conſoler? tu m'accables, cruelle!
L'inéxorable honneur tient mon cœur engagé;
Pour être ſuſpendu, mon ſort n'eſt point changé.
Reſpecte en ces moments ma conſtance, ma gloire,
Ma réſolution, enfin, laiſſe-moi croire,
Aſſure-moi plutôt que ce jeune François,
Amon amour, à moi, fût ravi pour jamais;
Epargne-moi le trouble où ſon ſeul nom me jette,
Qu'il ignore mon ſort, & je meurs ſatisfaite.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

LA Trève que je viens d'accorder à la Ville,
A nos Guerriers ici laiſſe un accès facile;
Hors des murs ce parvis & ce Temple bâtis
Sont un lieu de franchiſe ouvert aux deux Partis.
La foi de l'Indien ne peut m'être ſuſpecte,
Et la guerre a des loix que par-tout on reſpecte.

L'OFFICIER.

Je ſçais que de ce Temple à Brama conſacré,
L'honneur a fait pour nous un aſyle aſſuré;
Mais par le Gouverneur la trève demandée,
Seulement pour un jour, lui vient d'être accordée.

Un jour ſuffira-t-il pour enlever les corps
Des Guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords,
Indiens ou François, victimes du carnage,
Sans ſépulture encor ſur ce triſte rivage?

LE GÉNÉRAL.

En mettant à la trêve un terme auſſi prochain,
En menaçant ces murs de l'aſſaut pour demain,
Je ſers les Aſſiégés, & pour eux je profite
Des extrêmités même où leur Ville eſt réduite.
Déja de trop de ſang ce rivage eſt baigné,
Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelqu'avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre,
Compenſe-t-il les maux qu'elle apporte à la terre?
A regret cependant, je vois ce Peuple entier,
En Eſclave aſſervi par le Bramine altier;
Son art eſt d'échauffer les eſprits en tumulte,
Et de les allarmer ſur les mœurs, ſur le culte;
Je les ai raſſurés: ils ont ſçu que mon Roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi,
Qu'il n'eût rien dans leurs Loix qu'il veuille qu'on renverſe
Qu'il ne veut ſeulement, pour les ſoins du Commerce,
Qu'un Port, où ſes Vaiſſeaux partis pour l'Indoſtan,
Puiſſent ſe repoſer ſur le vaſte Océan.

Mais apprends ſur ces bords quel autre ſoin m'amène,
Que j'aime, que j'adore une jeune Indienne ;
Que trois ans ſont paſſés, depuis qu'en ces climats,
Un Voyage entrepris me fit voir tant d'appas ;
Que dans ces mêmes murs, malgré l'uſage auſtère,
Je la vis quelquefois de l'aveu de ſon père ;
Que je lui plûs, qu'épris du plus ardent amour,
Je conçus le projet de l'épouſer un jour ;
Que je vis vers moi ſeul ſa jeune ame entraînée,
Du moins avec tout autre éluder l'hymenée ;
Qu'en France rappellé par les lettres des miens,
Je partis éperdu, j'emportai mes liens,
Et que ſi j'ai brigué l'honneur de l'entrepriſe,
Par qui cette Cité nous doit être ſoumiſe :
Ce fut encore, ami, pour revoir un ſéjour,
Où j'étois en ſecret rappellé par l'amour.
Mais c'eſt trop t'arrêter, cours, informe-toi d'elle ;
Son nom eſt Lanaſſa ; j'attends tout de ton zèle.

L'OFFICIER.

Mais au ſein de ces murs il faudroit pénétrer,
Par les loix de la guerre on n'y ſauroit entrer :
Comment puis-je ſavoir?....

LE GÉNÉRAL.

Même hors de la Ville
Tu peux t'en informer, & c'eſt un ſoin facile ;
Va, ne perds point de tems pour en être éclairci,
Il ſuffira pour toi de la nommer ici,
La caſte dont elle eſt, dans l'Inde eſt la première,
Et met avec ſon nom ſes deſtins en lumière.

(*L'Officier ſort.*)

SCENE II.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *ſeul.*

TOI que le Ciel dérobe encore à mes regards,
Ma chère Lanaſſa ! vis-tu dans ces remparts ?
As-tu pu reſter libre ? Un cruel hymenée,
Sous ſon joug, malgré toi, t'auroit-il enchaînée ?
Pardonne, ô mon Pays, ſi je donne en ce jour
Parmi les ſoins guerriers, un moment à l'amour.
Pardonne, Lanaſſa, ſi troublant ton azile,
Je viens porter la flamme & le fer dans ta Ville ;
Plains-moi ſans me haïr ; les ordres de mon Roi,
L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCENE III.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

HÉ bien! quel eſt ſon ſort & que viens-tu me dire?
Sçais-tu ſi Lanaſſa?...

L'OFFICIER.

Je n'ai pu m'en inſtruire.

LE GÉNÉRAL.

Qui peut donc t'arrêter?

L'OFFICIER.

Un ſpectacle d'horreur,
Que du cruel Bramine apprête la fureur;
Le Peuple dont la foule inonde ce rivage,
De tout autre chemin m'a fermé le paſſage.

LE GÉNÉRAL.

Comment! explique toi, parle?

L'OFFICIER.

En ces mêmes lieux,
Seigneur, le croirez vous? dans une heure, à nos yeux,
Ciel! une Veuve au gré de leur féroce attente,
Dans des feux dévorants va se plonger vivante.
La Coutume l'ordonne & soutient sa vertu;
Elle suit son époux....

LE GÉNÉRAL.

Ah! Dieu! que me dis-tu?

L'OFFICIER.

Dans le Temple déja la victime est entrée;
Cette Cérémonie effroyable & sacrée
Est une Fête aux yeux de ce Peuple insensé,
Qui croit voir un Autel dans le bûcher dressé.
Les riches ornements dont la Veuve se pare
Avant que de marcher à cette mort barbare,
L'or & les diamants, les perles, les rubis,
Dont le pompeux éclat relève ses habits,
Offrande à ces Autels, & butin du Bramine,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine;
C'est le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatisme & de la cruauté.

LE GÉNÉRAL.

Et la Religion consacre leur furie!
Nous pourrions, nous, François, souffrir leur barbarie?
Elle iroit à la mort & j'en serois témoin?

L'OFFICIER.

Pardonnez, si par vous chargé d'un autre soin....

LE GÉNÉRAL.

Oublions mon amour, l'humanité m'appelle,
Ces moments sont trop chers, sont trop sacrés pour elle,
De ma défense, ami, l'infortune a besoin,
Voler à son secours, voilà mon premier soin.
Et j'atteste le Ciel & ce cœur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER.

Hé! que prétendez-vous?
Que pouvons-nous pour elle? & quels droits avons-nous?
Comment du fanatisme écarter les injures?

SCENE IV.

LE GRAND BRAMINE, *ſuivi de ſes Bramines*, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LES DEUX OFFICIERS FRANÇOIS.

LE GRAND BRAMINE.

SUPERBE Européen, quels ſont donc ces murmures!
De l'Epoux qui n'eſt plus cet hommage attendu,
Ce digne Sacrifice eſt preſque ſuſpendu!
Au mépris de la trève on répand les allarmes,
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes!
Sans reſpect pour le Temple, en ce parvis ſacré,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL.

Ah! je les reconnois au vœu qui les enflamme!

LE GRAND BRAMINE.

Tu leur donnois cet ordre!

LE GÉNÉRAL.

Il étoit dans leur ame.
Cours, ſuſpends en mon nom les tranſports des François,
Qu'ils n'entreprennent rien, ils ſeront ſatisfaits.

SCENE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

BARBARE, il eſt donc vrai, ces mœurs abominables
Que les Européens traitent encor de Fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocité,
C'eſt toi qui les maintiens par ton autorité!
Des Temples protecteurs les enceintes tranquilles,
Aux malheureux Mortels doivent ſervir d'aziles;
Les Miniſtres des Cieux ſont des Anges de paix,
Il ne doit de leurs mains ſortir que des bienfaits:
C'eſt par l'heureux emploi de conſoler la terre,
Qu'ils honorent le Temple & leur ſaint Miniſtère,
Et que le Sacerdoce auguſte & reſpecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité.
Et toi honte des Dieux qu'ici tu repréſentes,
Ne levant vers le Ciel que des mains malfaiſantes!
Tu fais des cruautés une Loi de l'Etat,
Et l'appanage affreux de ton Pontificat!

C'eſt au pied des Autels que les bûchers s'allument;
Qu'on livre la victime aux feux qui la conſument;
Des Prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux!
L'encenſoir eſt ici dans la main des Bourreaux!
Ainſi donc, d'un œil ſec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme!
Ton oreille entendra les cris de ſa douleur!
Je ne la connois point, je connois ſon malheur,
Je connois la pitié; mon cœur eſt né ſenſible
Autant qu'on voit le tien ſe montrer inflexible;
Dans l'excès des tourments elle eſt prête à périr;
Contre vos mœurs & toi je viens la ſecourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur ſtupide,
Qui force en ces climats la Femme au ſuïcide,
Et faire dire un jour à la poſtérité,
Montalban, ſur ces bords, fonda l'humanité.

LE GRAND BRAMINE.

Quelle eſt donc ton audace?

LE GÉNÉRAL.

Apprends à nous connoître.

LE GRAND BRAMINE.

Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître?

LE

LE GÉNÉRAL.

Je parle en homme.

LE GRAND BRAMINE.

Et moi comme organe des Cieux;
Comme un Prêtre, un Mortel inſpiré par ſes Dieux.

LE GÉNÉRAL.

Tes Dieux t'exciteroient à tant de barbarie!

LE GRAND BRAMINE.

Quel es-tu pour juger des mœurs de ma patrie,
Pour vouloir renverſer & plonger dans l'oubli
Sur des ſiècles ſans nombre un uſage établi?
Crois-tu déraciner de ta main foible & fière
Cet antique Cyprès qui couvre l'Inde entière?

LE GÉNÉRAL.

J'y porterai la hache.

LE GRAND BRAMINE.

Et l'effort ſera vain;
Le tems autour de l'arbre a mis un triple airain.

LE GÉNÉRAL.

Dis autour de ton cœur: plus l'uſage eſt antique,
Plus il eſt tems qu'il ceſſe, & plus, cœur fanatique,
Tu devrois commencer à ſentir les remords
Qu'avant toi tes pareils n'ont point eûs ſur ces bords.

Barbare! de quel nom faut-il que je te nomme?
Toi Prêtre! toi Bramine! & tu n'es pas même homme!
La douce humanité, plus inſtinct que vertu,
Ce premier ſentiment qui ne s'eſt jamais tû,
Né dans nous, avec nous, & l'ame de notre être,
Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnoître!
De quel ſouffle, en naiſſant, fus-tu donc animé?
Quel monſtre, ou quel rocher dans ſes flancs t'a formé?
Tu n'as donc, malheureux, jamais verſé de larmes!
De l'attendriſſement jamais ſenti les charmes!
Il m'a fallu venir ſur ces bords révoltans,
Pour t'apprendre qu'il eſt des cœurs compatiſſants.
Je te rends grace, ô Ciel! dont la voix tutelaire
M'appelloit dans ce Temple, ou plutôt ce repaire;
Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains,
Vos infâmes bûchers par moi ſeront éteints.

LE GRAND BRAMINE.

Eteindras-tu l'amour? éteindras-tu le zèle,
Le courage fondé ſur la ba[illegible] immortelle
De la Religion qui confond dans ces lieux
Le reſpect de l'Epoux & le reſpect des Dieux?
Un généreux amour conſervé dans les ames,
De la mort parmi nous fait triompher les Femmes;

Si de ce dévouement leur grand cœur eſt jaloux,
Crois-tu que nous ſoyons plus indulgens pour nous?
Sçais-tu pourquoi je ſuis le premier des Bramines?
Je parvins à ce rang par des chemins d'épines;
J'ai déchiré ce ſein de bleſſures couvert,
Sans courir à la mort, j'ai fait plus, j'ai ſouffert.
Quant à la Loi cruelle où la Veuve eſt ſoumiſe,
Autant que la raiſon, l'équité l'autoriſe.
Les Femmes autrefois, ne l'as-tu point appris?
Hâtoient par le poiſon la mort de leurs maris.

LE GÉNÉRAL.

Non, je ne te crois pas; ces Epouſes fatales,
L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles.
Le crime ſur la terre eſt toujours étranger,
Comme tous les fléaux il n'eſt que paſſager;
C'eſt le premier bourreau des cœurs dont il s'empare,
La Femme eſt moins cruelle, & toi ſeul es barbare.
Ecoute; vos bûchers, vos ſpectacles d'horreur,
N'ont que trop juſtement excité ma fureur,
Je marche dans ces lieux ſur des monceaux de cendre,
De l'indignation je n'ai pu me défendre:
Mais ſonge que demain ces remparts ſous nos coups,
Peut-être vont tomber, & la Ville être à nous.

Prends un peu de nos mœurs ; ſi tu n'es pas ſenſible,
Ne ſois pas inhumain, l'effort n'eſt pas pénible ;
Trop ſûr que tu dois l'être en ces funeſtes lieux,
Qu'on n'y ſouffrira plus un uſage odieux :
De celles qu'opprimoit votre Loi meurtrière,
Souffre au moins qu'aujourd'hui je ſauve la dernière ;
Que dis-je ? applaudis-toi, quand je lui tends la main,
Laiſſe-là ta Coutume, il s'agit d'être humain.

LE GRAND BRAMINE.

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre,
Qu'aſſez lâche aujourd'hui pour conſentir à vivre,
Elle aille ſous ſes pieds diſperſer ſans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.
A-t-elle un père, un frère ? hé bien ! de la Nature
Leur juſte fermeté fait taire le murmure ;
A leur exemple ici ſois donc moins effrayé,
Ils domptent la Nature, étouffe la pitié.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tyran ! je vois trop que ton ame inflexible,
A toute émotion veut être inacceſſible ;
Je vois trop dans ce Temple ouvert au préjugé,
Ton endurciſſement en ſyſtême érigé ;
Puiſque rien ne fléchit ton cruel caractère,

Ce que ma voix n'a pu, nos armes le vont faire,
Et l'Inde, malgré toi, verra marquer mes pas,
Par cette humanité que tu ne connois pas.
Je jure ſur ce fer, ce fer que mon courage
Ne ſçauroit employer pour un plus digne uſage,
Je jure dans ce Temple où tu répands l'effroi,
De ſauver la victime & d'abolir ta Loi.

SCÈNE VI.

UN BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

UN BRAMINE.

LA Veuve a depouillé dans l'enceinte ſacrée
Les pompeux ornemens dont elle étoit parée,
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les Offrandes.

LE GRAND BRAMINE.

Sortons.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez, inhumains!
Il n'eſt point de moyens qu'en ces lieux je n'employe;
Oui, dès ce moment même, il faut que je la voye.

LE GRAND BRAMINE.

Modère ce tranſport & quitte cet eſpoir;
Se ſouſtraire aux regards, eſt pour elle un devoir:
Jamais un Etranger ne peut approcher d'elle;
Et dans la ſolitude où ce moment l'appelle,
Des expiations, des ſoins religieux
Dérobent même encor ſa préſence à nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne mourra point: malgré ton artifice,
Je ſçaurai la ſouſtraire aux horreurs du ſupplice.
Tyran d'un ſexe foible! ah! tu ne ſçais donc pas
Combien il nous eſt cher & dans tous les climats!
Nos Chevaliers François remplis du même zèle,
Mille fois en champ clos vengèrent ſa querelle;
Même ſans le lien des amoureux penchans,
Nous ſauvâmes ſa vie ou ſa gloire en tout tems.

LE GRAND BRAMINE.

Et c'eſt où je t'arrête; oui, c'eſt ſa gloire même,
Qui de mourir ici lui fait la Loi ſuprême.
Penſes-tu qu'oubliant tout ce qu'elle ſe doit,
Pour l'intérêt de vivre, elle en perde le droit?
Elle a promis ſa mort, la pitié qui te preſſe
Ne peut rien ſur ſon ame & rien ſur ſa promeſſe.

Loin de plaindre ſon ſort, admire ſon grand cœur ;
Ne le ſoupçonne point de foibleſſe ou d'erreur ;
L'honneur engage enfin cette Epouſe fidelle :
Quand je te céderois, tu n'obtiendrois rien d'elle.

SCENE VII.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

L'OFFICIER.

J'ACCOURS vers vous Seigneur ; ah! ſçavez-vous les vœux,
Les ſoins du Gouverneur & des complots affreux ?

LE GÉNÉRAL.

Précipiteroit-on cet appareil tragique ?

L'OFFICIER.

O ſuperſtition ! l'Indien fanatique
Ne demandoit la trève en ces funeſtes lieux,
Que pour favoriſer un ſpectacle odieux,
Pour laiſſer au Bramine impunément barbare,
Le loiſir d'artiſer le bûcher qu'il prépare.

LE GÉNÉRAL.

J'apprêtois ce triomphe au Bramine endurci !
Pour la faire périr on me jouoit ainſi !

Ah! d'indignation tout mon cœur ſe ſoulève.
Retournons vers mon Camp, & que la guerre achève
De purger ces climats d'un Peuple auſſi pervers,
Allons: les perdre, amis, c'eſt ſervir l'Univers....
Mais la trève ſubſiſte, & ma foi n'eſt point vaine,
L'honneur me tient auſſi dans ſa funeſte chaîne,
Et ſa Loi tyrannique accable en même-tems
L'innocence qui ſouffre, & moi qui la défens.
Que je tienne à l'honneur, l'humanité murmure;
Que je veuille être humain, il faut être parjure;
Que dis-je? exterminer cette triſte Cité,
Tout un Peuple, eſt-ce là ſervir l'humanité!
Non; du lâche Bramine & de ſon artifice,
J'ai peine à croire encor le Gouverneur complice,
De tant de perfidie il n'a pu ſe noircir;
Près de lui, ſans tarder, courons nous éclaircir;
J'attends un autre ſoin de l'honneur qui l'anime:
Le nôtre eſt de défendre un ſexe qu'on opprime.
Viens donc, & prévenant de féroces excès,
Servons les malheureux & montrons-nous François.

Fin du Troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, *ſeule, vêtue de lin.*

VOILA donc mon deſtin! voilà donc mon partage!
J'achèverai de vivre à la fleur de mon âge.
Le Ciel me rend un frère, & c'eſt dans ces momens
Qu'il faut que je m'arrache à ſes embraſſemens;
Et je n'en puis goûter l'émotion ſi douce:
La Nature m'attire & l'honneur me repouſſe.
Une autre voix me charme & m'accable à ſon tour;
Victime de l'hymen, victime de l'amour,
Il me faut renfermer cette ſecrette flâme,
Ce profond ſentiment qui maitriſe mon ame;
Et la mort dans le cœur, marcher le front ſerein
Au bûcher où m'entraîne un Epoux inhumain.
Il ſemble à mes douleurs, que ſa rigueur extrême,
Une ſeconde fois m'arrache à ce que j'aime.

Il a fait tous mes maux, & je dois aujourd'hui
Paroître heureuſe encor de m'immoler pour lui :
Ma deſtinée entière eſt-elle aſſez cruelle !
O toi que j'adorai, toi qu'envain je rappelle,
Toi dont le ſouvenir ſi cher à mon amour,
M'aida dans mes ennuis à ſupporter le jour,
De tout ce que j'aimois ſans retour ſéparée,
Par ta fatale abſence au déſeſpoir livrée,
Aide-moi maintenant à quitter ſans effroi
Ce jour que Lanaſſa n'eût aimé que pour toi.

SCENE II.

LE GRAND BRAMINE, LA VEUVE.

LE GRAND BRAMINE.

LA parole, Madame, à vos parens donnée,
Ne laiſſe aucun retour à votre âme enchaînée.
Au ſang dont vous ſortez votre vertu répond ;
Et ſi j'en crois la paix qu'on voit ſur votre front,
Vous chériſſez ſans doute une promeſſe auſtère,
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
Votre ame a déja pris, dans ſes devoirs preſſans,
Un courage au-deſſus des révoltes des ſens ;
Elle s'élance aux Cieux, où pure & ſans mélange,

Sa ſource fût cachée avec celle du Gange.
Si vous quittez la vie & ſes vaines douceurs,
Vous honorez nos Loix, vous conſacrez nos mœurs;
Vous en raffermiſſez les profondes racines;
Vous tranſmettez l'exemple à d'autres héroïnes;
Vous conſervez l'honneur de ceux qui vous ſont chers;
Du bûcher vous règnez juſques ſur les Enfers,
Et ſi pour expier juſqu'aux moindres ſouillures,
Votre époux eſt tombé dans ces lieux de tortures,
Votre mort le rachète, & votre dévouement,
En un bonheur ſans fin va changer ſon tourment.
C'eſt peu de joindre ici votre image aux Statues
De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues;
Tandis que votre nom ſur la terre vivra,
Du Pays Malabare aux ſommets d'Eſwara,
Dans des Aſtres ſereins vous rejoindrez ces Veuves,
Qui de la foi promiſe ont ſçu donner ces preuves,
Et qui pour leurs Epoux n'ont pas cru dans le Ciel
Trop payer de leur mort un repos éternel.

LA VEUVE.

Sans ſçavoir par quels biens un Dieu juſte répare
Les horreurs de la mort que la Loi me prépare,
Et ſans vouloir chercher, par un ſoin ſuperflu,
Quel ſera mon deſtin dans un monde inconnu,

Je me ſacrifierai, puiſqu'enfin tout l'exige,
La Loi, l'honneur des miens, mon propre honneur; que dis-
Le dégoût de la vie eſt au fond de mon cœur;
Je ne reproche aux Dieux que leur trop de rigueur;
Hélas! en prononçant ma ſentence mortelle,
Ils pouvoient m'accorder une fin moins cruelle,
Et s'ils vouloient ma mort à l'âge où je me voi,
En charger la Nature & non pas votre Loi.
J'aurois pu différer d'un an mon Sacrifice;
Mais j'ai craint des ſoupçons l'ordinaire injuſtice,
J'ai craint que l'on n'ôſât, ſur ce retardement,
Du refus de mourir m'accuſer un moment.
Et puiſque dans mon cœur j'étois déterminée
A ſubir cette mort où je ſuis condamnée,
J'ai mieux aimé courir au-devant du trépas,
Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
Je ne fais qu'un ſeul vœu du fond de cet abîme,
C'eſt d'être de l'honneur la dernière victime,
Et que l'humanité dont il bleſſe les loix,
Reprenne en ces climats ſon empire & ſes droits.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'oſez-vous ſouhaiter? qu'avez-vous dit, Madame?
Etouffez un tel vœu dans le fond de votre âme.
L'humanité! foibleſſe! impuiſſance du bien,

Des Mortels corrompus chimérique lien!
Ce vœu trop indiſcret dont votre ame eſt ſéduite,
De votre ſacrifice affoiblit le mérite;
Mais je vous connois mieux, de vous-même jamais
Vous n'auriez pû former ces aveugles ſouhaits.
Ces fiers Européens, juſqu'en nos Eſprits même
Ont ſoufflé le poiſon de leur lâche ſyſtême;
Mais plus ces Etrangers nous infectant d'erreurs,
Veulent nous inſpirer leur doctrine & leurs mœurs,
Plus il faut par l'éclat des exemples ſublimes,
Combattre & repouſſer de funeſtes maximes:
D'une ame haute & ferme au-deſſus de ſon ſort,
Telle enfin que la vôtre, on attend cet effort.
Songez-en ces momens que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

SCENE III.

LA VEUVE, *ſeule.*

OU fuir? où me ſauver d'un horrible trépas?
La flâme me pourſuit, je la vois ſous mes pas,
Je la ſens.... Que de maux avant de ceſſer d'être,
Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître?

SCENE IV.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ACCOURS vers toi, ma sœur, tu vas changer de sort ;
Connois mon espérance & renonce à la mort.
Du Chef des assiégeans la généreuse envie,
Auprès du Gouverneur hautement t'a servie.
Tu vivras, il l'exige ; un Dieu consolateur,
De ce vaillant Guerrier fait ton libérateur.

LA VEUVE.

Il ne s'informoit point quelle étoit la victime ?

LE JEUNE BRAMINE.

Non ; l'humanité seule & l'inspire & l'anime.
Avec quelle chaleur sa pitié, son courroux,
Son indignation éclatoit devant nous !
Il n'auroit point montré d'ardeur plus véhémente
Pour défendre une Sœur ou sauver une Amante.
A de si beaux transports je brûlois d'applaudir ;
Mais aux yeux du Bramine à ce point m'enhardir,

C'étoit faire à des cœurs dont le mien ſe défie,
Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
Qu'il eſt dur de cacher la pitié dans ſon ſein,
Et de diſſimuler pour paroître inhumain !
Hélas ! l'Européen ne pouvant me connoître,
Me voyoit du même œil qu'il voyoit le Grand-Prêtre.
Ah ! combien j'en ſouffrois ! Il court au Gouverneur;
A te ſauver la vie, il a mis ſon honneur,
Et ſans tes ſurveillans, dans ſa fureur extrême,
Il viendroit en ce lieu t'en arracher lui-même.

LA VEUVE.

Ah ! détourne ſes pas; tu connois trop la Loi,
Il ne peut en ces lieux paroître devant moi ;
Les yeux d'un Etranger ſouilleroient la victime,
De ſa ſeule préſence on me feroit un crime;
Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il ſoit mon ſoutien,
Ton intérêt pour moi t'exagère le ſien.
Il a pris ma défenſe, il ſuivoit dans ſon zèle
Un premier mouvement de pitié naturelle ;
Mais cet Européen envoyé par ſon Roi,
N'a-t-il pas d'autres ſoins que de penſer à moi?
Peut-il prendre ma cauſe & ne pas me connoître?
(*à part.*)
D'ailleurs puis-je accepter? Un ſeul mortel peut-être.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ai vu l'inſtant, te dis-je, où pour l'humanité,
Des Loix de l'honneur même il ſe fût écarté.
Oui, prêt à tout ôſer, prêt à rompre la trève,
Plutôt que de ſouffrir que ton bûcher s'élève.
Aux tranſports vertueux de ſa noble fureur,
Je prenois l'Inde entière & nos Loix en horreur.

SCENE V.

FATIME, LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

FATIME.

VOUS n'avez point, Madame, à craindre la préſence
Du Chef des aſſiégeans qui prend votre défenſe,
Et n'ayant pu vous voir, ni même l'eſpérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer;
Mais contre la rigueur d'un uſage barbare,
Trop hautement, pour vous, ce Guerrier ſe déclare.
Ce Héros dans ces lieux n'eſt point en ſûreté:
J'ai vu le fanatiſme & ce Peuple irrité;
Le Bramine jaloux de garder ſa victime,
Contre cet Etranger lui-même les anime;

Il

Il le peint dans nos murs comme un monſtre odieux,
L'ennemi de nos Loix, l'ennemi de nos Dieux;
Je crains de ces clameurs quelque ſuite ſanglante.

(*Au jeune Bramine.*)

Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous préſente,
Ou les ſoins du Guerrier qui vous ſert aujourd'hui,
Peut-être vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE.

Hé quoi! malgré la trève, il périroit, Fatime!
J'ai trop tardé, ſans doute, à livrer la victime.
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME.

O Ciel! qu'allez-vous faire?

LE JEUNE BRAMINE.

Et je le ſouffrirois!

LA VEUVE.

Voyez à quels périls mon intérêt l'expoſe.
Il peut perdre la vie, & j'en ſerois la cauſe.
Je crains pour moi l'appui qu'il daigne me prêter:
Quelque ſoit ſon ſecours, je n'en puis profiter;
Mais ſi je me dérobe aux ſoins de ſon courage,
Je dois le garantir d'un Peuple qui l'outrage;

De tous ces furieux détourner le poignard,
Et mettre entr'eux & lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE.

Ton danger fait le sien : ma sœur, consens à vivre,
Et ce Peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

LA VEUVE.

Mon trépas le sert mieux & je cours à la mort,
Autant pour le sauver, que pour remplir mon sort.
On ne me verra point en prolongeant ma vie,
Favoriser moi-même une aveugle furie ;
Oui, mon cœur va répondre à la grandeur du sien :
Je vole à son secours comme il voloit au mien.

SCENE VI.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

LE JEUNE BRAMINE.

NE l'abandonnez pas : pour chercher le Grand-Prêtre,
Le Général François ici va reparoître ;
J'attendrai ce Guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il dissimule encor pour ma sœur & pour lui.

SCENE VII.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

AINSI le fanatisme aveugle ses victimes.
Héroïque Mortel, plein de transports sublimes,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
Le généreux appui que tu veux nous prêter !

SCENE VIII.

LE JEUNE BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS.

LE JEUNE BRAMINE.

SEIGNEUR, où courez vous ? je mérite peut-être....

LE GÉNÉRAL.

Que me veux-tu ?

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'au moins vous daigniez me connoître.

LE GÉNÉRAL.

J'ai vu le Chef des tiens, c'est te connoître assez.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! je diffère d'eux plus que vous ne penſez.

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe?

LE JEUNE BRAMINE.

Je plains le deſtin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre Coutume accable.

LE GÉNÉRAL.

Au-devant de mes pas t'auroit-on envoyé?
De toi tout m'eſt ſuſpect & juſqu'à la pitié;
Laiſſe-moi.

LE JEUNE BRAMINE.

Non, Seigneur, que mon cœur vous révèle
Quel puiſſant intérêt m'eſt inſpiré par elle:
A la mort qui l'attend vous voulez la ravir,
Je le veux plus que vous & puis vous y ſervir.
Connoiſſez en un mot toute ma deſtinée:
J'ai retrouvé ma ſœur dans cette infortunée.

LE GÉNÉRAL.

Ta ſœur! elle!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle-même.

LE GÉNÉRAL.

Ah! Dieu! s'il eſt ainſi,
Barbare, ſes dangers en ſont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Ils le ſont moins, Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je ſais trop votre rage,
A quelle cruauté le nom de frère engage.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne me confondez point, par grace, avec les miens.
Non, je ſçais mieux du ſang reſpecter les liens:
Ma ſœur prête à périr par des Loix inhumaines,
Sur un bûcher! ah Dieux! ſon ſang crie en mes veines;
Pour un objet ſi cher je pourrai tout braver,
Je ſuis Européen dès qu'il faut la ſauver;
Attendez tout de moi, Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vue
Eſt-il vrai qu'à la mort elle ſoit réſolue?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous en ſeriez ſurpris, vous en ſeriez touché.
A ſon cruel devoir ſon cœur eſt attaché;

Devoir d'autant plus dur à ſon ame aſſervie,
Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie,
N'étoit point le lien que ſon cœur eût choiſi.

LE GÉNÉRAL.

Et celui qu'elle aimoit d'un lâche effroi ſaiſi,
Souffrira ſous ſes yeux cet horrible ſpectacle!
A la mort d'une Amante il n'ôſe mettre obſtacle!
Son ſort me touche, moi qui lui ſuis étranger,
Comme homme ſeulement je viens la protéger.
Le lâche! que fait-il? qu'eſt-ce qu'il appréhende?
Comment peut-il ſouffrir qu'un autre la défende?

LE JEUNE BRAMINE.

Sans doute en d'autres lieux le Ciel l'a retenu;
Mais qu'avec mes deſtins mon cœur vous ſoit connu:
Autant que je le puis je répare l'injure
Qu'en ce climat barbare on fait à la Nature;
Loin d'exhorter ma ſœur à ſubir le trépas;
C'eſt moi qui vous cherchois, c'eſt moi qui ſur vos pas
Venois me joindre à vous pour lui ſauver la vie;
J'ai tout tenté près d'elle, & ne l'ai point fléchie;
Mais je ſuis trop heureux dans ces momens d'effroi,
Puiſqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.

Vous êtes né ſenſible, & le Ciel nous ordonne
De ſauver, s'il ſe peut, des jours qu'elle abandonne,
Arrachons Lanaſſa....

LE GÉNÉRAL.

La foudre m'a frappé!
Quel nom!

LE JEUNE BRAMINE.

Quel cri, Seigneur, vous eſt donc échappé?

LE GÉNÉRAL.

Lanaſſa la victime!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle vous eſt connue?

LE GÉNÉRAL.

Lanaſſa pour mourir dans ces lieux retenue!
Et j'ignorois mes maux, & je venois ſi loin
Pour être de ſa mort l'infortuné témoin!
Je veux la voir.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur....

LE GÉNÉRAL.

J'y vole à l'inſtant même.
Veux-tu donc que je laiſſe immoler ce que j'aime?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous l'aimeriez? qui! vous?

LE GÉNÉRAL.

N'arrête point mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

D'impénétrables murs ne vous permettront pas....
Et la trève interdit, Seigneur, la force ouverte;
Oui, ce feroit courir vous-même à votre perte.
N'allons point rendre vains par d'aveugles tranſports,
Les prodiges qu'un Dieu fait pour nous ſur ces bords.

LE GÉNÉRAL.

Hé! que peux-tu pour elle en ce péril extrême?

LE JEUNE BRAMINE.

Il eſt un ſoûterrain caché dans ces murs même,
Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
Fût ſouſtraite à prix d'or à la rigueur des Loix;
Il répond dans ces lieux à cette foſſe ardente,
Où doit s'enſevelir la victime innocente;
Et par d'autres détours à la mer il conduit.
Bientôt la trève expire & le meurtre la ſuit;
Si le Bramine altier preſſe le ſacrifice,
Au défaut de la force, employons l'artifice.

Moi du ſein de ce Temple avec vous au-dehors,
Le Ciel, c'eſt mon eſpoir, va ſervir nos efforts.

LE GÉNÉRAL.

Si près & ſi loin d'elle! ah! chaque inſtant me tue!
Je friſſonne d'horreur; mon oreille éperdue,
Dans des feux dévorans croit entendre ſes cris!

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! Seigneur! commandez encore à vos eſprits.
Redoutez aujourd'hui ce zèle fanatique,
D'où ſortiroit bien tôt la révolte publique,
Avec nous, dans ce Temple, on ſçait votre entretien;
Les eſprits ſoulevés n'écouteroient plus rien.
Pour ſauver Lanaſſa, quelque ſoin que je priſſe,
Vous-même vous feriez preſſer le ſacrifice.
Regagnez votre Camp, pour Lanaſſa, pour vous;
Dérobez-vous ſur-tout à de perfides coups.

LE GÉNÉRAL.

Hé bien! je veux t'en croire & ſuis ſans défiance:
Mais de ton zèle ici pour première aſſurance,
Viens donc chez le Grand-Prêtre abjurer devant moi
Le Miniſtère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

LE JEUNE BRAMINE.

Que dites-vous? non, non; il me faut, au contraire,

Feindre encor de garder ce fatal Miniſtère :
Il ſeroit auſſi-tôt remis en d'autres mains ;
Le délai nous ſert mieux contre des inhumains.

LE GÉNÉRAL.

Je cède à tes raiſons ; ton zèle me raſſure.
Je ſervirai l'amour ; cours ſervir la Nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma ſœur me réſiſtoit ; mais je vais l'informer
Quel bras en ſa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le Grand-Prêtre s'avance ; adieu, Seigneur ; je tremble
Que le barbare ici ne nous ſurprenne enſemble ;
Adieu, comptez ſur moi.

SCENE IX.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

VAS-TU donc la chercher?
Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher ?

LE GRAND BRAMINE.

Profane, crois-tu donc que ſa vertu conſtante ?...

LE GÉNÉRAL.

Je n'aurai point en vain re .... tardé ton attente.

LE GRAND BRAMINE.

Quand tu vois que ſon ſort & même ſes ſouhaits....

LE GÉNÉRAL.

Son ſort d'elle & de toi dépend moins que jamais.
Le deſſein que j'ai pris n'eſt que trop légitime ;
Tu ne connoiſſois pas le prix de la victime,
Cruel ! tu l'apprendras ; engagé par ma foi,
De la trève en ces lieux je reſpecte la loi.
Mais ſi dans ma fureur je cherche à me contraindre,
Epargne la victime, ou je vais tout enfreindre.
Aux tranſports violents où tu me vois livré,
Crois que tout eſt poſſible & que rien n'eſt ſacré.
J'aurai les yeux par-tout ; avant que tu l'immoles,
Toi, cruel ! tous les tiens, tes Autels, tes idoles,
Je n'épargnerai rien ; mon bras pour elle armé,
Sauvera tout ſon ſexe avec elle opprimé.
Parmi les flots de ſang qu'on m'aura fait répandre,
Je l'enlève au travers de cette Ville en cendre,
Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta,
On cherchera la place où ton Temple exiſta.

SCENE X.

LE GRAND BRAMINE, LES BRAMINES.

LE GRAND-BRAMINE.

QUEL eſt donc cet excès de démence & de rage?
Juſqu'au pied des Autels l'inſolent nous outrage.
De la Religion il attaque les droits;
Pour ſauver la victime il veut changer nos Loix!
Ne perdons point de tems, écartons la tempête;
Que dis-je, l'écarter? tournons-la ſur ſa tête,
Et par ſa perte, amis, vengeons avec éclat
Nos uſages, nos Loix, & ce Temple & l'Etat.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre repréſente le Parvis de la Pagode des Bramines, entouré de rochers; un bûcher eſt dreſſé au milieu de la place; on voit au loin la mer.

SCENE PREMIÉRE.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

FATIME.

OU portez vous vos pas, & quel ſoin vous anime?

LE JEUNE BRAMINE.

Ma ſœur n'a plus d'appui, tout eſt perdu, Fatime!
Vous avez cette nuit entendu vers le Fort
Quels éclats ont ſoudain retenti ſur le Port;

Des Traîtres corrompus par les dons du Bramine,
Sur la Flotte ont porté la flamme & la ruine,
Et du Camp aux Vaiſſeaux, volant à leur ſecours
Leur Chef dans ce déſaſtre a terminé ſes jours;
L'Eſcadre Européenne à demi-conſumée,
De ſes triſtes débris laiſſe la mer ſemée,
Et ſur quelques Vaiſſeaux tout le Camp remonté,
D'une fuite rapide au loin s'eſt écarté.

FATIME.

Ainſi toute eſpérance eſt pour jamais détruite.

LE JEUNE BRAMINE.

De cet évènement voyez déjà la ſuite;
Le bûcher eſt dreſſé.

FATIME.

Quel ſpectacle d'horreur!

LE JEUNE BRAMINE.

On va me commander d'y conduire ma ſœur;
Mais avant d'obéir, de me ſéparer d'elle,
Dut fondre ſur ma tête une foule cruelle,
Loin d'être de ſa mort le Miniſtre odieux,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.

FATIME.

Et loin d'elle au moment....

LE JEUNE BRAMINE.

Sa prudence inquiète
M'interdit avec ſoin l'accès de ſa retraite,
Tant elle a craint mon zèle, & ſur-tout les ſecours
De cet Européen qui protégeoit ſes jours.
Courez vers elle encor, portez-lui la prière,
La réſolution, le déſeſpoir d'un frère.
Fatime, aſſurez-la que de tout mon effort,
Aux yeux du Peuple entier j'empêcherai ſa mort.

SCENE II.

LE JEUNE BRAMINE, *ſeul.*

DANS un ſi beau deſſein cet Etranger ſuccombe!
Ma déplorable ſœur dans l'abîme retombe.
J'eſpérois que ſon cœur qui me brave aujourd'hui,
Balanceroit au moins entre la mort & lui.
Cruelle! avec tranſport je courois pour t'apprendre
Que le bras d'un amant s'armoit pour te défendre!
Heureuſe maintenant d'ignorer quelle main
Te prêtoit un ſecours que le Ciel rend ſi vain!

SCENE III.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES, PEUPLE INDIEN.

LE GRAND BRAMINE.

PEUPLES, ſoyez en paix ; c'eſt moi qui vous délivre
De ces Européens ardens à vous pourſuivre ;
Une fois dans la Ville entrés victorieux,
Ils y changeoient no mœurs, ils en chaſſoient nos Dieux.
Pour mieux exécuter le deſſein que j'achève,
J'ai dévancé l'inſtant qui terminoit la trève ;
Mais ſi j'étois réduit à cette extrémité,
J'accordois la juſtice & la néceſſité.
Voyez nos Citoyens immolés ſur ces rives ;
C'eſt du pied de ces murs que tant d'Ombres plaintives,
Semblent en ſe levant m'avouer de concert
Du coup inattendu qui les venge & vous ſert.
J'ai vu de vos eſprits la révolte ſoudaine,
Au premier bruit ſemé, que d'une main hautaine
Le Chef des aſſiégeants prétendoit arracher
Une fidelle Veuve aux honneurs du bûcher ;

Brama

Brama qui la protège & dont l'Inde eſt chérie,
Raffermit la Coutume en ſauvant la patrie,
Il repouſſe par moi d'audacieux Mortels,
Il conſerve vos murs, & venge vos Autels.
(*Au jeune Bramine.*)
C'eſt vous que j'ai chargé d'amener la victime;
Allez, ne tardez pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui! moi! qu'après ton crime,
Soumis à tes fureurs, je coure la chercher?
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher?
Tu violes la trève & ces Loix mutuelles,
Ce droit des Nations au fort de leurs querelles:
Et lâche incendiaire, odieux deſtructeur,
Tu voudrois me paroître un Dieu libérateur!
Ah! lorſque ta fureur & ta haine couverte,
Du Chef de ces François précipite la perte,
Connois-moi tout entier, & ſçache qu'aujourd'hui,
Pour ſauver Lanaſſa, je me joignois à lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'entens-je! tu formois une trame ſi noire,
Et m'oſes inſulter? toi, traître?

LE JEUNE BRAMINE.

Et j'en fais gloire.
Je l'étois envers toi, non comme toi, cruel,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'Autel,
Je l'étois pour ſauver d'une mort effroyable,
Un ſexe infortuné que ta Coutume accable.

LE GRAND BRAMINE.

Vois donc où t'a conduit une folle pitié,
Tu livrois ton Pays!

LE JEUNE BRAMINE.

J'en ſauvois la moitié,
La moitié la plus foible, & la plus malheureuſe;
Celle que pourſuivoit une loi monſtrueuſe;
Celle qu'en tous les tems, d'un ſi cruel accord,
Notre ſexe opprima par le droit du plus fort;
Celle pourtant qu'on voit à nos deſtins unie,
Nous aider à porter les peines de la vie,
Et dont le charme inné, toujours victorieux,
Partout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Effroyable blaſphême, outrage inconcevable!
Brama ne tonne point ſur ta tête coupable!

LE JEUNE BRAMINE.

Tu ne ſçais pas encor ce que j'oſois ici,
De quel crime à tes yeux je ſuis encor noirci;
En ſauvant Lanaſſa, je ſervois la Nature,
La victime eſt ma ſœur.

LE GRAND BRAMINE.

O comble de l'injure!

LE JEUNE BRAMINE.

Sur la férocité d'un uſage odieux,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ſes yeux!

LE GRAND BRAMINE.

De nos loix, de nos mœurs, tu te faiſois le juge,
Tu veux ſa honte! un frère!

LE JEUNE BRAMINE.

Un vertueux transfuge,
Qui brûle de ſortir & pour jamais d'un lieu,
Où d'une loi de ſang il fait le déſaveu.
Oui, Barbare, à la mort j'ai voulu la ſouſtraire:
Pour la ſacrifier je ne ſuis point ſon frère,
Je le ſuis pour l'aimer, pour être ſon ſoutien;
Le Ciel me fit un cœur bien différent du tien.

Périſſe ſur ces bords ta coutume cruelle,
Je connois la Nature & je ne connois qu'elle.

LE GRAND BRAMINE, *à un Bramine.*

Amenez la victime, un autre plus ſoumis
Va remplir cet emploi que je t'avois commis.

LE JEUNE BRAMINE.

Va, ſi j'ai dans ce jour un reproche à me faire,
C'eſt d'avoir accepté ce fatal miniſtère,
De t'avoir obei, de t'avoir écouté,
Je rougis du reſpect que je t'avois porté,
De mon humble réſerve, & des doutes timides
Dont j'avois combattu tes leçons homicides.
Peuples, c'eſt devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos loix, vos ſolemnels forfaits;
Ma raiſon par vos mœurs ne peut être obſcurcie,
Ni mon inſtinct changé, ni mon ame endurcie;
Malgré l'opinion, malgré ſa cruauté,
Le ſentiment l'emporte & mon cœur m'eſt reſté.

LE GRAND BRAMINE.

Impie! ah! Lanaſſa condamnant ton audace,
A la mort d'elle-même avance dans la place.

LE JEUNE BRAMINE.

Oui, par les droits du ſang, méconnus ſur ce bord,
J'empêcherai ma ſœur de courir à la mort.
Arrêtez inhumains, qui formez ſon cortège,
Et par ma foible voix quand le Ciel la protège,
Aux horreurs de ſon ſort ne l'abandonnez pas,
Devez-vous plus qu'un frère exiger ſon trépas?

SCENE IV.

LA VEUVE, *ſuivie de ſes Parens*, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA VEUVE, *égarée.*

OU ſuis-je! où vais-je! Dieux! autour de moi tout change!
Qui m'a pu tranſporter ſur les rives du Gange?
Quel fantôme voilé, Ciel! je vois s'approcher!...
Fuyons; il me ſaiſit, il m'entraîne au bûcher;
Il ſe découvre, arrête, époux impitoyable.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne meurs plus pour ſauver un Guerrier ſecourable,
Ton appui, ce héros...

LE GRAND BRAMINE.

Eſt tombé ſous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE.

Il venoit t'arracher....

LA VEUVE.

De qui me parlez-vous?

LE GRAND BRAMINE.

D'un Chef d'audacieux, aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE.

De ton fier défenſeur, d'un Guerrier magnanime.

LA VEUVE.

D'un Guerrier! hé, pourquoi m'offroit-il ſon ſecours?
Pour qui s'empreſſoit-il de conſerver mes jours?
Quel eſt-il ce Héros ſi généreux, ſi tendre,
Qui ne me connoit pas & qui m'ôſe défendre?
Que mes malheurs ici touchent ſi puiſſamment?
Les François ont-ils tous le cœur de mon amant!

LE GRAND BRAMINE.

Quel mot prononcez-vous? qu'avez-vous ôſé dire?
Ne ſortirez-vous point de ce honteux délire?
D'un indigne ſecours j'ai ſçu vous délivrer,
Oubliez un profane.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! tu dois le pleurer!

LA VEUVE.

Le pleurer! hé, qui donc? ô douleur qui me tue!

LE JEUNE BRAMINE.

Il eſt mort pour toi ſeule & preſque ſous ta vue.

LA VEUVE, *allant vers le bûcher.*

Qu'on allume les feux, je ne ſens plus d'effroi;
Le trépas maintenant eſt un bonheur pour moi.
A l'aſpect du bûcher dont je ſerai la proie,
Le déſeſpoir me donne une ſorte de joie.
Mourons.

LE JEUNE BRAMINE.

Peux-tu, cruelle! ah! quel horrible inſtant!
Ton frère eſt à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE.

Votre époux vous attend.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma ſœur!

LA VEUVE.

Laiſſe-moi, dis-je.

LE GRAND BRAMINE.

Arrêtez cet impie.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui de vous deux, cruels, a plus de barbarie!

(*Les Bramines la ſéparent de ſon frère, & elle monte ſur le bûcher.*)

LE GRAND BRAMINE.

Quel bruit ſe fait entendre?

LE JEUNE BRAMINE.

On pénètre en ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Ai-je perdu mes ſoins?

LE JEUNE BRAMINE.

M'exaucez-vous, grands Dieux!

LE GRAND BRAMINE.

O revers!

LE JEUNE BRAMINE.

O bonheur!

SCENE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *à la tête de ſes Troupes,* ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE GÉNÉRAL, *montant ſur le bûcher.*

LANASSA dans la flamme!

LE GRAND BRAMINE.

Notre ennemi vivant!

LE GÉNÉRAL.

Courons! vivez, Madame,

LA VEUVE.

Qui m'arrache à la mort?

LE GÉNÉRAL.

Idole de mon cœur!

Lanaſſa!

LA VEUVE, *jettant un cri de ſurpriſe & de joie dans les bras du Général François avant de le nommer.*

Montalban! toi mon libérateur?

LE GENÉRAL.

Oui, c'eſt moi qui t'arrache à cette mort funeſte.

LE JEUNE BRAMINE.

C'eſt vous, Seigneur, c'eſt vous, double faveur céleſte !
Vous vivez, je vous vois, grands Dieux ! qui l'auroit cru !

LE GÉNÉRAL.

Le bruit de mon trépas, par mon ordre a couru.
Un Golphe abandonné nous a ſervi d'azile ;
Et par le ſoûterrain nous entrons dans la Ville,
Tandis qu'une autre Troupe eſt maitreſſe du Fort.
Ciel ! un moment plus tard, quel eût été mon ſort !
Ainſi, l'obſcur ſentier qu'on dit que l'avarice
Ouvrit pour dérober une femme au ſupplice,
En un même deſſein, ici plus noblement,
Sert mon Roi, les François, ton frère & ton amant.
Trop heureux ſur ces bords d'employer la ſurpriſe
Pour épargner le ſang dans la Place ſoumiſe !
(*Au grand Bramine.*)
Toi, dont le Ciel confond les complots & les vœux,
J'ai ſçu de ta fureur l'emportement honteux ;
Ton crime étoit d'un lâche & n'a rien qui m'étonne ;
Mais François je l'oublie, & vainqueur je pardonne,
Je te laiſſe le jour, même après tes forfaits.
Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

SCENE VI ET DERNIÈRE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LA VEUVE, FATIME, LE JEUNE BRAMINE, LE PEUPLE INDIEN, OFFICIERS FRANÇOIS, SOLDATS, PARENS DE LA VEUVE.

LA VEUVE.

C'ÉTOIT vous, Montalban, qui preniez ma défenſe!
C'étoit vous dont j'ai craint, dont j'ai fui la préſence!
Pour ſauver Lanaſſa, quel Dieu vous a ſauvé?
Ah! le jour m'eſt plus cher par vos mains conſervé!
De quel prix me doit être & ma vie & la vôtre!
Je vivrois moins heureuſe à vivre par un autre.

LE JEUNE BRAMINE.

Digne prix de vos ſoins, vous ne croyiez d'abord,
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de ſa mort,
Et le Ciel vous devoit la faveur éclatante,
De retrouver en elle & ſauver une amante.

LA VEUVE.

Cher Montalban!

LE GÉNÉRAL.

Partage, après tout notre effroi,
Tant de reconnoiſſance entre ton frère & moi.
Vous, Peuples, reſpirez ſous de meilleurs auſpices:
Des faveurs de mon Roi, recevez pour prémices
L'entière extinction d'un uſage inhumain.
LOUIS pour l'abolir s'eſt ſervi de ma main:
En ſe montrant ſenſible autant qu'il eſt né juſte,
La ſplendeur de ſon règne en devient plus auguſte.
D'autres chez les vaincus portent la cruauté,
L'orgueil, la violence, & lui l'humanité.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'ai lû par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *La Veuve du Malabar*, *Tragédie*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris le 1er. Juin 1780.

SUARD.

Vû l'Approbation; permis d'imprimer. A Paris, ce 2 Juin 1780.

LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue St.-Severin,
1780.

LA VEUVE DE CANCALE,

PARODIE

DE LA VEUVE DU MALABAR:

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Par M. PARISAU.

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 3 Octobre 1780.

Prix 24 ſols.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire des Menus-Plaiſirs du Roi & des Spectacles de Sa Majeſté, rue des Anglois.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Permiſſion.

ACTEURS.

LASSANA, *Veuve du grand Colas, Bedeau de Cancale*,	Mme Julien.
SUZON, *Chambriere de la Veuve*,	Mlle Carline.
LE BAILLI *de Cancale*,	M. Roziere.
LE GREFFIER *de Cancale*,	M. Remon.
BRISEFER, *Sergent de Milice*,	M. Ménier.
FENDANT, *Soldat de Milice*,	M. d'Orgeville.
UN VALET-DE-CHAMBRE *du Seigneur de Cancale*,	M. Favart.
UN PROCUREUR,	M. Coraly.
UN RECORS,	M. Dufrénoy.

SOLDATS DE MILICE.

TROUPES DE PAYSANS.

La Scène se passe sur la Place publique de Cancale.

LA VEUVE DE CANCALE,

PARODIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Halle, un Puits au milieu de la Place. Au lever de la toile le Bailli eſt entouré de Payſans qui pleurent.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BAILLI, *ſeul.*

LE Bedeau, grand Colas, a terminé ſa vie ;
Qu'on ſache ſi ſa veuve, à l'uſage aſſervie,
Conformant ſa conduite aux mœurs de nos climats,
Se prépare ce ſoir à paſſer dans mes bras ;
C'eſt une loi puiſſante, antique & générale
Dans tous les alentours du reſſort de Cancale.

SCENE II.

LE BAILLI, LE GREFFIER.

LE BAILLI.

Vous êtes mon éleve, & j'en ſuis très-content,
C'eſt moi qui vous appris à plumer un client,
Vous ſerez le premier des garçons de la noce.

LE GREFFIER.

Quoi! vous profiteriez d'une coutume atroce?
Et quand lorſqu'en ces lieux chacun tremble pour ſoi,
La milice, à Cancale, a répandu l'effroi;
Chacun d'un billet noir craint la funeſte chance,
L'amante d'un amant va déplorer l'abſence,
La mere voit ſon fils, d'un regard affligé,
S'éloigner d'un mouſquet péniblement chargé.
Et vous, d'un triſte hymen ſerrant le nœud critique,
Vous voudriez danſer dans la douleur publique.

LE BALLI.

Qu'importe! Laſſana doit céder à ſon ſort.
Penſez-vous que du ſang dont on ſait qu'elle ſort.

LE GREFFIER.

Faut-il ſiffler ainſi, pour nous parler en maître.

LE BAILLI.

Elle m'épouſera, j'en ſuis certain.

LE GREFFIER.

Peut-être.

LE BAILLI.

Je dois en Magiſtrat faire parler la loi,
Sur-tout quand je ſuis ſûr qu'elle parle pour moi.
Veuf, je puis ſuccéder au mari qui trépaſſe ;
Si la Veuve y répugne, elle en ſouffre, elle paſſe
Des jours tiſſus d'ennuis, on craint de l'approcher
Aucun du bout du doigt n'oſeroit la toucher,
Par ma main elle échappe à ce mépris injuſte :
Greffier, j'en fais ma femme, & cet hymen auguſte
Satisfait à la fois ſon orgueil & ſon cœur.

LE GREFFIER.

Votre uſage eſt barbare, & j'en hais la rigueur :
Épouſer une femme au ſortir d'eſclavage,
C'eſt lui rafler tout net les profits du veuvage ;
On ne prend un mari que pour le perdre un jour,
La Veuve de l'hymen appartient à l'Amour.

LE BAILLI.

Quand vous voudrez parler, commencez par vous taire,
Ou du moins attendez qu'un Bailli vous éclaire ;
Vous ne ſavez donc pas ſous quel ſceptre d'airain
L'uſage impérieux courbe le genre humain.
L'Orient a des mœurs qu'ailleurs on juge infames.
Le grand Turc n'a qu'un cœur, le grand Turc a cent femmes ;
Un ſérail rigoureux renferme leurs appas,
Gardés par des Meſſieurs, qui pourtant n'en ſont pas ;
Et jamais ces beautés, quoique leur cœur ſoupire,
Ne mettent ſur ſon front les armes de l'Empire ;

C'eſt le nombre d'amans qui diſtingue au Japon ;
En courtiſant ſa femme on honore un Lapon ;
Miſe en communauté, la femme au bord du Gange
Circule ainſi que l'or, & ſe troque & s'échange ;
Et ſans aller plus loin, apprenez qu'à Paris
Les amans ſont reçus ſans fâcher les maris.

SCÈNE III.

LE BAILLI, LE GREFFIER, UN PROCUREUR.

LE BAILLI.

PROCUREUR étonnant, car vous êtes honnête,
Qu'allez-vous m'annoncer ?

LE PROCUREUR.

Seigneur, la Veuve eſt prête ;
Et vous l'épouſerez ſi-tôt qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Elle en parle à ſon aiſe ; allons, conduiſez-la
Chez le Notaire ; & vous, ſuppôt de la chicane,
Du Coutumier Breton, infatigable organe,
Maintenez cette loi qui réſerve au Bailli.....

LE GREFFIER.

N'y comptez pas, Seigneur, quand j'ai dit oui, c'eſt oui ;
Je déteſte une loi que la raiſon abhorre ;
Vous épouſer, Bailli, c'eſt être veuve encore,

C'eſt l'être avec des fers ; je ne ſouffrirai pas
De vous voir par l'hymen annuller tant d'appas.
Un contrat doit-il être un acte involontaire ?
C'eſt pour teſter, Bailli, qu'il vous faut un Notaire.

LE BAILLI.

J'écoute, & c'eſt beaucoup, ne me répliquez plus.
Exécutez, Greffier, mes ordres abſolus,
La loi veut, il ſuffit ; courbez-vous devant elle,
Soyez humble, du moins, ſi vous n'êtes fidele.

SCÈNE IV.

LE BAILLI, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LE BAILLI.

QUEL ſujet ſi preſſant vous amene vers nous ?

LE VALET.

L'ordre de Monſeigneur.

LE BAILLI.

Eh bien ! qu'annoncez-vous ?

LE VALET.

Il penſe....

LE BAILLI.

Il a cela de plus que beaucoup d'autres.

LE VALET.

Pour ſes intérêts donc, ainſi que pour les vôtres.

Il croit qu'il conviendroit de différer ces nœuds ;
La milice, en effet, eſt contraire à vos feux ;
Briſefer eſt en route, on craint que ſes recrues
De héros tout frais faits, peuplant au loin les rues,
Ne génent un hymen dont on murmure un peu.

LE BAILLI.

J'obéis à regret, qu'on le lui diſe. Adieu.

SCENE V.

LE BAILLI, *ſeul.*

ATTENDRE & différer ! quel obſtacle l'arrête ?
Seroit-il par haſard friand de ma conquête ?
Monſeigneur voudroit-il dans ſes deſirs génans,
Pere de ſes vaſſaux, l'être de leurs enfans ?
Me ravit-il le droit de prétendre à la Veuve ?
A quoi me réduiroit une pareille épreuve,
Je ne ſerois Bailli que pour faire du bien :
L'ennuyeuſe beſogne, autant vaut n'être rien.
« Cette loi bienfaiſante une fois rejettée,
» Que nous reſteroit-il ? Une coutume ôtée,
» L'autre tombe, nos droits les plus ſaints, les plus chers,
» Nos honneurs ſont détruits, nos tribunaux déſerts ».
Sortons, j'entends la Veuve, elle ſe déſeſpere,
Sa douleur m'attendrit, & j'ai peur de m'y faire.

SCÈNE VI.

LASSANA, SUZON.

SUZON.

MADAME, eſt-il bien vrai que vous avez promis?

LASSANA.

L'uſage le demande, & mon cœur s'eſt ſoumis.
Suzon, ma chere enfant, tu naquis en Champagne,
Tu ne ſais pas les loix de la Baſſe Bretagne;
Que veux-tu, le guignon pourſuit mes triſtes jours,
L'opiniâtre guignon les pouſuivra toujours.

SUZON.

Un hibou vieux & laid; vous, jeune encor, & belle,
Quel dommage!

LASSANA.

Il eſt vrai, la coutume eſt cruelle,
Car enfin, quel profit peut me faire un vieillard
Aſmatique, goutteux, caterreux, béquillard,
Qui m'offre des baiſers au moins ſexagénaires,
Et qui les compte encor;

SUZON.

Et qui n'en compte guères.

LASSANA.

Trop fortuné pays, où la femme au bûcher
Suit ſon mari qui meurt! Là, ſans ſe détacher....

SUZON.

C'eſt tout comme à Paris, le mari mort, ſa femme
Brûle pareillement, mais c'eſt d'une autre flamme.

LASSANA.

Oh! tu ne ſais pas tout, mon mari, grand Colas.

SUZON.

L'étoit-il bien?

LASSANA.

Oui, car je ne l'aimois pas.

SUZON.

Je le crois bien, vraiment, d'ordinaire on s'en pique.

LASSANA.

Ma ſituation eſt-elle aſſez tragique?
J'abhorre mon époux, il meurt, le ciel eſt bon:
La loi m'en donne un autre, & me donne un barbon,
Ce n'eſt pas tout.

SUZON.

Quoi?

LASSANA.

J'aime.

SUZON.

O ciel!

LASSANA.

Heure fatale,
Où Vanne, en s'éloignant, me laiſſa voir Cancale:
Je quittai mon pays, je ne ſais pas pourquoi;
Je ne ſais pas comment j'arrivai, mais pour moi

C'en étoit fait. Alors on tiroit la milice ;
J'apperçus le Sergent, je lui rendis justice,
Son air étoit si doux, son regard si flatteur,
Qu'on eût dit que l'Amour s'étoit fait racoleur.
Mon pere aimoit à boire, & tous les trois nous bûmes,
Il me vit, je lui plus, il me plut, nous nous plûmes.
O douleur ! il fallut joindre le régiment.
Grand Colas m'épousa. Voilà tout le roman.

SUZON.

Où vit votre amoureux ?

LASSANA.

Je ne puis te le dire.

SUZON.

Il vous écrit, du moins.

LASSANA.

Il ne sait pas écrire.

SUZON.

Peut-être savez-vous comme il s'appelle.

LASSANA.

Non.
La piece finiroit, si je savois son nom.

SUZON.

Je vois de votre époux avancer un Ministre,
C'est un Greffier au moins à son regard sinistre.

LASSANA.

Le magot.

SCÈNE VII.

LASSANA, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

» JE reçois ainſi des deux côtés
» Des reproches cruels & ſi peu mérités :
Vous me croyez fort dur, vous vous trompez, Madame;
Tout Greffier que je ſuis, je ſuis bon, j'ai de l'ame ;
L'autel eſt élevé, ma main vous y conduit
Epouſer le ſquelette, où la loi vous réduit;
Mais c'eſt pour le briſer.

LASSANA.

Quel intérêt ſi tendre,
A mon ſort malheureux un Greffier peut-il prendre ?
Vous aux pleurs endurci, vous nourri dans la loi.

LE GREFFIER.

Hélas ! ce métier-là n'étoit pas fait pour moi;
Mon cher pere endetté, redoutant la juſtice,
M'abandonna tout jeune aux ſoins de ma nourrice
Sans la payer : le ſort ici m'a tranſporté,
Victime, ainſi que vous, de la néceſſité.
J'y ſuis pour déteſter le Greffe & la chicane,
Et le jour malheureux où je ſortis de Vanne.

LASSANA.

De Vanne, attendez donc, je ſuis de Vanne auſſi ;

Si nous allions tous deux nous reconnoître ici ;
Le moyen eſt uſé ; mais qu'importe... Ah ! mon frere.

LE GREFFIER.

Ah ! ma ſœur.

LASSANA.

Quoi ! c'eſt vous ?

LE GREFFIER.

Laſſana, quoi ! c'eſt toi ?

LASSANA.

C'eſt moi, c'eſt toi, c'eſt nous, je ne ſais pas pourquoi ;
N'épuiſons pas nos cris & nos geſtes, je penſe
Que nous aurons encore une reconnoiſſance.

LE GREFFIER.

Ah ! çà, que ferons-nous ?

LASSANA.

L'honneur commande, hélas !
J'épouſe le Bailli.

LE GREFFIER.

Cela ne ſera pas.

LASSANA.

Que me dis-tu ? vois donc, vois quelle eſt ma miſere :
» Tu dois haïr ta ſœur, ſi tu naquis ſon frere.

LE GREFFIER.

Ah ! fuyons un pays où l'on a la noirceur
D'abandonner ſa femme & de haïr ſa ſœur ;
» Nous n'avons de tes jours, pour ne rendre aucun
» compte,
» Qu'à mettre l'Océan entre nous & la honte.

LASSANA.

Ah ! que c'eſt bien parler.

LE GREFFIER.

Nous irons à Paris ;
C'eſt-là que de tout temps le mérite eût ſon prix :
Toi, tu t'occuperas des pompons de la mode:
Moi, ma ſœur, de Cujas, du Digeſte & du Code ;
Je ſuis ſûr des profits de la cupidité,
Tu l'es des revenus de la frivolité :
Suis-moi donc à Paris, viens, ou plutôt, ma chere,
Je vais t'y devancer.

LASSANA.

Je m'y perdrois, mon frere:
Comment t'y retrouver ?

LE GREFFIER.

N'en prends point de ſouci ;
Quand on peut, de ſi loin, ſe retrouver ici,
Il faudroit une étoile à tous deux bien fatale
Pour n'en pas faire autant dans une Capitale.
Adieu ; ne change point de réſolution :
C'eſt un peu ton défaut, & j'en ſuis caution.
Juſqu'au revoir.

LASSANA.

Il parle auſſi bien qu'il raiſonne,
Et parleroit bien mieux, s'il n'imitoit perſonne.

SCÈNE VIII.

LASSANA, SUZON.

SUZON.

L'HYMEN eſt ſuſpendu, quel heureux contretemps!
Vient demander pas plus, Madame, & ſi le temps....

LASSANA.

L'euſſes-tu cru, Suzon ; ce Greffier eſt mon frere ;
Ma mere fut la ſienne, & peut-être mon pere
Eſt le ſien ; il tempête ; il veut abſolument
Que le Bailli renonce à notre engagement.

SUZON.

Tant mieux, tant mieux, Madame; allez, laiſſez-le faire.

LASSANA.

L'honneur me le défend, Suzon.

SUZON.

Quelle chimere!
Qu'eſt-ce donc que ce mot dont on fait tant de cas ?
L'honneur conſole-t-il des plaiſirs qu'on n'a pas ?

LASSANA.

Il n'eſt qu'un ſeul mortel, oui, mon cœur le confeſſe,
Qui pût me décider à trahir ma promeſſe.

SUZON.

Et cet honneur farouche ?

LASSANA.

Ah ! peu m'importeroit,
Mon cœur ſeroit content, & l'honneur ſe tairoit.

SUZON.

Sortons, vous raiſonnez comme une Tragédie.

LASSANA.

La plus folle ſouvent eſt la plus applaudie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

BRISEFER, *Soldats tambours. Il arrive au bruit du tambour, ſes Soldats le précèdent ; il ſe campe au milieu, comme le Kain dans Mahomet.*

BRISEFER.

QUE l'on diſe au Bailli d'aſſembler les milices ;
Je pars, accompagné de ces ſoldats novices,
Raſſurez les pêcheurs allarmés ſur ce port ;
J'ai pris ſoin qu'aucun d'eux ne s'exposât au ſort :
Je reſpecte Cancale, & j'aime à tant de titres
Les mortels conſacrés à leur pêcher des huitres.
Allez.

(*Les ſoldats ſortent. Fendant reſte*)

Tu crois peut-être, ami fidele & cher,
Qu'ici le devoir ſeul a conduit Briſefer ;
J'aime, ou plutôt j'adore une aimable Bretonne ;
Tu n'y comptois pas trop, & mon amour t'étonne :

Mais les plus grands héros étoient tous amoureux.
Caressé par l'Amour, je m'en battrai bien mieux.
Va trouver Lassana ; c'est ma beauté, c'est elle ;
Dis-lui qu'à ses sermens Brisefer est fidele ;
Fais qu'elle me prépare un secret entretien :
Si tu ne la vois pas, tu ne lui diras rien.
La maison qu'elle habite est je crois la premiere,
» Et met avec son nom ses destins en lumiere.

(*Fendant sort.*)

SCÈNE II.

BRISEFER, *seul.*

JE tremble, Lassana; m'as-tu gardé ta foi ?
Tu n'as que dix-huit ans, & j'étois loin de toi.
Ah! les absens ont tort, & perdent leur mérite.
Celui qu'on ne voit pas est oublié bien vîte.

SCÈNE III.

BRISEFER, FENDANT.

BRISEFER.

EH bien !

FENDANT.

Je ne ſais rien, je n'ai pu m'avancer ;
Les payſans en troupe empêchent de paſſer,
Et toute la bagarre eſt pour un mariage
Qui fait frémir.

BRISEFER.

Comment ?

FENDANT.

Oui, mon Sergent ; l'uſage
Donne au Bailli le droit d'épouſer à ſon choix
La Veuve qui lui plaît : un très-joli minois
Eſt tombé ſous ſa coupe ; il l'épouſe : on en pleure ;
Et cet accident-là va finir tout à l'heure.

BRISEFER, *furieux.*

Je l'en empêcherai, quoi qu'il puiſſe arriver ;
Je ne la connois pas, & je vais la ſauver ;
J'ai pourtant bien promis d'être enfin un peu ſage,
Et par-tout où j'irois, de reſpecter l'uſage ;
Mais l'uſage eſt cruel, & mon cœur ne l'eſt pas.
J'apperçois l'épouſeur, qui s'avance à grands pas,

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, LE BAILLI.

LE BAILLI.

SUPERBE Briſefer, eh mais, quel bruit vous faites !
Oubliez-vous nos mœurs & les lieux où vous êtes ?

BRISEFER.

Ah ! ah ! grave Bailli, vous voilà donc ? c'eſt vous
Qui vous mêlez auſſi de vouloir être époux ;
Et ſûr d'être odieux avec un tel viſage,
Vous oſez invoquer un tyrannique uſage !
Il vous ſied bien d'aimer ! Le bel adorateur !
Un Bailli de Cancale a-t-il encore un cœur ?
Jugez ; mais n'aimez pas ; la raiſon vous l'ordonne :
Défendez tout le monde, & n'épouſez perſonne.
J'apporte deux partis, acceptez l'un des deux ;
Je vous preſſe en ami d'abandonner ces nœuds ;
Si vous y perſiſtez, ma main vous en délivre,
Et vous aſſomme ici pour vous apprendre à vivre.

LE BAILLI.

Quelle eſt donc ton audace ?

BRISEFER.

Ah ! tu me connoîtras.

LE BAILLI.

Pour me parler ainſi, quel droit as-tu?

BRISEFER.

Mon bras.

LE BAILLI.

» Veux-tu déraciner de ta main infernale
» Cet antique cyprès qui couvre tout Cancale?

BRISEFER.

J'y porterai le fer.

LE BAILLI.

C'eſt ce qu'il faudra voir;
Tes menaces n'ont rien qui me puiſſe émouvoir.

BRISEFER.

Tu n'as donc, malheureux, jamais verſé de larmes?

LE BAILLI.

J'en ai bien fait couler, chaque choſe a ſes charmes.

BRISEFER.

Tigre, j'arrêterai tes excès inhumains;
Tes feux de ſoixante ans, par moi ſeront éteints:
Ce que ma voix n'a pu, cent ſoufflets vont le faire.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, UN RECORS.

LE RECORS.

BAILLI, la Veuve attend, elle eſt chez le Notaire;
Venez ſerrer enfin cet aimable lien :
Venez prendre avec nous....

BRISEFER.

Oh ! tu ne prendras rien ;
Je te ſuis ; j'abolis ton horrible coutume,
Les exploits du Bailliage & les vols de la plume.
Tu me verras bientôt l'eſpadron à la main :
Je ſuis le défenſeur du ſexe féminin.
Reſſemble-moi, renonce au droit que tu réclames :
Jamais un bon François ne chagrina les Dames.

LE BAILLI.

Dans le fonds de ton cœur, ſois François comme moi.
Ne me reproche rien ; adieu.

BRISEFER, *furieux.*

Retire-toi.

SCÈNE VI.

BRISEFER, FENDANT.

~~FENDANT.~~
Brisefer.

AH! d'indignation tout mon cœur ſe ſouleve.
Ami, ſuivons l'infame, & que ma main l'acheve;
Déſoler un Bailli, c'eſt venger l'univers:
Mais, quelle eſt la beauté que ce Bailli pervers
A ſes vieilles ardeurs deſtine & ſacrifie?
Elle eſt Baſſe-Bretonne; elle eſt jeune & jolie...;
Ah! ſi c'étoit l'objet dont mon cœur eſt épris;
Mais, ne devinons rien pour être mieux ſurpris.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE VII.

LASSANA, *ſeule.*

LIEU fatal! c'eſt ici qu'inceſſamment je jure
De haïr le Bailli ſans craindre le parjure:
Voilà donc mon deſtin: voilà mon triſte ſort;
Encore vivante, hélas! j'épouſe un vieillard mort.
Mais l'honneur me l'ordonne; & cet honneur farouche,
S'il n'eſt pas dans mon cœur, eſt ſouvent dans ma bouche.
O toi que mon cœur aime en dépit de la loi!
Es-tu mort, marié, ne vis-tu plus pour moi?

SCÈNE VIII.

LASSANA, LE BAILLI.

LE BAILLI.

MADAME, je vous cherche, & le tout pour vous dire
Que notre hymen eſt prêt : le petit cœur doit rire ;
M'épouſer eſt un bien que vous n'attendiez point,
Vous montez aux grandeurs par le nœud qui nous joint.
Ma main répare ici les torts de la nature,
Et vous voilà, mon choux, dans la Magiſtrature.

LASSANA.

Oui, je m'immolerai, c'eſt votre bon plaiſir ;
La loi l'ordonne, hélas ! bien plus que mon deſir ;
Mais n'en doutez jamais : Bailli, je vous déteſte ;
Et s'il vous arrivoit quelqu'accident funeſte...

LE BAILLI.

Je ne crains rien, mon œil veillera tant ſur vous.

LASSANA.

Vos pareils le ſont tous, en dépit des verrous.

LE BAILLI.

Mes pareils ſont des ſots.

LASSANA.

C'eſt ce que j'allois dire.

LE BAILLI.

Ouais, ma chere enfant, eh ! qui donc vous inſpire
Ce mépris de nos loix, cet oubli de nos mœurs ?
Ah ! j'y ſuis, c'eſt le chef de tous ces Racoleurs.
Tu l'écoutes, poulette ; il t'en conte, ah ! mignonne,
Ecoutes-moi plutôt, moi qui penſe & raiſonne.

LASSANA.

Raiſonnez donc aſſez pour ne pas m'épouſer ;
Votre âge avec le mien peut-il ſympathiſer ?

LE BAILLI.

C'eſt être bien ingrat de haïr la vieilleſſe ;
Car nous autres vieillards, nous aimons la jeuneſſe :
Mais d'ailleurs, je ſuis mûr, & je ne ſuis point vieux.
A l'âge où l'on plaît moins, petite, on aime mieux.
Je vais de ton bonheur hâter l'inſtant propice ;
Reine, encore une fois, que l'amour te fléchiſſe :
Ma main eſt un honneur ; & quand tu dois choiſir...

LASSANA.

Ah ! j'aimerois bien mieux que ce fût un plaiſir.

SCÈNE IX.

LASSANA, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

NE crains plus ; du Bailli nous trompons la malice.
Un guerrier ſubalterne, un héros de milice
Obtient de Monſeigneur, qui le confirme à tous,
Qu'on te laiſſe le droit de choiſir un époux.

LASSANA.

Il ne s'informoit point quelle étoit la victime !

LE GREFFIER.

Eh ! qu'importe, ma ſœur, le motif qui l'anime?
Votre délicateſſe a des retours plaiſans.

LASSANA.

Retenez-le, mon frere, il en eſt encor temps.
(*à part*)
Briſefer ſeul.

LE GREFFIER,

Ma ſœur, vous avez un ſot ſtyle.
Prêt d'épouſer un ſiècle eſt-on ſi difficile?
Ne vaudroit-il pas mieux ſuivre un fat inconnu,
Que de faire à Cancale un hymen ſaugrenu?
Tantôt l'honneur vous parle, & vous voilà bégueule;
Tantôt l'amour vous pique, & vous converſez ſeule.
Aujourd'hui vous voulez, pour refuſer demain.

ma sœur en tout cela votre zèle est inutile

A tout ceci, ma sœur, mettez donc une fin;
Mais votre défenseur vers nous marche & s'avance.

LASSANA.

L'honneur m'ordonne encor d'éviter sa présence.

LE GREFFIER.

L'honneur est bien gênant, aussi beaucoup de gens
S'en passent-ils.

SCÈNE X.

LE GREFFIER, BRISEFER.

LE GREFFIER.

O Vous, le héros des Sergens!
Vous devez m'estimer, je suis Greffier, & tendre.

BRISEFER.

Je sais, de tes pareils, ce qu'on a droit d'attendre:
Laisses-moi.

LE GREFFIER.

Vous croyez qu'apôtre du Bailli....

BRISEFER.

Qu'importe? je me moque & du Greffe & de lui.

LE GREFFIER.

Daignez m'entendre, au moins; cette beauté docile
Que menace un hymen tout au moins inutile,
Elle est ma sœur.

BRISEFER.

Comment ?

LE GREFFIER.

Ma foi, je n'en ſais rien.

BRISEFER.

Greffier, tu te ſers-là d'un bien petit moyen.

LE GREFFIER.

On me l'a déja dit.

BRISEFER.

Je conſens à te croire.
Hé bien ! tu ſouffriras qu'une action ſi noire
S'achève, & que ta ſœur, dont on ſurprend la foi,
Sous tes yeux conſternés, obéiſſe à la loi.

LE GREFFIER.

Son malheur eſt plus grand qu'on ne le penſe ; elle aime.
Son amoureux abſent la livre ici lui-même.

BRISEFER.

Et le fat eſt à l'ombre, il a peur du Recors.
Si j'étois cet amant, ſi je l'étois... ah ! mort !
Bailli, cette main-là, ſans ſecours & ſans gardes,
Auroit colaphiſé ton viſage à naſardes,
Ton ſang....

LE GREFFIER.

Calmez, Seigneur, ce trop juſte courroux.
Laſſana, c'eſt ma ſœur ; ſon amoureux, c'eſt vous.

BRISEFER.

Qu'entends-je? Laſſana ! quel nom ! tu l'as dis Veuve ?

LE GREFFIER.

Tout en vous chériſſant : oui, Seigneur, & la preuve,
C'eſt qu'elle a déteſté celui dont le trépas
L'abandonne au Bailli...

BRISEFER.

Qui ne l'obtiendras pas.
Je ne m'étonne plus de cet inſtinct fidele,
Qui, dans mon cœur ſurpris, parloit tout haut pour elle.
Périſſe le Bailli, courons, & que ma main...

LE GREFFIER.

Oh ! moins de pétulance, ou notre effort eſt vain.

BRISEFER.

Que peux-tu donc pour elle, en ce péril extrême ?

LE GREFFIER.

Il eſt un ſouterrain, caché dans ces murs même,
Et par où l'on prétend qu'une beauté jadis
Fut ſouſtraite à prix d'or à l'hymen des Baillis ;
Il répond à ce puits où ce ſoir on s'aſſemble;
Là, pendant que nos gens converſeront enſemble...

BRISEFER.

Ne te trompes-tu pas, ami ? Ce trou caché
Depuis l'événement devroit être bouché.
Comment, nouveau venu, débarquant même encore,
Sais-tu ce qu'en effet tout le village ignore,

LE GREFFIER.

Vous critiquez toujours; qu'importe le comment?
J'ai beſoin de ce trou pour notre dénouement.
Marchons, mon Officier, faiſons ici des nôtres.
Et qu'un effort dernier l'emporte ſur les autres.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LE GREFFIER, SUZON.

SUZON.

ARRÊTEZ donc, Monſieur, vous courez comme un baſque.

LE GREFFIER.

Ah! ce maudit Bailli nous a fait une fraſque.

SUZON.

Quoi donc ?

LE GREFFIER.

Accompagné d'un eſſain de Recors,
Il a de Briſefer rompu tous les efforts;
L'autre a, comme il a pu, lutté contre le nombre;
Mais ſes gens ſont battus, & lui-méme eſt à l'ombre.

SUZON.

Adieu notre eſpérance.

LE GREFFIER.

Oh! que non; le Bailli
Va, de mon déſeſpoir, être encor aſſailli;

Je lui remets ſon Greffe, & je redeviens homme.
Il n'eſt pas mon beau-frere; & je veux qu'on m'aſſomme,
Si Laſſana l'épouſe : allez lui déclarer,
Que pour l'en affranchir je vais tout préparer.

SCÈNE II.

LE GREFFIER, *ſeul.*

J'ADMIRE ce Bailli : certain que je l'abhorre
Pour me rendre inutile, il n'a rien fait encore :
C'eſt qu'il me connoît trop, à la fin j'en rougis,
Car je parle toujours, & jamais je n'agis.

SCÈNE III.

LE BAILLI, LE GREFFIER, TOUS LES PAYSANS.

LE BAILLI.

PEUPLE, soyez en paix, c'eſt moi qui vous délivre
Des tranſports effrenés de ce Racoleur ivre;
Il alloit abolir (Citoyens, j'en frémis)
Une loi que l'Amour dicta pour les Baillis,
Par qui la moindre Veuve, en quittant ſa chaumière,
Peut s'unir à mon ſang, & marcher la première.
Des Recors qui l'ont pris, nul ne s'eſt ébranlé:
Pour la premiere fois, nul d'eux n'a reculé:
Duement empriſonné par mon ordre ſuprême,
Il m'a rendu le calme; & la beauté que j'aime
Va recevoir ma main libre de tout ſon ſouci;
Greffier, allez la prendre, & l'amenez ici.

LE GREFFIER.

Que je l'aille chercher? vous me la donnez belle;
N'y comptez point du tout.

LE BAILLI.

Eh quoi! petit rebelle,
Vous oſeriez auſſi réſiſter à la loi?

LE GREFFIER.

Ces commiſſions-là ſont indignes de moi.

LE BAILLI.

Gens qui vous valent bien les feroient, téméraire.

LE GREFFIER.

Ils ne me valent pas, puiſqu'ils pourroient les faire.

LE BAILLI.

Pour me contrarier, faquin, quels ſont tes droits?

LE GREFFIER.

Je défends le beau ſexe opprimé par vos loix;
Ces loix qu'à votre gré votre intérêt ajuſte,
Si le ſexe en eut fait, il eût été plus juſte.
Pour la femme, en un mot, eſt-ce un mal trop léger
De n'en éprouver qu'un ſans en pouvoir changer?
Faut-il donc s'immoler au joug d'une habitude?
Marier ſes beaux ans à la décrépitude?
Unir le froid au chaud, & l'hiver au printemps?
Calculez, vieux Bailli, vous avez ſoixante ans;
Abandonnez la lice ouverte à la tendreſſe:
L'Amour, ainſi que Mars, ne rit qu'à la jeuneſſe.

LE BAILLI.

Conviens que j'ai ſouffert aſſez patiemment
Tes contradictions & ton entêtement:
Je ne ſais trop pourquoi, ſéditieux élève,
Dans le rang de Greffier, où ma bonté t'éleve....

LE GREFFIER.

Ah! qu'à cela ne tienne; allez, n'ayez pas peur,
Reprenez

Reprenez votre Greffe, & rendez-moi mon cœur;
Je vais vous étonner par un autre langage :
Laſſana....

LE BAILLI.

Parle.

LE GREFFIER.

Eh bien, devinez.

LE BAILLI.

Oh! je gage....
Qu'elle eſt ta ſœur.

LE GREFFIER.

Tout juſte, il l'a dit.

LE BAILLI.

Tu vois bien
Qu'un liſeur de romans n'eſt étonné de rien.
Elle eſt ta ſœur, la choſe eſt pourtant admirable;
Mais cela n'y fait rien, j'épouſe au préalable;
Allez donc la chercher, chef de mes fiers Records;
Allez; & que ce puits, témoin de nos accords....
Mais elle-même ici vous épargne la peine
De la prévenir.

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, LASSANA.

LE BAILLI.

Viens, viens, mon cœur, viens, ma reine :
Voici donc le moment qui doit me rendre heureux.

LASSANA.

Où suis-je? Ciel! quel spectre est offert à mes yeux?
L'ombre du grand Colas, le Bailli, j'extravague.

LE BAILLI.

Que penser, en effet, d'un discours aussi vague?
Elle est folle.

LE GREFFIER.

Ah! ma sœur, tu pers un bel appui,
Ce héros, ce Sergent.

LASSANA.

Ah! qu'a-t-on fait de lui?

LE GREFFIER.

Le Bailli l'a surpris par trahison notoire,
Il maudit au cachot la robe & l'écritoire.

LASSANA.

Ainsi donc, c'en est fait, tout est désespéré;
Bailli, n'approchez pas, je vous étranglerai;
Amis, je perds la tête, & la fureur m'égare,
Ou l'hymen ou la mort, le choix est aisé.... Gare.

(*Elle s'élance dans le puits*)

SCÈNE V & *derniere.*

Les Acteurs précédens, BRISEFER, SOLDATS.

LE BAILLI.

J'ENTENDS du bruit, on vient; ah! m'auroit-on trahi?

BRISEFER.

Laſſana dans le puits! ſuivons-la, ſautons-y.

(*Il ſe jette dans le puits*)

LE BAILLI.

Au ſecours, tirons-les, j'ai peur du tête-à-tête.
Ferme, courage, allons ~~donc~~, je les tiens, qu'on s'arrête.
Deſcendez, couple Amant.

(*Briſefer & Laſſana s'aſſeyent ſur le bord du puits*)

BRISEFER.

Idole de mon cœur,
Laſſana.

LASSANA.

Briſefer, toi mon libérateur.

BRISEFER.

Laſſana, c'eſt moi-même; oui, c'eſt moi qui t'adore,
Qui t'arrache au trépas, à l'hymen pire encore:
Tes jours que j'ai ſauvés vont donc m'appartenir!

LASSANA, *d'une voix éteinte.*

J'ai donné ma parole....

BRISEFER.

Et tu dois la tenir;

Mais à moi.

LE BAILLI.

Doucement; on ſait qu'elle eſt ma femme,
C'eſt moi qui la confiſque, & la loi la réclame.

BRISEFER.

Ne pouſſez point à bout mon amour irrité:
Capitulons, papa, je vous offre un traité,
Il faut perdre aujourd'hui la Veuve ou les oreilles;
Les choſes en ce cas.....

LE BAILLI.

Sont loin d'être pareilles.

Épouſez-la.

LASSANA.

Je n'ai rien à te reprocher,
Il eſt beau de monter dans les feux d'un bûcher;
Mais celui qui conſent à nager pour ſa belle,
Conſentiroit de même à ſe brûler pour elle.

BRISEFER.

Chere Amante, partage après tout notre effroi,
Tant de reconnoiſſance entre ton frere & moi;
Vous, peuple, eſpérez tout d'un changement propice,
Défenſeur de l'État, fameux dans la milice,
J'attaquerai la loi comme un horrible abus,
Les Baillis ſurannés ne ſe marieront plus:

Sevré

Sevré jusqu'aujourd'hui des douceurs du veuvage,
Cancale sortira d'un si dur esclavage,
Et les maris mourront avec impunité.
(*au Bailli*)
Pardonnez-moi, Bailli, mes airs de dignité.

LE BAILLI.

Oui, tout est pardonné, qu'entre nous tout s'efface.

BRISEFER.

Melpomene à son tour doit m'accorder ma grace;
En les travestissant j'admire ses héros,
Le Parodiste rit, mais jamais il n'outrage;
Nul ne sait mieux priser les beautés d'un ouvrage,
Que celui qui s'occupe à chercher ses défauts.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Lieutenant Général de Police, *La Veuve de Cancale, Parodie;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation, ni l'impression. A Paris, le 12 Octobre 1780. *Signé*, SUART.

Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A Paris, ce 12 Juillet 1780.

Signé, LE NOIR.

ŒDIPE

CHEZ ADMETE,

TRAGÉDIE.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, un manuscrit qui a pour titre : *Œdipe chez Admete, Tragédie :* je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 3 Décembre 1778.

SUARD.

ŒDIPE

CHEZ ADMETE,

TRAGÉDIE,

Par M. Ducis, Secrétaire ordinaire de MONSIEUR, l'un des quarante de l'Académie Françoise.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Vendredi 4 Décembre 1778.

A PARIS,

Chez P. Fr. Gueffier, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXX.

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

ENCOURAGÉ par vos bontés & par le titre honorable qui m'attache à MONSIEUR, j'oſe lui préſenter un Ouvrage qu'il a bien voulu entendre avant ſa repréſentation. L'habitude

de lire & de juger les meilleurs Ouvrages des Anciens & ceux de nos grands Poëtes modernes, vous a fait saisir sur le champ les imperfections & les défauts de cette Tragédie. Ainsi, votre jugement m'avoit annoncé celui du public qui me les a reprochés; mais aussi les endroits qui ont eu le bonheur de vous toucher & de vous plaire, l'ont défendue avec succès contre les critiques les plus justes. Malgré toutes les lumieres d'un esprit attentif & d'un goût délicat qui connoît la sévérité des regles & les principes sur lesquels elles s'appuyent, vous avez jugé combien l'émotion, ce premier besoin des ames sensibles, pouvoit racheter de défauts au Théâtre. MONSIEUR a sur-tout applaudi à la morale & aux sentimens de cette Tragédie. Un vieillard vertueux au milieu de tous les crimes, & consolé par sa constance au milieu de tous les malheurs, vous a paru un tableau digne d'être offert aux hommes. Comment Antigone n'auroit-elle pas fait couler vos larmes & celles d'une Cour vertueuse, où le Souverain exerce le premier des empires, celui de l'exemple; où d'augustes Princesses,

consacrées à nos yeux dans des jours de deuil & de regrets par le plus courageux dévouement, nous ont offert les modeles & presque les victimes de la piété filiale? Un sujet si intéressant par lui-même n'avoit besoin que d'être présenté. Que n'ai-je pu le peindre avec les couleurs qu'il exige, & sur-tout en y mêlant avec plus d'art l'intérêt de deux jeunes époux, retracer vivement dans leur tendresse cette pureté, cette douceur, ce charme de l'amour conjugal, & ce spectacle tranquille de dignité & de mœurs que vous offrez à la France!

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE MONSIEUR,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,
DUCIS.

PERSONNAGES.

ADMETE, Roi de Theſſalie. *M. Delarive.*
ALCESTE, ſon épouſe. *Mad. Veſtris.*
ŒDIPE, ancien Roi de Thebes. *M. Briſart.*
ANTIGONE, ſa fille. *Mlle Saint-Val, cadette.*
POLYNICE, ſon fils. *M. Monvel.*
ARCAS, Confident d'Admète. *M. Florence.*
PHÉNIX, Officier d'Admete. *M. d'Auberval.*
LE GRAND-PRÊTRE du Temple des Euménides. *M. Vannovre.*
UN PRINCIPAL HABITANT, UN SECOND HABITANT, UN TROISIEME HABITANT } *M. Dorival.* de la ville de Phere.
PRÊTRES DE LA SUITE DU GRAND-PRESTRE. } perſonnages muets.
GARDES D'ADMETE. } perſonnages muets.
PEUPLE. } perſonnages muets.

La Scène eſt en Theſſalie, dans la ville de Phere. L'action ſe paſſe daus le palais d'Admete pendant le premier, le ſecond, & le quatrieme Actes; & pendant le troiſieme & le cinquieme, elle ſe paſſe devant & dans le Temple des Euménides.

ŒDIPE
CHEZ ADMETE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Admète.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, POLYNICE.

ADMETE.

POLYNICE, eſt-ce vous? Pourquoi, par quel myſtère,
M'apprenant votre nom, m'engager à le taire?
Quel étonnant revers, quel ſort injurieux,
Sans ſuite & ſans éclat, vous amene à mes yeux?

Dans vos ſombres regards la fureur étincelle.
Aux champs Theſſaliens quel ſujet vous appelle ?
Expliquez-vous, Seigneur ?

POLYNICE.

Admète, qu'il eſt doux,
Tranquille & ſans remords, de régner comme vous !
Vous n'avez point du trône exilé votre pere.

ADMETE.

Seigneur, je vous entends. Hélas ! ſur ſa miſere,
Quel cœur, s'il eſt humain, ne s'attendriroit pas !
Que n'a-t-il vers nos bords daigné tourner ſes pas !
Hier, avec Phénix, notre douleur commune
Plaignoit encor les maux de ſa longue infortune.
Plus il eſt malheureux, plus Œdipe eſt ſacré.

POLYNICE.

(*A part.*)
De quel trait déchirant mon cœur eſt pénétré !
(*Haut.*)
Votre pitié me dit combien je fus barbare.
Hélas ! pour un vieillard ſi vertueux, ſi rare,
La terre eſt ſans aſyle & le ciel ſans flambeau !
L'Univers dès long-temps n'eſt pour lui qu'un tombeau :
Il n'a pour tout ſecours, privé de la couronne,
Que ſes pleurs, ſes deſtins, & le bras d'Antigone.
Que ma ſœur eſt heureuſe ! elle aura pu, du-moins,
Guider ſes pas tremblans, lui prodiguer ſes ſoins.

Mais j'entrevois le jour (il n'eſt pas loin peut-être)
Où de mon trône enfin je vais chaſſer un traître,
Et dans Thèbe, à mon tour, rentrant victorieux,
Reprendre avec éclat le rang de mes aïeux.
D'avance contre lui j'ai ſoulevé la Grèce :
De ſes Princes unis la fureur vengereſſe
Va pourſuivre Etéocle & défendre mes droits ;
Et pour eux ma querelle eſt la cauſe des Rois.
De vos exploits, Seigneur, je ſais ce qu'on publie ;
Il me manquoit encor d'armer la Theſſalie.
Si j'obtiens vos ſecours, quel que ſoit le danger,
Je n'aurai plus bientôt mon injure à venger.

ADMETE.

Je n'examine point ſi votre cauſe eſt juſte ;
Je ſonge à mes devoirs : & dans mon rang auguſte,
Il ne m'eſt point permis, pour ſervir vos projets,
D'expoſer le bonheur, les jours de mes ſujets.
Vous ne l'ignorez pas, les exploits de mon pere
N'ont que trop épuiſé ſes Etats par la guerre.
Compagnon de Phérès, de ſes travaux guerriers,
J'ai vu quels flots de ſang ont rougi ſes lauriers :
Et quand les cris plaintifs de ma triſte patrie
Raniment la pitié dans mon ame attendrie,
Je n'irai point, Seigneur, prodigue de ſon ſang,
Au lieu de le fermer, rouvrir encor ſon flanc ;
Et dans quel temps, ſur-tout ! lorſque les Euménides,
Ces Déeſſes de meurtre & de vengeance avides,

Vont dans ce jour célèbre annoncer leurs décrets;
Lorſque de toutes parts, étrangers & ſujets,
Accourus ſur nos bords, frémiſſent dans l'attente;
Quand mon peuple eſt troublé, quand ma cour s'épouvante,
Quand déjà leur Miniſtre eſt tout prêt à céder
Au ſouffle impérieux qui le doit poſſéder!
Quoique par le remords leur active juſtice
S'exerce au fond des cœurs en cachant le ſupplice,
Il vient, il vient un temps où leur ſévérité
Signale avec éclat leur tardive équité.
C'eſt-là plus d'une fois que la triſte innocence
Vint contre l'oppreſſeur évoquer la vengeance:
Et puiſque tout m'invite à vous le révéler,
Apprenez un ſecret qui vous fera trembler.
Non loin de ces remparts, dans un déſert horrible,
Ces trois Divinités ont un temple terrible:
D'ifs & de noirs cyprès un bois religieux,
En couvre avec reſpect les murs ſilencieux.
Là, mon pere charmé, de ſes mains triomphantes,
Offroit des ennemis les dépouilles ſanglantes.
On eût dit que loin d'eux ces funeſtes autels
Repouſſoient avec lui ces preſens criminels.
O Déeſſes! dit-il, condamnez-vous ma gloire,
Quand j'apporte à vos pieds les fruits de ma victoire?
Tyſiphone, ſortant de l'infernal ſéjour,
Vint répondre elle-même, & fit pâlir le jour.
A ſon aſpect affreux les autels s'ébranlerent,
D'une ſueur de ſang les marbres dégoutterent,

Notre encens s'éteignit, ou n'osa plus monter ;
Une sourde fureur sembloit la tourmenter :
Mais à peine au-dehors elle alloit se répandre,
Qu'on vit tous ses serpens se dresser pour l'entendre.
« Frémis, a-t elle dit, impitoyable Roi ;
» Le sang de tes sujets va retomber sur toi.
» Quel bien leur a produit la splendeur de tes armes ?
» Chacun de tes exploits fut payé par des larmes.
» Porte ailleurs tes drapeaux, tes chants victorieux ;
» Les soupirs de ton peuple ont monté jusqu'aux cieux :
» Il est temps qu'à leur tour la mort des tiens expie
» Le forfait éclatant de ton triomphe impie.
» Seche auprès du cercueil, sans y pouvoir entrer.
» Va, c'est-là le bienfait que tu dois espérer. »
Immobile à ces mots, muet dans ses alarmes,
Mon pere m'observa d'un œil fixe & sans larmes,
Et par tous les témoins à cet oracle admis,
Sur cet oracle affreux le secret fut promis.
Hélas ! depuis ce temps (quelle est sa destinée ?)
Il traîne une vieillesse à gémir condamnée !
Son œil indifférent, lassé de sa grandeur,
Du rang qu'il m'a cédé ne voit point la splendeur.
Eloigné de ma Cour, dans sa retraite austère,
Il nourrit les langueurs d'un chagrin solitaire ;
Il craint, sur-tout, il craint (peut-être avec raison)
Qu'un grand malheur bientôt n'accable sa maison.
Après cela, Seigneur, jugez si contre un frere
Je dois m'unir à vous pour lui porter la guerre,

Et des filles du Styx réveiller le courroux,
Quand leurs regards vengeurs ſont arrêtés ſur nous.

POLYNICE.

Ainſi, les Souverains, ſi fiers du diadême,
Sont les eſclaves nés de leur grandeur ſuprême;
Ils n'auront plus le droit, contre le crime heureux,
De demander juſtice & de s'unir entr'eux.
Que dis-je? ſi j'en crois l'oracle qu'on m'oppoſe,
La Grece eſt donc coupable en défendant ma cauſe!
Ma cauſe cependant paroît juſte à ſes yeux.
On peut venger les Rois ſans offenſer les Dieux.
En armant vos ſujets contre un Prince perfide,
Vous ſerez magnanime & non pas homicide;
Vous ſoutiendrez l'éclat de votre dignité,
L'honneur de nos pareils, leur rang, leur ſûreté.
Leurs intérêts enfin ſont tous unis aux vôtres:
Braver un Souverain, c'eſt braver tous les autres.
Roi, n'oſerez-vous rien pour un Roi malheureux?

ADMETE.

Aux dépens de ſon peuple on n'eſt point généreux.

POLYNICE.

Cette haute vertu.....

ADMETE.

Plairoit à mon courage;
Mais un Roi rarement peut la mettre en uſage.
Je ne veux point, Seigneur, par de nouveaux combats,

A l'exemple d'un pere affoiblir mes Etats.
Que n'a-t-il moiſſonné des lauriers légitimes!
Mais il m'apprit, du-moins, de plus douces maximes;
C'eſt lui qui m'enſeigna que les Rois étoient nés
Pour offrir un aſyle aux Rois infortunés.
Ah! ſi le charme heureux de ce climat paiſible
Pouvoit.....

POLYNICE.

Avec ma haîne il eſt incompatible.
Vous n'avez point, Seigneur, vos droits à ſoutenir,
D'Etéocle à combattre & de frere à punir.
Je ne vous preſſe plus de venger mon outrage:
Il me reſte mon bras, ma haîne & mon courage.
Adieu, Seigneur. Demain, aux premiers traits du jour,
Pour rejoindre mon camp, je ſors de votre Cour.

SCENE II.

ADMETE *ſeul.*

Mes refus vont encor aigrir ſon caractère.
Hélas! ſon nom fatal m'a rappelé ſon pere,
Quel état! le remords avec l'adverſité!
Mais je le plains, ſur-tout, de l'avoir mérité.

SCENE III.

ALCESTE, ADMETE.

ALCESTE.

(Derriere le Théâtre.)

HÉLAS!

ADMETE.

Qu'ai-je entendu? Quoi! c'eſt vous, chere Alceſte!
D'où naît dans votre ſein ce déſeſpoir funeſte?
Mon cœur auprès de vous, de votre aſpect charmé,
A reſpirer la paix étoit accoutumé.
Je ne vous connois plus. Pourquoi votre viſage
D'un calme ſi touchant n'offre-t-il plus l'image?
Tout votre corps frémit, vous pâliſſez d'effroi! ...
Expliquez-vous, parlez.

ALCESTE.

Admete, écoutez-moi.
Dans ce temps de la nuit où des vapeurs plus ſombres
Redoublent le ſommeil, épaiſſiſſent les ombres;
Le trépas de mon pere (ô ciel! puis-je y penſer?)
A mes eſprits tremblans s'eſt venu retracer.
De ſon pouvoir Médée étalant les merveilles,
De mes crédules ſœurs enchantoit les oreilles,
Et, pour les mieux tromper, leur rappeloit Œſon
Rendu par un prodige à ſa jeune ſaiſon.

Par un prodige égal, déjà chacune eſpere
Remplir d'un ſang nouveau les veines de ſon pere.
Le bain fatal eſt prêt, les feux ſont allumés,
Des rayons de l'eſpoir leurs yeux ſont animés.
On s'arme de poignards. Incertaine & timide,
Leur main ſemble un moment prévoir le parricide :
Médée exhorte, on marche, on s'avance ſans bruit;
On rend grace au ſilence, aux horreurs de la nuit;
On entre dans la chambre, où de ſes traits funebres
Un jour pâle & mourant éclairoit les ténebres,
Et, découvrant à peine un vieillard endormi,
Ne laiſſoit entrevoir le forfait qu'à demi.
On diroit qu'à l'aſpect de l'auguſte victime,
La nature à leurs cœurs a révélé leur crime :
La piété l'emporte, & leurs couteaux preſſés
S'entre-choquent ſoudain dans ſon cœur enfoncés;
Leur parricide zele, innocemment impie,
En déchirant ſon ſein, croit lui donner la vie.
Sa mort leur montre enfin leur déteſtable erreur.
Médée en s'échappant, inſulte à leur douleur.
Leurs pleurs, leurs bras tendus, couvrent le lit funeſte:
Le crime eſt conſommé, le déſeſpoir leur reſte.
Ce bain, ce ſang, ces cris, ces poignards odieux,
Ce vieillard palpitant eſt encor ſous mes yeux.

ADMETE.

Le ciel voulut alors qu'Alceſte fut abſente;
Du meurtre paternel ta main fut innocente :
Tes ſœurs...

ALCESTE.

Ce n'eſt pas tout; j'ai cru, dans ma terreur,
Le cœur encor ſaiſi de tant d'objets d'horreur,
Que j'allois dans tes bras m'aſſurer un aſyle.
Déjà la paix rentrait dans mon ſein plus tranquille;
Déjà je reſpirois ce calme heureux & doux
Que retrouve une femme auprès de ſon époux:
Sous tes pas à l'inſtant s'eſt ouvert le Ténare,
Une inviſible main t'entraînait au Tartare.
Tu me criois adieu. J'ai frémi, j'ai couru.
Entre nous deux alors nos enfans ont paru;
Ils élevoient vers nous leurs voix attendriſſantes;
Ils enchaînoient tes pieds de leurs mains innocentes.
La foudre épouvantable a ſoudain retenti.
Alors tout s'eſt calmé, tout s'eſt anéanti;
De ces objets divers l'effrayant aſſemblage,
De tes périls, ſur-tout, me laiſſe encor l'image:
Et, dût ce ciel vengeur irriter mes ennuis,
Je veux ſortir enfin de l'horreur où je ſuis.

ADMETE.

Dans ce ſonge confus, quelque effroi qu'il te donne,
Je n'ai rien diſtingué qui me trouble ou m'étonne.
De ton pere ſouvent ton eſprit occupé
A pu de ſon trépas être aiſément frappé.
Quand au Tenare ouvert, ta tendreſſe inquiete
A ſeule imaginé tous ces périls d'Admete:
Pour trembler ſur mes jours, craintive au moindre bruit,

Tu n'avois pas beſoin des erreurs de la nuit.
Va, ſans interpréter de bizarres menſonges,
Rempliſſons nos devoirs & dédaignons les ſonges.
Sur ſa propre innocence un mortel affermi
A ſa vertu pour juge & le ciel pour ami.

ALCESTE.

Non, non : pour démentir mes préſages timides,
Je veux interroger l'autel des Euménides.
Le ſort à leurs regards aime à ſe découvrir,
Et pour nous dans ce jour leur temple va s'ouvrir.

ADMETE.

Mais connois-tu, dis-moi, ces Déeſſes horribles,
Ces Sœurs que leur juſtice a fait nommer terribles?
Leur grand Prêtre a ſouvent de ſa ſiniſtre voix
Sous leurs dais orgueilleux épouvanté les Rois :
Sous leur ſceptre ſanglant tout pouvoir s'humilie;
Leur nom ſeul prononcé trouble la Theſſalie :
A l'aſpect imprévu de leur temple odieux,
Le voyageur tremblant paſſe & ferme les yeux :
Il ſemble, à leur menace, à leur regard ſauvage,
Que l'horreur des mortels ſoit leur plus cher hommage;
Et que, s'il eſt un cœur qui les oſe adorer,
Ce n'eſt qu'en frémiſſant qu'on les puiſſe honorer.

ALCESTE.

Ah! pour moi leur aſpect eſt un tourment moins rude
Que le ſupplice affreux de mon incertitude!
Me refuſerois-tu de les interroger?

ADMETE.

Peut-être imprudemment cherchons-nous le danger.

ALCESTE.

Je ſens que dans mes vœux c'eſt le ciel qui m'inſpire.

ADMETE.

Sur le cœur d'un époux tu connois ton empire :
Mais ſi tu m'en croyois, ton eſprit curieux
Sur nos communs deſtins s'en remettroit aux Dieux.

SCENE IV.

Les mêmes, ARCAS.

ARCAS.

SEIGNEUR, dans ce moment le redoutable temple
Que l'innocence même avec effroi contemple,
Vient d'ouvrir ſon enceinte aux regards des mortels,
Un feu ſombre & ſacré brûle ſur les autels ;
Des trois Divinités les funèbres images
De vos ſujets tremblans reçoivent les hommages.
Le grand Prêtre a paru. L'Oracle va parler.
Voici l'heure où ſa bouche enfin doit révéler
Les décrets réſervés pour ce jour formidable.

ADMETE.

Chere Alceſte, le ciel nous ſera favorable.
Raffermis à ma voix ton courage abattu.

Quel cœur plus que le tien doit croire à ſa vertu?
Loin de nous à jamais toute crainte inquiete.

ALCESTE.

Je la ſens expirer en écoutant Admete:
Je ſens que par dégrés modérant ſon effroi,
Mon ame avec plaiſir s'affermit près de toi:
Conſulte ſeul l'Oracle; & moi, je vais encore
Dans ta fille & ton fils voir l'époux que j'adore,
Et perdant auprès d'eux mes vains preſſentimens,
Leur prodiguer pour toi mes doux embraſſemens.

(Ils ſortent tous deux.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, ARCAS.

ARCAS.

Quoi! c'eſt un Prince juſte, un Héros magnanime
Que le ciel en ce jour demande pour victime!
A cet affreux trépas Admete eſt réſervé!
A l'amour de ſon peuple Admete eſt enlevé!
O rigoureuſe loi d'un Oracle inflexible!
Le ciel, dans ſon courroux, eſt-il donc inſenſible
Aux vertus d'un Monarque, aux larmes des ſujets?

ADMETE.

Reſpectons, cher Arcas, ſes terribles décrets.
Mais quand l'autel eſt prêt, quand ma mort eſt prochaine,
As-tu dans ſon erreur entretenu la Reine?
Avec des ſoins prudens lui cache-t-on toujours
Que l'Oracle fatal a condamné mes jours?

ARCAS.

Oui, Seigneur: de ſon trouble enfin ſon cœur reſpire.
Il ne s'alarme plus pour vous ni pour l'Empire.
Autour d'elle empreſſés vos fideles ſujets

Font taire leurs douleurs, leurs ſoupirs, leurs regrets;
Tout dérobe à ſes yeux la vérité funeſte.

ADMETE.

O trop cruelle erreur! ô malheureuſe Alceſte!

ARCAS.

Faut-il donc la quitter au printemps de vos jours!
Pourquoi les Dieux ſitôt en bornent-ils le cours!
Ah! quel bonheur jamais fut plus digne d'envie!

ADMETE.

Combien de nœuds, Arcas, m'attachoient à la vie!
Ces ſujets pleins d'amour, dont l'œil fixé ſur moi
Ne pouvoit ſe laſſer de contempler leur Roi;
Leurs tranſports d'alégreſſe empreints ſur leur viſage;
Leurs flots tumultueux inondant mon paſſage;
Tous ces cris répétés, leurs regards ſatisfaits
M'offrant de toutes parts le prix de mes bienfaits,
Ce plaiſir de me dire: « Ils vivent ſans alarmes;
» Le bonheur de me voir fait ſeul couler leurs larmes;
» Il n'en eſt pas un ſeul dans ce peuple nombreux
» Qui pour moi dans ſon cœur ne forme mille vœux;
» Par les loix, par les mœurs, je rends mon ſceptre auguſte,
» Ma joie eſt d'être aimé, ma gloire eſt d'être juſte ».
Ah, de mon peuple, Arcas, faut-il me ſéparer!

ARCAS.

Le ciel à nos regards n'a fait que vous montrer:
Falloit-il que la mort...

ADMETE.

Mort cruelle & jalouſe,
Qui m'ôte mes enfans, mes ſujets, mon épouſe....
Eh! quelle épouſe, ô ciel! ami, ſi quelquefois
Ces ſoucis importuns qu'on lit au front des Rois,
Avoient du moindre trouble altéré mon viſage,
Un mot, un mot d'Alceſte, écartant le nuage,
Y ramenoit le calme & la tranquillité.
Son œil s'ouvroit, Arcas, j'étois moins agité.
Que dis-je! en ces momens où notre ame plus tendre
Dédaignoit les diſcours pour mieux ſe faire entendre,
Un long enchantement confondoit nos deux cœurs;
J'aimois, je la voyois, je goûtois les douceurs
D'un ſilence attentif qui la rendoit plus belle;
Je ne lui parlois pas, mais j'étois auprès d'elle:
Et quand mon ſort heureux a paſſé mes deſirs,
Quand le trône & l'hymen m'offrant tous leurs plaiſirs,
Ont verſé ſur ma vie un charme qui m'enivre,
Au lieu de tant d'objets, pour qui j'eſpérois vivre,
C'eſt la nuit du trépas qui va m'environner;
Je perds tout le bonheur que j'allois leur donner.

ARCAS.

De ces vains mouvemens ſurmontez la tendreſſe.

ADMETE.

Je conſume avec toi mes pleurs & ma foibleſſe....
Mais j'apperçois Alceſte?

ARCAS.

ARCAS.

Elle avance vers vous.
Hélas! quel eſt ſon ſort!

ADMETE.

Il ſuffit : laiſſe-nous.

(Arcas ſort.)

SCENE II.

ADMETE, ALCESTE.

ALCESTE.

CHER époux, je te vois : les fieres Euménides
N'ont donc point prononcé des arrêts homicides?
Le ciel protége Admete. Oh! combien j'ai tremblé;
Juſqu'au moment terrible où l'Oracle a parlé!
Je te demande encore à la nature entiere.
Chacun de tes enfans m'a préſenté ſon pere,
Chacun de tes ſujets ma préſenté ſon Roi,
Et mon époux par-tout s'eſt offert devant moi.
Mais as-tu de ton peuple obſervé la tendreſſe?
O moment pour ton cœur plein de charme & d'ivreſſe!
Comme il craint pour tes jours! comme il chérit tes loix!
Ah! c'eſt dans leurs périls qu'on peut juger les Rois!
Du coup dont je tremblois ils frémiſſent encore.

ADMETE.

Trop juſte ſentiment d'un peuple qui t'adore!

Ah! puiſſe-t-il long-temps, heureux dans l'avenir,
De mes foibles bienfaits garder le ſouvenir!

ALCESTE.

Le ciel vient de calmer ſa tendreſſe inquiete.
Que devenois-je, hélas! s'il eût proſcrit Admete?
Moi, te perdre! grands Dieux! Admete, ah! tu crois bien
Que mon trépas d'abord auroit ſuivi le tien.
Cet éternel adieu, cet abandon terrible,
L'aurois-je ſupporté, moi, dont le cœur ſenſible
Au ſeul ſon de ta voix eſt prêt à s'émouvoir;
Qui ceſſerois de vivre en ceſſant de te voir,
Qui ne ſaurois une heure endurer ton abſence,
Qui craindrois moins la mort que ton indifférence;
Moi, qui n'entrevois pas, même dans l'avenir,
Qu'aucun moyen jamais puiſſe nous déſunir?
Non, je ne conçois point, de tes vertus ravie,
De terme à mon bonheur, ni de terme à ta vie.

ADMETE.

Ma chere Alceſte..... ah! Dieux!

ALCESTE.

Veux-tu qu'en ces momens
Je faſſe à tes regards amener nos enfans?
Veux-tu?.....

ADMETE.

Non.... garde leur ce cœur ſenſible & tendre:
A tes ſecours, Alceſte, ils ont droit de prétendre;
Et ſi leur pere un jour....

ALCESTE.

Que me dis-tu?

ADMETE.

Je croi
Que leur âge encor foible auroit beſoin de toi.
Eh! qui pourroit compter les bienfaits d'une mere!
A peine nous ouvrons les yeux à la lumiere,
Que nous recevons d'elle, en reſpirant le jour,
Les premieres leçons de tendreſſe & d'amour.
Son cœur eſt averti par nos premieres larmes;
Nos premieres douleurs éveillent ſes alarmes.
Sous les plus douces loix nous croiſſons près de vous,
Et c'eſt dès le berceau que vous régnez ſur nous.

ALCESTE.

Comment de notre amour ne pas chérir les gages!
Mes ſoins ne ſont-ils pas leurs plus doux héritages?

ADMETE.

Tu promis à leur pere & ton cœur & ta foi.

ALCESTE.

Eſt-ce Admete qui craint d'être oublié de moi?
Va, ce léger ſoupçon doit outrager ma flâme.
Doutes-tu qu'à jamais tu regnes ſur mon ame?
J'en atteſte l'autel qui reçut nos ſermens,
Où mon cœur te voua ſes premiers ſentimens;
Ces flambeaux de l'hymen, cette brillante fête,
Où du bandeau des Rois tu parois ta conquête.
Quel bonheur nous attend! Oui, je n'en doute pas,
Ton fils, ton fils un jour marchera ſur tes pas.
Il a déjà ta grace, il aura ton courage;
Déjà ſes traits naiſſans m'ont offert ton image,

Et tandis que ſans moi tu courois aux autels
Interroger du ſort les décrets éternels,
Comme ſi ton péril eut accru mes tendreſſes,
Ma main lui prodiguoit les plus douces careſſes.
Mes regards de le voir ne pouvoient ſe laſſer;
Dans ton fils, cher époux, je croyois t'embraſſer;
Et s'il faut, ſans détour, t'avouer mes alarmes,
J'ai même, en l'embraſſant, répandu quelques larmes.
Tu pleures, cher Admete!

ADMETE.

Oui, mon cœur tranſporté....

ALCESTE.

Livre-toi ſans réſerve à ta félicité.

ADMETE.

Je te vois.... je t'entends... O momens pleins de charmes!
Tant de bonheur m'accable & fait couler mes larmes.
Je n'ai jamais, jamais ſenti juſqu'à ce jour
Avec plus de tranſport le prix de ton amour.
Par ces noms ſi touchans & d'épouſe & de mere,
A l'Etat, comme à moi, que tu dois être chere!
Va, crois-moi, le deſtin n'a point droit ſur les cœurs;
Va, l'amour ne meurt point; ſes ſentimens vainqueurs,
Du ſort qui détruit tout ne craignent point l'empire.
Crois que ce feu ſacré, qu'un tendre hymen inſpire,
Sous ma cendre avec moi ne pourra s'aſſoupir,
Qu'il doit ſurvivre encore à mon dernier ſoupir.

SCENE III.

PHÉNIX, ADMETE, ALCESTE.

PHÉNIX.

SEIGNEUR, vers ces cyprès, vers ces roches arides,
Où le remords consacre un temple aux Euménides,
A mon œil tout-à-coup de respect prévenu,
S'est offert un mortel, un vieillard inconnu.
Ses yeux ne s'ouvrent point à la clarté céleste.
Au printemps de ses jours, une beauté modeste,
Lui prêtant son appui, ses secours généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encor sur son visage empreinte;
On y voit la douleur, mais sans trouble & sans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent son front pensif, qu'ont sillonné les ans.
J'observois dans son port, sur son front immobile,
Au milieu de ses maux sa dignité tranquille.
Et tout enfin, Seigneur, en lui m'a rappelé,
Cet illustre proscrit, dont vous m'avez parlé.

ADMETE.

Il suffit, cher Phénix.

(Phénix sort.)

SCENE IV.

ADMETE, ALCESTE.

ALCESTE.

QUEL eſt donc ce myſtere?
Un vieillard inconnu. Parlez : que veut-il faire?
Je crains... Phénix d'abord eût dû l'interroger.

ADMETE.

Peut-être vainement ç'eût été l'affliger.
Hélas! d'un malheureux la prudence eſt extrême.
Ah! ſon ſecret ſouvent n'eſt que ſon malheur même.

ALCESTE.

Vous lui demanderez d'où naît ſon ſort affreux?

ADMETE.

Je n'interroge pas les mortels malheureux.

ALCESTE.

De ſes deſtins, Seigneur, vous avez connoiſſance.
Ainſi, ſur vos ſecrets vous gardez le ſilence;
Ils ne ſont plus communs! Pourquoi me les cacher?
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher?

ADMETE.

Crois-tu!....

ALCESTE.

Me traitez-vous comme une ame commune,
Qu'on doit peu conſulter, qu'un ſecret importune?

ADMETE.

Tu me fais cet outrage ?

ALCESTE.

Eh ! depuis quand, pourquoi
N'oſez-vous ſans détour vous fier à ma foi ?

ADMETE.

Eh-bien ! c'eſt.....

ALCESTE.

Ne crains pas.

ADMETE.

Ce vieillard ſans aſyle ;
Ce noble fugitif, dans ſes maux ſi tranquille,
C'eſt Œdipe.

ALCESTE.

Qui ! lui, Seigneur ! Ah ! dans ces lieux,
Son aſpect contre nous va ſuſciter les Dieux !

ADMETE.

Que dis tu, téméraire ?

ALCESTE.

Oui, voilà mon préſage ;
Il ne m'a point trompée.

ADMETE.

Eh ! c'eſt-là ton courage ?

ALCESTE.

Non, je n'en puis douter : tout le peuple en fureur
Va chaſſer un vieillard qui doit lui faire horreur.

ADMETE.

Que crains-tu ?

ALCESTE.

Je crains tout. Je crains les Euménides,
Leurs ſerpens, leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Je crains Laïus, Œdipe & Jocaſte en courroux;
Ils vont du ſein des morts s'élever contre nous.

ADMETE.

Quel excès de foibleſſe !

ALCESTE.

Ah ! Ciel ! ſi ta vengeance !....

ADMETE.

De ta propre vertu n'as-tu point l'aſſurance ?

ALCESTE.

Eh ! qu'avoit fait Œdipe ?

ADMETE.

Eh-bien ! ſi c'eſt mon ſort,
J'accepte ſans murmure ou la vie ou la mort.

ALCESTE.

Barbare !

ADMETE.

De nos Dieux le pouvoir légitime
Doit-il nous conſulter pour nommer leur victime ?
Si leur bras ſuſpendu s'apprête à la frapper,
Prince ou Sujet, n'importe, il ne peut échapper.
Crois-tu, s'il faut du ſang, que leurs bouches timides
Ont pour le demander beſoin des Euménides ?
Va, tu n'as déſormais rien à craindre pour moi.

ALCESTE.

Mon cœur foible & tremblant n'eſt plus digne de toi.
Des noirs deſtins d'Œdipe, ah! voilà donc l'empire!
Il ſouille autour de lui juſqu'à l'air qu'il reſpire.
Nous vivions trop heureux; c'eſt lui ſeul qui nous nuit;
Il va verſer ſur toi le malheur qui le ſuit.

ADMETE.

Va, le malheur pour nous eſt de fermer notre ame
Au cri de la pitié qui me parle & m'enflâme.
Qui l'auroit dit un jour que le Roi des Thébains
Mendieroit les ſecours du dernier des humains?
Chere Alceſte, offrons-lui ce palais pour aſyle;
Qu'il fixe auprès de toi ſa vieilleſſe tranquille.
Eſt-il pour nos pareils emploi plus digne d'eux,
Que d'offrir auprès du trône un port aux malheureux?

Ils ſortent.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre change. Il repréſente un déſert épouvantable. On apperçoit dans le fond le Temple des Euménides, & ſur le côté des ifs, des cyprès, & des rochers.)

SCENE PREMIERE.

POLYNICE *ſeul.*

QUEL deſir inquiet, quel trouble involontaire,
M'entraîne, malgré moi, dans ce lieu ſolitaire,
Comme ſi quelque inſtinct me forçoit d'y chercher
Ces ſiniſtres autels que je crains d'approcher!
(Regardant le Temple des Euménides.)
Le voici donc ce temple, où du crime ennemies,
Pour punir mes pareils habitent les Furies,
Ces Déeſſes qu'Œdipe, armé de tous ſes droits,
Contre des fils ingrats invoqua tant de fois.
Noires filles du Styx, c'eſt à votre colere
Que je dévoue ici mon déteſtable frere;
Accumulez ſur lui des tourmens mérités,
Et tels que je voudrois les avoir inventés.
Egalez, s'il ſe peut, vos tranſports à ma rage.
S'il demeure impuni, ſon crime eſt votre ouvrage,
Que dis-je? de quel front m'élever contre lui,

Et quand je lui reſſemble, implorer votre appui!
Lorſqu'Admete périt, comment votre juſtice
Laiſſe-t-elle un moment reſpirer Polynice?
Malgré tant de vertus Admete eſt condamné;
Malgré tant de forfaits, m'auriez-vous épargné?
Je veux les conſulter.... Que pourrois-je en apprendre?
L'Oracle eſt dans mon cœur, c'eſt à moi de l'entendre.
Ce cœur, pour conſoler mes deſtins malheureux,
Ne me répondra point que je fus vertueux.
Mais quel eſt donc mon ſort? ſans trône, ſans patrie,
Je ne ſais, mais je ſens dans mon ame flétrie,
Un trouble, une douleur qui m'obſede en tous lieux.
Hélas! aucun vieillard ne ſe montre à mes yeux
Qu'une voix ne me crie: « Ingrat, voilà ton Pere.
» Vois-tu ſes cheveux blancs, ſes vertus, ſa miſere ».
Eſt-il vivant? quel temple & quel déſert affreux!
Des antres, des rochers, des cyprès ténébreux!
D'un nouveau cythéron tout m'offre ici l'image.
Mais quel vieillard ſouffrant, appeſanti par l'âge,
M'apparoiſſant de loin, ſous ces triſtes rameaux
Traîne un corps affoibli, caché ſous des lambeaux?
Sous l'habit d'une eſclave, une femme attentive
Prête un appui fidele à ſa marche tardive.
Le remords n'abat point leur front chargé d'ennui....
Si c'étoit.... avançons.... c'eſt mon pere, c'eſt lui.
J'ai reconnu ma ſœur. O trop cheres victimes!
Fuyons.... en les voyant, je crois voir tous mes crimes.

(Il s'échappe à travers le bois de cyprès.)

SCENE II.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE, *tenant le bras d'Antigone.*

MA fille, arrêtons-nous: la fatigue & les ans
Ont dérobé la force à mes pas languiſſans.
(S'aſſeyant ſur un débris de rocher.)
Suis-je bien affermi? Puis-je être ici tranquille?

ANTIGONE.

Des rochers, des cyprès, peuplent ſeuls cet aſyle.
Mais votre cœur encor ſe rouvre à vos ennuis.

ŒDIPE.

Je ne ſortirai pas de la place où je ſuis.

ANTIGONE.

O ciel! que dites-vous!

ŒDIPE.

O ma chere Antigone!
Je ſuis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais ceſſer de vivre.

ANTIGONE.

Et tels ſont les diſcours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

ŒDIPE.

As-tu vu quelquefois le débris des naufrages
Rejetté par les flots, chaſſé par les rivages?

ANTIGONE.

Eh bien ?

ŒDIPE.

Voilà mon ſort.

ANTIGONE.

Ainſi donc votre eſprit
S'abreuve avec plaiſir d'un poiſon qui l'aigrit.

ŒDIPE.

Je ſuis Œdipe.

ANTIGONE.

Hélas ! faut-il qu'inſtruit par l'âge,
Votre Antigone envain vous exhorte au courage !

ŒDIPE.

Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chaſſé !

ANTIGONE.

Je ſuis auprès de vous ; oubliez le paſſé.

ŒDIPE.

Je les aimois.

ANTIGONE.

Songez....

ŒDIPE.

Je prévois leurs miſeres :
L'orgueil aura bientôt diviſé les deux freres.
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.

Perdez ce fatal ſouvenir.

ŒDIPE.

Le ciel ne peut manquer un jour de les punir.

ANTIGONE.

Peut-être.

ŒDIPE.

Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.

ANTIGONE.

Pensez qu'Admete ici va vous tendre les bras.

ŒDIPE.

Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas ?

ANTIGONE.

Tant que nous respirons, le ciel à nos alarmes
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes.
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi.

ŒDIPE.

Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes;
Mais qu'il connoît bientôt l'infortune & les larmes!
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau;
Tout gémit sur la terre, & tout marche au tombeau.

ANTIGONE.

De vous plus que jamais la tristesse s'empare.

ŒDIPE.

Epoux, peres, enfans, il faut qu'on ſe ſépare;
C'eſt un arrêt du ſort, nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Ne pleure point.

ANTIGONE.

Ah! vous m'allez quitter.

ŒDIPE.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux pere.
Ma fille, aſſez long-temps j'ai gémi ſur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuiſé.

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'eſt point affaiſſé.

ŒDIPE.

Ah! je n'en ſens pas moins leur nombre & ma foibleſſe.

ANTIGONE.

Les Dieux vous donneront la plus longue vieilleſſe.

ŒDIPE.

Ma vie eſt un ſupplice; & pour me ſecourir,
Il ne me reſte plus que l'eſpoir de mourir.

ANTIGONE.

Vous plaignez-vous des ſoins & du cœur d'Antigone?
Vous ai-je abandonné?

ŒDIPE.

Ma fille, hélas! pardonne.

Je t'outrageois ſans doute. Eh ! qui juſqu'à ce jour
M'a montré plus que toi de conſtance & d'amour ?
Ton ſort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon ſort ! je le préfere
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frere.
Hélas ! c'eſt à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon Sexe trop foible a borné mes ſecours,
Par ma tendreſſe au moins j'ai calmé vos alarmes ;
J'ai ſoutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.
Hélas ! pour vous nourrir, j'ai ſouvent mendié
Les refus inſultans d'une avare pitié.
Il ſembloit que le Ciel, adouciſſant l'outrage,
Aux malheurs de mon pere égalât mon courage.
Seule au fond des déſerts j'ai marché ſans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis ſont les miens, ma douleur eſt la vôtre.
Nous ſeuls nous nous reſtons, conſolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie : ah ! recevons du moins,
Moi, vos triſtes ſoupirs, & vous, mes tendres ſoins.
Que Thebe à vos deux fils offre un trône en partage ;
Vous ſuivre & vous aimer, voilà mon héritage.

ŒDIPE.

Dieux, vous avez payé mes tourmens, mes travaux.
Ma joie en ce moment a paſſé tous mes maux.
Mais dis, où ſommes-nous ?

ANTIGONE.

ANTIGONE.

Sous ces cyprès arides,
Je vois le temple affreux des triſtes Euménides.
D'horreur à cet aſpect mon eſprit eſt frappé.....
Mon pere, ah! d'où vous vient cet air préoccupé?
Quelque nouvel effroi ſemble encor vous ſurprendre.

ŒDIPE.

Les Euménides! Ciel! ah! je crois les entendre.
Je crois les voir ici s'attacher ſur mes pas.
Ma fille, approche-toi; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE.

Dans ſes égaremens le voilà qui retombe.
Hélas! ſous tant de maux je crains qu'il ne ſuccombe.
Raſſurez-vous, mon pere.

ŒDIPE.

O ſupplice! ô tourmens!

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvemens.
Hélas! dans ces déſerts quels ſecours puis-je attendre?

ŒDIPE.

O filles des enfers! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naiſſance & mon nom,
Vous qui m'avez jetté ſur le mont Cythéron,
Divinités d'Œdipe, exaucez ma priere!

ANTIGONE.

Suſpendez, juſtes Dieux, les tranſports de mon pere.

ŒDIPE.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit!

ANTIGONE.

Le Ciel vous y forçoit.

ŒDIPE.

A mon esprit timide
N'offrez plus, Dieux vengeurs, les champs de la Phocide;
Cachez-moi par pitié ce sentier douloureux,
Où j'ai percé les flancs d'un pere malheureux;
Cachez-moi cet autel, où des fermens impies
Ont joint deux chastes cœurs aux flambeaux des Furies;
Cet autel exécrable, où leurs serpens hideux
Déjà de leurs replis nous enchaînoient tous deux,
Où Mégere debout, avec un ris funeste,
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste.

ANTIGONE.

Mon pere!

ŒDIPE.

O ma patrie! & vous Dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, secondant ma colere,
Creuser ces yeux sanglans, en chasser la lumiere?

ANTIGONE.

Dieux!

ŒDIPE.

J'ai rempli le monde & d'horreur & d'effroi.
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

Hé, Seigneur!

ŒDIPE.

O Jocaſte! ô mere malheureuſe!
Que tu prévoyois bien ma deſtinée affreuſe!
Et toi, berceau ſanglant, où j'aurois dû périr,
Rochers du Cythéron, j'y reviens pour mourir.

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Es-tu content? j'ai maſſacré mon pere,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mere;
Du fond de tes déſerts je ſortis vertueux;
J'y retourne aſſaſſin, proſcrit, inceſtueux,
Traînant par-tout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres,
Entends mes derniers vœux, entends mes cris funebres.

ANTIGONE.

O ciel!

ŒDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer,
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur!

ŒDIPE.

Je ne veux, lorſque ma mort s'apprête,
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon pere!

ŒDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeſte nom.

ANTIGONE.

Mon pere, écoutez-moi !

ŒDIPE.

Cythéron ! Cythéron !

ANTIGONE.

Diſſipez vos terreurs, ſortez de ce ſupplice.
Souffrez.....

ŒDIPE.

Retire-toi, malheureux Polynice,
Viens-tu dans ces déſerts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'aſſeoir ſur mon tombeau?
Viens-tu me diſputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE.

C'eſt Antigone, hélas! qui vous embraſſe ici.

ŒDIPE.

Les cruels!..... On m'entraîne. .. & toi ma fille auſſi;
Tu braves mes ſanglots, tu braves mes prieres;
Tu te joins contre Œdipe à tes barbares freres!
Après tant de bienfaits, après tant de ſecours,
Tu t'es laſſée enfin de conſoler mes jours!
Vois mon triſte abandon, mes pleurs, ma ſolitude,
Le plus grand de mes maux eſt ton ingratitude.

ANTIGONE.

Connoiſſez mieux mon cœur, ma tendreſſe, ma foi.
Je vous tiens dans mes bras. Détrompez-vous.

ŒDIPE.

C'eſt toi !

Laiſſe moi m'aſſurer en t'y preſſant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'eſt moi qui vous chéris, c'eſt moi qui vis pour vous.

ŒDIPE.

Ah ! je me ſens calmer par des accens ſi doux.
O conſolante voix ! nature ! ô tendres charmes !
Que je puiſſe à loiſir t'arroſer de mes larmes !

ANTIGONE.

Et moi, mon pere, & moi, pour calmer vos douleurs,
Que je puiſſe à mon tour vous baigner de mes pleurs !

ŒDIPE.

Oui, tu ſeras un jour chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modele.
Tant qu'il exiſtera des peres malheureux,
Ton nom conſolateur ſera ſacré pour eux ;
Il peindra la vertu, la pitié douce & tendre :
Jamais ſans treſſaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment ce Ciel ſi juſte a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer !

ŒDIPE.

N'accuſons point des Dieux la juſtice ſuprême.
Quels que ſoient nos deſtins, elle eſt toujours la même.
Leurs ſecretes faveurs, tes généreux bienfaits,

Ont surpassé souvent tous les maux qu'ils m'ont faits:
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole;
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous!
Hélas! de l'avenir vains juges que nous sommes,
Ignorer & souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte & dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre:
De nos seules vertus nous pouvons nous répondre.
Grands Dieux! oui, je commence à lire en vos desseins;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins:
Vous m'avez entouré de douleurs & de crimes,
Pour mieux voir votre Œdipe au fond de tant d'abymes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporteroit de son sort ou de lui.

ANTIGONE.

J'entends du bruit....Mon pere, ah! je vois qu'on s'avance!

ŒDIPE.

Songes bien sur mon sort à garder le silence.

ANTIGONE.

Vous, retenez sur-tout vos esprits éperdus.

ŒDIPE.

Si l'on me reconnoît, ah! nous sommes perdus!

SCENE III.

ŒDIPE, ANTIGONE, UN PRINCIPAL HABITANT DE LA VILLE DE PHERE, UN SECOND, UN TROISIEME HABITANT, PEUPLE.

LE PRINCIPAL HABITANT.

PARLEZ, répondez-nous, Etranger vénérable;
Vos cris nous ont frappé; quel revers vous accable?

ANTIGONE.

Que vous ſervira-t-il de ſavoir ſes malheurs?
C'eſt ſans néceſſité rappeler ſes douleurs.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Qui l'attire en ces lieux?

ANTIGONE.

Par-tout on nous rejette:
Pourſuivis par le ſort, nous venons chez Admete;
Nous oſons nous flatter qu'un Roi ſi généreux
Aura quelque pitié d'un vieillard malheureux.

LE PRINCIPAL HABITANT *à Œdipe.*

Votre origine eſt-elle éclatante ou commune?

ANTIGONE.

Il ſe plaît à cacher ſon obſcure infortune.

LE PRINCIPAL HABITANT.

C'eſt à lui de répondre.

ANTIGONE *à part.*

O ciel !

LE PRINCIPAL HABITANT *à Œdipe.*

Dans quel ſéjour
Avez-vous commencé de reſpirer le jour ?

ŒDIPE.

A Thebes.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Et le lieu témoin de votre enfance ?

ŒDIPE.

Un déſert.

LE PRINCIPAL HABITANT.

A quel ſang devez-vous la naiſſance ?

ŒDIPE.

Au ſang d'un malheureux par le ſort opprimé.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Son nom ?

ŒDIPE.

C'étoit....

ANTIGONE.

Hélas ! doit-il être nommé ?
Un mortel inconnu.....

LE PRINCIPAL HABITANT.

Mais quel étoit ſa mere ?

ANTIGONE.

Que peut vous importer une femme étrangere ?

LE PRINCIPAL HABITANT *à Antigone.*

Quelle eſt la vôtre, vous ?

ANTIGONE.

La mienne?

LE PRINCIPAL HABITANT.

Oui, vous tremblez!

ŒDIPE.

C'en eſt fait..... ah! ma fille!

ANTIGONE.

Hélas!

LE PRINCIPAL HABITANT.

Vous vous troublez!

ANTIGONE.

Laiſſez-nous de nos maux vous cacher le principe.

ŒDIPE.

Je ne me connois plus.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Je reconnois Œdipe.

LE DEUXIEME HABITANT.

Œdipe, vous! ſortez, abandonnez ces lieux.

LE TROISIEME HABITANT.

De loin ſa ſeule approche a ſoulevé nos Dieux.

ANTIGONE.

Que faites-vous, cruels?

LE DEUXIEME HABITANT.

Il a tué ſon pere.

LE TROISIEME HABITANT.

Ses fils doivent le jour à l'hymen de ſa mere.

ANTIGONE.

Ce n'eſt pas ſon forfait, c'eſt celui du deſtin.

LE PRINCIPAL HABITANT.

N'importe, il eſt commis.

LE DEUXIEME HABITANT.

Chaſſons cet aſſaſſin.

Nous maudiſſons Laïus, Œdipe & ſa famille.

ŒDIPE.

Ne m'ôtez pas du-moins ma malheureuſe fille.

LE DEUXIEME HABITANT.

Qu'on l'entraîne.

ŒDIPE.

Antigone, ah! ne me quitte pas.

Penche-toi ſur mon ſein, ſerre-moi dans tes bras,

(Antigone tient ſon pere étroitement embraſſé.)

LE TROISIEME HABITANT.

(Arrachant Œdipe des bras de ſa fille.)

Notre religion.

ŒDIPE.

Quoi, monſtre! quoi, parjure!

Tu peux parler des Dieux en bravant la nature!

LE DEUXIEME HABITANT.

C'en eſt trop.

ANTIGONE.

Excuſez une aveugle douleur.
Il ſouffre, il eſt aigri; c'eſt l'effet du malheur:
Qu'importe ſa naiſſance, ou comment on le nomme!
C'eſt un infortuné, c'eſt un roi, c'eſt un homme.

(*Œdipe tombe à demi renverſé ſur les débris de rocher où on l'a vu d'abord aſſis.*)

SCENE IV.

ŒDIPE, ADMETE, ANTIGONE, LES TROIS HABITANS, LE PEUPLE, GARDES.

ANTIGONE.

C'EST vous, c'eſt vous, Admete! ah! défendez un Roi
Qu'un peuple entier pourſuit, qui n'a d'appui que moi!
En voyant ce vieillard, ſongez à votre pere.

ADMETE *au Peuple.*

Arrêtez, malheureux, ou craignez ma colere.

ANTIGONE *à Œdipe.*

Seigneur, je cours à lui.... Mon pere, entends ma voix!
Reçois encor mes ſoins pour la derniere fois:
C'eſt moi, c'eſt ton ſoutien, ton guide, ta famille:
J'expire ſi tu meurs.

ŒDIPE.

J'embraſſe encor ma fille!

ANTIGONE *à Œdipe.*

Ah! revenez à vous, Admete eſt en ces lieux;
Il contient les tranſports d'un peuple furieux:
Ce héros près de lui nous donne une retraite.

ADMETE.

(Prenant & ſerrant la main d'Œdipe.)

Ma main eſt le garant qui vous répond d'Admete.

ŒDIPE.

Admete, eſt-il bien vrai? Quoi donc! votre bonté
Nous accorde un aſyle & l'hoſpitalité?

ADMETE.

Faut-il qu'un tel bienfait vous frappe & vous étonne?
J'ai pour vous le reſpect & le cœur d'Antigone.

ŒDIPE.

La tendre humanité ne peut aller plus loin,
Les Dieux reconnoîtront un ſi généreux ſoin.
Vous offrez tous les deux la vertu la plus pure;
L'un honore le trône & l'autre la nature.

ADMETE.

Je plains plus que jamais ces Princes malheureux.

ŒDIPE.

Qu'allez-vous faire, hélas! Prince trop généreux?
Le Peuple eſt alarmé: peut-être ma préſence
Entre ce peuple & vous romproit l'intelligence:

Sur vous ſi quelque orage étoit près d'éclater,
Moi-même à mes deſtins je pourrois l'imputer.
Vivez; que votre hymen laiſſe à votre famille
Quelqu'appui généreux qui reſſemble à ma fille;
Qu'il égale à jamais par ſes félicités,
Et ma reconnoiſſance & mes calamités.
Mon Antigone, allons, conduis encor ton pere.

ADMETE.

Non, reſtez; pour patrie adoptez cette terre.

ŒDIPE.

Souvenez-vous de Thebe.

ADMETE.

Il n'en eſt plus pour vous.
L'univers vous pourſuit; le ciel ſera pour nous.
Vos malheurs ſont vos droits, vos vertus ſont vos titres.
Entre ce peuple & moi que les Dieux ſoient arbitres.

ŒDIPE.

Eh-bien! j'obéis donc. Écoutez-moi, grands Dieux!
J'oſe au-moins ſans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas! depuis l'inſtant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai ſans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous ſavez ſi ma voix, toujours diſcrete & pure,
S'eſt permis contre vous le plus foible murmure:
C'eſt un de vos bienfaits, que, né pour la douleur,
Je n'aie au-moins jamais profané mon malheur.

Vous voyez que ce corps & chancelle & ſuccombe :
Où daignez-vous enfin m'accorder une tombe ?
Répondez à ma voix, triſtes divinités.

(*On entend le bruit de pluſieurs tonnerres ſouterrains, mêlés à des cris de douleur & à des accens lamentables.*)

ANTIGONE.

Tonnerres, feux vengeurs, Dieu terrible, arrêtez :
Qui peut dans ce moment armer votre colere ?

LE PEUPLE ET LES TROIS HABITANS.

Œdipe.

ADMETE.

(*L'horreur du tonnerre & des cris funebres augmente.*)

Où ſuis-je ? ô ciel ! je ſens trembler la terre !

ŒDIPE.

Répondez, répondez.

(*Le bruit des tonnerres & des cris monte au dernier degré.*)

SCENE V.

ŒDIPE, ANTIGONE, LE GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES DE LA SUITE, ADMETE, LES TROIS HABITANS, PEUPLE, GARDES.

LE GRAND-PRÊTRE.

Infortuné vieillard,
Les Dieux sur tes destins ont fixé leur regard.
De la fatalité courageuse victime,
Quand l'univers trompé ne voyoit que ton crime,
Ils ont vu tes vertus. Peuples, dans ces climats,
Ce n'est pas sans dessein qu'ils ont conduit ses pas.
Quel céleste flambeau, dont la clarté m'étonne,
Dissipe tout-à-coup la nuit qui t'environne!
Je vois fuir devant toi le deuil & le trépas.
Tes malheurs sont passés. Mars, le Dieu des combats,
Attache à ton cercueil les lauriers & la gloire;
Il doit être à jamais l'autel de la victoire;
Le monde y portera son encens & ses vœux.

ADMETE.

La mort consacre ainsi les héros malheureux,
Ah! c'est pour adoucir son infortune extrême,
Que le ciel sur mon front plaça le diadême.
Peuples, écoutez-moi : je remets en vos mains
Un vieillard malheureux, le plus grand des humains.

Tâchez d'en obtenir, ardens à le défendre,
Qu'il laiſſe à nos climats le tréſor de ſa cendre.
Adieu, ſouvenez-vous que c'eſt l'humanité
Qui ſert de premier culte à la divinité;
Que c'eſt en imitant ſa bonté paternelle,
Que notre encens l'honore & peut monter vers elle.
Et vous, vieillard auguſte, à qui je tends les bras,
Juſques dans mon palais daignez ſuivre mes pas.

(*Ils ſortent tous.*)

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Lorsque, dans ce palais, une douleur muette
Cache le deuil public & le malheur d'Admete,
Ma sœur, m'est-il permis, dans ces tristes momens,
De goûter la douceur de vos embrassemens ?
Par quel motif secret, le destin qui m'étonne
A-t-il conduit mes pas sur les pas d'Antigone ?
Je sens moins mes remords & mes adversités,
Puisque des biens si chers ne me sont point ôtés.
Je vous retrouve enfin.

ANTIGONE.

Cette entrevue encore,
Mon frere, est pour Œdipe un secret qu'il ignore :
Tandis que d'autres yeux daignent veiller sur lui,
Je vais donc, sans témoins, vous entendre aujourd'hui.
Dans quel état, ô ciel ! s'offre à moi Polynice ?

POLYNICE.

Se peut-il que sur moi votre cœur s'attendrisse ?

Quoi! vous m'oſez revoir! Quoi! j'entends cette voix,
Qui dans Thebes jadis me charma tant de fois!
Ma ſœur, que notre race, en forfaits trop féconde,
Du bruit de ſes revers a bien rempli le monde!
Dans vos malheurs, du-moins, pour ſupporter leurs coups,
La paix, la douce paix, n'a point fui loin de vous.
Le ciel à vos vertus devoit un autre frere.
Il vous fit naître exprès pour conſoler un pere.
Vous avez, juſqu'ici, par le ſort agités,
Confondu vos ſoupirs & vos calamités :
L'équitable avenir, qui jamais ne pardonne,
Confondra les deux noms d'Œdipe & d'Antigone.
Nous y ſerons connus (le ciel l'a prononcé)
Vous, pour l'avoir ſuivi, moi, pour l'avoir chaſſé.
Sous quels noms différens on nous rendra juſtice!
Pour dire un fils ingrat, on dira Polynice.

ANTIGONE.

Eh! mon frere, oubliez.....

POLYNICE.

Ah! ce ſont vos ſecours
Qui d'Œdipe ſouffrant ont prolongé les jours.
Vous n'avez point quitté notre malheureux pere.

ANTIGONE.

La mort d'Admete, hélas! va combler ſa miſere :
Il croit que ſon deſtin porte ici le trépas,
Et que c'eſt Thebes encor qui renaît ſous ſes pas.
Dans ſon cœur oppreſſé ſa douleur ſe raſſemble;

Ses antiques malheurs s'y réveillent enſemble.
Son calme m'épouvante ; il ne s'eſt point, hélas !
Ni penché ſur mon ſein, ni jetté dans mes bras :
Immobile, & plongé dans une horreur muette,
Il murmure les noms de Laïus & d'Admete :
Sa bouche avec effort commence quelques mots,
Qu'arrachent ſes douleurs, qu'étouffent ſes ſanglots :
Pour calmer ſes tourmens ma voix n'a plus de charmes ;
De ſes yeux deſſéchés j'ai vu ſortir des larmes :
Jamais ennui plus ſombre & chagrin plus profond,
Depuis qu'il eſt errant, n'a peſé ſur ſon front ;
Envain les Dieux ici marquent notre retraite ;
Il ne voudra point vivre où doit mourir Admete.
Que dis-je ? vivre, hélas ! (l'inſtant n'en eſt pas loin)
De ſon trépas bientôt je vais être témoin :
Ou, s'il reſpire encor, loin d'écouter nos larmes,
Quel peuple contre nous ne prendra point les armes ?
Je vois par-tout la mort, le péril, la douleur ;
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſens mon malheur.
Le courage, l'eſpoir, la force m'abandonne.
Dieux ! pour Œdipe encor ranimez Antigone !
Seul, proſcrit, fugitif, il n'a que moi d'appui ;
En veillant ſur mes jours, vous veillerez ſur lui.
Voici mon dernier vœu, faites qu'il s'accompliſſe.
Que le même cercueil, s'il ſe peut, nous uniſſe :
Que nous goûtions, du-moins, après tant de travaux ;
Dans un commun ſommeil, l'oubli de tous nos maux.

POLYNICE.

Ma sœur, dans ce palais, vous n'avez plus d'asyle :
J'ai vu l'emportement de ce peuple indocile ;
Il croit que, leur portant le désastre & l'effroi,
Œdipe est seul l'auteur de la mort de leur Roi.
S'ils alloient, juste ciel ! s'immoler notre pere !
Ne délibérons plus ; tandis que leur colere
Ne porte point sur vous leurs sacrileges mains,
De Thebes tous les trois reprenons les chemins.
Dans la Grece déjà mes drapeaux vous attendent ;
Mes alliés sont prêts & mes chefs vous demandent.
Hâtons-nous de quitter ces funestes climats.

ANTIGONE.

Mais, vous ! par quel revers, si loin de vos Etats,
Implorez-vous ici des armes étrangeres ?

POLYNICE.

Connoissez-vous si mal nos destins & vos freres ?
Jugez de la fureur qui doit nous posséder ;
L'un veut reprendre un sceptre & l'autre le garder.
Mon pere l'a prédit, & j'en crois son présage,
Le fer partagera son sanglant héritage.

ANTIGONE.

Que dites-vous, cruel ? vous me faites horreur !

POLYNICE.

Je vous verrai vous-même approuver ma fureur.
Mais mon pere à nos vœux résistera peut-être :
Tâchons par nos discours de l'aigrir contre un traître ;

D'attendrir ſa vieilleſſe en faveur de ſon ſang,
D'un fils infortuné digne encor de ſon rang.
Vainqueur, je ſais, ma ſœur, ce qui me reſte à faire.
Il verra s'il me doit confondre avec mon frere.
Eſpérez-vous, ma ſœur, qu'il daigne m'écouter?

ANTIGONE.

Pour fléchir ſon courroux j'oſerai tout tenter.
Mais j'apperçois Œdipe.... Éloignez-vous, mon frere.

POLYNICE.

Faut-il toujours trembler à l'aſpect de mon pere?

ANTIGONE.

Compagne de ſon ſort que je dois partager,
Souffrez qu'auprès de lui je coure me ranger.

SCENE II.

ANTIGONE, ŒDIPE, ADMETE.

ADMETE.

Roi, dont l'affreux deſtin, l'ame forte & profonde
Sont en ſpectacle au ciel, ſervent d'exemple au monde
Criminel vertueux dont le front reſpecté
Du trône & du malheur garde la majeſté,
Croirai-je qu'à ma Cour acceptant un aſyle,
Vos jours vont s'achever dans un ſort plus tranquille?
Les Dieux par un oracle en protégent le cours.

ŒDIPE.

Je n'accepterai point leurs funeſtes ſecours.

ADMETE.

Ils ont du moins pour vous ſignalé leur clémence.

ŒDIPE.

Mais ils ont ſur Admete étendu leur vengeance.

ADMETE.

Long-temps le trait fatal a reſté ſuſpendu.

ŒDIPE.

J'arrive, je me montre, & l'oracle eſt rendu.
Pouviez-vous échapper au deſtin qui m'aſſiege?
De rivage en rivage, avec moi, pour cortege,
Je traîne le malheur, le deuil & le trépas.
Le ciel maudit la terre où s'impriment mes pas.
Ah! loin de votre Cour.....

ADMETE.

N'irritez point ma peine,
En fuyant un aſyle où le ciel vous amene.

ŒDIPE.

Quel aſyle! un palais que j'ai rempli d'effroi,
Où des ſujets en pleurs me demandent leur Roi;
Où bientôt tout ſon peuple, ému par mon approche,
Viendra me prodiguer l'inſulte & le reproche;
Où les ſanglots d'Alceſte..... Infortunés époux,
Il manquoit à mon ſort de retomber ſur vous!
Quel bonheur j'ai détruit! Votre pere reſpire,
Par les plus ſages loix vous réglez votre empire,

Alceſte plaît ſans crime à vos yeux innocens,
Vous pouvez ſans remords embraſſer vos enfans;
Ils ſont votre eſpérance & non votre ſupplice:
Vous n'avez point pour fils un ingrat Polynice
Lorſqu'à votre bonheur tout ſembloit concourir,
Admete, étoit-ce, hélas! vous qui deviez mourir?

ADMETE.

Cédez moins aux douleurs de votre ame abattue.

ŒDIPE.

Vous me tendez les bras, & c'eſt moi qui vous tue.

ADMETE.

Non, le crime eſt connu; l'oracle a prononcé.

ŒDIPE.

Pourquoi de ce palais ne m'avoir pas chaſſé?

ADMETE.

A vos rares vertus j'aurois fait cette injure!

ŒDIPE.

Ignoriez-vous mon nom?

ADMETE.

J'écoutois la nature.
Pour ſecourir Œdipe, au-moins j'aurois vécu.

ŒDIPE.

Œdipe eſt accablé; vos malheurs l'ont vaincu.

ADMETE.

Vous vivrez, je le veux. C'eſt l'eſpoir qui me reſte.
N'accuſez point ici votre deſtin funeſte;

Souffrez, mais comme Œdipe; & pour dernier effort
Mettez votre conſtance à ſupporter ma mort.
Alceſte eſt dans l'erreur, elle eſt ſans défiance;
Daignez de ce menſonge appuyer l'innocence.
Œdipe, vos malheurs, commencés en naiſſant,
Vous ont aux maux d'autrui rendu compâtiſſant:
Éloignez de ſes yeux la vérité cruelle.
Quand je ne ſerai plus, que vos ſoins auprès d'elle
Adouciſſent du-moins l'horreur de mon trépas;
Elle en aura beſoin, ne l'abandonnez pas.
Que mes enfans auſſi trouvent en vous un pere.
Vous devenez pour eux un appui néceſſaire.
Hélas! je laiſſe un fils qui doit régner un jour;
Formez-le pour ſon peuple & non pas pour ſa cour.
Loin de lui tout éclat d'une pompe importune.
Offrez-lui pour leçon votre auguſte infortune,
Qu'il apprenne de vous, (hélas! vous le ſavez)
Que les Rois au malheur ſont ſouvent réſervés;
Qu'eſclave du deſtin, au moment qu'il reſpire,
L'homme eſt dans tous les rangs ſoumis à ſon empire.
O vous! qui condamnant d'ambitieux exploits,
Voulez d'un grand exemple épouvanter les Rois,
Dieux! vous qui m'immolez, lorſque j'efface un crime,
Attachez vos bienfaits au ſang de la victime,
Regardez ces climats avec un œil plus doux,
Que mon Alceſte au-moins ſurvive à ſon époux;
Conſolez ſa douleur, ſoutenez ſa foibleſſe;
De ce Roi malheureux protégez la vieilleſſe;

Je mets ſous votre appui, dans mes derniers inſtans,
Œdipe, mes ſujets, ma femme, mes enfans.
Cet eſpoir me ſoutient à mon heure ſuprême;
Je goûte avant ma mort les fruits de ma mort même.
L'honneur en eſt trop cher, le prix en eſt trop beau,
Si le bonheur public renaît ſur mon tombeau:
Mais Alceſte paroît.

ŒDIPE.

Ah! fuyons ſa préſence;
Je tremble d'éclairer ſon heureuſe ignorance:
Mon trouble & ma douleur pourroient tout découvrir.
Sortons.

ADMETE.

Cher Prince..... adieu.

ŒDIPE.

Ma fille..... allons mourir.
(Il ſort.)

SCENE III.

ADMETE, ALCESTE.

ALCESTE.

Il eſt enfin connu ce terrible myſtere,
Cet oracle effrayant que tu voulois me taire.
Je ſors, je ſors du temple.

ADMETE.

Ah! qu'entends-je?

ALCESTE.

Grands Dieux !

L'appareil de ta mort vient d'y frapper mes yeux.
Avec quel art perfide écartant mes alarmes,
Tu déguisois ton trouble & dévorois tes larmes !
Tu me trompois, barbare ! & moi, dans ce moment,
Je goûtois de l'amour le doux enchantement !
J'allois prier les Dieux de veiller sur ta tête,
Les couronner de fleurs comme en un jour de fête,
Et, quand leur main sur toi portoit les coups mortels,
De mon crédule encens parfumer leurs autels !
Hélas ! j'étois en paix sur le bord de l'abyme !

ADMETE.

Ils ont rendu l'arrêt.

ALCESTE.

Ils n'ont point la victime.

ADMETE.

Mais ils peuvent ici la frapper dans tes bras ;
Leur œil vengeur me suit, la mort est sur mes pas.
Tremblons sous leur pouvoir.

ALCESTE.

Dis plutôt leur vengeance,
Qui m'arrache un époux, qui poursuit l'innocence.

ADMETE.

Veux-tu que nos enfans, proscrits, persécutés,
Trouvent un jour ces Dieux par leur pere irrités ?
Du saint nœud qui nous joint l'héroïque tendresse

Marche avec le courage, & proscrit la foiblesse.
Vois-moi dans ces momens d'un œil religieux;
Songe que ton époux est sous la main des Dieux:
Je ne m'appartiens plus; marqué pour leur victime,
Je dois leur consacrer tout le sang qui m'anime:
Mes jours dépendent d'eux; ce qui dépend de moi,
C'est de penser en homme & de mourir en Roi.

ALCESTE.

Hélas!

ADMETE.

Pour nos enfans souffre encor la lumiere:
Qu'on ne remarque pas qu'ils ont perdu leur pere:
De notre chaste hymen entretiens le flambeau.
Laisse-moi, sans pâlir, entrer dans le tombeau.
Voici l'instant fatal: que ton cœur s'y prépare.
Va, la mort rejoindra ce que la mort sépare.
Écoute: mes enfans pourroient frapper mes yeux:
Éloignes-les. Approche, & reçois mes adieux.

ALCESTE.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste.
Quoiqu'ordonne le ciel, l'espoir encor me reste.
Avant que d'échapper, de sortir de ce lieu,
Il faudra de mes bras.....

ADMETE.

Mon devoir parle: adieu.

ALCESTE.

Où courez-vous?

ADMETE.

Mourir.

ALCESTE.

Arrête encor, barbare !
Peux-tu ne pas frémir du coup qui nous ſépare ?
Je verrai donc, ô ciel ! mes enfans malheureux,
Inquiets, incertains, ſe regarder entre eux,
Et ſoupçonnant leur perte aux ſanglots de leur mere,
Par leurs cris innocens me demander leur pere !
Le ciel, ce juſte ciel, daignera m'exaucer :
Tu t'en vas aux autels, je cours t'y devancer :
Si le trône eſt ſouillé, j'en expierai le crime.
J'en crois mon cœur, les Dieux, leur tranſport qui m'anime.
Puiſque le ſang des Rois doit calmer leur courroux,
La majeſté du trône eſt égale entre nous.
Appelez mes enfans, je ſuis épouſe & mere :
Il faudra que le ciel s'entrouvre à ma priere.

SCENE IV.

ALCESTE, ADMETE, PHÉNIX.

ALCESTE.

Phénix vient. Ah! calmez mon esprit éperdu!
Parlez; un autre oracle est-il enfin rendu?

PHÉNIX.

Madame, il vient de l'être. Une foule éplorée
Avoit rempli le temple, en assiégeoit l'entrée.
Tous, comme une famille, embrassant les autels;
Redemandoient leur Roi, leur pere aux immortels.
L'oracle a répondu: « Séchez, séchez vos larmes;
» Vos cris des mains des Dieux ont fait tomber les armes.
» Votre Prince vivra, mais pourvu qu'aujourd'hui
» Quelqu'un du sang des Rois s'offre à mourir pour lui.
» Les Dieux à ce trépas borneront leur vengeance. »
Tout retentit des cris de leur reconnoissance;
Mais leurs cris, mais leur joie, en de si doux momens,
S'étouffent à demi sous leurs gémissemens.
Tous voudroient vous sauver, tous offriroient leur vie;
Aux Princes dans leurs cœurs ils portent tous envie:
Ils ne comprennent pas que ces Princes jaloux
Ne se disputent pas à qui mourra pour vous.

ALCESTE.

Mes vœux sont exaucés.

(Elle fait signe à Phénix de sortir.= Phénix sort.)

SCENE V.

ALCESTE, ADMETE.

ADMETE.

Nul autre que moi-même
N'appaiſera, grands Dieux, votre équité ſuprême!
Pourrois-je me flatter, en tombant ſous vos coups,
Que la victime au-moins ſera digne de vous?
Quelle honte en effet, qu'un Prince de ma race
Se fût offert d'abord pour mourir à ma place;
Que ſon trépas.....

ALCESTE.

Et moi, je rends grace, à mon tour,
Au péril qui pour vous a glacé leur amour.

ADMETE.

Que dis-tu?

ALCESTE.

Le voici ce moment déſirable,
Ce moment d'un triomphe à l'hymen honorable,
Où je puis, m'avançant vers la mort ſans effroi,
Te prouver ma tendreſſe, en expirant pour toi.

ADMETE.

Je ſouffrirois..... grands Dieux!

ALCESTE.

Tu n'es plus leur victime:
Ton trépas étoit juſte, il deviendroit un crime.

ADMETE.

Tu prétends.....

ALCESTE.

Je le veux. N'es-tu pas mon époux ?
Va, j'ai craint ta tendreſſe & non pas ton courroux.
As-tu cru poſſéder, dans ton péril extrême,
Un ami plus fidele, ou plus sûr que moi-même ?
Si je m'offre à ta place, eh ! quel autre que moi
A le droit d'y prétendre & de mourir pour toi ?
L'amour de tes parens t'eût conſervé la vie :
Leurs cœurs s'enflamment-ils d'une ſi noble envie ?
Le trépas à choiſir n'eſt plus qu'entre nous deux ;
Je le prends pour moi ſeule & n'attends plus rien d'eux.
S'ils l'avoient accepté, j'irois avec juſtice
Leur diſputer l'honneur d'un ſi grand ſacrifice.

ADMETE.

Ta généroſité, tes vœux ſont ſuperflus ;
C'eſt par mon trépas ſeul.....

ALCESTE.

Il ne t'appartient plus.
Tes jours me ſont acquis ; c'eſt le prix de mes larmes,
Des pleurs de tes enfans, de ton peuple en alarmes.
De l'Etat tout entier, qui, pour ſauver ſon Roi,
S'eſt placé par ſes cris entre les Dieux & toi.

ADMETE.

Des Princes de ma race ils ont éteint le zele.

ALCESTE.

Pour m'accorder l'honneur d'une mort auſſi belle.

ADMETE.

Pour me rendre au trépas.

ALCESTE.

Pour forcer ton devoir
A régner ſur un peuple heureux par ton pouvoir.
Va, les Rois qu'on chérit ſont des dons aſſez rares,
Pour que d'un tel bienfait les deſtins ſoient avares.
J'en peux juger ſans doute. Eh! qui connoîtroit mieux
Les vertus de l'Époux que j'ai reçu des Dieux!
Tu ne peux faire un pas que la patrie entiere,
Que mille cris confus ne te nomment leur pere;
Qu'ils n'élevent au ciel leurs innombrables mains,
Que les fleurs ſous tes pas ne couvrent les chemins.
Vois leur zele éclatant, vois la publique ivreſſe,
Ce concours, ces tranſports témoins de leur tendreſſe:
Vois ces temples ouverts, où l'encens allumé....
Tu le ſens, cher Admete, il eſt doux d'être aimé.
Ne cache point tes pleurs ſi dignes d'un Monarque;
Ils ſont de tes vertus une infaillible marque.
Vois quels ſont ſur les cœurs ton empire & tes droits;
L'amour du peuple, Admete, eſt le tréſor des Rois.

ADMETE.

Non, non, dans l'univers je ne vois rien qu'Alceſte.
Je rends à mes ſujets leurs vœux que je déteſte:
Si ce ſont tes ſoupirs qui m'ont ſauvé le jour,
Je te rends à toi-même un trop fatal amour.

ALCESTE.

ALCESTE.

Je ne t'écoute plus.

ADMETE.

Reviens ici, cruelle :
Descends-tu sans frémir dans la nuit éternelle ?

ALCESTE.

Mort ou vivant, n'importe, aux enfers, dans les cieux ;
Un cœur juste est par-tout sous la garde des Dieux.
C'en est assez ; sortons.

ADMETE.

Mes soldats, mes cohortes ;
Ont rempli ce palais, t'en défendront les portes.

ALCESTE.

Non, tu voudrois envain t'arracher de ces lieux.

ADMETE.

Marchons.....

ALCESTE.

(Se saisissant du poignard d'Admete.)
Encore un pas, je m'immole à tes yeux.

SCENE VI.

ADMETE, ALCESTE, ŒDIPE, ANTIGONE.

(Œdipe paroît de loin dans l'enfoncement du Théâtre.)

ŒDIPE.

QU'ENTENDS-JE ?

ALCESTE.

Où ſuis-je ? hélas !

ADMETE.

Alceſte !

ALCESTE.

(Laiſſant tomber ſon poignard.)

Ah ! je ſuccombe !

ŒDIPE.

Eh ! c'eſt vous de vos mains qui vous ouvrez la tombe !
C'eſt vous qui vous livrez à ces tranſports affreux !
C'eſt vous qui, me voyant, vous jugez malheureux !
Eh ! votre eſprit aveugle a méconnu le crime !
Vous n'avez pas tremblé ſur le bord de l'abyme !
Avez-vous cru tourner vos bras ſéditieux
Contre un limon ſervile oublié par les Dieux ?
Sur un être immortel avez-vous quelque empire ?
En briſant ſa priſon, penſez-vous le détruire ?
Le malheur vous accable ! Étois-je donc heureux,

Quand Jocaſte attachée à d'exécrables nœuds.....
De mes yeux, il eſt vrai, j'éteignis la lumiere;
Mais je n'éteignis point la raiſon qui m'éclaire;
Je reſpectai dans moi cet eſprit, ce flambeau
Qui meut un corps fragile & ſurvit au tombeau.
Je ſais par quels tourmens la céleſte vengeance
Exerce vos efforts, pourſuit votre conſtance:
Mais vous avez cédé, mais ce cœur combattu
N'a pas juſqu'à la fin conſervé ſa vertu.

ALCESTE.

Les Princes de ſon ſang ſouffrent tous qu'il périſſe;
Et quand je cours pour lui m'offrir en ſacrifice.....

ŒDIPE.

Il vivra.

ALCESTE.

Lui! comment?

ŒDIPE.

Oui; nos Dieux en courroux
Vont s'appaiſer.

ALCESTE.

Par qui?

ŒDIPE.

Ni par lui, ni par vous.
Un Prince iſſu des Rois ſera ſeul leur victime;
Ils agréeront ſa mort; elle expiera le crime.
Le ciel, j'oſe en répondre, exaucera ſes vœux.
Je ne le nomme point; mais je prétends, je veux.....

ALCESTE.

Ordonnez, que faut-il?

ŒDIPE.

Sécher ces pleurs timides;
Courir dès l'instant même aux pieds des Euménides,
Y brûler avec pompe un encens solemnel;
De vos enfans suivie, y rendre grace au ciel
Du bienfait imprévu qui leur conserve un pere;
Lever sur leur autel votre main meurtriere,
Pour y promettre aux Dieux, quels que soient vos malheurs,
De supporter le jour, d'endurer vos douleurs.
(à Admete.)
Et vous que tout l'Etat & chérit & contemple,
Trouvez-vous, j'y serai, sur les marches du temple.
Tous vos maux finiront; dissipez votre effroi;
De vos destins entiers reposez-vous sur moi.
(Ils sortent tous.)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

ALCESTE eſt-elle admiſe au pied du ſanctuaire ?
Ses enfans y ſont-ils à côté de leur mere ?

ANTIGONE.

Oui, Seigneur, elle a fait ce que vous ordonnez ;
De feſtons par ſes mains ſes enfans ſont ornés.
Le peuple eſt accouru. Tout eſt prêt : l'encens fume ;
Sur l'autel redouté le feu ſacré s'allume.....
Puis-je eſpérer, mon pere, une grace de vous ?

ŒDIPE.

Parle.

ANTIGONE.

De la pitié le ſentiment ſi doux
Doit toucher aiſément des cœurs tels que les nôtres.

ŒDIPE.

Mes malheurs m'ont appris à plaindre ceux des autres.

ANTIGONE.

Mon pere, (quel ſecret vais-je lui révéler !)

Un jeune homme inconnu demande à vous parler.

ŒDIPE.

Que vient-il m'annoncer? que prétend-il me dire?

ANTIGONE.

Dans cet inſtant lui-même il doit vous en inſtruire.

ŒDIPE.

Quel eſt cet étranger? qui l'a conduit vers vous?

ANTIGONE.

Étranger pour tout autre, il ne l'eſt pas pour nous.

ŒDIPE.

A vous par ſes diſcours il s'eſt donc fait connoître?

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Vous le plaignez! Parlez, qui peut-il être?

ANTIGONE.

La vie, ou je me trompe, a pour lui peu d'appas.

ŒDIPE.

Et ſi jeune avec joie il aſpire au trépas!

ANTIGONE.

Tout annonce dans lui la fierté, la naiſſance,
Le ſort d'un Prince errant, déchu de ſa puiſſance,
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un deſtin fatal vers ſa perte entraîné,
Dont le repentir ſombre également exprime
La douleur du remords & le penchant au crime.
Pour une fin terrible il ſemble réſervé.

ŒDIPE *à part.*

Quel doute en mon eſprit s'eſt ſoudain élevé ?
(Haut.)
Le trépas, dites-vous, eſt ſa plus chere envie !

ANTIGONE.

Il ſeroit trop heureux d'abandonner la vie.

ŒDIPE.

Pourquoi former ſur lui ces homicides vœux ?

ANTIGONE.

En ſouhaitant ſa mort je fais ce que je veux :
C'eſt de mon amitié la marque la plus chere,
Et ce ſouhait fatal vous dit qu'il eſt mon frere :
C'eſt Polynice.

ŒDIPE.

O ciel !

ANTIGONE.

Souffrez qu'à vos genoux
Il vienne avec reſpect.....

ŒDIPE.

Il n'eſt plus rien pour nous.

ANTIGONE.

Auroit-il vainement retrouvé ſa famille ?...

ŒDIPE.

Pour être encor ſa ſœur vous êtes trop ma fille.
Il ne me manquoit plus pour combler mes tourmens,
Que l'approche d'un traître à mes derniers momens.

ANTIGONE.

Avant que de mourir il veut vous voir encore.

ŒDIPE.

Ne me parlez jamais d'un cruel que j'abhorre.

ANTIGONE.

Votre courroux vaincu par ſon noble retour...

ŒDIPE.

Sur ſon coupable front peſera plus d'un jour.

ANTIGONE.

Ah! ſi vous connoiſſiez ſes maux & ſa miſere!....

ŒDIPE.

Le ciel l'a dû punir d'avoir chaſſé ſon pere.

ANTIGONE.

Il veut vous voir.

ŒDIPE.

Qu'il parte.

ANTIGONE.

Un moment d'entretien.

ŒDIPE.

L'ingrat!

ANTIGONE.

Écoutez-moi.

ŒDIPE.

Je ne vous promets rien.

SCENE II.

ŒDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

CIEL, dont je n'ai que trop mérité la colere,
Par mes pleurs, s'il ſe peut, daigne attendrir mon pere!
(Appercevant Œdipe.)
C'eſt donc lui que je vois?

ANTIGONE.

C'eſt lui.

POLYNICE.

Supplice affreux!
C'eſt moi qui l'ai réduit à ce ſort malheureux!

ANTIGONE *à Polynice.*

Oſe avancer.

POLYNICE *à Antigone.*

Je tremble.

ANTIGONE.

Affermis ton courage.

POLYNICE.

Que l'âge & l'infortune ont changé ſon viſage!
Mais voudra-til m'entendre?

ANTIGONE.

Eſpere en ſa bonté.

POLYNICE.

Penſe-tu qu'en effet j'en puiſſe être écouté ?

ANTIGONE.

Je le crois.

POLYNICE *à Œdipe.*

Permettez qu'un remords véritable
Ramenant à vos pieds le fils le plus coupable....
Vous ne m'écoutez point !..... Mon pere, ah ! que ce nom
Vous parle encor pour moi, vous invite au pardon !
A ma priere, hélas ! ſerez-vous inſenſible ?
N'adoucirez-vous point ce front morne & terrible ?
(*Il ſe jette aux pieds de ſon pere qui le repouſſe.*)
Mon pere, au nom des Dieux, n'écartez plus de vous
Votre fils confondu qui tremble à vos genoux !.....
Vous le voyez, ma ſœur, ſon ame eſt inflexible :
Pour être pardonné mon crime eſt trop horrible.
Je vous l'avois bien dit. Sortons.

ANTIGONE.

Demeure.

POLYNICE.

Eh-quoi !
Et ſa bouche & ſon cœur, tout eſt muet pour moi.
Adieu. Tu lui diras que ton malheureux frere,
Accablé comme lui d'opprobre & de miſere,
Mettant dans ſes pleurs ſeuls l'eſpoir de l'attendrir,
Lui demanda ſa grace avant que de mourir.

ŒDIPE.

Si ta ſœur, dans ces lieux, où tout doit te confondre,

Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre ;
Tu peux être assuré, par ce ciel que tu vois,
Que tu serois parti sans entendre ma voix.
Mais, puisqu'en sa faveur je m'abaisse à t'entendre,
Que me veux-tu, perfide, & que viens-tu m'apprendre?

POLYNICE.

Seigneur, de quelque affront que je sois accablé,
Je vous vois, je respire, & vous m'avez parlé.
Mais, puisque de mon sort vous daignez vous instruire,
Apprenez qu'Etéocle, enivré de l'Empire,
Me bravant sans respect, moi son Roi, son aîné,
M'a retenu mon sceptre, & s'est seul couronné.
C'est par l'art de séduire, & non par son courage,
Qu'il a conquis sur moi notre antique héritage.
Mais j'ai, pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts.
Adraste avec les miens unit ses intérêts ;
Il m'abandonne tout, trésor, soldats, famille :
J'ai fondé nos traités sur l'hymen de sa fille.
Sept intrépides Chefs vont au premier signal,
Dans ses fameux remparts affliéger mon rival :
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes :
Tout est réglé, le temps, les endroits, les cohortes.
Qu'Etéocle pâlisse ; ils vont tous l'accabler :
Mais c'est de cette main que je veux l'immoler.
C'est lui, c'est lui, l'ingrat, dont le conseil parjure
M'a fait envers mon pere oublier la nature.
Que je dois le haïr! mais si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés ;

Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, ſans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes ;
Et mes ſoldats vainqueurs viendront tous avec moi,
Vous ramener dans Thebes & vous nommer leur Roi.

ŒDIPE.

Moi, leur Roi! moi, te ſuivre! ingrat, l'as-tu pu croire?
Eh! dis-moi, que m'importe & Thebes & ta victoire!
Penſes-tu, malheureux, ſi je voulois regner,
Que ce fût à ta main de m'oſer couronner!
Va tenter loin de moi tes combats ou tes ſiéges ;
Tranſporte où tu voudras tes drapeaux ſacriléges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur Roi
Le ciel n'ait à choiſir qu'entre Etéocle & toi.
Mais un Prince, dis-tu, t'admet dans ſa famille.
Quel eſt l'infortuné qui t'a donné ſa fille?
Certes tes alliés ont raiſon de frémir,
Si c'eſt ſur ta vertu qu'ils doivent s'affermir!
Le trône t'eſt ravi par un frere infidele :
Eh! ne regnois-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila ſans retour!
Tu m'as chaſſé, barbare ; il te chaſſe à ton tour.
Eh! dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du ſein de mes dieux domeſtiques!
Quand mon ame, laſſée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ſes douleurs,
Pour vous ſeuls d'exiſter reprenoit quelque envie,
Et du ſein des tombeaux remontoit à la vie :
C'eſt dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,

Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Son devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misere,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux pere :
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
Et mes pas chancelans n'eût prêté ses secours,
Et ses soins prévoyans, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Ha, tu n'es point mon fils : seule elle est ma famille.
Antigone, est-ce toi ? Viens, mon sang, viens ma fille ;
Soutiens mon foible corps dans tes bras généreux :
Son front n'a point rougi de mon sort malheureux ;
Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice :
Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice.
Puisqu'il ne peut te voir, que ton pere attendri
Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.
Toi, va-t-en, scélérat, ou plutôt reste encore,
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grace à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thebes sur tes pas ton camp se précipite :
S'attache à tes drapeaux l'épouvante & la fuite.
Puissent tous ces sept Chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi !
Que la nature entiere à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides !
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,

Au moment de l'atteindre échappe à ton deſir!
Ton Etéocle & toi, privés de funérailles,
Puiſſiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs Thébains puiſſes-tu n'acquérir
Que l'eſpace en tombant que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché ſur la pouſſiere,
Mourir, mais en ſujet, & bravé par ton frere!
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil & les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE.

Je ne partirai point.

ŒDIPE.

Qui, toi!

POLYNICE.

Non.

ŒDIPE.

Téméraire!

POLYNICE.

Je vous déſobéis, j'oſe encor vous déplaire.

ŒDIPE.

De ton indigne voix je ſaurai m'affranchir.
Qu'attends-tu donc?

POLYNICE.

La mort.

ŒDIPE.

Quoi! tu veux!..

POLYNICE.

Vous fléchir.

ŒDIPE.

Avant qu'Œdipe ému s'ébranle à ta priere,
L'aſtre éclatant du jour me rendra la lumiere.

POLYNICE.

J'approuve vos tranſports. Mais, Seigneur, faites mieux
Suſcitez contre moi les enfers & les cieux;
Du fond de ces enfers appelez les Furies,
Avec tous leurs ſerpens, leurs feux, leurs barbaries;
Leurs ſerpens, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous ſert ſans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut ſuſpendre & fléchir la rigueur:
Et ce vengeur ſecret je le porte en mon cœur.
Il eſt là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix ſourde & terrible.
Je le ſais, je le dis, rien ne fut ſacré;
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé;
Je ne mérite plus d'enviſager la terre,
Ni ma ſœur, ni le ciel, ni le front de mon pere:
Mais il me reſte un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne peut me ravir, que j'ai reçu des Dieux.
Avec eux par lui ſeul je communique encore:
C'eſt ce remords ſacré qui pour moi vous implore.
Mais que dis-je? Ah! ces Dieux je les retrouve en vous.
Je les vois, je leur parle, & tombe a leurs genoux.
Ne ſoyez pas plus qu'eux ſévere, inéxorable;
Sous vos pieds qu'il embraſſe écraſez un coupable.

Mais, avant de punir, avant de m'accabler,
Entendez mes ſanglots, ſentez mes pleurs couler :
Dans vos bras, malgré vous, oui, je répands des larmes :
Il faut à ma douleur que vous rendiez les armes ;
Mon pere.....

ŒDIPE.

Eh-bien !

POLYNICE.

Je meurs.

ŒDIPE.

Polynice, eſt-ce toi ?

POLYNICE.

Nous le vaincrons, ma ſœur : joignez-vous avec moi.

ŒDIPE.

Que dis-tu ?

ANTIGONE.

Permettez.....

ŒDIPE *à Antigone.*

Ah ! ſoutiens ma colere.
Affermis-la plutôt.

ANTIGONE.

Seigneur, il eſt mon frere.

ŒDIPE.

Qu'entends-je ? où ſuis-je ?.... O ciel ! ſi c'étoit la vertu !
Je balance.... je doute.... Ingrat, te repens-tu ?
Ne me trompes-tu pas ? Puis-je te croire encore ?

ANTIGONE.

Je vous réponds de lui.

ŒDIPE.

ŒDIPE.

Dieux puiſſans que j'implore!
Dieux! vous que j'invoquois pour ſa punition,
Enchaînez, s'il ſe peut, ma malédiction :
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colere.
Viens dans mes bras, ingrat; retrouve enfin ton pere.
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embraſſer mon fils à la clarté des cieux.

POLYNICE.

Quoi! vous m'aimez encor? Quoi! déjà votre haine!....

ŒDIPE.

Crois-tu qu'à pardonner un pere ait tant de peine!.....
Mais, dis-moi, Polynice, en quel état es-tu?
De quoi t'a-t-il ſervi de quitter la vertu?
Moi, qui, ſous l'aſcendant de mon deſtin funeſte,
Ai joint le parricide aux horreurs de l'inceſte,
Qui, délaiſſé des miens, proſcrit dès mon berceau,
Ne ſais pas même encore où chercher un tombeau,
C'eſt moi dont la pitié conſole ta miſere :
Et toi, né pour régner ſous un ciel moins contraire,
Détrôné, furieux, errant, ſaiſi d'effroi,
Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi!
Ah! vois mieux du bonheur quel eſt le vrai principe.
L'univers, tu le ſais, frémit au nom d'Œdipe :
Sur mon front cependant, dis-moi, reconnois tu
L'inaltérable paix qui reſte à la vertu?
Je marche ſans remords vers mon dernier aſyle :
Œdipe eſt malheureux, mais Œdipe eſt tranquille.

Imite, aime ta sœur; ne l'abandonne pas:
Et puisque, grace au ciel, je touche à mon trépas....

ANTIGONE.

Que dites-vous?

ŒDIPE.

Écoute. Il est temps que je meure;
Je sens qu'Œdipe enfin touche à sa derniere heure.

ANTIGONE.

Mon frere, il va mourir.

POLYNICE.

Quoi! Seigneur!....

ŒDIPE.

Mes enfans,
Point de cris, point de pleurs, & je vous les défends.
Polynice, en tes bras je remets Antigone:
C'est ta sœur, c'est la mienne.... & je te l'abandonne.
Je vais bientôt mourir: elle n'a plus que toi.
Fais pour elle, mon fils, ce qu'elle a fait pour moi.
Hélas! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupiere,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton pere.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévoroit les campagnes,
Quand les vents orageux grondoient sur les montagnes,
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un pere & le bruit des torrens.
Et si dans le sommeil quelque songe exécrable,
M'offrant de mes destins la suite épouvantable,

Me réveilloit soudain avec des cris d'effroi,
Elle essuyoit mes pleurs ou pleuroit avec moi.

POLYNICE.

Ah! ne me parlez plus de ses soins magnanimes;
En peignant ses vertus vous peignez tous mes crimes.
Que le cercueil déjà ne m'a-t-il englouti?

ŒDIPE.

As-tu donc oublié que tu t'es repenti?
Vis pour chérir ta sœur, & renonce à l'Empire.

POLYNICE.

Il est une autre gloire où mon courage aspire.
Dieux! quel espoir me luit! Je crois, ma sœur, je croi
Respirer l'innocence & m'égaler à toi.
Va, je ne craindrai plus que ce sang qui m'anime,
Même au sein du remords ne me rengage au crime;
Et voici, pour mon cœur si long-temps agité,
Le plus heureux moment qu'il ait jamais goûté.

ŒDIPE.

Tu n'y sens plus frémir la haîne & la colere?

POLYNICE.

Je sens qu'en ce moment j'embrasserois mon frere.
Adieu, mon pere. Adieu.

ANTIGONE.

Ciel! il m'échappe.

POLYNICE.

Adieu.

SCENE III.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

Dans quel calme effrayant il a quitté ce lieu!
Un grand projet ſans doute & l'occupe & l'enflamme.

ŒDIPE.

Puiſſe un remords durable habiter dans ſon ame!

ANTIGONE.

Vous-même quel deſſein paroît vous agiter?

ŒDIPE.

Enfin de leurs bienfaits je me vais acquitter.
Conduis mes pas, ma fille, au fond du ſanctuaire.

ANTIGONE.

Chercheriez-vous la mort? Où courez-vous, mon pere?
Vous me faites frémir.

ŒDIPE.

Ma fille, que dis-tu?
Où ſeroit, ſans la mort, l'eſpoir de la vertu?
Va, l'immortalité, quand le juſte ſuccombe,
Comme un aſtre naiſſant ſe leve ſur ſa tombe.
J'irai, du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les Dieux:
Marchons.

SCENE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, POLYNICE.

POLYNICE.

Sauvez Admete, acceptez Polynice;
Fieres Divinités, que ma voix vous fléchiſſe!
O vous! qui n'écoutez que les cœurs vertueux,
Regardez ſans courroux mon front reſpectueux.
Quels que ſoient mes forfaits, devant votre colere,
Je me couvre en tremblant du pardon de mon pere.
Si mes juſtes remords ont droit de vous toucher,
Par un coupable encor laiſſez-vous approcher;
Ne me refuſez pas le ſeul bien qui me reſte,
Et daignez par ma mort ſauver l'époux d'Alceſte.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'inéxorable ciel ne t'a point entendu.
A remplacer Admete as tu donc prétendu?
Vois ce livre vengeur, où la main des Furies
Des fils dénaturés grave les noms impies:
Tu n'as point mérité cet auguſte trépas.
Ton pere eſt appaiſé; les Dieux ne le ſont pas.
De tes jours, malheureux, va, porte ailleurs l'offrande;
Étéocle t'attend & Thebes te demande.

POLYNICE.

Hé-bien! j'accomplirai mon terrible deſtin.

Ma premiere fureur ſe réveille en mon ſein.
Grands Dieux! en ſe voilant, l'une des Euménides
Secoue autour de moi ſes flambeaux homicides.
Viens, fille des enfers, je marche devant toi.
(Il s'échappe.)

SCENE V.

LE GRAND-PRÊTRE, ADMETE.

ADMETE.

Dieux! j'implore vos coups, ils vont tomber ſur moi.
Vous devez accepter une tête innocente.

SCENE VI.

ŒDIPE, ANTIGONE, ADMETE, ALCESTE, LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE.

ADMETE.
(En entrant dans le Temple.)

Je veux.... Que vois-je? ô ciel! c'eſt Alceſte expirante.

ALCESTE.

Où ſuis-je? ô ciel! Admete!

ADMETE.

Alceſte! Alceſte! ô Dieux!

ALCESTE.

La mort eſt dans mon ſein; le Styx eſt ſous mes yeux.

ADMETE.

Non, tu ne mourras point: la bonté ſouveraine.....

ALCESTE.

Admete, c'en eſt fait: cher Admete, on m'entraîne.

SCENE VII & DERNIERE.

ADMETE, ALCESTE, LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE, ŒDIPE, ANTIGONE, ARCAS, CÉPHISE, LES TROIS HABITANS, le Grand-Prêtre, Suite du Grand-Prêtre, les deux Vieillards, Gardes d'Admete, Peuple.

La porte de l'intérieur du Temple s'ouvre, l'encens fume; on y voit les figures des Euménides, les instrumens nécessaires aux sacrifices, & en général tout ce qui peut caractériser le Temple des Furies. L'autel est au centre, la flamme y brille, & sa clarté illumine le visage d'Œdipe, qu'on y voit dans l'attitude d'un suppliant. Le Grand-Prêtre & sa Suite forment un cercle autour de lui. Les Gardes d'Admete, le Peuple & les autres Personnages garnissent le fond.

ŒDIPE. *(Tenant l'autel embrassé.)*

O mort! entends ma voix! Grands Dieux! appaisez-vous!
J'ai mérité l'honneur de suspendre vos coups.
Du trône en expirant j'emporterai l'offense:
Mourir pour ces époux, voilà ma récompense,
Vous m'avez réservé pour ce noble trépas.
Mais le marbre s'ébranle, il frémit sous mes pas.
Quel rayon descendu sur ces autels funebres,
Me luit confusément à travers les ténebres?
Grands Dieux! par vous bientôt mon ame va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir!
L'ouvrage est accompli, je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumiere;
Votre éclat immortel m'offre un séjour nouveau.
Vous allez en autel convertir mon tombeau.
Tout fuit, le temps n'est plus; je meurs, je vais renaître.

Je vous ſuis, je vous vois; vous daignez m'apparoître.
Votre calme éternel ſuccede à mon effroi;
Et Thebe & Cythéron ſont déjà loin de moi.

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

De ta douleur où ſeroit le principe?
Eſt-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer Œdipe?
J'ai prouvé, grace au ciel, ſans en être abattu,
Qu'il n'eſt point de malheur où ſurvit la vertu.
Mais je ſens que mon ame en dédaignant la terre,
A l'approche des Dieux s'agrandit & s'éclaire.
Il eſt temps que ſans crainte, oubliant ſes forfaits,
Œdipe dans leur ſein ſe repoſe à jamais.
Antigone, tu ſais ſi mon cœur te regrette.
Enfin le ciel m'inſpire. Approchez-vous, Admete.
Je vous legue en mourant, pour protéger ces lieux,
Et ma fille & ma cendre & la faveur des cieux.
Et vous, Dieux tout puiſſans! ſi vous daignez m'abſoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre;
Conſumez dans ſes feux votre Œdipe à genoux.
Il s'offre, il vous implore; il eſt digne de vous:
Soixante ans de malheurs ont paré la victime.....
Mais quel nouveau tranſport me ſaiſit & m'anime!
Mon eſprit ſe dégage; il n'eſt plus arrêté;
Je tombe & je m'éleve à l'immortalité.

(L'éclair brille, la foudre gronde & renverſe Œdipe mourant au pied de l'autel.)

FIN.

PIERRE

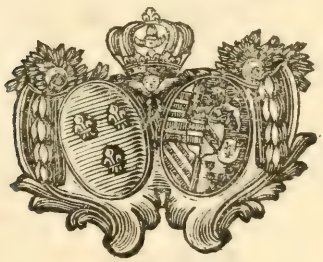
LE CRUEL,

TRAGÉDIE.

Par M. DE BELLOY, Citoyen de Calais, & l'un des Quarante de l'Académie Françaiſe.

Virtutem videant, intabeſcantque relictâ. PERSE.

Prix 30 ſols broché.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

On trouve chez le même Libraire,

Les Œuvres complettes de M. de Belloy, *avec son Portrait*, 6 vol. *in*-8°. *broch.* 24 l.

AVIS.

PIERRE LE CRUEL n'a pas encore été imprimé, ou du moins il n'a pas dû l'être; on dit qu'il s'en eſt fait en Province une Edition furtive & très-défectueuſe ſur un manuſcrit, confié pour la Repréſentation ſeulement. On n'avait connu, pour ainſi dire, que le titre de cette Pièce, par une Repréſentation tumultueuſe la ſeule qui ait été donnée à Paris, & où, malgré les efforts des Acteurs, la Pièce n'avait pu être entendue de ceux même qui la connaiſſaient; aujourd'hui que des Repréſentations heureuſes & brillantes l'ont vengée & la vengent encore plus que jamais de ce jugement précipité; aujourd'hui qu'à la porte de Paris & dans le ſéjour même que la Cour habite, cette Pièce reçoit tous les applaudiſſemens qu'elle a mérités, parce qu'on veut bien prendre la peine d'écouter pour avoir le plaiſir d'entendre; aujourd'hui enfin que les grandes & nombreuſes beautés dont elle eſt remplie, trouvent le Public diſpoſé à leur rendre une entière juſtice, l'Ami de l'Auteur chargé par lui-même de donner l'Edition de ſes Œuvres, croit que le moment eſt arrivé de livrer cette Pièce à l'impreſſion.

Dans l'Edition furtive, ſous le titre d'Amſterdam, on a mis au Frontiſpice les mots ſuivans: *corrigé par M. R. S.* Nous ignorons quel eſt ce *M. R. S.*, & quel eſt le but de cette Annonce; mais il eſt certain que la préſente Edition, la ſeule légitime, faite ſur le manuſcrit, muni de l'approbation du Cenſeur, & de la permiſſion de M. le Lieutenant de Police, avant la mort de l'Auteur, differe conſidérablement de celle d'Amſterdam, & contient beaucoup de vers de plus & des variantes.

PERSONNAGES.

DOM PEDRE, Roi de Castille.
ÉDOUARD, Prince Anglais.
LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN.
HENRI DE TRANSTAMARE, Frère naturel de Dom Pèdre.
BLANCHE DE BOURBON, Princesse Française.
DOM FERNAND, Ministre & Général de Dom Pèdre.
ALTAIRE, Chef des Maures.
GARDES.

La Scène est en Castille, dans le Fort de Montiel, ou dans le Camp de Dom Pèdre, près de ce Fort.

Nota. L'Auteur ayant fait à cette Pièce des corrections assez considérables, dont une même change tout-à-fait le dénouement, nous avons cru devoir mettre au bas des pages & à la fin de la Pièce les variantes qui nous ont paru mériter d'être connues.

PIERRE LE CRUEL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une Tour, une Chambre aſſez vaſte dans le goût gothique très-ſimplement meublée, & dont la fenêtre eſt garnie d'une grille de fer : cette Chambre a une grande porte dans le fond, une petite ſur le côté.

SCENE PREMIERE.

UNE JEUNE PRINCESSE *ſeule.*

Elle eſt vêtue ſans éclat, aſſiſe dans l'attitude de l'accablement, & appuyée ſur une table : après quelques inſtans de ſilence, elle lève les yeux & dit :

L'OMBRE enfin s'éclaircit : les premiers feux du jour
Pénètrent lentement dans cet obſcur ſéjour.

Ces murs, me ſéparant de la nature entière,
Me permettent du moins d'entrevoir la lumière.
Ah! l'aurore & la nuit me retrouvent en pleurs;
Sans qu'un léger ſommeil me prête les douceurs
Que goûte un malheureux dans l'oubli de ſon être. —
O jour! depuis cinq ans, je ne t'ai vu renaître,
Qu'en demandant au ciel de ne plus te revoir.
Mort, que j'appèle envain; ô mort, mon ſeul eſpoir;
Romps le joug effroyable où je ſuis enchaînée;
O mort! délivre-moi du malheur d'être née.

(*elle retombe dans ſa première attitude; puis ſe relevant.*)

Un inſtant ſur le trône, & pour jamais aux fers,
Hélas! j'ai diſparu de ce vaſte univers:
L'Eſpagne où je fus Reine, où je vis ignorée,
Me croit dans le cercueil; & Paris m'a pleurée.
Pleurée! — Oui, je le ſuis: dans mes tourmens ſecrets
J'ai le triſte plaiſir de coûter des regrets:
On plaignit, on vengea ma diſgrace fatale;
Tout m'aima ſur la terre, — hors ma vile rivale,
Hors mon cruel époux, qui ſeuls ont condamné
Ce cœur, plus pur encor qu'il n'eſt infortuné. —
Mais — de ces lieux déſerts qui trouble le ſilence?

(*elle paraît entendre du bruit en dehors.*)

La barrière du Fort s'ouvre avec violence! —
Quel tumulte confus? — Voyons.

(*elle ſe lève & regarde à travers les barreaux de la fenêtre.*)

Sur ces remparts,
J'aperçois un drapeau, — ſemé de léopards! —
Quelqu'un marche avec bruit! — L'effroi remplit mon ame.

SCENE II.

UN CHEVALIER *parlant hors de la chambre.*

SOLDAT, ouvre. — Obéis, ou tu meurs.

(*la porte du fond s'ouvre, le Chevalier entre avec deux Ecuyers.*)

LA PRINCESSE.

Ciel!

LE CHEVALIER.

(*à part.*) Madame,
Pardonnez. — Que d'appas! tout accroît mes ſoupçons.
(*haut.*)
De mon audace heureuſe apprenez les raiſons.
Je vous ſuis inconnu, j'ignore qui vous êtes:
Je viens joindre le Roi, qui fuit vers ces retraites;
Et pour calmer l'Eſpagne en ſes troubles nouveaux,
J'arrive en ce moment des remparts de Bordeaux.
Je voulais occuper ce formidable aſyle,
Qui devient pour Dom Pèdre une reſſource utile;
Mais des refus ſuſpects, des mots myſtérieux
Ont enflamé ſoudain mes deſirs curieux;

J'ai penſé — que ces murs enfermaient l'innocence.
Vos Gardes m'oppoſaient envain la réſiſtance ;
Le Vainqueur de Najarre & celui de Poitiers
Imprime le reſpect dans l'ame des Guerriers :
Dites un mot, Madame, & je romps votre chaîne.

LA PRINCESSE.

Eſt-il bien vrai ? je vois le Prince d'Aquitaine,
Le Héros des Anglais & le Fils de leur Roi !
Vous, Edouard !

ÉDOUARD.

Mon nom vous répond de ma foi.
(*il fait ſigne à ſes Ecuyers de ſe retirer.*)

LA PRINCESSE.

Votre aſpect doit ici m'affliger — & me plaire.
Le Vainqueur de Poitiers a vu périr mon Père ;
Le Vainqueur de Najarre a vengé mon Epoux.

ÉDOUARD *avec tranſport.*

Mon doute eſt éclairci. Vous vivez ! quoi ? c'eſt vous,
Du malheureux Bourbon plus malheureuſe fille !
Vous, Femme de Dom Pèdre & Reine de Caſtille !

BLANCHE.

Reine ! vous le voyez.

ÉDOUARD *voulant ſe jetter à ſes pieds.*

Ah ! mon cœur éperdu
Vous rend l'hommage pur qu'il garde à la vertu.

(*toujours avec vivacité.*)

Que vous avez coûté de larmes à la terre !
Oui, votre Père & vous, chéris de l'Angleterre.....
Ennemis généreux, nous savons admirer
De vertueux rivaux, les vaincre & les pleurer. —
Belle Bourbon, eh quoi ! lorsque Pèdre & Padille
Du bruit de votre mort consternaient la Castille,
Sur vous, de leurs fureurs, ils suspendaient le cours !
Ces deux ames de sang ont respecté vos jours !

BLANCHE *plus vivement.*

Ils n'ont rien respecté. Si je respire encore,
Leurs ordres sont trahis, leur cruauté l'ignore.

ÉDOUARD *de même.*

Croyez, si ce mystère eût perçé jusqu'à moi,
Que j'aurais exigé de ce superbe Roi,
Quand ma main sur son front remit le diadême,
Qu'il vous rendît justice & se la fît lui-même. —
Une seconde fois son Trône est renversé.
Pèdre a besoin de vous pour s'y voir replacé.
Vous pouvez mieux que moi, réparer sa ruine :
Mais le daignerez-vous ? — Ah ! dès leur origine,
De vos malheurs affreux retracez-moi le cours :
Ma foi, sans balancer, suivra tous vos discours :
Mon ame, jusqu'ici, toujours mal informée
Par la voix de Dom Pèdre, ou par la Renommée,
Aspire, pour vous-même, encore à s'éclaircir.
Edouard mieux instruit pourra mieux vous servir :

Qu'il ſache à quel excès Pèdre offenſa vos charmes.
Princeſſe, en ce grand jour, ſi je taris vos larmes,
Je croirai vous devoir le plus chéri des biens : —
On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

BLANCHE *avec tranquillité.*

Prince, de mes malheurs la confidence intime
Eſt due aux nobles ſoins d'un Héros que j'eſtime.
A mon Epoux, vous ſeul me pouvez réunir. —
Ah! pour lui, devant vous, que mon front va rougir! —
Daignez prendre ce ſiége, & vous allez m'entendre.

(*Ils s'aſſéient.*)

Mais, Seigneur, pardonnez un ſouvenir trop tendre ;
Ici j'ignore tout. — Charle, époux de ma ſœur,
D'un Roi trop courageux plus ſage ſucceſſeur ;
Cette ſœur même, hélas! ſi chère à mon enfance,
Dieu les conſerve-t-il au bonheur de la France ?

ÉDOUARD.

Tous deux règnent, Madame, & par leurs douces loix
Conſolent leurs Etats du malheur des Valois :
Charle apprend aux Guerriers que la valeur ſuprême,
Pour commander au ſort, ſe commande à ſoi-même ;
Plus terrible pour Londre au fond de ſon palais,
Que ſon Père ſuivi de cent mille Français.

BLANCHE *en larmes.*

Ah! Prince, qu'à ma ſœur je dois porter envie!
Elle mourra Françaiſe au ſein de ſa Patrie :

Et moi, dans d'autres Cours deſtinée à régner,
L'hymen m'offrait par-tout mon malheur à ſigner.
(*elle s'eſſuie les yeux.*)
Dom Pèdre me choiſit de l'aveu de ſa mère,
Et m'obtint du grand Roi qui me ſervait de père,
Quand mon troiſième luſtre à peine finiſſait.
Déjà ſa cruauté ſourdement s'annonçait.
J'avouerai qu'en ſortant de la Cour la plus chère,
La ſienne, moins qu'une autre, allait m'être étrangère:
L'illuſtre Caſtillane (1), aïeule des Bourbons,
Blanche, honneur de mon sèxe, avait joint nos Maiſons:
Son nom, que je portais, m'invitait à la ſuivre,
M'enflâmait du déſir de la faire revivre.
Je voulais rendre au Tage, au pur ſang de ſes Rois,
Le préſent qu'à la Seine ils ont fait autrefois:
Mon cœur ſe promettait, pour ſon premier ouvrage,
D'adoucir un Epoux qu'on me peignait ſauvage;
Par de tendres vertus j'eſpérais le dompter,
Et gagner tous les cœurs, pour les lui reporter.
J'arrive dans Burgos. Au lieu de l'allégreſſe,
Je vois dans tous les yeux le trouble, la triſteſſe;
La mère de Dom Pèdre, étouffant ſes douleurs,
Vient, m'embraſſe, — & bientôt me baigne de ſes pleurs.
Je ne vois point le Roi, qui craint de voir ſa mère;
Sous cent prétextes faux mon hymen ſe diffère.
Après de longs refus, Pèdre ſe montre enfin.
Il me mène à l'Autel avec un fier dédain:

(1) Blanche de Caſtille, mère de Saint Louis.

Cet hymen, dont Paris chantait les nœuds prospères,
Offrit le morne aspect des pompes funéraires.
La Cour, le Peuple entier saisi d'un sombre effroi,
Cherche, en tremblant, mon sort dans les yeux de son Roi:
Il me jette un regard, mais un regard farouche,
Sourit du froid serment qui tombe de sa bouche;
Sort du Temple, & soudain, par des détours secrets,
Se dérobe à sa Cour & me fuit pour jamais.
Peignez-vous ma surprise à cet excès d'outrage,
Le timide embarras, la candeur de mon âge,
La douleur & l'effroi de mes esprits confus:
Etrangère, au milieu d'un monde d'inconnus,
Ne sachant où porter & mon trouble & ma plainte,
J'inspirais la pitié, mais la pitié contrainte.
Enfin on me révèle un mystère odieux,
Qui n'était un mystère, hélas! que pour mes yeux:
J'apprends que, dans ces jours où Pèdre avec instance
Par ses Ambassadeurs pressait notre alliance,
Il avait vu Padille; & qu'au prix de l'honneur
Cette Beauté si fière avait gagné son cœur.
Me quittant aux Autels, le Monarque parjure,
Revolait dans ses bras consommer mon injure:
Tous deux en faisaient gloire; & qui plaignait mon sort
Recevait pour salaire ou les fers, ou la mort.
Mais bientôt, sur moi-même assouvissant la rage
Que garde une ame vile au grand cœur qu'elle outrage,
On m'arrache des bras de la mère du Roi,
Qui m'osait consoler en pleurant avec moi;

Dom Pèdre me punit de la chérir en fille :
De priſons en priſons cachée à ſa famille,
Je n'eus, pour ſoutenir mes miſérables jours,
Que l'aliment du pauvre.... & ne l'eus pas toujours.
Cependant il n'eſt plus de devoirs qu'il ne brave ;
Tyran pour tout ſon Peuple, & pour Padille eſclave,
Il ravit les tréſors, il fait couler le ſang,
N'épargne ni vertu, ni naiſſance, ni rang. —
Je partage ſa honte en vous traçant ſes crimes. —
Mais comment vous compter ſes illuſtres victimes ?
Chaque meurtre excitant des murmures nouveaux,
Il rappelait ſans ceſſe & laſſait les bourreaux :
Le cruel — immola ſes frères, & leur mère,
Son tuteur, les neveux & la ſœur de ſon père ;
Sur ſa mère.... on retint ſon parricide bras ;
Et l'ordre de ma mort combla ſes attentats.

ÉDOUARD.

Je frémis. Chaque trait rappèle à ma mémoire
Ce que m'a dit Gueſclin, ce que je n'ai pu croire. —
Mais.... Dom Pèdre à vos pieds n'eſt jamais revenu ?

BLANCHE.

Padille craignait trop les droits de la vertu :
D'un amour tyrannique exerçant la puiſſance,
Elle avait à ſon Roi défendu ma préſence.

ÉDOUARD.

Dans quel temps oſa-t-il ordonner votre mort ?
Quelle main vous ſauva, quel heureux coup du ſort....

BLANCHE *vivement.* (1)

Quand le ſeul rejeton de ſa triſte famille,
Tranſtamare ſon frère, entrait dans la Caſtille:
Couronné par le Peuple, appuyé des Français,
Il volait pour briſer les fers où je pleurais:
Pèdre, malgré l'Afrique & Grenade & Lisbonne,
Se voyant par Gueſclin renverſé de ſon trône,
Voulut punir ſur moi la France & les Bourbons:
Il me fit apporter un poignard, des poiſons;

---

(1) Quand l'Eſpagne épuiſée & touchant à ſa perte,
Pour arrêter le ſang dont elle était couverte
De ce Roi deſtructeur briſait le joug affreux,
Et nommait Souverain ſon frère généreux,
Ravi ſeul au bourreau de toute ſa famille
Tranſtamare adoré rentrait dans la Caſtille,
La France armait pour moi ſes Guerriers les plus fiers,
Gueſclin deux fois vainqueur allait briſer mes fers;
Malgré toute l'Afrique & Grenade & Liſbonne,
Dom Pèdre ſe voyait arracher ſa Couronne.
Alors voulant punir la France & les Bourbons,
Il me fit apporter un poignard, des poiſons:
Fernand, qu'il en chargeait, n'eut que le choix du crime.

ÉDOUARD *avec la chaleur de l'intérêt.*

O d'un Roi trop cruel, Miniſtre magnanime!
Fernand.....

BLANCHE.

Voit qu'un refus le perd, ſans me ſauver:
Il ſe charge du meurtre, & vient m'en préſerver.

Fernand qu'il en chargeait, n'eut que le choix du crime.
O d'un Roi trop cruel miniſtre magnanime !
Fernand voit qu'un refus le perd ſans me ſauver.

ÉDOUARD.

Il ſe charge du meurtre ?

BLANCHE.

Et vient m'en préſerver ;
Cachant mon nom, mon rang, qui m'expoſaient encore,
Sa prudence en ſecret m'envoya chez le Maure.
Mais lorſque votre bras par-tout victorieux
Eût rétabli Dom Pèdre au rang de ſes aïeux,
Par ordre de Fernand dans ces lieux tranſportée
J'ai revu la priſon que j'avais habitée :
On m'y ſert avec ſoin ſans ſavoir qui je ſuis.
Morte à tout l'univers, ſeule avec mes ennuis,
Je rappelle en pleurant l'éclat de mon enfance,
Le jour où j'ai quitté le bonheur & la France :
Ah ! je croirais, ſans vous, que la tour de Montiel
Eſt le tombeau fatal que m'a choiſi le Ciel.

ÉDOUARD.

Je le bénis ce Ciel ; ſa faveur m'accompagne,
Lorſque, pour vous ſauver il m'amène en Eſpagne.
Dom Pèdre me doit tout, il remplira mes vœux :
Dom Pèdre eſt criminel, mais Roi, mais malheureux ;
Dieu ſeul peut le punir, tout Roi doit le défendre.
Vers moi, dans ſon déſaſtre, il vint jadis ſe rendre ;
Dépouillé, fugitif, rebut des vils humains,
Il parut : & j'allai le ſervir de mes mains.

Pour régner à mon tour le deſtin m'a fait naître,
J'enſeigne à reſpecter ce qu'un jour je dois être.
Dans les champs de l'honneur, je m'arme contre un roi,
Dans ma cour, dans mes fers, il eſt un Dieu pour moi.
J'eſtimais Tranſtamare & ſa valeur brillante;
Son ame eſt grande & fière, humaine & bienfaiſante,
Fidèle à l'amitié, ferme dans le malheur....

BLANCHE.

Il a trop de vertus pour un uſurpateur.

ÉDOUARD.

Madame, il n'en a plus, s'il détrône ſon frère.
Je viens les réunir par un accord ſincère;
Et vos jours conſervés — appuieront ce deſſein
Que la mort de Padille a fait naître en mon ſein.

BLANCHE *ſe levant.*

Quoi! la mort de Padille?

ÉDOUARD *ſe levant auſſi.*

Elle n'eſt plus, Madame.
Vous même, libre encor, diſpoſant de votre ame....

BLANCHE.

Quel diſcours?.... Ciel! Fernand!

SCENE III.

ÉDOUARD, BLANCHE, DOM FERNAND.

BLANCHE *à Dom Fernand avec une noble confiance.*

O mon Libérateur,
Viens : ſi tu crains ton Roi, voilà ton Protecteur.

ÉDOUARD *embraſſant Dom Fernand.*

Oui, mortel généreux, oui, ma reconnaiſſance
Se charge du péril — & de la récompenſe.

Dom FERNAND.

Votre eſtime, Seigneur, eſt tout ce que je veux ;
La vertu qui l'obtient ne forme plus de vœux.
Vous, Madame, excuſez l'excès de ma prudence,
Si toujours avec ſoin j'ai fui votre préſence
Depuis l'inſtant heureux où je ſauvai vos jours :
J'ai craint de vous offrir de dangereux ſecours,
Un entier abandon vous était néceſſaire ;
Un ſeul pas indiſcret eût trahi ce myſtère ;
A Padille en tous lieux tant de traîtres vendus,
Un ſeul courier ſurpris, un confident de plus,
Expoſaient votre tête à ſa barbare haine.
Quand Padille expira j'étais dans Trémiſéne,

Des ſoldats Afriquains je preſſais le départ :
(*à Édouard.*)
Ils doivent aujourd'hui joindre notre étendard.
(*à Blanche.*)
Hier, à mon retour, je crus l'inſtant propice
Pour inſtruire le Roi de mon ſage artifice :
Soudain Pèdre enchanté conçut l'heureux deſſein
De déſarmer la France en vous rendant ſa main :
Mais attaqué, ſurpris & vaincu par ſon frère,
De ces ſoins importans ſon cœur s'eſt vu diſtraire.
J'ai couvert ſa retraite : &, pour braver le ſort,
Je viens d'aſſeoir ſon camp ſous Tolède & ce fort :
Pour rompre ici vos fers lui-même il va ſe rendre :
(*à Édouard.*)
Il vous cherche.

SCENE IV.

DOM PEDRE, ÉDOUARD, BLANCHE, DOM FERNAND, GARDES.

Dom PEDRE *à Édouard.*

O bonheur où je n'ai pu m'attendre !
Je vois la Reine, & vous ! mes revers vont finir.
Je vais tranquillement & régner & punir :

Voilà Paris & Londre unis pour ma querelle;
Cimentons par le ſang mon trône qui chancelle.

ÉDOUARD.

Un projet plus humain m'amène ici, Seigneur:
J'y viens moins en Guerrier qu'en Pacificateur,
Mais ferme en ma promeſſe, & prêt à vous défendre; —
Vous êtes malheureux; vous auriez dû m'attendre.

Dom PEDRE *lui prenant la main.*

Digne Héros! — Bourbon détourne encore les yeux!
(*à la Princeſſe qui eſt un peu détournée.*)
Je viens vous arracher de ces funeſtes lieux:
Oubliez des fureurs que le remords efface;
(*montrant Édouard.*)
La vertu me protège & doit m'obtenir grace.
(*d'un ton d'humeur.*)
De votre époux du moins contemplez les regrets:
(*elle le regarde; il paraît frappé: il l'examine avec attention & plaiſir.*)
Je ſens mon cœur ſaiſi.... percé de mille traits.
Padille, à tant d'appas me ſemblait préférable! —
Rarement l'œil voit bien quand le cœur eſt coupable.

ÉDOUARD.

J'aime ce repentir: — mais j'en crains les effets.

Dom PEDRE.

Pourquoi, Seigneur? Je veux expier mes forfaits:
(*à Blanche.*)
Ils ſont ſans nombre...

BLANCHE.

Hélas!

Dom PEDRE.

Comptez-les par vos larmes?
(*à Edouard, avec le désordre d'une passion naissante.*)
Cette longue douleur n'a point terni ses charmes.
Autrefois à l'autel mon indomptable orgueil
Laissa sur elle à peine échapper un coup d'œil.
Si j'eusse pu la voir, ah! l'aurais-je outragée? —

(*à Blanche.*)

De mon perfide amour vous êtes bien vengée.
Le voici ce moment trop longtems attendu,
Ce jour de mon bonheur, ce jour de ma vertu,
Où l'ame de Bourbon va me faire une autre ame:
Je veux, après l'affront de mon hymen infâme,
Aux yeux de ce Héros défenseur de mes droits,
Tour-à-tour le vainqueur & le vengeur des Rois,
Aux yeux de tout mon camp, de l'Europe étonnée,
Former les nœuds brillans d'un nouvel hymenée.
(*il donne un coup d'œil à Edouard.*)

BLANCHE.

Dans ce grand changement qu'à peine je conçois,
Interdite, & doutant des vœux que je reçois,
Je crains qu'un tel retour soit l'ouvrage d'un songe,
Et qu'en mes premiers maux le réveil me replonge.

(*à Dom Pèdre*).

Seigneur, par des remords si nouveaux & si prompts,
Croyez-vous qu'un moment efface tant d'affronts?
De mon hymen fatal je révère la chaîne;
Mon malheur fut toujours de vous devoir ma haine. —
J'oublierai par vertu l'arrêt de mon trépas. —
Mais puis-je sans horreur me voir entre vos bras,
Fumans encore du sang de la Castille entière. —
(*à Edouard*).
Prince, il faut avant tout m'éclaircir un mystère.
Je puis, me disiez-vous, disposer de mon cœur;
Je suis libre.... eh! comment?

Dom PÈDRE.

Qu'avez-vous dit, Seigneur?

ÉDOUARD.

La vérité. — Madame, elle va vous surprendre.

Dom PÈDRE.

Quoi!....

ÉDOUARD.

Les Princes sont faits pour la dire & l'entendre. —
Pensez-vous que, trompant sa vertu, sa candeur,
Je garde par faiblesse un silence imposteur?
Je souffre qu'avec vous se croyant enchaînée,
Elle aille confirmer votre faux hymenée?

BLANCHE.

Ciel!

ÉDOUARD *à la Princesse.*

Avant le serment qu'il vous fit à regret,
Padille avait sa foi par un hymen secret:

Et, lorſqu'à ſes fureurs il vous crut immolée,
Soudain cette union hautement révélée,
Prouvée avec éclat aux États Caſtillans,
Fit voir de votre hymen les vains engagemens :
En rougiſſant pour lui de ſa première chaîne,
On reconnut Padille ; elle était femme & Reine.
Le Ciel n'a donc jamais uni votre deſtin
A ce Roi, dont l'hymen fixait déjà la main ;
Et l'auguſte Bourbon, que trompa ſa promeſſe,
N'eſt point eſclave & Reine ; elle eſt libre & Princeſſe.

Dom PEDRE *voyant la ſurpriſe de Blanche.*

Ah ! je lis dans ſes yeux que vous m'avez perdu.

ÉDOUARD.

Je me perdrais, Seigneur, pour ſauver ſa vertu.

BLANCHE, *avec le ſaiſiſſement & le délire de l'extrême joie.*

Qu'entends-je ? ſe peut-il ?... Gloire, bonheur ſuprême.
Quand je devrais ici périr au moment même,
O Ciel tant imploré, que ne te dois-je pas ?
Je ſais, avant l'inſtant marqué pour mon trépas,
Que je ne fus jamais unie à ce parjure,
Qu'il n'eut de droits ſur moi qu'à force d'impoſture !
(*avec la plus grande fierté.*)
Réponds-moi maintenant, ô tigre enſanglanté ;
Rends compte de ma vie & de ma liberté.
Je ne te parle plus en épouſe, en victime,
Qui reſpecte l'abus d'un titre légitime ;

Je te parle en Françaiſe, en fille de vingt Rois,
Qui n'eut pas le malheur de naître ſous tes loix :
Pourquoi devant l'autel, que profanait ta vue,
M'engager cette foi qu'une autre avait reçue ?
Tu craignais qu'un refus, inſultant pour mon nom,
Ne ſoulevât la France & ta propre Maiſon ?
Pourquoi donc, à l'inſtant, leur faire une autre offenſe,
Me bannir, me livrer aux fers, à l'indigence ?
Ah ! mon plus grand bonheur... c'eſt l'inſolent dédain
Qui borna mon outrage au ſeul don de ta main :
Par-tout tu raviſſais ou l'honneur ou la vie,
Dans ton infâme Cour j'échappe à l'infâmie !
Va, j'aime trop mon ſort pour vouloir t'en punir :
Dans les bras de ma ſœur je cours m'en applaudir.
(*à Edouard en courant à lui.*)
Vous, qui m'êtes uni par les plus nobles chaînes ;
Car le ſang des Capets coule auſſi dans vos veines,
Prince, il faut aſſurer ma retraite & mes jours :
Blanche vous fait l'honneur d'implorer vos ſecours ;
Si des fers opprimaient votre épouſe ſi chère,
Penſez-vous qu'un Bourbon rejetât ſa prière,
ÉDOUARD *lui préſentant la main avec fermeté.*
Venez, Madame.
Dom PEDRE *l'arrêtant par l'autre bras.*
Quoi ! l'arracher de mes mains,
Et juſques dans mon camp ! quels ſont donc vos deſſeins ?
Voulez-vous aujourd'hui me combattre moi-même,
Et livrer mon épouſe à mon frère qui l'aime ?

Si-tôt qu'il crut ſa mort, il vanta ſon ardeur...

BLANCHE.

(*à part.*)

Il m'aime! — Ah ce ſeul mot me fait lire en mon cœur.

Dom PEDRE *l'obſervant.*

Dieu! s'il était aimé! ſi je pouvais le croire!...
Prince, j'ai reſpecté votre nom, votre gloire;
Je vais tout oublier dans ma prompte fureur,
L'amour, même en naiſsant, eſt terrible en mon cœur.

(*avec la plus grande violence.*)

Rien n'eſt ſacré pour moi quand le couroux m'égare;
Malheur à qui me force à devenir barbare!

ÉDOUARD *avec le ton d'une colère retenue.*

Modérez-vous, Seigneur: ne faites point rougir
Un Prince, votre appui, qui vient pour vous ſervir.
Je ſuis armé pour vous contre un frère rebelle,
Si Blanche eſt en péril, je ſuis armé pour elle.
Connaiſsez un Anglais dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté.
Jeune, la paſſion qui ſoudain vous enflame
Eſt l'ivreſse des ſens, que dompte une grande ame:
D'un Monarque proſcrit ſachez le digne emploi,
Pour remonter au trône il faut régner ſur ſoi:
Peut-être qu'en cédant Bourbon à votre frère,
Elle ſerait le nœud d'un traité ſalutaire:

Mais c'eſt d'elle, en un mot, & du Roi des Français
Que ſon ſort dans mes mains dépendra déſormais.
J'attends ici Gueſclin que mon bonheur me livre,
Qui, toujours mon captif, m'écrit qu'il va me ſuivre;
Il deſire la paix, Henri ſuit tous ſes vœux;
Plus calme, vous pourrez nous en croire tous deux. —
Madame, en attendant, de vous je vais répondre;
Vous ſerez, ſous ma garde, en paix comme dans Londre.
Ne craignez pas, Seigneur, que je faſſe à vos yeux
Du droit de mes bienfaits un joug injurieux;
Ils n'ont pas cet orgueil dont le faſte humilie;
Et ſi je m'en ſouviens, c'eſt quand on les oublie.

(*il emmène Bourbon.*)

Dom PEDRE *les ſuivant.*

C'en eſt trop, & je cours....

SCENE V.

DOM PEDRE, DOM FERNAND, GARDES *en dehors.*

Dom FERNAND *arrêtant Dom Pèdre.*

QUEL tranſport violent!
Il ne la ravit point; il reſte en votre camp:
Calmez-vous, demeurez.

Dom PEDRE.

Oui ; dévorons ma rage. —
(*ſe tournant vers la porte par où Edouard eſt ſorti.*)
Tes bienfaits !... à mes yeux, ſont ton premier outrage.
Qu'ils ſont aviliſsans, ces droits d'un bienfaiteur !
(*ſe promenant avec fureur.*)
Mais que dans ma Cour même on ſoit mon protecteur,
Mon arbitre, mon juge !... Et dans quel tems encore !
Penſes-tu qu'aujourd'hui ma faibleſse t'implore ?
Non, non : je ne ſuis plus dans cet état honteux
Où j'allai mandier tes ſecours orgueilleux :
Le Navarrois, le Maure, armés pour ma défenſe,
Avec moins de hauteur, n'ont pas moins de puiſsance.
Qu'ai-je à craindre de toi, mortel audacieux ?
Sur le bruit de ton nom, tu reviens en ces lieux
Seul, ſans Cour, ſans armée, avec ta faible garde ;
Et tu crois m'impoſer ! Et ton orgueil hazarde
D'abuſer des vains droits d'un ſervice paſsé !
Tu ne peux plus m'en rendre, & tout eſt effacé.
Tu céderas Bourbon ou ceſseras de vivre.
Va, j'empêcherai bien que ton choix ne la livre
A celui des humains que j'abhorre le plus ;
Ce frère, qui m'ôta, par ſes fauſſes vertus,
Les cœurs de mes ſujets, mes tréſors, mon empire,
N'aura jamais du moins une épouſe où j'aſpire :
Et je préférerais, comme un ſort moins fatal,
La mort de ce que j'aime au bonheur d'un rival.

SCENE VI.

DOM PEDRE, ALTAIRE, DOM FERNAND, GARDES *hors la porte.*

Dom FERNAND.

LES Maures nous ont joints ; voici le brave Altaire.

ALTAIRE *à Dom Pèdre.*

L'Empereur Afriquain, ton ennemi, mon père,
M'envoie ici des Rois venger la majeſté :
Il ne demande rien. Tu peux en liberté,
Quand nous t'aurons ſoumis tes peuples & ton frère,
Reprendre contre nous ta haine héréditaire ;
Nos glaives ſeront prêts. — Aux portes de Montiel
Je viens de rencontrer ce terrible mortel
Que le ſort rend captif du Prince d'Angleterre,
Ce Gueſclin, notre maître au grand art de la guerre.
Quand je vais avec toi combattre ſes amis,
Je me plains qu'à leur tête il ne ſoit point remis :
Devant un tel rival le courage s'enflâme,
Et l'aſpect d'un Héros ſemble aggrandir mon ame.

Dom PEDRE *en l'embraſſant.*

Généreux Muſulman, j'attends tout de ton bras :
(*à Dom Fernand.*)
Guidez-le dans ma tente, & j'y ſuivrai vos pas.

(*Altaire & Dom Fernand ſortent.*)

Gueſclin ſemble arriver pour combler ma vengeance :
Il ſit régner mon frère, il eſt en ma puiſsance !
Je ſens que tout accroît dans mon cœur irrité
Les cruelles fureurs dont je ſuis tourmenté.
C'eſt un torrent fougueux qui, malgré moi, m'entraîne:
Toutes mes paſſions reſsemblent à la haine.
Je ne puis, — ni ne veux ſurmonter leur tranſport ;
Qui vient leur réſiſter ſe dévoue à la mort.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente, dans le fond, tout le Camp de Dom Pèdre, au milieu duquel on voit le Fort & la Tour de Montiel: ſur le devant ſont deux Tentes; dont l'une plus avancée eſt celle d'Édouard, qui y arrive avec du Gueſclin.

SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

Du camp de Dom Henri ce Français va venir;
Dans ma tente, Gueſclin, daignez l'entretenir:
Qu'il y ſoit ſans frayeur, ma foi lui ſert d'ôtage.

DU GUESCLIN.

Tranſtamare lui-même y viendrait ſur ce gage.

ÉDOUARD.

Dom Pèdre eſt plus tranquile: aux chefs des Muſulmans
Il apprend ſes deſſeins, il reçoit leurs ſermens.

(*montrant l'autre tente.*)

Bourbon, dans cette tente où vos yeux l'ont revue,
Peut être, en un moment, par mon bras défendue.
Cependant dites-moi quelle étrange raiſon
Vous fait en ces climats revenir ſans rançon;
Charles ne doit qu'à vous le ſalut de la France,
Et n'a pas de Gueſclin payé la délivrance?

DU GUESCLIN.

C'eſt moi qui de ſes dons fis un juſte refus;
A l'Etat épuiſé ma main les a rendus:
Dans les malheurs publics, un Monarque œconome
Doit-il prodiguer l'or aux beſoins d'un ſeul homme?
J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.
J'allai chercher moi-même au fond de l'Armorique (1)
L'honorable débris de ma fortune antique,
Et des dons de Henri le dépôt précieux:
Lorſque ma digne épouſe, accourant à mes yeux,
« Tu vois, m'a-t-elle dit, nos guerres inteſtines
» Ont rempli nos climats de morts & de ruines;
» Avant ton triſte ſort, que je n'ai pu prévoir,
» A la patrie en pleurs, j'ai penſé tout devoir.
» Le bien de mes aïeux, égal à ma naiſſance,
» Que m'avait conſervé leur modeſte opulence,
» Et qu'honora l'amour en l'offrant à Gueſclin,
» Fut le tréſor du pauvre & nourrit l'orphelin;

(1) Ancien nom de la Bretagne: Froiſſard appelait encore du Gueſclin, l'*Aigle de l'Armorique.*

» Je leur ai livré tout dans ce tems ſi funeſte ;
» Ton épée & ton nom, voilà ce qui nous reſte ».

ÉDOUARD *avec tranſport.*

C'eſt avoir plus encore que les tréſors des Rois. —
Ah ! ſa bonté prodigue a prévenu tes loix.
Magnanimes époux, quel bonheur eſt le vôtre !
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre.

DU GUESCLIN *affectueuſement.*

Cher Prince, vous goûtez ce bonheur ſouverain.
Votre épouſe, elle-même, en nous cachant ſa main,
Sous des noms ſuppoſés fit compter à mon frère
Cette riche rançon qu'exigeait votre père :
Mon erreur accepta ces ſecours imprévus.
Mais trente Chevaliers dans Bordeaux retenus,
Courbés ſous l'indigence & reſpirant à peine,
Victimes de l'honneur, périſſaient dans leur chaîne ;
(*vivement.*)
Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté je rentre en ma priſon.
Ils l'ignoraient, Seigneur, & vous devez le croire :
Plus utiles que moi pour fixer la victoire,
Au camp de Tranſtamare ils ont ſu parvenir,
Et peut-être en eſt-ce un qui veut m'entretenir.

ÉDOUARD.

Rien ne m'étonne en vous, mais tout me fait envie.
Quoi ! de vous imiter la douceur m'eſt ravie !
Mon père s'eſt bientôt repenti du traité,
Qui, même à ſi haut prix, mettait ta liberté.

Il veut que ta rançon dans mes mains apportée,
Après les tems prescrits, ne soit plus acceptée.
Ce matin j'arrivais, & déjà Dom Henri,
En m'offrant tout son or, demandait son ami :
Mais les tems sont passés; il faut que j'obéisse,
Que je fasse à mon père un si dur sacrifice :
Cet ordre est le premier de ce père adoré,
Oui, le seul dont mon cœur ait jamais murmuré.

DU GUESCLIN.

Je n'espère pas moins ma prompte délivrance;
Transtamare au lieu d'or emploîra la vaillance.
Il fait trop que lui seul a fait tout mon malheur,
Des chaînes de Guesclin vous lui devez l'honneur....
N'en parlons plus. — Souffrez que j'acquitte la France
Du tribut de respect & de reconnaissance,
Qu'en délivrant Bourbon méritent vos bienfaits.
O Héros ! protecteur des Héros de Calais,
Dès l'enfance aux vainqueurs vous serviez de modèle :
Qu'à toutes vos vertus, j'aime à vous voir fidèle !
Mais ce sont ses pareils qu'un grand cœur doit chérir;
C'est Valois dans les fers qu'Edouard put servir :
Sachez que votre bras ici se déshonore,
S'il protège un tyran que l'univers abhorre.
A quels noms mêlez-vous ce beau nom d'Édouard ?
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard ?
Voit-on deux Espagnols dans cette immense armée ?
De Musulmans, d'Hébreux, elle est toute formée;

Et

Et des dignes ſoldats de ce vil Navarrois (1),
Qui vend, trompe, aſſaſſine, empoiſonne les Rois.
Quel intérêt vous dicte une telle alliance ?
L'orgueil de relever l'ennemi de la France ?
Grace à la politique, à ſa fauſſe grandeur,
La gloire des Héros n'eſt pas toujours l'honneur.

ÉDOUARD.

Eh bien! terminons tout par l'accord le plus ſage ;
J'avais beſoin de vous pour un ſi grand ouvrage.
Je vais revoir le Roi ; j'eſpère le fléchir.

(*lui prenant la main.*)

Gueſclin, nos longs débats vont enfin s'aſſoupir.

DU GUESCLIN *vivement.*

Si pour jamais, Seigneur, nos nations amies.....

ÉDOUARD *avec confidence.*

Va, l'Europe craindrait de les voir trop unies :
Le monde entier trembla quand le Roi des Anglais
Fut tout prêt de s'aſſeoir au trône des Français :
Ces deux peuples vainqueurs, l'un pour l'autre indomptables
Sous les mêmes drapeaux ſeraient trop redoutables ;
Et leurs ſceptres, un jour raſſemblés dans ma main,
Rendraient mes ſucceſſeurs les Rois du genre humain.
Le Ciel, en diviſant la France & l'Angleterre,
Sauve la liberté du reſte de la terre.

(1) Charles le Mauvais, Roi de Navarre, digne Allié de Pierre le Cruel.

DU GUESCLIN.

C'eſt nous eſtimer trop : il eſt des Caſtillans ;
Des Germains... Je crois voir le Français que j'attens.

ÉDOUARD.

Je vous laiſſe.

(*il ſort de la tente avant que le Français y entre.*)

DU GUESCLIN *regardant le Français.*

Son caſque eſt fermé ! quelle crainte
Peut l'agiter ?

SCENE II.

DU GUESCLIN, UN CHEVALIER *inconnu.*

LE CHEVALIER, *portant une écharpe blanche, & ayant la viſière de ſon caſque baiſſée.*

Ici ſommes-nous ſans contrainte ?

DU GUESCLIN.

Oui. — Mais quel ſon de voix !

LE CHEVALIER *levant la viſière de ſon caſque.*

Cher Gueſclin !

DU GUESCLIN *effrayé.*

Dom Henri !

Dieu !.. que prétendez-vous ?

Dom HENRI *tranquillement en lui prenant la main.*

Imiter mon ami;
Juſtifier ſon cœur par ma reconnaiſſance.

DU GUESCLIN.

J'admire avec terreur ſa ſublime imprudence:
Riſquer votre couronne!

Dom HENRI.

Eh bien! je te la dois.

DU GUESCLIN.

Vos jours!

Dom HENRI *vivement.*

Cent fois Gueſclin riſqua les ſiens pour moi.
Va, d'un jeune Eſpagnol connais le caractère:
Notre orgueil, dédaignant une gloire vulgaire,
Loin de l'ordre commun va chercher des vertus;
Des périls ſans exemple ont un attrait de plus.
Penſes-tu que Dom Pèdre eût jamais pu s'attendre
Que, pour toi, dans ſon camp j'aurais oſé me rendre?
Son cœur ſoupçonne-t-il la généroſité?
L'audace du projet en fait la ſûreté.
C'eſt pour toi que je tremble, & c'eſt ce qui m'amène:
Je connais trop mon frère & ſa rage inhumaine,
Pour te voir dans ſes mains ſans en frémir d'effroi;
Tu fis tout mon bonheur, il te hait plus que moi.

DU GUESCLIN.

Qu'ai-je à craindre? Édouard dont ſeul je dois dépendre.....

Dom HENRI.

Édouard périra, s'il oſe te défendre.
Qu'il s'attende lui-même au plus noir attentat;
Puiſqu'il ſert un tyran, il doit faire un ingrat. —
Ami, de mes tréſors tu ſais que l'offre eſt vaine,
Que les frayeurs de Londre éterniſent ta chaîne:
Je veux de ce camp même aujourd'hui t'enlever;
J'ai formé ce deſſein & ſaurai l'achever.
Va, je mets à profit les leçons de mon maître.
En marchant vers ces lieux j'ai ſu tout reconnaître:
A travers ce bois ſombre & ces rochers affreux,
Mes ſoins ont découvert un chemin ténébreux;
Où ramenant bientôt mon élite indomtable,
Je viens à ſa priſon ravir mon Connétable:
Et ſi mon imprudence a cauſé tes revers,
C'eſt ma ſage valeur qui va briſer tes fers.

DU GUESCLIN *avec véhémence.*

Oui, Prince: c'eſt ainſi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Gueſclin à l'Angleterre.
Je ne peux fuir mes fers, mais on peut les briſer;
Et, libre par vos mains, j'ai droit de tout oſer.
Énervé près d'un an par un repos infâme,
Le beſoin de la gloire a fatigué mon ame:
Tems perdu pour l'honneur, tu ſeras remplacé:
L'excès de l'avenir remplira le paſſé. —
Mais Bourbon voudra-t-elle.... & peut-elle nous ſuivre?
A la foi d'Édouard elle-même ſe livre....

Dom HENRI.

Ciel! que dis-tu? Bourbon!....

DU GUESCLIN.

Ce bonheur imprévu,
A votre oreille encor n'eſt donc pas parvenu?

Dom HENRI *treſſaillant d'inquiétude & de joie.*

Non : quel eſpoir confus égare ma penſée!
Dans mon cœur palpitant une joie inſenſée....
Bourbon!

DU GUESCLIN.

Elle reſpire.

Dom HENRI.

O moment enchanteur!
Blanche,—tu vis encore!—& tu n'es point ma ſœur!
Je vouais à ton ombre une amour immortelle :—
Que mon cœur eſt heureux de ſe trouver fidèle!
Eh! qui l'a pu ſauver?

DU GUESCLIN.

Le ſage Dom Fernand.
Édouard de ſes jours répond ſeul maintenant.

Dom HENRI.

C'eſt à moi d'en répondre. Ah! mes pleurs, mon ivreſſe,
Tous mes ſens éperdus nagent dans l'allégreſſe :
Ami, courons vers elle.

DU GUESCLIN.

Où vous expoſez-vous?
Craignez tous les regards. Je tremble; on vient à nous :

(en baiſſant la viſière du caſque de Dom Henri).
Cachez plutôt vos traits. — C'eſt la Princeſſe même :
Préparons-la du moins à ſa ſurpriſe extrême.

SCENE III.

DOM HENRI, BLANCHE, DU GUESCLIN.

BLANCHE *ſortant de l'autre Tente.*

Je ne crois pas ici troubler votre entretien,
Les ſecrets de vos cœurs n'en ſont pas pour le mien.
(à Dom Henri).
Si Henri ſait mon ſort, Seigneur, quelle eſt ſa joie !

Dom HENRI *toujours couvert.*

Il le ſait.

BLANCHE.

Permettez du moins qu'il vous revoie
Chargé des vœux preſſans de ma juſte amitié.
Toujours à mes malheurs il s'eſt aſſocié ;
Jadis j'ai vu ſon ſang couler pour ma défenſe,
Qu'il ne haſarde point quelque triſte imprudence.

DU GUESCLIN.

De celle qu'il haſarde, à vos yeux, je frémis ;
Ici même, en ſecret, il voulait être admis.

BLANCHE *effrayée, à Dom Henri.*

Ah! courez prévenir.....

Dom HENRI, *d'une voix tremblante en lui prenant la main.*

Il n'eſt plus tems peut-être.

BLANCHE.

Ciel! à ſon trouble... au mien... puis-je le méconnaître?

Dom HENRI *levant la viſière de ſon caſque.*

Oui, c'eſt votre vengeur qui tombe à vos genoux,
(*il ſe relève.*)
Qui vous voit, vous adore, — & mourra votre époux.

BLANCHE *tendrement.*

Inſenſé! — ſe peut-il qu'un zèle téméraire
Vienne livrer pour moi la tête la plus chère?

Dom HENRI *avec la plus grande vivacité.*

Je vins pour l'amitié, j'ignorais mon bonheur:
Mais jugez pour l'amour ce qu'aurait fait mon cœur.—
Je le déclare enfin ce feu ſi légitime,
Que long-tems mon erreur a caché comme un crime;
Dès le premier regard que je levai ſur vous,
Mon œil fut indigné de vous voir un époux:
Pour vous ſuivre à l'autel j'accompagnais mon frère;
Sa froideur redoubla ma jalouſe colère.
Quand il ſortit du temple, & courut vous trahir,
Je ne ſai quel eſpoir me le fit moins haïr.
Dans l'avenir obſcur, une confuſe image
Me montra mon bonheur, — dont elle était le gage

Les vrais preſſentimens ſont un don de l'amour.
Je ne partageai point les regrets de la Cour;
Moi, qui de tout mon ſang voudrais payer vos larmes,
Dans un de vos malheurs j'oſai trouver des charmes.
Mais quand votre trépas fut par-tout publié,
Je mourais de douleur — ſans ſa tendre amitié.
Gueſclin, ſauvant mes jours d'un déſeſpoir funeſte,
Pour vous, ſans le ſavoir, en conſerva le reſte:
Le Ciel veut qu'en tous tems il ſoit de mon deſtin
De voir, dans mon bonheur, l'ouvrage de Gueſclin.

DU GUESCLIN.

Prince, un ſi noble aveu fait mon plus beau ſalaire. —
Reine, voilà l'époux choiſi par votre frère:
Charles, avant que Dom Pèdre en eut ſemé le bruit,
De l'hymen de Padille en ſecret fut inſtruit:
Et, pour vous délivrer, armant toute la France,
De ce Prince & de vous il conclut l'alliance:
Pour dot, ſur la Caſtille il vous tranſmit ſes droits,
Acquis à nos Bourbons au défaut des Valois.
Quand le Prince, éprouvant une diſgrace utile,
Dans l'aſyle des Rois vint chercher un aſyle;
Roi ſans trône, & dès-lors citoyen de Paris,
Vingt fois, pleurant vos jours que nous croyions finis,
J'ai vu Charles & Bourbon s'écrier ſans myſtère:
« Si Blanche reſpirait, ce ſerait-là mon frère. »
Le Ciel pour ce Héros vous ſauva du trépas;
Il veut unir vos cœurs pour unir deux Etats:

Par le ſang des Bourbons, par la gloire enchaînées,
France, Eſpagne, à jamais joignez vos deſtinées.

BLANCHE.

Cher Prince ! c'eſt pour vous qu'on exige ma foi,
Le jour même où j'apprends qu'elle eſt encore à moi !
Quel ſort heureux ſuccède au ſort le plus barbare !
Je crus être à Dom Pèdre & ſuis à Tranſtamare !
J'avouerai qu'en ſuivant votre frère à l'autel,
Je vous diſtinguai peu dans mon trouble mortel :
Et dès-lors par l'hymen me croyant aſſervie,
J'aurais dompté mon cœur, s'il m'eût jamais trahie.
Mais ſongez à Tolède, à nos communs revers;
A ce jour où le Peuple indigné de mes fers,
M'enlevant avec rage à ma garde ſanglante,
Dans un aſyle ſaint me dépoſa mourante.
(*à du Gueſclin.*)
Pèdre y vole ; il apporte & le fer & les feux ;
Me vient, en rugiſſant, ſaiſir par les cheveux ;
M'entraîne.... Un bras s'oppoſe à ſa fureur extrême ;
Un Héros le déſarme ; — Henri, c'était vous-même.
Mais un ſoldat cruel donne ſon glaive au Roi,
Il frappe, & vous tombez palpitant près de moi :
J'expirais. — Pour ſouffrir, rappellée à la vie,
C'eſt depuis ce moment que je l'ai moins haïe.
Occupée en ſecret de mon cher défenſeur,
Son image m'apprit à jouir de mon cœur :
Ce cœur timide & pur, qui s'ignorait lui-même,
Quand mon frère a parlé, s'avoue enfin qu'il aime ;

Et ſe livre au bonheur ſeul fait pour me charmer
D'adorer par vertu ce que j'ai craint d'aimer.

DU GUESCLIN.

J'apperçois Edouard.

BLANCHE.

Redoutez ſa préſence.

Dom HENRI.

Jamais il ne m'a vu ; ſoyez en aſſurance.

SCENE IV.

DOM HENRI, ÉDOUARD, BLANCHE, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

Dom Pèdre à mes deſirs daigne enfin ſe prêter,
Madame : avec ſon frère il conſent de traiter ;
Et des conditions qu'il a droit de preſcrire,
(*à Dom Henri.*)
Chevalier, dans l'inſtant il viendra vous inſtruire.

BLANCHE *épouvantée.*

Grand Dieu !

DU GUESCLIN & Dom HENRI.

Pèdre !

ÉDOUARD.

Il me ſuit.

Dom HENRI *à part.*

Il faut périr.

BLANCHE.

Guesclin!....

ÉDOUARD.

Vous pâlissez tous trois! quel est l'effroi soudain?....

DU GUESCLIN.

Il est juste, Seigneur : vous voyez Transtamare.

BLANCHE *à du Guesclin.*

Cruel, vous le perdez!

Dom HENRI.

Quoi! l'ami le plus rare

Me livre....

ÉDOUARD.

A ma foi, Prince! & vous voilà sauvé.

Il me connaît.

(*à du Guesclin en l'embrassant.*)

Jamais tu ne l'as mieux prouvé :

Ah! cette confiance & cet excès d'estime

M'attendrit jusqu'aux pleurs par sa candeur sublime.

DU GUESCLIN *tranquillement.*

Je vois l'occasion d'illustrer un grand cœur;

Je ne puis m'en saisir, je l'offre à mon vainqueur.

ÉDOUARD *appelant un Anglais qui entre.*

(*à Dom Henri.*)

Névil! — Eloignons Pèdre. Il peut, dans sa furie,

Me braver, & nous perdre.... aux dépens de sa vie.

(*vivement à l'Anglais.*)

Courez ; dites au Roi qu'un funeſte devoir
Contraint ce Chevalier de partir ſans le voir :
Qu'il faut qu'avec Gueſclin moi ſeul je l'entretienne.
Faites garder ces lieux de peur qu'on nous ſurprenne.

(*l'Anglais ſort.*)

BLANCHE *à Édouard.*

O Héros ! qui, deux fois, me ſauvez dans un jour....

ÉDOUARD *montrant Dom Henri.*

A ſa témérité je reconnais l'Amour.

DU GUESCLIN.

Non : & ce que l'amour entreprend par délire,
Le calme du courage à ce Prince l'inſpire.
Il vint, de ſon épouſe ignorant les deſtins,
Concerter un projet, — pour m'ôter de vos mains.
Dom Henri que, ſans moi, couronna la victoire,
Se ſouvient d'un captif inutile à ſa gloire ;
Le Roi devient ſoldat pour ſervir ſon ami.
Eh bien ! voilà le cœur que je vous ai choiſi ;
Prince, mes deux Héros étaient fait l'un pour l'autre ;
Chériſſez mon ami : — comparez-lui le vôtre,
Ce tigre tout ſouillé de ſang & de forfaits : —
J'ai placé, mieux que vous, l'honneur de vos bienfaits.

Dom HENRI *à Édouard.*

Seigneur, ma défiance eſt un outrage inſigne,
Dont je rougis dans l'ame, & dont l'honneur s'indigne :
Mais de la réparer mon orgueil eſt jaloux.
Montrez-moi les moyens de m'acquitter vers vous ;

En eſt-il ? ordonnez. Après la Bienfaiſance,
Le plus grand des plaiſirs c'eſt la Reconnaiſſance.

ÉDOUARD.

Je vous demande un prix bien digne de tous deux,
C'eſt la paix. Rempliſſez vos devoirs & mes vœux.
Craignez tous les malheurs des haines fraternelles ;
Aux plus affreux excès on eſt conduit par elles :
Deux cœurs, qu'un même ſang forma pour ſe chérir,
Oſeront s'immoler s'ils oſent ſe haïr.
Une fois affranchis des nœuds de la nature,
Nos fureurs ſont ſans frein, nos crimes ſans meſure.
Prévenez ſagement quelque ſcène d'horreur : —
Mais des conſeils des Rois évitons la lenteur.
Tous trois (avec prudence) oſons voir votre frère ;
Lui, Gueſclin, vous & moi, calmons l'Europe entière.

Dom HENRI.

Moi ? le voir !

BLANCHE *impétueuſement.*

Non, Seigneur.

ÉDOUARD.

Non pas en ce moment.
Vous nous avez ſurpris par ce déguiſement :
Sans doute il oſerait, pour vous punir en Traître,
Abuſer du prétexte ; & j'en ſerais peu Maître.
Il faut, dans votre camp, retourner inconnu :
De-là faites offrir un accord imprévu ;
Propoſez l'entretien, prenez-nous pour arbitres ;
Revenez dans l'éclat qui convient à vos titres.

Cette Tente peut voir, par mes juſtes projets,
Un moment accorder les plus grands intérêts.

Dom HENRI.

Sans l'aveu de Gueſclin rarement je prononce,
Seigneur : mais dans ſes yeux je crois voir ſa réponſe.

DU GUESCLIN.

La paix, Seigneur : il faut tout lui ſacrifier ;
C'eſt le fruit précieux qui naît d'un vain laurier :
Qu'elle ſuive toujours le Char de la Victoire,
Quand le Vainqueur eſt Homme & digne de ſa gloire.

Dom HENRI.

Vos deſirs ſont ma loi ; je pars, & je revien.....

BLANCHE.

Juſte Ciel !

Dom HENRI.

Sans eſpoir, tenter cet entretien.

BLANCHE.

Vous allez vous remettre à la foi d'un Parjure,
Qui s'eſt fait en tous tems un jeu de l'Impoſture.

ÉDOUARD.

Un Parjure, à l'inſtant qu'il promet avec moi,
Sait qu'il doit renoncer à violer ſa foi.

Dom HENRI *vivement.*

Quand même mon retour hazarderait ma vie,
Le bien de mes ſujets, leur ſalut m'y convie ;
Si pour eux, dans ce camp, je m'expoſe aujourd'hui,
(*montrant du Gueſclin.*)
Je l'aurais fait pour vous, & je l'ai fait pour lui.

BLANCHE *plus vivement encore.*

Je ſais trop qu'à vos yeux les périls ont des charmes.
Et dois-je me flatter d'inſpirer, par mes larmes,
Les frayeurs d'une femme aux cœurs de trois Héros ?
Vous allez vous placer ſous le fer des bourreaux ;
Maître une fois de vous, ce monſtre ſi ſauvage
Au ſeul aſſaſſinat bornera-t-il ſa rage ?
(*à Edouard & du Gueſclin en leur montrant D. Henri.*)
Vous le verrez tous deux lentement déchirer,
Et vos vaines fureurs ne pourront que pleurer.
Quoi ! Pèdre, pour régner, n'a beſoin que d'un crime,
Et vous lui préſentez ſa dernière victime !
(*à Dom Henri.*)
Mais vos deſtins ici décideront mon ſort ;
Si vous m'y préparez l'horreur de votre mort ;
A vos yeux expirans je réſerve la mienne ;
Il faudra, par devoir, que ma main vous prévienne ;
Et je ne ſervirai, grace à mon ſeul ſecours,
Ni de proie au tyran, ni de prix à vos jours.

EDOUARD.

Madame, où vous égare un déſeſpoir extrême ?
Songez-vous qu'avant lui je périrai moi-même ?

BLANCHE *avec la dernière chaleur.*

Oui, Seigneur, je le ſais ; vous mourrez en Héros :
Mais vos malheurs de plus calmeront-ils mes maux ?
(*avec un frémiſſement ſoudain.*)
Hélas ! ſur ſes périls lorſque je vous implore,
Le péril du moment eſt plus terrible encore.

Si Dom Pèdre venait ! — Hâtez-vous de partir ;
Ah ! deux fois de ſes mains eſpère-t-on ſortir ?

EDOUARD.

Partez, Prince ; & bientôt vous me ferez apprendre
Quels ôtages, quels ſoins, quel tems vous voulez prendre.
Conduiſez-le, Gueſclin, juſqu'à ſes pavillons :
Moi, je cours vers le Roi pour ôter tous ſoupçons.

Dom HENRI *à Edouard.*

Ses pleurs m'ont déſolé ; mais mon cœur perſévère.
(*à Blanche.*)
Puis-je trop m'expoſer pour une paix ſi chère,
(*montrant du Gueſclin.*)
Dont j'attends votre main, — & qui rompra ſes fers ?
Je hâte mon bonheur.

BLANCHE.

Ou mon dernier revers.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

Tente d'Édouard.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, ÉDOUARD, GARDES *au fond.*

ÉDOUARD.

Mes vœux ſont-ils remplis? & votre ame appaiſée
A recevoir un frère eſt-elle diſpoſée ?
Les intérêts du peuple à Gueſelin ſont remis :
Du pas qu'on fait vers vous ſentez donc tout le prix.

Dom PEDRE.

Quoi ! Henri, dans ces lieux refuſait de paraître !
Ce rebèle, en ſon camp, voulait mander ſon maître !

ÉDOUARD.

Ce n'eſt pas Dom Henri ; ce ſont tous vos ſujets,
Aujourd'hui ſes ſoldats, qui, blâmant mes projets,
N'oſaient le confier à vos mains vengereſſes.

Dom PEDRE.

Ces perfides ſujets doutent de mes promeſſes!

ÉDOUARD.

Mais leurs doutes, Seigneur, ſont-ils ſi criminels?
Rapelez, envers eux, vos ſermens ſolemnels,
Lorſque mon bras vainqueur terminant vos querelles,
Votre honneur me jura la grace des rebelles?
Je crus de votre peuple être le bienfaiteur;
Je crus lui rendre un père, & fus ſon deſtructeur:
Je rendis vos bourreaux à l'Eſpagne indignée;
De larmes & de ſang vos fureurs l'ont baignée:
De tous vos vieux amis Fernand ſeul voit le jour.
Quand ma bouche en ces lieux demande tour-à-tour
Grands, Miniſtres, Guerriers fameux par leurs ſervices;
La réponſe eſt toujours le nom de leurs ſupplices.
Et Dom Pèdre eſt ſurpris d'inſpirer de l'effroi?
Et Dom Pèdre eſt ſurpris qu'on doute de ſa foi?
Ah! ſi ſelon mes vœux le Traité ſe conſomme,
Sur le trône à la fin, vais-je placer un Homme?
En vous frappant deux fois, la juſte adverſité
Ne vous a-t-elle pas appris l'humanité,
La vertu des grands Rois, leur volupté ſuprême?
Eh! quels droits plus divins donne le diadême,
Que de pouvoir ſans borne étendre ſes bienfaits;
Recueillir tous les jours les plaiſirs qu'on a faits;
Trouver à chaque inſtant, dans ſon ame adorée,
Le centre du bonheur d'une vaſte contrée?

Dom PEDRE *avec impatience.*

Mon peuple m'était cher, quand j'en étais chéri :
Il m'a trahi par-tout, par-tout je l'ai puni.

ÉDOUARD.

Prince (1), punir en Roi, c'eſt châtier en père.
Il faut qu'à mes dépens enfin je vous éclaire :
(*il lui prend la main affectueuſement.*)
Mon aïeul, comme vous, proſcrit, dans l'abandon,
Mépriſa du malheur la première leçon ;
Et pour lui la ſeconde, hélas ! fut la dernière :
Leçon pour vous & moi terrible & ſalutaire (2).
Peut-être craignez-vous d'avoir par vos rigueurs,
Loin de vous, ſans retour, écarté tous les cœurs :
Mais que le cœur du maître aiſément les rappelle !
Que ſans peine il leur rend leur pente naturelle !
Le devoir eſt pour eux l'aiguillon de l'amour,
Qui les gêne en ſecret & les pouſſe au retour :
Un père, un Roi haï répugne à la nature ;
Demandez (3) qu'on vous aime, & la haine s'abjure.

---

(1) *Il y avait ici ces autres vers :*

Mais pour le châtier, fallait-il le détruire ?
Ah ! Prince ! à mes dépens je vais donc vous inſtruire.
Mon aïeul, une fois proſcrit par ſes Barons
Mépriſa du malheur les premières leçons.

(2) Mon reſpect pourrait-il parler mieux à mon père ?

(3) Permettez.

SCENE II.

DOM PEDRE, ÉDOUARD, ALTAIRE, DOM FERNAND, GARDES.

Dom FERNAND *au Roi.*

SEIGNEUR, le Prince arrive; aux mains des ennemis
Les ôtages par moi viennent d'être remis.

ÉDOUARD.

Au devant de ſes pas, je vais ſoudain me rendre :
Prince, je le reçois; Roi, vous devez l'attendre.
(*il ſort.*)

ALTAIRE.

Je ne m'oppoſe point à tes nouveaux projets;
Je vins pour la bataille, & conſens à la paix;
Quoique tous vos Chrétiens que le faux zèle inſpire,
En jurant de s'aimer jurent de nous détruire (1).
Au moins l'hommage pur qui m'eſt ici rendu,
Du Maure incorruptible atteſte la vertu :
Le choix des Caſtillans, pour garder Tranſtamare,
Préférait mes ſoldats aux nobles de Navarre!

(1) Les Princes Chrétiens ne faiſaient jamais alors de Traité de paix entre eux, ſans y ſtipuler expreſſément une Croiſade contre les Infidèles.

Tu ne l'as point permis, — & je crains ce refus :
Mais contre tes sujets si tu ne combats plus,
J'ai le bonheur de voir mon peuple magnanime,
Au lieu de leur dépouille, emporter leur estime.

(*il sort.*)

SCENE III.

DOM PEDRE, DOM FERNAND, GARDES.

Dom PEDRE.

Fier Henri, te voilà dans les mains de ton Roi !
Après m'avoir trahi, tu comptes sur ma foi ?
Il faut être prudent quand on est infidèle :
Tu vas voir les traités du maître & du rébèle.
Toi, sous le nom d'arbitre, oppresseur insolent,
Qui m'écrase du poids d'un mérite accablant,
Superbe Anglais, tu veux me commander sa grace :
Il fallait d'une armée appuyer ton audace.

Dom FERNAND.

Et, malgré vos sermens, vous vous croyez permis....

Dom PEDRE.

Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a point promis.

Dom FERNAND.

Mais bientôt Édouard soulevant l'Angleterre,
Viendra.....

Dom PEDRE.

Je vais tarir les sources de la guerre.
Transtamare n'a point de fils pour successeur :
Lui mort, son parti tombe & cède à la terreur.
Édouard & Guesclin resserrés dans mes chaînes,
Contiendront de leurs Rois les impuissantes haînes.

(*bas à Dom Alvar.*)

Henri vient ! Soyez prêt ; qu'il tremble de sortir :
Il n'a qu'un choix à faire ; obéir ou mourir.

(*il fait signe à Dom Fernand de se retirer.*)

SCENE IV.

DOM PEDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD *tenant Dom Henri par la main.*

(*à Dom Henri.*) (*à Dom Pèdre.*)

VOILA votre Roi, Prince : — Et voilà votre frère, Sire.

Dom PEDRE *à part, en regardant Dom Henri.*

Déjà mon sang bouillonne de colère.

ÉDOUARD.

Embrassez-vous.

(*Dom Henri fait un pas vers son frère.*)

Dom PEDRE.

Arrête, avant cette faveur,
Sachons s'il en est digne. Écoutons-le.

(*il se jette sur son siége.*)

Dom HENRI *à Édouard.*

Seigneur,
Sa dureté....

ÉDOUARD *avec dépit.*

Je suis le premier qu'elle offense.
Prenons place.

(*ils s'asséient.*)

Dom HENRI.

Je garde un reste d'espérance :
Je vois, avec un cœur & des yeux attendris,
Ce spectacle nouveau pour l'Univers surpris ;
Deux Rois prêts à juger leur droit à la couronne,
Avec les deux Héros protecteurs de leur trône.

Dom PEDRE *qui s'est levé avec fureur au mot de deux Rois.*

N'avilis point les Rois. C'est aux usurpateurs
A flatter, par besoin, d'orgueilleux défenseurs :

Un vrai Roi ne connaît ni protecteurs ni maîtres ;
(*En montrant Edouard.*)
Mais il a des amis qui le vengent des traîtres.
(*il se r'assied brusquement.*)

ÉDOUARD *à Dom Pèdre.*

Seigneur, si chaque mot enflamme vos esprits,
Comment traiter l'objet qui nous a réunis ? —
C'est moi qui vais parler, daignerez-vous m'entendre ?
(*à Dom Henri.*)
Mais je vais m'adresser à votre ame plus tendre.
Fils de Roi, dès l'enfance on dût vous enseigner
Quel sceau Dieu même imprime à ceux qu'il fait régner:
Son être, sur la terre, en eux seuls se retrace ;
Ils ont les droits du Dieu dont ils tiennent la place.
Né de ces droits sacrés le premier défenseur,
On vous en a rendu l'impie usurpateur.
Frère de votre Roi, sans un double parjure,
Avez-vous pu trahir le trône & la nature ?
Vingt fois, en combattant ces deux titres si saints,
Un double parricide a pu souiller vos mains. —
(*Dom Henri frémit.*)
Je veux fixer vos yeux sur cette affreuse image,
Dont j'ai vu, malgré vous, frémir votre courage.
On vante votre cœur valeureux, bienfaisant,
Des plus rares vertus exemple séduisant ;
Chef, soldat, Prince, ami, vous êtes mon modèle :
Disputez-moi, Seigneur, une gloire plus belle ;

Préférons tous les deux, magnanimes rivaux,
La probité de l'homme aux talens du Héros.
C'eſt par là qu'Edouard, honoré ſur la terre,
Expia les lauriers qu'il cueillit dans la guerre :
Plus citoyen que Prince, & docile à mon Roi,
Ses plus ſimples deſirs ſont ma ſuprême loi ;
A ſon trône appellé du jour de ma naiſſance,
Le dernier des ſujets a moins d'obéiſſance ;
Je voudrais de mon maître éterniſer les jours ;
Je ne demande au Ciel que d'obéir toujours.
Mais qui ravit le ſceptre à la main de ſon frère,
L'aurait-il reſpecté dans la main de ſon père ?
Pardonnez ; je vous veux arracher votre erreur,
Et dois vous la montrer dans toute ſon horreur.

(plus vivement.)

Cher Prince, lavez-vous d'une tache ſi noire,
Qui va de ſiècle en ſiècle obſcurcir votre gloire :
Admirez le moment que j'ai ſu vous choiſir.
De céder en vaincu vous auriez pu rougir ;
Il eût été honteux au vaillant Tranſtamare
D'abdiquer la couronne au ſortir de Najarre.
Mais aujourd'hui vainqueur dans trois combats ſanglans,
Après le plus long cours des faits les plus brillans,
Quand Pèdre voit enfin l'empire qu'il poſſède
Réduit à ce ſeul fort, aux ſeuls murs de Tolède :
Vous, conquérant des biens que vous lui diſputiez,
Prendre ſceptre, couronne, & les mettre à ſes pieds ;

Voilà de la vertu l'effort le plus insigne,
Le miracle inouï, dont vous seul êtes digne;
Un triomphe immortel que vos chefs, vos soldats,
La fortune & Guesclin ne partageront pas.
Ce n'est point tout. Je sais que, dans un cœur qui l'aime,
La vertu se suffit, est son prix elle-même :
Je viens pourtant offrir, à votre œil détrompé,
Un trône bien acquis pour un trône usurpé :
L'échange en est heureux; il faut que je m'explique.
Vous voyez, comme moi, sous quel joug tyrannique
La moitié de l'Espagne expire en gémissant :
Vous savez par quel crime à jamais flétrissant
Appellés, introduits au cœur de vos provinces,
Les despotes d'Afrique ont dépouillé vos Princes.
(*avec chaleur, à du Guesclin.*)
O Chrétiens insensés! dans un autre univers
On court à l'infidèle arracher des déserts,
Et des beaux champs d'Europe on leur laisse l'empire?
Armons-nous, réparons un si honteux délire :
Que pour ce grand objet quatre Rois se liguans,
Aux sables de Ceuta rejettent ces brigands.
(*à Dom Henri.*)
Prenez un sceptre offert par la patrie entière,
Et détrônez le Maure & non pas votre frère :
Sous vous, avec Guesclin, je marche le premier :
Nous sommes deux soldats, & lui seul est guerrier.
Confions sagement à l'œil de sa prudence
Les armes d'Angleterre & d'Espagne & de France :

Pèdre, dans ce projet, nous ſecondera tous :
Charles en fut l'inventeur, mon père en eſt jaloux ;
Même il m'a dit vingt fois : « malgré nos longues haînes,
» Quand l'honneur parlera, Gueſclin n'a plus de chaînes »
Ainſi le ſceptre heureux que je viens vous livrer,
Rompt les fers de l'ami qui va vous l'aſſurer.
Je ne vous parle point d'un prix plus doux encore,
Le Roi peut vous céder la Beauté qu'il adore :
Vous alliez ſatisfaire, honorer en ce jour
La vertu, l'amitié, la patrie & l'amour.
Prononcez.

Dom HENRI.

Je venais à vous, comme à mon frère,
Propoſer ce projet, — ſur un plan tout contraire :
Votre offre plus brillante a droit de m'émouvoir ;
Mais me juſtifier eſt mon premier devoir.
Me puniſſe le ciel ſi, par quelques intrigues,
Tramant contre mon Roi d'ambitieuſes ligues,
Et ſi, lui dérobant les cœurs de ſes ſujets,
J'oſai juſqu'à ſon trône élever mes projets.
Mais, quand ſes bras cruels, excités par Padille,
Eurent pendant deux ans dévaſté la Caſtille,
Un peuple d'orphelins, levant les yeux vers moi,
Crut que les pleurs d'un frère attendriſſaient un Roi,
Et que juſqu'à ſon cœur, une main plus chérie
Ferait couler enfin les pleurs de la patrie.
Pour la première fois troublant ſon calme affreux,
J'apporte à ſes genoux des larmes & des vœux :

Savez-vous ſa réponſe? Un poignard, — qu'on arrête,
Et que deux fois encore il lève ſur ma tête :
Padille le déſarme. — Et moi, toujours ſoumis,
J'allai pleurer ailleurs mon frère & mon pays.
Sa fureur me pourſuit ſur tout ce que j'adore;
En s'abreuvant de ſang, il s'en altère encore;
Et ſans vous retracer mes amis, mes parens,
Mes cinq frères, hélas! ſous ſon glaive expirans,
Songez que ſes bourreaux ont maſſacré ma mère; —
Et voilà tous ſes droits pour déteſter ſon frère.

Dom PEDRE.

Ta mère, à ta naiſſance, a mérité la mort.
(*Édouard & du Gueſclin font un mouvement d'indignation*).

Dom HENRI *impétueuſement.*

Vous l'entendez, Seigneur; a-t-il quelque remord?
Ce fut donc pour ſauver les derniers de ma race,
Que j'acceptai ce trône où l'on m'offrait ſa place.
Si vos vaillantes mains ſurent l'y rétablir,
De vos plus grands exploits il vous force à gémir.
L'Eſpagne, retournant ſous l'empire des crimes,
N'eſt qu'un vaſte bûcher tout couvert de victimes:
Pour la ſauver encore on n'appelle que moi;
Sans or & ſans ſoldats, j'arrive, & je ſuis Roi.
Ainſi ſes cruautés me donnent ſes provinces;
L'amour, le choix du peuple a fait les premiers Princes:
Quels titres ſont plus purs, plus juſtes, plus flatteurs?
Le ſceptre eſt un préſent que m'ont fait tous les cœurs.

Dom PEDRE *toujours avec violence.*

Mon peuple eſt il mon juge? --Amour, rigueur, vengeance,
Oubli de mes devoirs, abus de ma puiſſance,
J'en dois compte à moi ſeul. Vous, nés pour obéir,
Au lieu de me combattre il fallait me fléchir;
Mais de mes paſſions vous irritiez la flamme.
J'ai vu mes vils ſujets attenter ſur mon ame,
En ſuperbes tyrans diſpoſer de ma foi.
Je repouſſai Bourbon qu'ils m'offraient malgré moi:
Ils proſcrivaient Padille, elle m'en fut plus chère;
Et je la défendis contre ma propre mère.
Enfin, ſi je verſai votre ſang criminel,
Je fus juſte, ſévère, & ne fus point cruel.
(*plus impétueuſement.*)
Rends-moi mon trône, ou crains que plus ſévère encore

Dom HENRI.

Du trône de Grenade on veut priver le Maure;
Et je venais t'offrir mon armée & mon bras
Pour te couronner Roi ſur leurs riches états.
Rends ces peuples heureux: la Caſtille peut-être,
Te voyant mieux règner, regrettera ſon maître.
Quittant ſon ſceptre alors, Henri te le rendrait,
Et l'empire du Maure en ma main reviendrait. —
(*voyant l'air furieux de Dom Pèdre.*)
Mais non: puiſqu'Édouard m'offre avec cet empire,
Une épouſe, un ami, premiers biens où j'aſpire,
Je ſuis prêt d'accepter....

DU GUESCLIN.

Qu'allez-vous faire, ô Ciel!
Mettre ce peuple encore ſous le couteau mortel?
Si pour ma liberté, votre cœur ſacrifie
Les jours de vos ſujets, le ſang de la patrie,
En vous déshonorant, vous allez m'avilir: —
Et je fuirais un Roi qui m'aurait fait rougir.
Pour Blanche; c'eſt Valois dont elle doit dépendre;
Son choix vous l'a donnée, & l'on veut vous la vendre;
Quel droit ſon meurtrier prétend-il aujourd'hui?
Il ordonna ſa mort, elle eſt morte pour lui.

Dom PEDRE.

Quoi! tu veux dans ſa haine affermir ce rebelle?
Il renonçait au crime, & ta voix l'y rappelle!
Traître, tu fus toujours aux conſeils, aux combats,
Ou l'auteur, ou l'appui de tous ſes attentats.

DU GUESCLIN.

J'ai rempli des devoirs que vous avez fait naître.
Vous futes l'aſſaſſin de la ſœur de mon maître;
Chargé de vous punir, je vous ai détrôné:
Je reſpecte ce front, puiſqu'il fut couronné:
Mais je ſers un monarque avoué par la France,
Un peuple dont mon Roi m'a commis la défenſe.
De ce peuple expirant le reſte enſanglanté
Ne veut plus de vos loix ſubir la cruauté:
Je le déclare au nom de la Caſtille entière,
Qui de ſes droits ici me rend dépoſitaire,

Au ſeul trône du Maure aſpirez déſormais;
Dom Henri veut envain vous donner ſes ſujets.
Voici leurs propres mots : " S'il cède ou perd l'empire
» Un autre y va monter, & nous allons l'elire.
» Dom Pèdre nous a fait rentrer dans tous nos droits.
» Eſt-ce pour l'égorger que le peuple a des Rois?
» Quand on s'eſt ſéparé de la nature humaine,
» Que pour elle, d'un Tigre on imite la haine.
» Comment des nations réclame-t-on la foi?
» Abjurant le nom d'Homme, on perd le nom de Roi. »

Dom PEDRE *voulant metttre l'épée à la main.*

C'en eſt trop, & ton ſang.

ÉDOUARD *l'arrêtant.*

Qu'oſez-vous entreprendre?

Dom HENRI *s'élançant au devant de du Gueſclin.*

C'eſt mon ſang le premier qu'il faut ici répandre.

ÉDOUARD *à Dom Pèdre.*

Un Guerrier déſarmé, mon captif, mon ami!

Dom PEDRE.

Lui! qui des droits du trône éternel ennemi,
Vient d'avancer contr'eux une horrible maxime,
Redoutable à ſon maître, à tout Roi légitime?

DU GUESCLIN.

Vous outragez mon Roi. Sur le ſort des Tyrans
Il peut jeter en paix des yeux indifférens :

De leur chûte effroyable il ne craint pas l'exemple :
Son cœur ſe rend juſtice alors qu'il ſe contemple ;
Il ſait, en nous aimant, pourquoi nous l'adorons :
Les Titus craignent-ils le deſtin des Nérons ?

ÉDOUARD, *arrêtant encore Dom Pèdre, qui fait un nouveau mouvement.*

Gueſclin, vous oubliez la Majeſté ſuprême....

DU GUESCLIN.

Voulant m'aſſaſſiner, il l'oubliait lui-même.

(*montrant Dom Henri.*)

D'ailleurs, il n'eſt ici qu'un Roi pour un Français.

Dom PEDRE.

(*à du Gueſclin.*) (*à Dom Henri.*)

Tremble. — Et toi, ſors.

Dom HENRI.

Eh bien ! plus d'accord, plus de paix ;
Moi ! j'allais te livrer un peuple qui m'adore !
Ah ! je ſerais moins lâche en le livrant au Maure.

(*à Édouard*).

Adieu, Prince : oſez-vous être encor le vengeur
D'un barbare ?..

ÉDOUARD.

Oui, je l'oſe : oui, ma foi, mon honneur,
Mon père, ont garanti ſon ſacré diadême :
Je vous en offre un autre ; il cède ce qu'il aime...

Dom

Dom PEDRE.

Moi ?

ÉDOUARD.

(*à Dom Henri.*)

Tout, hors votre ſceptre. — Et vous, vous acceptez.
Le peuple ſeul ici s'oppoſe à nos Traités :
Voyons s'il ſoutiendra les maîtres qu'il ſe donne,
Mieux que je ne ſoutiens ceux que le ciel couronne :
Marchons à la bataille.

Dom HENRI.

Il eſt d'autres moyens,
En épargnant, Seigneur, le ſang des citoyens,
De finir noblement cette grande querelle. —
(*il regarde ſon frère.*)

Dom PEDRE.

Oui, viens au champ d'honneur; ton Roi même t'appèle :
Le plaiſir de t'y voir expirer de ma main
Fait renoncer ma rage à tout autre deſſein.

Dom HENRI.

Bourreau de tous les miens, meurtrier de ma mère,
Je pourrais t'immoler ſans immoler mon frère.
Mais je ſerais un monſtre auſſi cruel que toi,
Si j'oſais dans ton ſang me baigner ſans effroi.
Tu ne m'as point compris. Pour éviter un crime,
Suivons des Chevaliers l'uſage magnanime :
Deux amis avec nous tenteront ce haſard,
Viens combattre Gueſclin, je combats Édouard.

DU GUESCLIN.

O projet d'un Héros, d'un ame grande & pure,
Qui ſert l'Humanité, la Gloire & la Nature!

Dom PEDRE *à Édouard.*

Allons, Prince;

ÉDOUARD *fièrement.*

Arrêtez. Je ne ſuis pas ſuſpect
(*à du Gueſclin.*) (*à Dom Henri.*)
D'éviter un combat, de fuir à votre aſpect. —
(*à tous.*)
Imitez d'un Anglais le courage tranquile,
Voyez de ce cartel l'imprudence inutile.
(*aux deux Frères.*)
Si le ſort, pour vainqueurs, choiſit Gueſclin & moi;
En vous perdant tous deux, la Caſtille eſt ſans Roi.
Mais ſi vos deux amis tombent dans la carrière,
Le frère y reſte alors ſeul rival de ſon frère:
Et vous voilà, Seigneurs, tous prêts de revenir
Au parricide affreux qu'on cherche à prévenir.
Non; il eſt juſte ici que le Peuple s'expoſe:
Armé contre les Rois, qu'il défende ſa cauſe:
Qu'un combat général le force au repentir: —
Peut-être, de Najarre il va ſe ſouvenir.

Dom HENRI *vivement.*

J'y reçus des leçons que je brûle de rendre;
Et qui perd des lauriers s'inſtruit à les reprendre.

Je me croirais certain de vaincre mon vainqueur,
(*montrant du Gueſclin.*)
Si j'avais ce Héros, — qu'il craint au fond du cœur.

ÉDOUARD.

J'admire ce Héros, je ne ſais pas le craindre.

Dom HENRI.

Dans des fers éternels pourriez-vous le contraindre (1)
Si votre père & vous....

ÉDOUARD.

Soyez libre, Gueſclin.

(*Les trois autres Perſonnages témoignent la plus grande ſurpriſe.*)

DU GUESCLIN.

Voilà mon vrai rival.

Dom HENRI *avec tranſport.*

Je règne donc enfin.

(*il embraſſe du Gueſclin.*)

Dom PEDRE *à Édouard.*

Votre Père....

ÉDOUARD.

Eût rougi d'un ſoupçon téméraire:
Quand j'agis pour l'Honneur, j'ai l'aveu de mon Père.

---

(1) Dans des fers éternels quand on l'oſe contraindre,
On craint ſa liberté.

DU GUESCLIN *à Édouard, en lui prenant la main.*

Ah, cher Prince! où trouver jamais d'aussi grands cœurs?

ÉDOUARD *affectueusement.*

Chez vos Français, Guesclin, quand ils sont nos vainqueurs.

Dom HENRI.

Je vais vous envoyer sa rançon toute prête.

ÉDOUARD *noblement.*

Eh! quel prix? — En a-t-il?

Dom PEDRE *à Édouard.*

J'ai des droits sur sa tête;
Il fut pris dans mon camp... Mais vos vœux sont les miens;
Qu'il parte, & finissons ces fâcheux entretiens:
(*il appelle.*)
Alvar. (1)

---

(1) Dom Alvar.

Dom HENRI *bas à Édouard en le saluant.*

Que Bourbon va condamner sa crainte!

Dom PEDRE *à part, tandis que Dom Alvar s'avance avec des Gardes.*

Eloignons Édouard, pour frapper sans contrainte
Quand je serai vengé, qu'importe sa fureur?
(*haut à Dom Alvar.*)
Conduisez-les .... tous deux.
(*ces derniers mots sont ajoutés, en montrant du Guesclin avec un œil d'intelligence.*)
(*à Édouard.*)
Le tems presse, Seigneur.

Dom HENRI *à Édouard.*

Prince, à Gueſclin que Bourbon ſoit remiſe.

Dom PEDRE.

Penſe-tu qu'Édouard manque à la foi promiſe ?
Je te tiens dans mon camp, j'y manquerais pour toi.

ÉDOUARD *à Dom Henri.*

J'attends l'ordre de Charle, & ce ſera ma loi.

Dom PEDRE *d'un œil d'intelligence à Dom Alvar qui eſt entré avec des Gardes.*

Conduiſez-les, tous deux.... vous m'entendez peut être,
Gueſclin, dans ſon armée, accompagne ce traître.
(*à Édouard en lui prenant la main pour l'emmener.*)
Allons ranger la mienne, & volons aux combats :
(*à ſon frère.*)
Monarque d'un moment, la mort ſuivra tes pas.

DU GUESCLIN *vivement à Édouard.*

Et de ma liberté c'eſt le premier uſage
D'aller contre vous-même exercer mon courage ?

Gueſclin dans ſon armée accompagne ce traître,
Daignez ranger la mienne, & me ſuivre.

Dom HENRI *à Édouard en montrant du Gueſclin.*

Ah ! peut-être
Il faudrait que Bourbon fût remiſe à ſa foi.

ÉDOUARD.

J'attens l'ordre de Charle, & m'en ſuis fait la loi.

Non ; je vais du combat différer le haſard,
Pèdre ne peut long-tems être ami d'Edouard.

Dom PEDRE.

Pèdre pourra bientôt punir tant d'inſolence.

(*bas à Dom Alvar.*)

Va, j'emmène Édouard ; va remplir ma vengeance.

(*Il ſort avec Édouard : Dom Henri & du Gueſclin ſortent avec Dom Alvar & l'eſcorte.*)

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente une Tente riche & ſtvae, qui eſt celle de Dom Pèdre. Elle a deux iſſues; l'une laiſſe voir la Tour de Montiel, dont elle eſt très-voiſine; & l'autre, le reſte du Camp.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, DOM FERNAND.

Dom FERNAND.

Quoi! vous avez trouvé d'aſſez lâches mortels,
Pour ſe vendre ſans honte à vos deſirs cruels?
O trop fidèle Cour du monſtre de Navarre!
Contre la foi publique arrêter Tranſtamare!
Pour un tel attentat ſi vous m'aviez choiſi,
Aux dépens de mes jours j'aurais déſobéi.
Tandis que maîtriſant le deſtin des batailles,
Édouard, de Tolède, aſſure les murailles;
Que l'aſpect d'un Héros ardent à vous ſervir
Y retient tous les cœurs déjà prêts à vous fuir;

Vous lui faites ici la plus ſanglante injure ;
Vous manquez à ſa foi, vous le rendez parjure ;
Et de mépris ſans nombre oſant flétrir ſon nom,
Vous enlevez ſa Garde & raviſſez Bourbon !
Ah ! quand il va ſavoir ce comble de l'outrage...

Dom PEDRE.

Lui-même eſt obſervé. J'enchaînerai ſa rage :
Il penſe à tous ſes vœux m'aſſervir d'un coup d'œil ;
Mon orgueil eſt jaloux d'inſulter ſon orgueil.
Le malheur m'impoſa l'affront de me contraindre ;
Mais le péril paſſé, j'abjure l'art de feindre.

Dom FERNAND.

Dieu juſte ! — Et votre frère ? Ah ! peut-être il n'eſt plus.

Dom PEDRE *avec rage.*

Il vit : grace à Gueſclin, mes coups ſont ſuſpendus.
Gueſclin m'eſt échappé. Ce mortel redoutable,
Déployant de ſon bras la force inconcevable,
A percé l'eſcadron qui l'avait entouré,
Et ſeul au camp rebèle a ſoudain pénétré :
Voilà, — pour un moment, — le ſeul frein qui m'arrête,
Si, de l'uſurpateur, je fais tomber la tête,
Les Grands de la Caſtille, animés par Gueſclin ;
Menacent de nommer un autre Souverain.
Mais Dom Henri vivant excite leurs allarmes ;
Pour racheter ſes jours, il faut quitter les armes :
J'exige, ſans délai, pour prix de ſon pardon,
Leur pleine obéiſſance & la main de Bourbon.

Gardes, amenez-moi Tranſtamare & la Reine. —
Je l'ai revue encore : & je conçois à peine
L'amour qu'en tous mes ſens allument ſes attraits.
Il croît par ſes mépris. Non, Padille & Pérès
N'avaient jamais porté dans le fond de mon ame
Ce feu tumultueux qui m'ennivre & m'enflâme.
Je ſens à mes tranſports que mon frère eſt heureux. —
Eh bien ! que leur amour me ſerve ici contre eux :
Qu'elle paſſe en mes bras pour ſauver ce qu'elle aime,
Ou que, tremblant pour elle, il la cède lui-même.

(*Il fait ſigne à Dom Fernand de ſe retirer.*)

SCENE II.

DOM PEDRE, DOM HENRI *enchaîné*, BLANCHE *enchaînée*, GARDES.

Dom HENRI *entrant avant Blanche.*

J'ATTENDAIS qu'un bourreau vint finir mon deſtin :
Mais tes frères ſont nés pour mourir de ta main.
(*voyant Blanche arriver.*)
Frappe. — Ah Dieu ! la Princeſſe aux fers abandonnée ?

BLANCHE *appercevant Henri.*

C'eſt vous ! je me croyais la ſeule infortunée.
Et l'auguſte Édouard vengeur des trahiſons...

Dom HENRI.

Eſt la victime, hélas! du glaive ou des poiſons :
(*à Dom Pèdre.*)
De ceux qui t'ont ſervi c'eſt toujours le ſalaire.

Dom PEDRE.

Ton ſang aurait payé ce diſcours téméraire,
Si d'autres ſentimens, qui domptent ma fureur,
Pour la première fois ne parlaient à mon cœur.
Ce changement, Madame, eſt votre heureux ouvrage:
A lui laiſſer le jour je ſouſcris & m'engage,
Pourvu que vous veniez en face des Autels,
Renoüer à l'inſtant nos liens ſolemnels.
C'eſt à moi que jadis Valois vous a donnée.
Depuis, à Tranſtamare il vous a deſtinée
Quand mes engagemens ne pouvaient ſe remplir.
Mais lorſqu'enfin je puis & veux les accomplir,
Maître de ſa promeſſe en obſervant la mienne,
Il n'eſt prétexte, excuſe, ou loi qui nous retienne.
Vous pouvez, apportant la paix à l'Univers,
Unir par un ſeul nœud mille intérêts divers :
L'Eſpagne, à votre nom, ſent expirer ſa haine,
Et revient à ſon Roi par amour pour ſa Reine ;
La France ſatisfaite appuiera ma grandeur ;
J'aurai Valois pour frère, & Gueſclin pour vengeur.
Je ne vous cache point quel eſt l'amour extrême
Qui m'aſſervit à vous & m'arrache à moi-même :

Jugez de ſon pouvoir ſur mon cœur étonné ;
Oui, ce qu'on n'a point vu depuis que je ſuis né,
Je commande à ma haine & ſuſpends ma vengeance,
J'écoute & je conçois des projets de clémence.
Me les faire achever eſt un devoir bien doux,
Un honneur, que le Ciel ne réſervait qu'à vous :
Je n'épargnai jamais une tête rebelle ;
Je pardonne, pour vous, à la plus criminelle ;
Et j'offre un sûr garant à vous, à mes Sujets
Du bien que je ferai, dans le bien que je fais.
Oſez répondre.

(*à Dom Henri.*)

Et toi, ſi tu prétends à vivre,
Le premier, vers l'Autel, preſſe-la de me ſuivre.

Dom HENRI *à Blanche vivement.*

Ainſi, depuis cinq ans, par un art trop connu,
Marchant de crime en crime il promet la vertu !

(*vivement.*)

Sachez qu'un autre hymen (Padille encor vivante)
Engageait à Pérès la main qu'il vous préſente,
A Pérès qu'il ravit des bras de ſon époux.
Il me promet le jour, s'il s'unit avec vous ;
Eh bien ! de cet hymen que la pompe s'apprête,
C'eſt par mon échaffaud que finira la fête.

Dom PEDRE.

Quoi ! traître !...

Dom HENRI *à Blanche très-rapidement, comme quelqu'un qui craint d'être interrompu.*

Ignorez-vous comme il ſait pardonner ?
Le jour que dans Tolède il vint m'aſſaſſiner,
Tout un Peuple tombait ſous ſa main ſanguinaire.
Un fils lui demanda de mourir pour ſon père :
Pèdre accepte l'échange, & ſe croit généreux :
Il s'en repent ſoudain & les frappe tous deux.
Preſſez-vous maintenant de mériter ma grace.

Dom PEDRE *furieux.*

Les plus affreux tourmens pour prix de tant d'audace...
Qu'on l'entraîne....

BLANCHE *éperdue.*

Arrêtez. — Que dois-je faire, hélas !
Souſcrire à mon opprobre ! — ordonner ſon trépas ! —
(*à Dom Henri.*)
Cruel, je l'ai prédit : nos maux ſont votre ouvrage.

Dom PEDRE *à Blanche.*

Vous l'aimez, je le vois : vous redoublez ma rage.
Il faut... Tremblez enfin de mon jaloux tranſport
Ou me ſuivre à l'Autel, — ou le ſuivre à la mort.

BLANCHE *avec aſſurance.*

Ah ! Tyran, ta menace a diſſipé ma crainte.
Oui, je l'aime : en mourant je le dis ſans contrainte :
Et dans tout ton pays, grace à ta cruauté,
Mon cœur ſerait le ſeul qu'il ne t'eut point ôté.
Je vois que ta noirceur s'eſt juré ſon ſupplice,
Que ton horrible hymen m'en rendrait la complice :

Va, ne l'eſpère point : va, je ſaurai mourir ;
J'ai fait plus juſqu'ici, j'ai ſu vivre & ſouffrir.
Oui, de ma fermeté je te dois l'avantage,
L'habitude des maux a double mon courage.
Peut-être ſes beaux jours que je voudrais ſauver
M'auraient fait conſentir... Je rougis d'achever.
(*avec la plus grande véhémence.*)
Grand Roi, qui des Bourbons le père & le modèle,
As reçu dans les Cieux la couronne immortelle,
Livreras-tu ton ſang, ſi pur, ſi généreux,
A l'eſclave du Maure, à l'ami des Hébreux ?
Mon cœur ſerait-il fait pour l'amant de Padille.
(*montrant Dom Henri.*)
Voilà le ſeul époux qui mérite ta fille ;
C'eſt un hymen de ſang qu'on prépare à nos vœux,
Des bourreaux entre nous formeront ces ſaints nœuds.
Mais, adoptés pour fils par ta voix paternelle,
Ta main va nous lier d'une chaîne éternelle ;
Nos ames, ſous les coups de ce vil aſſaſſin,
Vont s'élancer vers toi pour s'unir dans ton ſein.
Dom PEDRE *qui, pendant les derniers vers, a parlé bas à Dom Alvar.*
Otez-la de mes yeux : Allez ; qu'on les ſépare :
Qu'on l'enferme où j'ai dit : — laiſſez-moi Tranſtamare ;
(*à Blanche.*)
Tu ne le verras plus que mort & déchiré.
(*à d'autres Gardes.*)
Et vous, que l'échaffaud ſoit ſoudain préparé.

BLANCHE (1) *ayant fait quelques pas & se retournant vers Dom Henri.*

Adieu : depuis cinq ans, Prince, j'ai ceſſé d'être ;
D'aujourd'hui ſeulement mon cœur croyait renaître ;
J'ai pu vous le donner, vous nommer mon époux ;
Je n'ai vécu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous.

(*on l'emmène.*)

Dom HENRI *à ſon frère.*

Ah ! reſpecte ſon ſang : tremble, Gueſclin reſpire.
Mais, du ſort d'Édouard ne veux-tu pas m'inſtruire ?

Dom PEDRE *à ſes Gardes.*

Que ces chefs Navarrois ſont lents à revenir !
Voyez ſi dans Tolède ils n'ont pu le ſaiſir.

---

(1) Dom HENRI *avec violence, quand Blanche eſt ſortie.*

Du deſtin d'Édouard, cruel, daigne m'inſtruire !

Dom PEDRE *à ſes Gardes.*

Quoi ! ce Chef Navarrois n'eſt rien venu nous dire ?
Voyez ſi dans Tolède il n'a pu le ſaiſir,
Ou dans ſa tente au moins s'il l'a ſu retenir.
(*& c'eſt par ces vers que finiſſait la Scène.*)

SCENE III.

DOM PEDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

ÉDOUARD.

(à Dom Pèdre.)

NON, je ſuis libre encor.—

(à Dom Henri.)

Vous allez bientôt l'être.

(à Dom Pèdre.)

Un des miens dans ce trouble ayant ſu diſparaître,
A volé juſqu'à moi; m'a dit, qu'au même tems
Qu'on échangeait le Prince à l'aſpect des deux camps,
Vos eſcadrons, ſortis de ces épais ombrages,
Ont fondu ſur l'eſcorte & ravi les ôtages.
Vous violez ma foi; j'en demande raiſon;
Renvoyez Tranſtamare, & rendez-moi Bourbon,
A l'inſtant.

Dom PEDRE.

De quel droit viens-tu dans leurs provinces
Dicter arrogamment tes volontés aux Princes?
Du rang du Roi des Rois qui t'a donc revêtu?
Tu défends un Coupable, & c'eſt là ta vertu!

Pour ta foi ; ce Rebelle, en trahiſſant la ſienne,
Envers lui, ſans retour a dégagé la mienne.
Quand tu viens de lui rendre, au mépris de mes droits,
Ce dangereux Gueſclin qui m'a perdu deux fois,
Comment eſpères-tu que ma folle imprudence
Te laiſſe encore Bourbon pour la rendre à la France?
Je t'arrêtais... par grace; & voulais prévenir
L'affront que tu me fais, & qu'il faudra punir.

ÉDOUARD.

L'étonnement, l'horreur ſuſpendent ma furie.
Il eſt donc des mortels fiers de leur infâmie!
Tu m'oſes demander quel droit m'amène ici?
(avec une chaleur rapide.)
Je ſuis fils d'un Monarque; & je vins, comme ami,
Pour t'offrir un ſecours dont je te croyais digne.
Tu nous fais à tous deux l'affront le plus inſigne:
La vengeance eſt ſon droit, le mien; & je m'en ſers;
Je puis combattre un Roi, j'en ai mis dans mes fers.
Mais aux droits de mon père, à ceux de ma naiſſance,
J'unis cent titres ſaints ſur ta reconnaiſſance:
Tu ne règnes, ne vis, n'exiſtes que par moi.
Songe au tems où tu vins plein de honte & d'effroi,
Chargé de l'or d'Eſpagne & des mépris du monde,
N'ayant dans l'univers d'autre aſyle que l'onde,
Mandiant ſur nos bords l'humble toit d'un Pêcheur,
Et par-tout repouſſé par la haine & l'horreur:
Tu pleuras à mes pieds. Ton malheur ſans courage
D'un bonheur inſolent devait m'être le gage.

Dom

Dom PEDRE *revenant avec fureur de la confuſion involontaire dont il ſe ſent accablé.*

O Ciel! de tant d'opprobre on oſe me couvrir!
Tu crois qu'impunément tu m'aura fait rougir?

ÉDOUARD.

Et toi, Tyran, tu crois que je vais, ſans murmures,
Voir compter mes ſermens au rang de tes parjures?
Que ton frère, à ma foi ſe livrant en héros,
Va paſſer de mes mains aux mains de tes bourreaux?

(*prenant Dom Henri par la main.*)

Ah! fut-il attaqué par ton armée entière;
Il ne peut avant moi perdre ici la lumière.

Dom PEDRE.

A tes yeux, à l'inſtant, ſa tête va tomber.

(*il fait ſigne aux ſoldats d'avancer.*)

ÉDOUARD *mettant la main ſur ſon épée.*

Viens.—ſous le nombre enfin s'il nous faut ſuccomber,
Qui meurt ainſi que nous éterniſe ſon être,
Et qui vit comme toi, fut indigne de naître.

(*Dom Pèdre tire l'épée.*)

SCENE IV.

DOM PEDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, DOM FERNAND, GARDES.

Dom FERNAND *à Dom Pèdre.*

VERS Tolède, Seigneur, Gueſclin force le camp,
Si vous ne paraiſſez, tout cède à ce torrent.

ÉDOUARD.

Ah! je le reconnais.

Dom HENRI.

Crains ſon bras invincible.

Dom PEDRE, *d'abord un peu indécis.*

Entouré d'ennemis, — je marche au plus terrible.
(*à ſes ſoldats, en montrant les deux Princes.*)
Je reviens; qu'on les garde.
(*Il ſort avec Dom Fernand, les ſoldats reſtent.*)

SCENE V.

DOM HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

Dom HENRI *avec le plus vif intérêt.*

Il peut vous massacrer
Avant que jusqu'à nous on puisse pénétrer.
Tout son camp vous respecte : évitez sa colère ;
Sauvez vos jours, l'espoir d'une épouse & d'un père.
Ne pouvant être ici mon heureux défenseur,
Courez armer l'Anglais, & soyez mon vengeur.

ÉDOUARD *avec véhémence.*

Moi, Prince ? & de quel œil me verrait l'Angleterre ?
J'ai hasardé vos jours, j'en réponds à la Terre :
Lorsque, par imprudence, on fait des malheureux ;
On ne les venge pas, on périt avec eux.

Dom HENRI.

Allez donc vers Bourbon : sachez où l'a conduite
L'ordre affreux du tyran ?....

(*Tout-à-coup il voit fuir les Gardes par la grande porte de la Tente*).

Eh quoi ! tout prend la fuite !

SCENE VI.

DOM HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN *ſuivi de quelques Eſpagnols.*

ÉDOUARD, *appercevant du Gueſclin, qui entre par l'autre iſſue, & lui préſentant vivement Dom Henri.*

GUESCLIN! je te le rends; tu me ſauves l'honneur.

DU GUESCLIN *d'un air tranquille & ſatisfait,*

Et de ma liberté je m'acquitte, Seigneur.

(*à Dom Henri avec rapidité.*)

Loin de nous votre camp donne une alarme vaine;
J'ai formé, preſque ſeul, cette attaque ſoudaine:
J'obſervais tout, j'ai vu qu'on vous traînait ici;
Partons; ou, dans l'inſtant, vous êtes inveſti.

(*il le prend par la main, & veut l'emmener.*)

Dom HENRI.

Courons chercher Bourbon.

ÉDOUARD.

Fiez-vous à mon zèle.

DU GUESCLIN *entraînant toujours Dom Henri.*

C'eſt le prix du vainqueur; c'eſt le ſoin qui m'appèle.

Dom HENRI *à Édouard.*

Suivez-nous, Prince.

ÉDOUARD.

Non. Il me reste un devoir.

SCENE VII.

EDOUARD *seul.*

BOURBON! dans quel péril!... j'aurais dû le prévoir;
Quand le juste aux méchans tend ses mains secourables,
Ils se servent de lui pour perdre ses semblables.
Cherchons dans tout ce camp; &, pour la découvrir...
Mais je crois voir Dom Pèdre & le Maure accourir.

SCENE VIII.

DOM PEDRE, ALTAIRE, ÉDOUARD, TROUPES DE MAURES ET DE NAVARROIS, *tous l'épée à la main, hors Edouard.*

Dom PEDRE *cherchant des yeux Dom Henri.*

HENRI m'est enlevé! ciel! ô vengeance! ô rage!
(*à Édouard.*)
Tu répondras pour tous: sa fuite est ton ouvrage:

Qu'on le charge de fers.

(*Édouard met l'épée à la main.*)

ALTAIRE, *aux soldats, en étendant son épée vers eux.*

Non : Soldats. — Brave Anglais,
Tant que je suis présent, ne crains pas de forfaits.

(*à Dom Pèdre.*)

Barbare, à quelle horreur ton courroux s'abandonne ?
Enchaîner ce héros ! tu lui dois ta couronne.
Sur ton front à mon tour si je puis l'affermir,
Voilà donc tout le prix que je dois recueillir ! —
(*à Édouard.*) (*à Dom Pèdre.*)
Tu peux te retirer. — Rends lui sa faible escorte.

Dom PEDRE *à un Officier Navarrois.*

Oui, va : mais de mon camp qu'il s'éloigne, qu'il sorte.

ÉDOUARD.

Ne crois pas....

ALTAIRE *à Édouard.*

Sa fureur sert mon orgueil secret :
J'allais à tes côtés combattre avec regret :
Adieu ; si nos exploits méritent la victoire,
Ton nom ne viendra pas nous en ravir la gloire.

(*Édouard veut lui répondre, il le prévient.*)

Écoute. Il nous a dit tes desseins contre nous :
Ma générosité n'éteint pas mon courroux.
A ta ligue chrétienne au moins je viens d'apprendre
Qu'on peut vaincre ses chefs, quand on sait les défendre.

ÉDOUARD *à Altaire, après avoir remis son épée.*

Reçois mon amitié : cet hommage t'est dû :
Que Dieu juge le culte ; & l'homme, la vertu.
(*lui prenant la main.*)
Mais quoi ? payer la tienne en l'exerçant encore,
Serait-ce te flatter ?

ALTAIRE.

C'est bien connaître un Maure :
Qu'exiges-tu ?

ÉDOUARD.

Bourbon.

ALTAIRE.

Comment ! ne sais-tu pas
Que des chefs ennemis, observant tous ses pas,
Quand déjà vers Tolède Alvar l'avait conduite,
Viennent de la ravir dans l'alarme subite...

ÉDOUARD *avec éclat.*

Grand Dieu !--Je pars content, & quitte envers l'honneur.
(*à Altaire.*)
Je saurai l'être un jour envers mon défenseur.
(*à Dom Pèdre.*)
Pour toi, tes ennemis vengeront mon outrage,
Mon bras ne daigne point abbatre son ouvrage :
Retombe dans l'état dont je t'ai fait sortir,
Je l'apprendrai sans gloire, & même sans plaisir.
(*Il sort avec l'Officier Navarrois.*)

SCENE IX.

DOM PEDRE, ALTAIRE, GARDES.

ALTAIRE.

VIENS, & lave ta honte au milieu des alarmes;
Tu ne connais d'honneur que la gloire des armes,
Viens vaincre à notre tête; & si dans l'avenir
Tu trahis nos bienfaits, nous saurons t'en punir:
Après t'avoir vengé, je vengerai mon père.
Mais, si dans ce grand jour le sort nous est contraire,
J'ai juré de ne point survivre à ton malheur:
Et la foi des sermens est mon premier honneur.
(*il sort avec le Maure.*)

Dom PEDRE *qui les a écoutés avec une joie secrette.*
Je brave leur menace & leur fière imprudence:
Ils ne m'ont pas du moins dérobé ma vengeance:
Et grace à ce faux bruit par mes soins répandu.
J'ai trompé de tous deux la crédule vertu:
(*avec éclat*).
Blanche est en mon pouvoir; envain le ciel m'opprime;
Vainqueur, je tiens ma proie; & vaincu ma victime.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente la même Chambre que dans le premier Acte.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE *seul.*

Il entre par la porte du fond : il est dans le plus grand désordre, tête nue, sans cuirasse : il marche d'un air sombre, tenant d'une main une coupe, de l'autre un poignard : il pose la coupe sur la table, met le poignard à son côté, & va s'asseoir à l'autre bout du Théâtre.

CIEL ! tu vois ta justice... ou ta haine assouvie (1) :
Je m'apprête une fin bien digne de ma vie. —
Je fus donc en tous temps accablé par Guesclin ;
Il a pris & blessé ce terrible Africain.
Plus de camp, plus d'armée ; il a su tout détruire ;
Ce Fort, cette prison, voilà tout mon empire. —

(1) O ciel enfin sur moi ta haine est assouvie !
Je touche au terme affreux de mon affreuse vie.

(il ſe lève.)

J'y ſuis maître de moi, de Bourbon & du ſort :
Je vois entre mes mains ma vengeance & ma mort.
Ce cruel avantage eſt le ſeul qui me reſte ;
Lui ſeul m'a fait ſurvivre à ce combat funeſte.
Poiſon, glaive, inſtrumens de mes crimes paſſés,
Vous ſauvez les tyrans, & vous les puniſſez. —
O cœur nourri de ſang, que la rage dévore,
A ton horrible ſoif le tien manquait encore :
Il va l'éteindre enfin. — Mais à mon fier rival
Le dernier de mes jours ſera le plus fatal ;
Oui, ſon amante & moi nous périrons enſemble ;
Que la haine, l'amour & la mort nous raſſemble.

(Il marche vers la petite porte, & s'arrête en voyant entrer Dom Fernand.)

SCENE II.

DOM PEDRE, DOM FERNAND.

Dom PEDRE *avec embarras & impatience.*

Eh! que viens-tu chercher? — Va trouver le vainqueur :
Va ; — tu me fus fidèle, il te doit ſa faveur.

(il s'aſſied.)

Dom FERNAND.

O mon Roi! vous ſavez quand le ſort vous accable,
Que vous m'êtes cent fois plus cher, plus reſpectable :

Ce cœur vrai, qui ſouvent combat vos volontés,
S'enchaîne à vos malheurs, fuſſent-ils mérités.
Je vous fis ce ſerment lorſque je vous vis naître.
Exemple de conſtance & d'amour pour mon maître,
Je veux, du fer mortel à vos pieds abbattu,
Voir le vainqueur lui-même envier ma vertu.
Sur votre auguſte main laiſſer couler mes larmes,
Celles d'un cœur fidèle ont toujours quelques charmes :

Dom PEDRE *le regardant avec le plus profond étonnement.*

Comment ! il eſt un cœur que j'ai pu conſerver ? —

(*un peu attendri.*)

J'en avais tant, hélas ! dont j'ai ſu me priver :
Ils volaient au devant de ma débile enfance ;
Vingt ans je m'en ſuis vu l'amour & l'eſpérance,
J'aurais pu, répondant à leurs tendres ſouhaits,
Compter autant d'amis que j'avais de ſujets.
Malheureux, j'étois né pour le bonheur ſuprême :
On m'offrait ſur le trône un digne objet que j'aime ;
Je l'avais dans mes bras, & l'en ai rejetté !

(*ſe levant.*)

Ah ! dans cet univers, où je ſuis déteſté,
Nul mortel ne me hait autant que je m'abhorre.

Dom FERNAND.

Seigneur, c'eſt Bourbon même en qui j'eſpère encore :

Dans le camp de Henri je vais, je cours la voir,
Souffrez...

Dom PEDRE.

(*à part.*)

Non. — Cachons-lui qu'elle eſt mon pouvoir.

Dom FERNAND.

Eh bien! aux aſſaillans Montiel inacceſſible,
Eſt de tous vos états le Fort le plus terrible :
La garde en eſt nombreuſe : & je pourrais, Seigneur,
Y retenir long-tems & tromper le vainqueur.
Vous, fuyez avec art : ſous cette Roche antique,
Gagnez les bords du Tage & voguez vers l'Afrique.

Dom PEDRE.

Moi? chez des Rois heureux porter encor mes pas?
Montrer de Cours en Cours le plus grand des Ingrats!
Quel Monarque inſenſé défendrait ce barbare,
Ce Pèdre, qui trahit le vainqueur de Najarre?
Plus d'eſpoir, plus d'amis que je puiſſe attendrir :
Il faut être Fernand pour me pouvoir ſouffrir.

(*en ſe promenant.*)

Ma rage à chaque inſtant s'enflâme & s'envenime;
Je déteſte à la fois & reſpire le crime :
Mourons, mourons enfin, c'eſt l'honneur des vaincus;—
Mais mourons dans le ſang, ainſi que j'y vécus.
Laiſſe-moi ſeul. — Va; crains un furieux qui t'aime,
Qui ne ſe connaît plus, — qui tremble pour toi-même.
Ciel! que vois-je? Édouard!

SCENE III.

DOM PEDRE, ÉDOUARD, DOM FERNAND.

Dom PEDRE *avec la plus grande violence.*

VENEZ-vous m'accabler,
Insulter à mes maux, en jouir, les combler?
Qu'y manquait-il enfin? votre seule présence.
(*il se rejette sur le fauteuil & sur la table.*)

ÉDOUARD *avec le plus grand flegme.*

Qui, moi, vous insulter? vous êtes sans défense:
Je ne viens voir des maux que pour les soulager:
Si vous étiez vainqueur; je viendrais me venger.—
Soutenir mon ouvrage est un orgueil peut-être:
Mais si ce sentiment dans mon ame a pu naître,
Qu'il y reste caché, je ne veux point l'y voir.
Je me crois amené par un noble devoir:
Tranquille spectateur de ce champ de carnage,
Enfin j'ai vu la guerre avec l'horreur d'un Sage;
Je veillais sur les jours de ce brave Africain,
Près de moi, sans rançon, renvoyé par Guesclin:
Mais du Roi mon aïeul j'ai crains pour vous l'exemple:
Je sais qu'en criminel l'Espagne vous contemple:

Je veux que mon reſpect impoſe à ſon courroux,
Que l'on ſoit généreux, & non juſte envers vous.
Quand on ſaura, malgré tous vos droits à ma haîne,
Que le ſeul diadême & la domte & l'enchaîne;
Vos peuples ſentiront qu'aux fers même livré,
Le Roi le plus coupable eſt un objet ſacré.
Bien plus: approuvez-vous le zèle qui m'anime!
Henri, Bourbon, Gueſclin m'accorde quelqu'eſtime;
Et ſeul je puis encor ménager un Traité
Qui garde au nom de Roi toute ſa majeſté.
La Tour où je vous vois protège cette place,
C'eſt l'autre extrêmité que le vainqueur menace,
J'y vole de l'aſſaut ſuſpendre les apprêts:
Si Henri me refuſe une équitable paix,
Je reviens, & défends votre perſonne auguſte,
Comme je le vengeais quand vous étiez injuſte:
Il va me voir, pour vous, expirer aujourd'hui,
Tel qu'il m'a vu tantôt prêt d'expirer pour lui.
Dans un Prince outragé ce diſcours vous étonne;
Mais quand le Ciel punit, il veut que je pardonne.

Dom PEDRE.

Je l'ai bien dit: mes maux ſont comblés en effet:
Rien n'accable un ingrat comme un nouveau bienfait.
(il ſe lève.)
Je ne dégrade point dans ma honte fatale,
En tombant à vos pieds la majeſté royale:
Je ſens trop qu'Édouard ne le ſouffrirait pas:
Allez, & diſpoſez de moi, de mes Etats:

Qu'exigerait Henri dans sa fureur jalouse ?
Il m'a tout enlevé, mon trône & mon épouse.

Dom FERNAND *vivement à Dom Pèdre.*

Seigneur, près de ce Prince, agréez mes secours ;
Bourbon n'oubliera pas que je sauvai ses jours ;
Qu'elle accorde à mon Roi tout le prix de mon zèle,
Je serai trop payé d'avoir été fidèle.
ÉDOUARD *à D. Pèdre en lui montrant D. Fernand.*
O Dom Pèdre ! & c'est vous qu'ainsi je vois servir !
Jugez comment on sert les Rois qu'on peut chérir.
(*Il sort en embrassant Dom Fernand qu'il emmène.*)

SCENE IV.

DOM PEDRE *seul.*

Et j'ai pu concentrer cette fureur horrible !
Qu'elle s'exhale enfin par un éclat terrible,
Qu'on m'amène Bourbon.

(*Un Garde qui est en dehors, arrive par la grande porte, traverse le Théâtre, & entre par la petite porte.*)

Ta vie est en mes mains.
Femme ingrate, c'est toi qui fis tous mes destins ;
Il est juste à mon tour que des tiens je dispose.
Tu fus de mes revers le prétexte ou la cause :

Ton hymen me perdit : & tes ſeuls intérêts
Ont armé contre moi, la France, mes ſujets,
Mes amis, mon tuteur, mes frères & ma mère :
Et mon trône aujourd'hui deviendrait ton ſalaire ?
Je t'y verrais monter avec mon deſtructeur ?
Je verrais dans ſes mains s'unir tout mon bonheur ?
Ce qui fut à moi ſeul ſerait ſon ſeul partage ?
Moi vivant, tous mes biens ſeraient ſon héritage ? —
Elle vient. — Je frémis en voyant ſa beauté. —
Voilà le ſeul forfait qui m'ait encor coûté.
Mes pleurs.. des pleurs de ſang.. tu mourras; je t'abhorre.
Frappons. — Ah ! lâche cœur ! je ſens que je l'adore.

SCENE V.

DOM PEDRE, BLANCHE *enchaînée*, GARDES *en dehors.*

BLANCHE *arrivant par la petite porte.*

Le bruit d'un long combat a rempli tous ces lieux :
Le tyran veut me voir ; eſt-il victorieux ?

(Dom Pèdre vient la prendre par le bras en la regardant fixement.)

Viens-tu m'offrir encor cette main meurtrière ?
Me traîner à l'autel dans le ſang de ton frère ? —
Cruel, quel eſt ſon ſort ?

Dom

Dom PEDRE *la menant vers la table.*

Vainement autrefois
Du fer & du poiſon je t'envoyai le choix ;
Pour n'être plus trompé, je te l'offre moi-même.

(il lui montre la coupe.)

Meurs, ſans ſavoir le ſort du perfide qui t'aime.

BLANCHE *tremblante.*

Tu m'offres le poiſon....

(elle regarde fixement Dom Pèdre, & tout-à-coup avec un éclat de joie, elle s'écrie :)

Tranſtamare eſt vainqueur !

Dom PEDRE.

S'il l'eſt, tu dois mourir avec plus de douleur.
Prends, ou crains....

(il tire ſon poignard ſans le lever.)

BLANCHE *prenant la coupe.*

Mort plus lente ! Ah ! devant que j'expire,
Cher Prince, à mes regards le Ciel peut te conduire.

(elle porte la coupe ſur ſes lèvres.)

SCENE VI.

DOM PEDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, DOM FERNAND.

ÉDOUARD *ouvrant la porte.*

Bourbon! vous, dans ces lieux!

(il court vers elle.)

BLANCHE *éperdue, & laiſſant tomber ſa coupe.*

Je me jette en vos bras.

ÉDOUARD.

Que vois-je? cette coupe....

BLANCHE.

Ah! c'étoit le trépas.

ÉDOUARD *à Dom Pèdre.*

Perfide!....

BLANCHE.

Et Dom Henri?...

ÉDOUARD.

Maître de cette place....

Monſtre! il va te punir.

(il arrache le poignard de Dom Pèdre qui tombe accablé dans ſon fauteuil.)

BLANCHE *après avoir joui un moment de ſa confuſion.*

Je t'accorde ta grace;

Pour l'obtenir du Roi, je tairai ton forfait.

(elle fait ſigne à Dom Fernand qui ramaſſe la coupe & la jette plus loin.)

ÉDOUARD *à Blanche.*

J'allais traiter pour lui : mais c'en eſt déja fait.
Gueſclin avait forcé, par un aſſaut rapide,
Et Tolède, & ce Fort, & leur garde intrépide :
Il ſurpaſſe toujours ce qu'on attend de lui.

SCENE VII.

DOM PEDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, DOM FERNAND, OFFICIERS ESPAGNOLS.

DU GUESCLIN.

(à Blanche.) *(à Edouard.)*

Vous vivez, je triomphe.— O vous, ſon digne appui !
Vous ſauvez la vertu ; c'eſt la ſuprême gloire.

(à ſa ſuite.)

Compagnons, arrêté l'abus de la victoire
Les pleurs des Citoyens ſouilleraient nos lauriers :
Je protége le peuple & combat les guerriers.

(une partie des Officiers ſe retirent.)

BLANCHE.

Mais Henri....

DU GUESCLIN.

Loin de moi, dans le fort du carnage....

SCENE VIII *& dernière.*

DOM HENRI, NOUVELLE SUITE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Dom HENRI *à Blanche qui court vers lui.*

CHERE Épouſe!

(à du Gueſclin.)

Et j'obtiens le prix de ton courage.

BLANCHE.

Vous êtes tout ſanglant : juſte Ciel ! je frémis....

DU GUESCLIN.

Sire, dans quel déſordre....

Dom HENRI *qui eſt ſans caſque, & avec un bouclier tout en pièce.*

Il ſied à ton ami,

Au ſortir d'un aſſaut, en abordant ſon maître,

Voilà dans quel état ton Elève doit être.

(à Blanche.)

Sans lui, j'étois vaincu ; sans lui, vous périssiez.

(il donne son bouclier & sa lance à un Écuyer.)

Où donc est le Tyran ?

(appercevant Edouard.)

Vous, qui l'abandonniez....

(Edouard est près de Dom Fernand ; tous deux cachent à Dom Henri la vue de son frère.)

ÉDOUARD *d'un ton calme & ferme à Dom Henri.*

Valois fut mon captif, & Dom Pèdre est le vôtre ;
Juste ou non, leur destin peut être un jour le nôtre (1).

(il s'efface & lui montre Dom Pèdre.)

Roi, contemplez un Roi.

Dom HENRI *après un peu de silence.*

Quel tableau du malheur !
O triste humanité ! tu gémis dans mon cœur.
Nature, je t'entends jetter un cri plus tendre ;
De tes larmes mes yeux ont peine à se défendre.

(à Blanche & à du Guesclin.)

Croyais-je que son sort me fit verser des pleurs ?

DU GUESCLIN.

J'en avois deux garans : vos vertus, vos malheurs.

BLANCHE.

Daigne lui pardonner....

Dom HENRI.

Je n'ai plus de colère ;
Le voilà malheureux, je redeviens son frère.

(1) L'aïeul & le fils d'Édouard furent détrônés.

(à Dom Pèdre.)

Quand je ne l'étais plus, je t'avais imité.
Rends-moi ce titre saint que tu m'avais ôté :
Dom Pèdre, je suis Roi, ne cesse point de l'être ;
Va, tu n'es point sujet lorsque ton frère est maître,
Le sceptre de Grenade au mien devrait s'unir ;
Eh bien ! je l'en détache ; & c'est pour te l'offrir.

Dom PEDRE *se levant.*

O prodige touchant de l'amour fraternelle !
Il t'ouvre à la nature un cœur fermé pour elle :

(il s'approche entre Edouard & Dom Fernand.)

Je dois te l'avouer ; la terre à mon orgueil
N'offroit que deux séjours, le Trône ou le Cercueil :
Et n'attendant de toi ni pitié, ni clémence,
T'immoler & mourir fut ma seule espérance.
On te laisse ignorer qu'ici, par le poison,
Mon désespoir jaloux te ravissait Bourbon :
Tes yeux, sans Édouard, la verraient expirante,
Et, c'est un sceptre encor que Henri me présente !
Le prix du plus grand crime est le plus grand bienfait !
Fier Dom Pèdre, va rendre hommage à ton sujet.

(en finissant le dernier vers il passe devant Fernand & Edouard pour aller à son frère.)

Dom HENRI *faisant un pas pour l'embrasser.*

Non, viens dans mes bras.

Dom PEDRE *arrachant le poignard qui est à la ceinture de Dom Henri, & voulant le frapper.*

Meurs.

ÉDOUARD.

Arrête.

(il retient Pèdre par le bras gauche, tandis que Henri tire l'épée & ſe met en garde.)

(du Gueſclin tire auſſi l'épée pour défendre Blanche).

Dom PEDRE *menaçant Édouard de le frapper.*

O rage extrême!

Tremble.

(Édouard recule un pas, met la main ſur ſon épée; alors Dom Pèdre ſe précipite ſur ſon frère en diſant:)

Mourons tous deux.

(Mais il s'enferre lui-même avec l'épée de Dom Henri, ſans pouvoir le percer de ſon poignard; parce que ce Prince repouſſe le coup avec la main qui lui reſte libre.)

Dom HENRI *déſolé & retirant promptement ſon épée.*

Il s'eſt percé lui-même.

BLANCHE *avec tranſport, en regardant Dom Pèdre qui eſt tombé dans les bras des Gardes.*

Enfin, te voilà ſeul coupable de ta mort!

Dom PEDRE.

Et je n'ai pu tous deux vous unir à mon ſort!

(à Dom Henri.)

Si j'avais vu du moins ton bras plus intrépide,
Ton cœur digne du mien, ſouillés d'un fratricide,

J'expirerais content. — Je te laiſſe adoré,
Triomphant, vertueux; je meurs déſeſpéré.

B L A N C H E *toujours avec l'éclat de la joie.*

Quand tu punis le crime, ô ſuprême Juſtice!
Fais-lui voir la vertu; c'eſt ſon plus grand ſupplice.

F I N.

Voici quel était d'abord le dénouement.

Dom PEDRE *en paſſant devant Édouard & Blanche, diſait :*

Ah! vois le fier Dom Pèdre aux pieds de ſon ſujet.

Dom H E N R I *l'empêchant de ſe mettre à genoux.*

Non, viens dans mes bras.....

Dom P E D R E *tirant ſon poignard.*

Meurs.

B L A N C H E *lui ſaiſiſſant le bras.*

Ciel!

Dom P E D R E *ſe retournant & la frappant.*

Ou toi.....

Dom H E N R I *perçant Dom Pèdre tandis que celui-ci tue Blanche.*

Meurs toi-même.

BLANCHE *tombant dans les bras d'Édouard qui eſt accouru.*

Ah, Prince!

Dom H E N R I *ſe précipitant ſur elle.*

Eh! je n'ai pu défendre ce que j'aime!

(*se relevant & regardant Dom Pèdre.*)

Dieu! j'ai tué mon frère! ô parricide affreux!

(*retournant à Blanche.*)

C'eſt pour moi que tu meurs!... que j'expire avec eux....

(*à ſon frère.*)

Prends ce fer, puni-moi.

(*Du Gueſclin ſaiſit le poignard de Dom Henri, & Blanche retient auſſi Henri en étendant ſes bras mourans.*)

Dom PEDRE.

Je t'ai puni d'avance,
Mes yeux vont ſe fermer tout pleins de ma vengeance;
J'ai chargé d'un forfait ton cœur né vertueux,
Si tu me reſſemblais tu ſerais trop heureux.
Je le ſens, j'ai flétri ta vie & ta mémoire,
Je t'enlève à la fois ton amante & ta gloire.

(*il meurt : on l'emporte, Dom Fernand le ſuit.*)

Dom HENRI *éperdu, ſe jettant dans les bras de du Gueſclin.*

Le crime & le malheur, voilà donc mon deſtin!

(*il retombe appuyé ſur le fauteuil de Blanche.*)

DU GUESCLIN.

Une juſte défenſe égara votre main,
Et, ſans l'aveu du cœur, il n'eſt jamais de crime.

BLANCHE.

Cher Prince, ſurmontez le ſort qui nous opprime,
Hélas! depuis cinq ans vous pleuriez moins nos pas!
Pour elle, ni pour vous Bourbon n'eſſuiait pas

D'aujourd'hui ſeulement elle avait cru renaître;
Nos cœurs ont pu s'aimer, s'entendre & ſe connaître;
J'ai pu quelques momens vous nommer mon époux:
Je n'ai vécu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous (1).

(*Henri ſe jette à genoux.*)

Gueſclin, quand vous verrez les lieux de ma naiſſance,
Ma ſœur, le ſage Roi qui forma mon enfance,
Dites que leur offrant les derniers de ſes vœux,
Dans les bras de Henri, Bourbon s'occupait d'eux.

(*à Dom Henri.*)

Gueſclin peut conſoler, peut embellir ta vie:
Il va t'aimer long-tems, c'eſt ſon ſort que j'envie.

(*à Édouard.*)

Et vous, qui n'avez pu vaincre mes noirs deſtins,
Je demande une grace au plus grand des humains;
Adoptez pour ami le Héros que j'adore.....
Ciel! quelle nuit profonde!... Ah! je te vois encore,
Henri, mon cher Henri..... mon ame lutte envain,
Je la ſens qui m'échappe & paſſe dans ton ſein.

(*elle expire entre ſes bras.*)

Dom HENRI.

Bourbon!... elle n'eſt plus! je veux, je dois te ſuivre:
En horreur à ſoi-même il eſt affreux de vivre.

(*il veut ramaſſer le poignard de ſon frère pour ſe tuer.*)

DU GUESCLIN *l'arrêtant avec Édouard.*

Non: quand le ſort nous plonge en un gouffre de maux,
Souffrir, & vivre utile eſt la loi d'un Héros.

---

(1) Ces quatre vers ont été employés avec quelques changemens. Acte IV, Scène II, de la leçon que nous avons ſuivie.

ÉDOUARD *très-vivement.*

Jettez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime,
Oppoſez à vos maux les ſoins du diadême,
De leurs propres douleurs accablés quelquefois,
C'eſt le bonheur public qui conſole les Rois;
Un crime involontaire a ſouillé votre vie,
Qu'à force de vertus le grand-homme l'expie.

DUGUESCLIN *avec la même vivacité.*

Ah! mon ami doit être en paix avec ſon cœur!
L'eſtime d'Édouard eſt le ſceau de l'honneur.

Fin de la Pièce.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les *Œuvres complettes de M. de Belloy ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 19 Septembre 1777.

SUARD.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conſeilliers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur *Sorin*, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, les *Œuvres complettes de M. de Belloy*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits

ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier

ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion ; & nonobſtant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le dixieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, & de notre Regne le quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 1154, *fol.* 441, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 14 *Octobre* 1777.

A. M. LOTTIN l'aîné, Syndic.

A PARIS, de l'Imprimerie de PH. D. PIERRES, rue Saint-Jacques, 1777.

E R R A T A.

Dans l'Avis,

Ligne 6, après ce mot tumultueuſe, *mettez* une virgule.

Dans la Pièce,

Page 40, vers 13 & 23.
59, vers 2
69, vers 4
} Charles, *liſez*, Charle.

Page 35, vers 4, Eh bien ! je te la dois, *liſez*, Et bien ! je te la doi.

Page 44, vers 15, étaient fait l'un pour l'autre, *liſez*, étaient faits l'un pour l'autre.

Page 53, vers 10, qui m'écraſe du poids, &c. *liſez*, qui m'écraſes du poids, &c.

Page 61, vers 13, plus ſévère encor, *liſez*, plus ſévère encore.

Page 66, vers 1, d'un ame, *liſez*, d'une ame.

Page 71, *ligne* 2, riche & ſtvae, *liſez*, riche & vaſte.

Page 79, vers pénultième, du rang du Roi des Rois, *liſez*, du rang de Roi des Rois.

Page 80, vers 6, te laiſſe encore Bourbon, *liſez*, te laiſſe encor Bourbon.

Page 88, après les huit premiers vers, il ſort avec le Maure, *liſez*, il ſort avec les Maures.

Page 90. vers 6, vous ſauvez les tyrans, *liſez*, vous ſervez les tyrans.

Page 93, vers 15, j'ai crains, *liſez*, j'ai craint.

Page 96, vers 10, qui m'ait encore coûté, *liſez*, qui m'ait encor coûté.

Page 99, vers 8, arrêté l'abus de la victoire, *liſez*, arrêtez l'abus de la victoire.

Page 105, vers 3, prends ce fer, puni-moi, *liſez*, prends ce fer, punis-moi.

On trouve chez le même Libraire.

THÉATRE de Voltaire, *in*-12, 8 vol.	24 liv.
— De Pierre, & Thomas Corneille, *in*-12, 11 vol. *grand papier.*	33
— *Idem*, 12, 19 vol. *petit papier.*	38
— *Idem*, leur Chef-d'œuvres, *in*-12, 3 vol. *grand papier.*	9
Eſprit du Grand Corneille, *in*-12, 2 vol. *grand papier.*	6
Œuvres de J. B. Rouſſeau, *in*-12, 4 vol. *grand papier.*	12
— de Danchet, *in*-8°, 4 vol.	20
— de Regnard, *in*-12, 4 vol. *petit papier.*	8
— de Moliere, *in*-12, 8 vol. *petit papier.*	16
— de Nericaut Deſtouches, *in*-12, 10 vol. *petit papier.*	20
— de Racine, *in*-12, 3 vol. *petit papier.*	6
— de Boileau Deſpréaux, *in*-12, 3 vol. *petit papier.*	6
— *Idem*, *in*-12, 2 vol. *petit papier.*	4
— *Idem*, *in*-12, 1 vol. *petit papier.*	2
D'Alexis Piron, publiée par Rigoley de Juvigny, *in*-12, 9 vol. *petit papier.*	18

ADÉLAÏDE,

OU

L'ANTIPATHIE POUR L'AMOUR:

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

EN VERS DE DIX SYLLABES.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François, le 10 Juillet 1780.

Prix, *24 sols.*

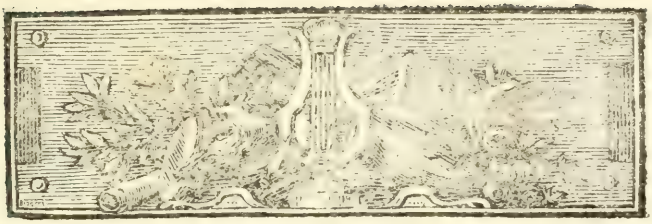
A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MEILLECOURT, Père d'Adélaïde & d'Hortenſe.	*M. Vanhove.*
FARVILLE, Amant d'Adélaïde.	*M. Molé.*
DORVAL, Amant d'Hortenſe.	*M. Fleury.*
ADÉLAÏDE.	*Mlle. Doligny.*
HORTENSE, Amante de Dorval.	*Mme. Molé.*

La Scène eſt à Paris, dans le Sallon de M. de Meillecourt.



ADELAIDE,

OU

L'ANTIPATHIE POUR L'AMOUR;

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

HORTENSE, MEILLECOURT, DORVAL.

HORTENSE, *à Dorval.*

OUI, cher Dorval, vous avez su me plaire.

DORVAL, *à Meillecourt.*

Dois-je, Monsieur, vous appeller mon père?

MEILLECOURT.

Oui, mes enfans, vous l'êtes tous les deux.
Quelle eſt ma joie en reſſerrant vos nœuds !
Sage Dorval, aimable & chère Hortenſe,
Vous n'avez point trompé mon eſpérance :
J'ai vu ſans crainte éclore vos deſirs :
Mon cœur ſenſible approuvait vos ſoupirs.
Je deſirais que ma main paternelle
Pût vous unir d'une chaîne ſi belle.
Ce jour enfin couronnera mes vœux ;
Et des mortels je ſuis le plus heureux.

HORTENSE.

Ah ! mon père.

MEILLECOURT.

Oui, ma fille, aujourd'hui même
Tu vas goûter la volupté ſuprême
De rendre heureux ton Père & ton Amant.
Béniſſons tous ce fortuné moment ! . . .
Pourquoi faut-il qu'une peine ſecrète
Trouble ma joie & la rende inquiéte ?

HORTENSE.

S'il eſt ainſi, mon bonheur eſt détruit :
De vos bontés j'ai perdu tout le fruit :
L'hymen pour moi peut-il avoir des charmes ? . .

MEILLECOURT, *l'interrompant.*

Ton hymen ſeul adoucit mes alarmes . . . .

Mais écoutez, & lisez dans mon cœur.
Je vous chéris, je chéris votre sœur.
Je n'ai point eu cet odieux caprice,
Cette cruelle & commune injustice
De faire un choix entre mes deux enfans,
D'avoir pour eux des regards différens:
Le Ciel m'a vu, juste dans mes tendresses,
Leur partager mes soins & mes caresses,
Également pour tous deux empressé:
Vous vous aimez, je suis récompensé:..
Mais ma santé, par degrés affaiblie,
Me fait toucher au terme de la vie;
Vous le voyez: & ce dernier moment
Serait pour moi le plus affreux tourment,
Si je laissais Hortense, Adélaïde,
A la merci de ce monde perfide,
Errer sans guide & chercher le bonheur:
Tu l'as trouvé; tu consoles mon cœur.
L'heureux Dorval, objet de ta tendresse,
Est un Ami que ton Père te laisse;
Mes vœux ardens se reposent sur lui:
Et c'est ta sœur qui m'afflige aujourd'hui.

DORVAL.

Adélaïde!... elle adore son père.
Un cœur si pur, un si beau caractère,
Dont les devoirs sont les premiers plaisirs,
Vous pourroit-il coûter quelques soupirs?

MEILLECOURT.

Qui mieux que moi connaît Adélaïde?
Son eſprit droit, ſon mérite ſolide,
Son ame pure, aimable & ſans détour?
C'eſt la vertu ſous les traits de l'Amour.
Mais cet enfant, ſi cher à ma tendreſſe,
Va m'offenſer par ſa délicateſſe,
Par ſes ſoupçons, ſes craintes, ſes terreurs,
Et ſa vertu fera couler mes pleurs.
Vous connaiſſez, vous eſtimez Farville;
Il eſt mon fils, puiſqu'il eſt mon pupille;..
Il a les mœurs, la naiſſance, le bien,
Des qualités, un vrai mérite;... eh bien!
A tant d'attraits ma fille eſt inſenſible:
Rien n'adoucit ſa rigueur inflexible.
Farville a beau ſolliciter ſon choix;
Le plus beau nœud, la plus ſainte des loix,
L'hymen!... l'effraye, & ſon cœur s'y refuſe.
Sa raiſon parle, & ſa raiſon l'abuſe.

DORVAL.

Pardon. J'eſtime & je connois ma ſœur:
C'eſt la ſageſſe unie à la douceur.
Si ſa raiſon paraît déterminée
A fuir l'amour & les nœuds d'hymenée;
Combien ſon œil n'a-t-il pas vu d'époux,
Foulant aux pieds les titres les plus doux,

Vains & cruels dans leur étourderie,
Bleſſer le cœur que l'hymen leur confie.

HORTENSE.

Mon père, elle eut pour amie au Couvent,
Un objet doux, honnête, intéreſſant,
Penſant beaucoup, ſentant avec fineſſe,
Réuniſſant la grace & la nobleſſe:
Victime, hélas! d'un trop funeſte hmen,
Où ſon cœur ſeul avait conduit ſa main,
Elle ſe vit bientôt abandonnée
Par ſon époux, & même ſoupçonnée.
Livré ſans ceſſe à mille nouveaux goûts,
Ne l'aimant point & cependant jaloux,
Il réduiſit ſa femme infortunée
A déteſter le joug de l'hyménée.
Dans la retraite, à l'âge de vingt ans,
Elle cacha ſes douloureux tourmens.
Ma ſœur lui plut; ma ſœur fut ſon amie . . .
De-là, ſa haine, ou ſon antipathie
Pour un lien, dont les cruels malheurs
De ſon amie ont fait couler les pleurs.

MEILLECOURT.

Vous m'étonnez, j'admire ſon ſilence
Sur un motif de ſi grande importance.

HORTENSE.

Elle ſe taît; ſa prudente amitié
Garde un ſecret qui lui fut confié;

Mais j'entrevois le fond de ſa penſée,
Et ſon ame eſt profondément bleſſée....
C'eſt l'avenir qui fait ſon déſeſpoir,
Elle eſt timide à force de prévoir.

DORVAL.

Le ſentiment fait naître le courage....
L'heureux Farville obtiendra le ſuffrage
D'Adélaïde.... Un amour trop ardent,
Voilà ſon tort; mais le tort n'eſt pas grand;
Et nous ſçaurons, uſant d'un peu d'adreſſe,
Hortenſe & moi diriger ſa tendreſſe.

MEILLECOURT, *ſouriant.*

Bon, mes enfans!... mais je la vois venir;
De votre hymen je vais l'entretenir.
(*Il les congédie.*)
(*A Hortenſe.*)
Amène-moi Farville.

SCENE II.

ADÉLAÏDE, MEILLECOURT.

MEILLECOURT.

VIENS, ma fille;
Viens applaudir aux vœux de ta famille;
Viens partager la joie et le bonheur
De ce beau jour qui va luire à ta ſœur.

ADÉLAÏDE.

Ah! ce ſera le plus beau de ma vie.
Daignez m'apprendre....

MEILLECOURT.

Hortenſe ſe marie
Avec Dorval: ils s'aiment tous les deux.

ADÉLAÏDE.

Puiſſe l'Hymen en faire deux heureux!

MEILLECOURT.

Mais ce bonheur dont va jouir Hortenſe,
Et que tous deux nous partageons d'avance,
Si tu voulais, tu pourrais l'augmenter.

ADÉLAÏDE.

Qui? moi! Que puis-je faire?

MEILLECOURT.

L'imiter;
Prendre un état doux, reſpectable, utile,
Te décider, en un mot, pour Farville.

ADÉLAÏDE.

Je ſuis à vous; je dois vous obéir:
Je dirai plus, j'y trouve mon plaiſir.
Fixez mon choix; déterminez mon âme.

MEILLECOURT.

Oui;... mais celui qui t'obtiendrait pour femme,

A ton avis, devrait tout à mon choix ;
Tu ne ferais qu'obéir à mes loix....
Détrompez-vous, ma chère Adélaïde ;
Un tel Hymen eſt un lien perfide ;
Vous mentiriez en prenant un époux,
Et ſon malheur retomberait ſur vous.
Conçois-tu bien l'état du mariage ?
Sais-tu, ma fille, à quoi l'hymen engage,
Sais-tu qu'on jure, en préſence du Ciel,
A ſon Époux un amour éternel ?
Que cet amour doit, avec induſtrie,
Le rendre heureux tous les jours de ſa vie ?

ADÉLAÏDE.

Oui ; ces devoirs ſont gravés dans mon cœur,
Et me font voir l'Hymen avec terreur.
Ma ſœur fait bien : ſon heureux caractère
Sait réunir tous les talens de plaire :
Vive, ſenſible, & calme tour-à-tour,
Elle ménage & captive l'Amour ;
Son enjouement, ſa gaieté naturelle
Embelliront ſa carrière nouvelle ;
Et ſon Époux attiré par les jeux,
Toujours Amant, ſera toujours heureux.
Mais moi, ſans art, moi timide & ſans grâces,
Bientôt l'ennui marcherait ſur mes traces ;
Je ne pourrais attacher un mari ;
Je languirais le cœur triſte & flétri ;

On me verrait oubliée.... Ah, mon père,
Regardez-moi : fuis-je faite pour plaire ?

MEILLECOURT.

Ta modeſtie eſt un charme de plus.
Vas, vas, crois-moi, tes attraits ingénus,
Cet air naïf, cette pudeur aimable,
Ce cœur ſi vrai, ſi pur, ſi reſpectable,
Sont tout-puiſſans pour fixer un Amant.
La vérité fera ton agrément.
N'en doute point, tu ſauras toujours plaire ;
Crois-en Farville.

ADÉLAÏDE.

Oui, je lui ſuis fort chère ;
Oui, ſon amour trouve en moi des appas :
Le dirait-il, s'ils ne le penſait pas ?
Vingt fois ſa bouche empreſſée & timide
M'a peint ſon cœur.

MEILLECOURT.

Eh bien, Adélaïde,
S'il eſt ainſi, prenez-le pour époux :
Il eſt honnête, il eſt digne de vous ;
Son caractère eſt fait pour plaire au vôtre ;
Et vos deux cœurs ſont formés l'un pour l'autre.

ADÉLAÏDE.

Je prends à lui vraiment de l'intéret,
Et quelquefois ſon entretien me plaît.

Mais quoi ! l'Hymen eſt ſi triſte à mon âge !
A dix-huit ans entrer en eſclavage !
Voyez Farville ; il a beaucoup d'eſprit :
Quand je parais, il a l'air interdit ;
Il eſt rêveur, il gémit, il ſoupire ;
Moi, je le plains, il m'échappe un ſourire ;
Ses yeux alors me cauſent de l'effroi.
Je vois qu'il n'a ces yeux-là qu'avec moi !...
Et quel ſerait le ſort d'Adélaïde,
Si cet amour, dont l'aſpect m'intimide,
Venait jamais s'introduire en mon cœur,
Et le réduire à connaître un vainqueur !
Moi, je pourrais endurer ce martyre !
Quoi ! mon bonheur dépendrait d'un ſourire !
Quoi ! mes regards ſur Farville attachés
Y chercheraient ſes vœux les plus cachés !...
Je ne le puis ; pardonnez-moi, mon père !
Oh ! cette paix qu'aucun trouble n'altère ;
Des jours coulés ſans crainte & ſans eſpoir ;
Le ſoin ſi doux de remplir ſon devoir,
De vous aimer, de rendre à la Nature
Tous ſes bienfaits & même avec uſure !...
Voilà, voilà ma joie & mon bonheur,
Et ce ſont là les vrais plaiſirs du cœur.

MEILLECOURT.

J'aime à t'entendre.... Au brillant du bel âge,
Tu réfléchis, tu penſes comme un Sage ;

Mais, mon enfant, je ſuis vieux, j'ai vécu.
L'homme, ſon cœur, ſon eſprit m'eſt connu;
Et je ſais trop que la raiſon humaine,
Cette raiſon ſi ſublime & ſi vaine!
Ne peut, hélas! faire notre bonheur.
Trop jeune encor, tu méconnais ton cœur:
Ce cœur eſt né pour devenir ſenſible:
Il a beſoin d'un goût tendre & paiſible
Qui le dérobe à des jours pleins d'ennui,
En le forçant à vivre pour autrui.
Oui, c'eſt l'amour qui détruit l'amertume
De tant de ſoins où l'homme ſe conſume;
Il nous ſoutient, il charme nos momens;
Et le bonheur appartient aux Amans.
Si je pouvais, avec des traits de flamme,
Peindre à tes yeux & graver dans ton âme
Ces plaiſirs purs & ces tendres bienfaits
Que l'Amour ſeul prodigue à nos ſouhaits!
Si, rappellant une épouſe chérie, ...
Dont les enfans m'attachent à la vie,
Je t'exprimais nos doux épanchemens,
La vive ardeur de tous nos ſentimens;
Son amitié féconde, ingénieuſe;
Ma complaiſance active, induſtrieuſe;
Ses tendres ſoins qui cherchaient mes deſirs;
Mon cœur ému qui goûtait ſes plaiſirs ....
Ma chère enfant, peins-toi ma deſtinée!
Après vingt ans d'amour & d'hyménée,

Nous respections, nous chérissions nos nœuds,
Nous nous aimions, & nous étions heureux....
Tu t'attendris: je vois couler tes larmes;
Ma fille, eh bien!...

ADÉLAÏDE.

Que l'Amour a de charmes
Dans votre bouche, & qu'il y semble doux!
Mais où trouver un mari tel que vous?
D'ailleurs, qui peut ressembler à ma mère?

MEILLECOURT.

Toi, mon enfant: oui, toi; ton caractère!...
Quant à Farville, il est ce que je fus:
Je trouve en lui mes défauts, mes vertus;
Mille rapports nous unissent ensemble,
Et tu peux voir qu'en tout il me ressemble.

ADÉLAÏDE.

Peut-être, hélas! c'est pour mieux m'abuser.
Tous les Amans savent se déguiser;
Et si jamais on me trompait!... Mon père,
Protégez-moi: ma liberté m'est chère.

MEILLECOURT.

Comment!... Mais non; ton esprit seul a tort:
Ton cœur plus doux nous mettra tous d'accord:
Je n'ai plus rien, ma fille, à te prescrire;
C'est à lui seul désormais de t'instruire....
Mais point de crainte; & ressouviens-toi bien
Que son avis doit être aussi le tien.
Laisse-moi seul.

(*Adélaïde sort.*)

SCENE III.

MEILLECOURT, *seul.*

L'AIMABLE créature !
Comme son cœur respire la nature !
Que sa candeur est faite pour charmer !
Qui peut la voir & ne la pas aimer ?
Elle fera le bonheur de Farville.

SCENE IV.

MEILLECOURT, HORTENSE, FARVILLE.

FARVILLE, *à Hortense.*

VOTRE bonté n'est que trop inutile,
Et mon malheur....

MEILLECOURT, *allant à Farville.*

Farville, écoutez-moi.
Je n'ose encor vous engager ma foi ;
Mais avant peu je me flatte, j'espère...
Et j'ai pour vous les entrailles d'un père.
C'est m'offenser que de vous chagriner.
Mon amitié saura tout amener ;
Comptez sur elle. (*Il sort.*)

SCENE V.

HORTENSE, FARVILLE.

FARVILLE.

EN vain il m'encourage!
Le déſeſpoir eſt mon affreux partage.
Depuis un an que n'ai-je point tenté
Pour émouvoir la ſenſibilité,
Pour obtenir la main d'Adélaïde?
J'étais ſans art: l'Amour était mon guide.
Je lui peignais mon trouble, mon ardeur,
Et le beſoin que j'avais de ſon cœur:
Qu'ai-je obtenu?... Sa pitié qui m'offenſe,
Sa froide eſtime, & ſon indifférence.

HORTENSE.

Son caractère!...

FARVILLE, *l'interrompant.*

Était mon ſeul recours:
Mais on me hait! on me hait pour toujours!

HORTENSE.

A dix-huit ans ſe montrer inſenſible!
Oh, je le crois, ſa haine eſt invincible.

FARVILLE.

Craindre & frémir quand je peins mon tourment!

HORTENSE.

Et cependant.... elle écoute.

FARVILLE.

FARVILLE.

Comment ?...

Que répond-elle enſuite ?... Ah, Dieu !

HORTENSE.

Farville,

Mon amitié n'eſt point vaine & ſtérile....
Vous êtes jeune, aimable, généreux,
Plein de vertus, ſur-tout fort amoureux ;
C'eſt à mes yeux un très-rare mérite ;
Vous avez tout, hors l'eſprit de conduite.
Faut-il gémir aux pieds d'une Beauté
Qui vante en paix ſa douce liberté ?
Non ; mais il faut épouſer ſon ſyſtème,
Et vous montrer plus libre qu'elle-même.
Son air, ſes yeux deviendront moins diſcrets,
Et vous lirez ſes ſentimens ſecrets.
Écoutez-la d'un front calme & tranquile ;
Ayez le ton plus léger, plus facile....
Point de regrets, d'excuſe, de retour ;
Soyez conſtant à cacher votre amour,
Et vous verrez....

FARVILLE.

Vous m'ordonnez de feindre !
L'Amour peut-il à ce point ſe contraindre ?
Et moi, d'ailleurs, je le voudrais en vain,
Mon trouble, hélas ! me trahirait ſoudain.
Comment enfin démentir devant elle
Ces vifs tranſports d'une ardeur ſi fidelle,

Et ces fermens répétés tant de fois
D'être docile & soumis à ses loix ? . . .

HORTENSE.

Précisément. . . Sa raison, sa sagesse
Vous ont cent fois reproché votre ivresse,
Vous devenez plus sage de moitié,
Et votre amour se change en amitié.

FARVILLE.

Et votre sœur me croira ?

HORTENSE.

Chose sûre.

FARVILLE.

Mais c'est tromper ; & . . . .

HORTENSE, *l'interrompant.*

Bagatelle pure !
Je vous promets que vous réussirez.

FARVILLE, *avec transport.*

Vous promettez ! . . .

HORTENSE.

Mais vous obéirez ?

FARVILLE.

Allons.

HORTENSE.

On vient ; pensez bien ! . . .

FARVILLE.

Oh ! j'y pense. . .
Mais aidez-moi.

SCENE VI.

ADÉLAÏDE, HORTENSE, FARVILLE.

ADÉLAÏDE.

JE vous cherchais, Hortenſe ;
Embraſſez-moi. J'applaudis de bon cœur
A votre Hymen, s'il fait votre bonheur.

HORTENSE.

Et pourquoi non ? Demandez à Farville ;
Un tendre Hymen eſt un bonheur tranquille.
Et que ſait-on ? vous-même....

ADÉLAÏDE.

Oh ! oui, fort bien !

HORTENSE.

C'eſt à Farville à hâter ce lien.

FARVILLE, *avec affectation.*

Hortenſe, non. Votre ſœur eſt charmante ;
Mais je vois trop qu'elle eſt indifférente.
Son caractère eſt fait pour eſtimer.
Chacun enfin n'eſt pas né pour aimer.
Et moi, d'ailleurs....

(*Hortenſe le fait paſſer à côté d'Adélaïde.*)

Oui, cette paix ſecrète,
Qui rend votre âme en tout tems ſatisfaite ;

Ce calme heureux des Amans ignoré!...
Et les tourmens de mon cœur égaré!...
Tout me fait presque entrer dans votre idée....

ADÉLAÏDE.

Oh bien! tenez.... j'en suis persuadée!
Plus vous ferez sur vous-même un retour,
Plus en effet vous haïrez l'amour.

HORTENSE.

Pardon. J'estime un si noble courage.
Doit-on aimer au printems de son âge?

ADÉLAÏDE.

Vous plaisantez: je parle tout de bon.
Mon cœur me dit que Farville a raison.
(*A Farville.*)
Je l'avouerai, je souffrais en moi-même
De résister à mon père que j'aime:
Il vous croyait très-amoureux de moi,
Et me pressait de vous donner ma foi.
Vous n'aimez plus; j'en suis bien satisfaite.
Combien d'ennuis dont me voilà défaite!
(*A Hortense qui rit.*)
Mais vous riez! c'est fort bien fait à vous!...
Changez d'état & prenez un époux;
Moi, j'avouerai que l'amour m'intimide.

FARVILLE.

Vous pensez bien... très-bien, Adélaïde!...
Je vais changer ma tendresse en respect:
Ce sentiment ne peut être suspect;

Il eſt ſi pur, ſi tranquille, ſi ſage !
Sans contredit j'aurai votre ſuffrage.
Vous le voyez, je ne ſuis plus Amant ;
De l'amitié j'aime le ſentiment,
Oui, tout mon cœur devant vous ſe déploie,
Votre amitié me combiera de joie....

(*Il regarde Hortenſe qui lui fait des ſignes d'approbation.*)

ADÉLAÏDE.

Je vous la donne : oui, ſoyez mon ami.
Que ce nom plaît à mon cœur raffermi !
Nous goûterons, ſans réſerve & ſans crainte,
Ce plaiſir vrai de nous parler ſans feinte !
Convenez-en, vous étiez inquiet,
Triſte, rêveur.

FARVILLE, *avec ſenſibilité.*

Je l'avoue à regret,
L'Amour peut rendre un cœur bien miſérable !

HORTENSE.

Oh, l'amitié ſans doute eſt préférable !

ADÉLAÏDE.

Sinon pour vous.... au moins pour moi, ma ſœur ;
Qui dès l'enfance en goûtai la douceur !...
Oui, l'amitié, mon unique partage,
Offre un Ciel pur, ſans trouble & ſans nuage ;
Point de regrets & point de lendemain ;
Et chaque jour eſt tranquile & ſerein.

Mais cet amour, dont vous vantez les charmes,
Nous fait payer nos plaisirs par nos larmes!...
Qu'en pensez-vous, Farville?

FARVILLE, *troublé.*

Qui?

HORTENSE, *impatiente.*

Vous.

FARVILLE.

Moi!

Mais vos raisons sont fort bonnes, je croi.
Si cependant nous en parlons sans cesse!...
(*Bas à Hortense.*)
Je manquerai bien-tôt à ma promesse.

ADÉLAÏDE, *à Farville.*

Et pourquoi donc ne me plus regarder?

FARVILLE.

C'est que de vous je prétends me garder.
J'eus de l'amour, je craindrais d'en reprendre.

ADÉLAÏDE.

Oh! non; l'amour ne peut plus vous surprendre.
Vous garderez vos résolutions,
Et vous tiendrez à vos réflexions;
Prenez courage.

FARVILLE.

Oh! le vôtre me pique....
Oui, mon courage est vraiment héroïque....

Et c'eſt l'effet de vos rares bontés.

HORTENSE, *bas, à Farville.*

Point de mépris; point d'amour; & partez.

FARVILLE.

Nous ſommes donc d'accord?

ADÉLAÏDE.

Oh! oui, Farville;
Oui, très-d'accord; & j'en ſuis plus tranquille.

FARVILLE.

Votre franchiſe a pour moi mille attraits.
(*Avec attendriſſement.*)
Vous m'enchantez... Je ſors... Ah! ſi jamais!..
Mais non; mon cœur a le calme du vôtre:
Nous voilà ſûrs.... mais bien ſûrs l'un de l'autre.
(*Il ſort.*)

SCENE VII.

ADÉLAÏDE, HORTENSE.

ADÉLAÏDE.

EXPLIQUEZ-MOI ſon trouble & ſon chagrin.
J'ai beau chercher, je m'examine en vain,
Je n'ai rien dit qui puiſſe lui déplaire....
C'eſt un eſprit bien extraordinaire,

Bien ſingulier!.. Demandez-moi comment?..
Je gagerais qu'il eſt encore Amant.

HORTENSE.

Ecoutez donc; cela pourrait bien être.

ADÉLAÏDE.

Que m'importe?

HORTENSE.

Oui.

ADÉLAÏDE.

Nul ne ſera mon maître.
Je ne veux point m'embarraſſer l'eſprit....

HORTENSE.

Oh! je le ſçais; vous me l'avez tant dit!

ADÉLAÏDE, *avec humeur.*

Oui, je l'ai dit, & je le dis encore,
Je fuis l'amour, je le hais, je l'abhorre;
Et plût au Ciel que ce nom plein d'effroi
Ne fût jamais prononcé devant moi!
Qu'on eſt heureux de vivre ſans tendreſſe,
Loin des Amans & de leur folle ivreſſe!...
A leur caprice on ne va point s'offrir!
De leur humeur on n'a point à ſouffrir!
On vit content dans une paix profonde,
Sans ſoins, ſans crainte; & l'on ne tient au monde
Que par des nœuds délicats & légers,
Vains comme lui, comme lui paſſagers.

HORTENSE.

Voilà, ma sœur, de la philosophie,
Du merveilleux : j'en ai l'ame ravie !
Dans ce calcul je ne vois qu'une erreur ;
Vous oubliez que vous avez un cœur.
C'est une erreur de peu de conséquence
Que ma raison passe à votre éloquence.
Mais croyez-vous qu'on soit bien malheureux
De s'occuper d'un mortel généreux,
Qui, possédant des vertus estimables,
Les embellit par des dehors aimables ?
Qui, tendre, & tel que mon cœur le conçoit,
Rend à l'amour les biens qu'il en reçoit ;
Qui, pénétré de sa reconnoissance,
Met en oubli les bienfaits qu'il dispense ;
Et, ne voyant que vous dans l'Univers,
Vient à vos pieds....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Illusion, travers.
J'ai contre vous & la Cour & la Ville,
Mon cœur enfin, & peut-être Farville...

HORTENSE.

Farville, oh ! non ! ne vous trahira point,
Et je le crois honnête homme en tout point :
Aucun devoir que Farville ose enfreindre ;
De ce côté vous n'avez rien à craindre ;
Mais, à la longue.... on pourrait avec lui,

Et voilà tout, trouver un peu d'ennui.
Très-occupé du soin de son ménage,
Il y vivra, comme vivrait un Sage ;
Il aimera sa femme, ses enfans ;
Et, tout entier à ces doux sentimens,
De ses devoirs se faisant une affaire,
Il oubliera peut-être l'art de plaire ;
Et tous ces riens, dont le tour enchanteur
Séduit, amuse, & donne un prix au cœur...
Des soins légers, des propos agréables,
Avec lui point : mais des faits estimables,
Et pleins d'honneur, vous pouvez y compter.

ADÉLAÏDE.

Et croyez-vous par-là m'en dégoûter ?
Oh ! pour le coup vous seriez mal-habile !
Si je faisais cet honneur à Farville
De le voir tel que vous le dépeignez....

HORTENSE.

Avouez-moi pourtant que vous craignez
Son caractère un peu trop monotone...
Et, dans le vrai, tant de sagesse étonne
A vingt-cinq ans. Oui, voilà justement
Ce qui vous fait hésiter.... Franchement,
Si vous eussiez un de ces agréables
Fêtés, courus par vingt femmes aimables !...

ADÉLAÏDE.

J'entends ! un fat.

HORTENSE.

La gaieté, l'enjouement
Sont la parure & le fard d'un Amant !
C'eſt à l'éclair d'une vive ſaillie
Qu'on voit briller ſon heureuſe folie ;
Et s'il reſſent quelque tendre embarras,
Son cœur ſourit & ne ſe trouble pas.
Ingénieux, ſenſible avec adreſſe,
En ſe jouant, il prouve ſa tendreſſe.
Tout s'embellit, tout rit autour de lui ;
Rien n'y connaît la langueur ou l'ennui ;
Tel eſt l'Amour, ou tel il doit paraître,
Quand de nos cœurs il veut ſe rendre maître.

ADÉLAÏDE, *ſouriant.*

En vérité, le portrait n'eſt pas mal !...
Mais quelqu'en ſoit l'heureux original,
Je plains le ſort de la femme qu'il aime :
Pareil Amant n'aime rien que lui-même.

HORTENSE.

Mais il amuſe... Et Farville ſouvent....

ADÉLAÏDE.

Comment ! Farville ?... il a de l'agrément ;
Et ſes vertus.... Mais votre ton m'étonne ;
Vous & Dorval vous vantiez ſa perſonne !

HORTENSE.

Eh ! mais ſans doute... A quoi bon ces débats ?
Oubliez-vous que vous ne l'aimez pas ?

ADÉLAÏDE.

Mais, je l'eſtime !

HORTENSE.

Et moi, je le révère.
Et quoique triſte, & d'humeur trop ſévère,
Ainſi que vous, j'admire ſes vertus.

ADÉLAÏDE.

Oh ! je le crois !... Et d'ailleurs !... au ſurplus,
Vous enchantez & l'eſprit & l'oreille,
Et vous louez vos amis à merveille.
Adieu, ma ſœur. (*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

HORTENSE, *ſeule.*

FORT bien ! L'humeur la prend.
Ceci, je crois, n'eſt pas indifférent.
Contraignons-la de deſcendre en ſoi-même,
D'aimer enfin, & d'avouer qu'elle aime.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FARVILLE, ADÉLAÏDE.

FARVILLE, *avec affectation.*

AH! pardonnez, je cherchais votre ſœur!

ADÉLAÏDE.

Oh! oui.... Tantôt je vous ouvrais mon cœur;
D'un air diſtrait vous m'écoutiez à peine;
Vous ſouffriez, vous étiez à la gêne;
Je ne ſçais quoi régnait dans votre eſprit;
Et vous m'avez quittée avec dépit.

FARVILLE, *avec vérité.*

O vertueuſe & ſage Adélaïde!
Vous ignorez cette douleur timide,
Cet embarras, ce trouble, ces deſirs,
Et ce reſpect qui cache les ſoupirs!
Je ſçais me taire, & je puis me contraindre....
Mais à tel point qu'on me réduiſe à feindre,

Et mon silence & mes dépits confus,
Ne sont pour vous qu'un triomphe de plus.

ADÉLAÏDE.

Farville, eh bien! je consens à vous croire.
Je vous estime, & mon cœur en fait gloire,
Et tous mes vœux....

FARVILLE, *avec affectation.*

Je n'en puis profiter.

ADÉLAÏDE.

Pourquoi?

FARVILLE.

Je suis forcé de vous quitter.
Vous me voyez tout près d'un long voyage.
J'en reviendrai plus aimable.... ou plus sage.

ADÉLAÏDE.

Que dites-vous? Et pourquoi voyager?
Comment? Où donc?

FARVILLE.

Je vais chez l'Étranger.
Je veux m'instruire. Et peut-on, à mon âge,
De son loisir faire un plus noble usage?

ADÉLAÏDE.

Eh! quoi! Monsieur, Paris où vous vivez,
Où tous les Arts sont chéris, cultivés,
N'offre-t-il pas en foule à votre vue
De quoi fixer votre âme irrésolue?

Voyez le monde : allez de tout côté ;
Répandez-vous dans la ſociété.

FARVILLE.

Je ne le puis. Tel eſt mon caractère ;
Je ſuis né vrai, le vrai ſeul peut me plaire.
Moi, fréquenter des cercles pleins d'ennui,
Où nul ne penſe & ne ſent d'après lui !....
Non, non. Le monde eſt peu fait pour Farville :
Son cœur eſt pur, ſon cœur eſt ſon aſile :
C'eſt là qu'il peut, malgré les corrupteurs,
Se reſpecter & reſpecter les mœurs.
Ah ! s'il aimait le monde & ſa licence,
Goûterait-il votre aimable innocence ?
Et par ſes goûts s'il était corrompu,
Sentirait-il l'attrait de la vertu ?

ADÉLAÏDE.

Que vos diſcours ont de force & d'adreſſe !
Que tout dans eux me plaît & m'intéreſſe !
Et que ce monde eſt vain auprès de vous !
Soyez content, j'approuve vos dégoûts.
Mais, à mon tour, je demande une grace....

FARVILLE.

Commandez-moi : que faut-il que je faſſe ?

ADÉLAÏDE.

Je ne veux point que vous quittiez Paris :
La raiſon même eſt trop chère à ce prix.

Je prends à vous l'intérêt le plus tendre....
Ne partez pas, j'oſe vous le défendre.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

FARVILLE, *ſeul, ſortant de ſa ſurpriſe.*

VEILLAI-JE, ô Ciel! Quel regard! Quel ſoupir!
Quoi! c'eſt bien moi!.... Quoi! j'ai pu l'attendrir!
Dans le bonheur dont je goûte les charmes....

SCENE III.

DORVAL, FARVILLE.

FARVILLE, *appercevant Dorval & le ſerrant dans ſes bras.*

AH! mon ami!

DORVAL.

Quoi? vous verſez des larmes!

FARVILLE.

Ah! bien plutôt apprenez mon bonheur,
Et de mon ſort partagez la douceur.
Combien ſon cœur s'eſt fait de violence!...
Que ſon aveu reſpirait l'innocence!

Oui,

Oui, cher Dorval, oui, cet objet charmant
Reſſent enfin ce trouble ſi touchant,
Cet intérêt... Je le ſais d'elle-même....
Imaginez... non, ma joie eſt extrême.
Je ne puis plus ni penſer, ni parler;
Tant de bonheur eſt prêt à m'accabler:
Mon cœur eſt plein, & ma bouche eſt timide.
Si je pouvais revoir Adélaïde!...
Oh! oui, je cours à ſes pieds....

DORVAL, *l'arrêtant.*

Attendez.
Farville, un mot, ſinon vous vous perdez.
Oubliez-vous notre plan de voyage?
Oubliez-vous....

FARVILLE, *l'interrompant.*

C'était lui faire outrage.
J'en ai reçu l'aveu le plus flatteur.
C'eſt trop longtems prolonger ſon erreur.
« Je prends à vous l'intérêt le plus tendre.
» Ne partez pas, j'oſe vous le défendre. »
Mais ſentez-vous comme moi la valeur?...
Un ſon de voix, un ton qui part du cœur,
Accompagné d'un regard, d'un ſourire!...
L'Amour naïf ſur ſes lèvres reſpire....
Avouez donc....

DORVAL.

Je conviens pour le coup
Que ces mots-là ſemblent dire beaucoup.
Adélaïde eſt d'ailleurs fort ſincère;

Mais, en partant d'après ſon caractère,
Examinons ſi ce que vous croyez....

FARVILLE, *impatient.*

Je brûle... Ah, Dieu!.. Soit; eh bien, oui, voyez,
Examinez....

DORVAL.

Voudriez-vous m'entendre?
Ma crainte eſt juſte... Oh, l'on vient nous ſurprendre.

FARVILLE.

C'eſt elle-même.

DORVAL.

Un ſi doux entretien,
Sans contredit, eſt préférable au mien. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

FARVILLE, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

OH! déſormais je me flatte, j'eſpère
Que vous n'aurez nul reproche à me faire.
Vous refuſiez le plus doux ſentiment;
Vous le jugiez trop froid, probablement
Pour m'engager à faire un ſacrifice;
Mais vous allez me rendre enfin juſtice.

FARVILLE.

Je meurs de joie.

ADÉLAÏDE.

Oui, je prétends, je veux
Veiller ſur vous, rendre vos jours heureux;

Bornant à vous mes ſoins & mon étude,
Vous préſerver de toute inquiétude.

FARVILLE.

Je n'en ai plus : votre excès de bonté
Eſt ſeul égal à ma félicité !...
Eh bien ! Dorval, d'accord avec Hortenſe,
A l'inſtant même....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Écoutez-moi. Je penſe
Que vous ſerez long-tems à deviner
A quoi je viens de me déterminer.

FARVILLE.

Ah ! vous voyez ma tendre impatience.

ADÉLAÏDE.

C'eſt un bonheur, (j'en fis l'expérience,)
D'avoir un goût, par le tems affermi,
De conſerver toujours le même ami.
Près de ce bien, qu'eſt-ce que tout le reſte ?
Vous le ſavez, je crains un joug funeſte ;
L'Amour, l'Hymen ſont des nœuds que je hais !...
Mais vous pourriez penſer, que ſi jamais
Mon cœur changeait & ſe donnait un maître,
Mon amitié s'affaiblirait peut-être :
Je vous approuve, & vous avez raiſon ;
Mais n'ayez plus ni crainte, ni ſoupçon.
(*Lui donnant un papier.*)
Voyez à quoi je me ſuis engagée.
D'un grand fardeau me voilà ſoulagée !
Je veux former un lien aujourd'hui,

Dont la vertu ſoit le ſolide appui,
Qui nous rendra, par des charmes durables,
Tous deux heureux & tous deux reſpectables.
Je me ſais gré d'avoir pris ce parti!...
Vous vous taiſez?

FARVILLE.

Je reſte anéanti!...

(*Avec véhémence.*)

Quoi! votre main écrit.... ſigne.... s'engage
A renoncer aux nœuds du mariage!
D'un vœu ſi beau vous vous applaudiſſez,
Et tout exprès, moi, vous me choiſiſſez
Pour cette douce & tendre confidence!...
Ignorez-vous combien elle m'offenſe?...
Ignorez-vous?... Madame, apparemment
Vous prétendez qu'on vous en ſigne autant.

ADÉLAÏDE.

Oh, point: c'eſt moi que ma promeſſe engage.

FARVILLE.

Quoi! ſi l'on m'offre un autre mariage?...

ADÉLAÏDE.

Conſultez-vous; votre amie y conſent.

FARVILLE.

Je ſuis flatté d'un tel conſentement!

ADÉLAÏDE.

Mon Dieu! Quel ton!

FARVILLE.

Moi! que je me marie!...
Moi!.. là... moi, moi;... mais à qui, je vous prie?..

A qui, grand Dieu !

ADÉLAÏDE.

Je ne reſpire plus !...

Farville !...

FARVILLE.

Oh, Ciel ! tous mes vœux confondus !..

De vos regrets ma mort ſera ſuivie...

ADÉLAÏDE.

Ah ! je voudrais vous immoler ma vie.

FARVILLE.

Non, laiſſez-moi, je hais votre pitié.

Accablez-moi de votre inimitié ;

C'eſt mon eſpoir.

SCENE V.

FARVILLE, MEILLECOURT, ADÉLAÏDE.

FARVILLE, *ſe précipite dans les bras de Meillecourt, en lui remettant le billet d'Adélaïde.*

AH, Monſieur !.. ah, mon père !

Liſez, voyez : mon ſort me déſeſpère.

Je ſuis perdu.

MEILLECOURT, *après avoir lu.*

Laiſſez-nous.... un inſtant.

Je ſens les maux que votre cœur reſſent.

(*Farville ſort.*)

SCENE VI.

MEILLECOURT, ADÉLAÏDE.

MEILLECOURT.

AI-JE bien lu?... Comment?... votre imprudence,
En vérité, paſſe toute créance.
Quoi! vous comptēz à peine dix-huit ans,
Et vous ſignez qu'à tout âge, en tout tems
(*Il lui montre le billet & lui laiſſe entre les mains.*)
On vous verra refuſer l'hyménée!...
Au célibat vous voilà deſtinée!
Y penſez-vous?

ADÉLAÏDE.

Si je vous ai déplu,
Excuſez-moi; je ne l'ai pas voulu.
Mais ſi je crains l'état du mariage,
Si je frémis quand mon œil l'enviſage,
Quel eſt mon crime en ſignant un écrit
Que ma raiſon me dicte & me preſcrit?

MEILLECOURT.

Quel eſt ton crime?... Eh bien, ma chère fille,
Toi, mon enfant, en qui la vertu brille,
Ce ſeul écrit.... qui prouve ta candeur,
Pouvait ſuffire à te perdre d'honneur.
Connais Farville & ſon âme ingénue!
Il m'a remis ce billet à ta vue;
C'eſt de ſa part un trait d'honnêteté;
Mais la ſottiſe ou la fatuité
Pouvaient en faire un criminel uſage,

Et le tourner à ton désavantage :
Qu'aurais-tu dit pour te justifier ?
Sur ses vertus on a beau se fier,
Il faut, pour être estimé dans le monde,
Que l'apparence à nos vertus réponde.
(*Adélaïde déchire imperceptiblement le billet.*)
De votre erreur je dois vous retirer,
Et malgré moi je vais vous éclairer.
Cette amitié d'un sexe pour un autre,
Fait le tourment ou la honte du vôtre ;
Le vice adroit en recueille le fruit,
Et tôt ou tard la sagesse y périt :
Oui, la naïve et douce confiance
Est trop souvent ce qui perd l'innocence !...
Laissons cela.... mon pupile, entre nous,
Me paraissait un choix digne de vous :
Mais, s'il ne peut assujettir votre âme,
Si vous craignez de partager sa flamme,
Déclarez-lui, sans égard, sans pitié,
Que vous n'avez pour lui nulle amitié,
Défendez-lui jusqu'à votre présence,
Et dans son cœur étouffez l'espérance.
De l'amitié lui présenter les nœuds,
C'est en effet nourir encor ses feux ;
C'est resserrer la chaîne qui le lie,
C'est, en un mot, de la coquetterie.
Du don de plaire un si perfide emploi
Serait indigne & de vous & de moi ;
Mais je m'en fie à votre caractère....
Pensez-y bien : n'affligez point un père. (*Il sort.*)

SCENE VII.

ADÉLAÏDE, *seule.*

QUI? moi, coquette!... & mon père le croit.
On me le dit; il faut que cela ſoit:
Il eſt mon père,... il me chérit, il m'aime,
Et bien ſouvent on s'ignore ſoi-même....
Toi, dont les ſoins aſſidus & conſtans
M'ont fait penſer peut-être avant le tems!
Toi, qui n'es plus!... ô reſpectable amie,
Dont l'hymen ſeul empoiſonna la vie,
Et dont les jours, tiſſus par le malheur,
Me font haïr tous les penchans du cœur!...
Que n'ai-je, hélas! dans cette circonſtance
Et ton courage & ton expérience!...
Il va venir; comment lui déclarer
Que pour jamais il faut nous ſéparer?
L'honneur l'ordonne, il faut bien m'y contraindre,
Et plus que lui je ſuis peut-être à plaindre.

SCENE VIII.

ADÉLAÏDE, FARVILLE.

ADÉLAÏDE, *embarraſſée.*

AH! vous voilà!

FARVILLE.

Mon abord vous ſurprend!
Mais loin de vous, hélas! je ſouffre tant!
Ah! pardonnez.

ADÉLAÏDE.

Monſieur, j'ai mis en pièces
Le ſeul écrit qui contînt mes promeſſes :
On aurait pu, ſans doute, en abuſer.

FARVILLE.

Comment?

ADÉLAÏDE.

Je ſçais que l'on pouvait oſer
En concevoir une folle eſpérance....
Je ſçais enfin que mon indifférence
Peut ſeule ici vous guérir.

FARVILLE.

Et de quoi?

ADÉLAÏDE.

De ce penchant que vous avez pour moi;
D'un ſentiment cruel & tyranique,
Dont votre cœur fait ſon plaiſir unique.
D'un ſentiment trop prompt à ſe flatter,
Que je ne puis, ni ne dois écouter.

FARVILLE.

Me guérir!... moi!... ni vous, ni le Ciel même
N'empêcherez que ce cœur ne vous aime.
C'eſt trop long-temps enfin diſſimuler.
Accablez-moi : mais je dois vous parler.
Oui, ſi votre âme à mes vœux eſt ravie,
Je n'ai plus rien qui m'attache à la vie.
Que dis-je? ô Ciel!... Ce tranſport douloureux
Vous rend l'amour encor plus odieux!....
O vous, que fuit la paix de l'innocence!
Vous, que le Ciel forma pour l'indulgence!

Conduiſez-moi ; gouvernez mes penchans ;
Inſpirez-moi ces ſoins vrais & touchans,
Cette vertu douce, modeſte, unie,
Tréſor de l'homme & charme de la vie :
(*Tombant à ſes genoux.*)
Vous le pouvez. J'implore vos bontés ;
Calmez d'un mot mes eſprits agités ;
Regardez-moi.

ADELAÏDE, *embarraſſée.*

(*A part.*)
Levez-vous.... Ah! mon père,
(*A Farville.*)
Vous l'exigez?.... Craignez de me déplaire....
Ou renoncez, Farville, à vos projets,
Ou quittez-moi.

FARVILLE, *ſe levant avec dépit.*

Je vous quitte à jamais!...
(*Revenant ſur ſes pas, & tout en larmes.*)
Eh bien, cruelle, êtes-vous ſatisfaite?

ADÉLAÏDE.

Au moins, Monſieur, je ne ſuis point coquette;
Mon amitié n'entretient point vos feux,
Ne nourrit point votre eſpoir & vos vœux ;
Et je n'ai point, quand votre ame s'abuſe,
La vanité dont ſans doute on m'accuſe.

FARVILLE, *après un inſtant de ſurpriſe.*

Non, c'eſt en vain que vous me rebutez,
Et je crains peu des dédains affectés.
Je me trompais : ce farouche langage
De votre cœur eſt une fauſſe image.

ADÉLAÏDE.

Quoi ! vous croyez....

FARVILLE.

Je crois que vous m'aimez.

Oui, ces froideurs, ces mépris confirmés,
Cet air glacé, ce front triſte & ſévère,
Qui ne ſont point dans votre caractère,
De votre amour ſont les plus ſûrs témoins;
Si vous n'aimiez.... vous affecteriez moins.

ADÉLAÏDE, *voulant lui impoſer.*

Mais, Monſieur....

FARVILLE.

Non, vous vous trompez vous-même,
Et ſur ce point votre erreur eſt extrême.
Vous avez beau vous armer de rigueur;
L'Amour ſouvent ſe rend maître d'un cœur
A ſon inſçu.... Vous croyez que ſa flamme
Dans un inſtant brûle & ravage l'âme;
Qu'il a toujours les yeux baignés de pleurs,
Et qu'il ne vit qu'au milieu des douleurs:
Mais ce portrait n'eſt rien moins que ſincère.
L'Amour ſe plie à notre caractère.
S'il eſt dans moi, vif & rempli d'ardeur,
Il eſt dans vous ſage & plein de douceur.
Eh quoi ! ces ſoins, cet intérêt ſi tendre
Qu'à mon bonheur vous avez daigné prendre,
Ces doux plaiſirs ſi conformes aux miens
Que vous goûtiez dans tous nos entretiens,
Cette amitié ſi ſenſible & ſi vive,

Cette bonté ſi vraie & ſi naïve ;
Cet écrit même... oui, ce fatal écrit,
Cette promeſſe où vous avez ſouſcrit
De fuir l'amour & les nœuds d'hyménée...
Vous rougiſſez ! Je vous ai devinée :
L'amour vous parle : il parle en ma faveur ;
Vous reſſentez mon trouble & mon ardeur.
Adélaïde !...

ADÉLAÏDE, *après un inſtant de ſilence & toute en larmes.*

Hélas ! oui, je vous aime,
Il eſt trop vrai ; ma peine en eſt extrême.

FARVILLE.

Quoi ! vous m'aimez ?... vous m'aimez ?

ADÉLAÏDE.

J'en gémis.
J'étais à moi, je me l'étais promis ;
Je vais avoir le malheur de dépendre.

FARVILLE.

Non, c'eſt moi ſeul, c'eſt l'Amant le plus tendre,
Le plus ſoumis, qui recevra vos loix.
Calmez, ô Ciel ! le trouble où je vous vois !
Quoi ! vous craignez....

ADÉLAÏDE.

Dans le ſiécle où nous ſommes,
Comment, hélas ! ne pas craindre les hommes ?
De quelqu'objet que leurs ſens ſoient charmés,
Ils n'aiment plus ſi-tôt qu'ils ſont aimés.

FARVILLE.

Ah ! qui vous voit & qui vous rend ſenſible,
Juge aiſément l'inconſtance impoſſible . . .
Mais vous avez devant les yeux Dorval :
A vous entendre, Hortenſe fait donc mal ?
Elle s'abuſe en voulant être unie,
Et tôt ou tard elle en ſera punie ?
Lui, ce Dorval que vous eſtimez tant,
N'eſt à vos yeux qu'un fourbe, un inconſtant !
Que dis-je ? . . ô Ciel ! vous qui parlez, vous-même,
(Tout eſt permis à ma douleur extrême.)
Vous jugez donc votre cœur faux, léger.
Ingrat, volage, & tout prêt à changer ! . .

(*A genoux.*)

Vous frémiſſez . . . Pardon. Je vous conjure
Par votre cœur où règne la droiture,
Ce cœur naïf & rempli de bonté,
Ce cœur ſublime en ſa ſimplicité ! . .
Croyez qu'il eſt des époux plus ſenſibles,
Et de leur foi gardiens incorruptibles,
Pour qui l'hymen eſt un lien ſacré ;
Et qui, goûtant un bonheur ignoré,
Reſpirent, près d'une épouſe fidelle,
Un amour pur & vertueux comme elle.

ADÉLAÏDE.

Où prenez-vous un charme ſi flatteur ?
Et quel eſt donc ce pouvoir ſéducteur ?
Si vous ſaviez . . . Hélas ! j'aime à vous croire,

Vous remportez aiſément la victoire.

(*Elle le fait relever.*)

Oui, ſi le Ciel fit des maris conſtans,
Dont l'amour ſoit à l'épreuve du tems,
C'eſt vous, ſans doute... Oui, je crois que vous l'êtes.
Pardonnez-moi mes alarmes ſecrètes;
C'eſt un défaut peut-être.... mais enfin,
Soyez content, vous obtiendrez ma main....
Mais il s'agit d'être heureux... L'hyménée
Va de ma ſœur fixer la deſtinée:
Laiſſons les faire, & ſoyons-en témoins:
Obſervons bien leur tendreſſe & leurs ſoins.
Si leur bonheur nous paraît bien ſolide,
Soit; nous prendrons leur exemple pour guide.
Jeunes tous deux, comme tous deux conſtans,
Nous pouvons bien attendre quelque tems.

SCENE IX.

HORTENSE, MEILLECOURT, ADÉLAÏDE, FARVILLE, DORVAL.

DORVAL, *avec empreſſement, à Farville.*

EH bien!.. Mais quoi! Qu'eſt-ce?

FARVILLE, *avec la plus grande triſteſſe.*

Eh bien! elle m'aime.

HORTENSE.

Mais votre joie, à vrai dire, eſt extrême!

FARVILLE, *à Hortenſe.*

Vous me voyez, Madame, au déſeſpoir!

DORVAL.

Vous n'êtes pas facile à concevoir:
C'eſt un amour d'une nouvelle eſpèce.

FARVILLE.

Elle me fait l'aveu de ſa tendreſſe:
Mais elle veut obſerver vos amours,
De votre hymen examiner le cours;
Jugez vous-même à quand mon mariage.

HORTENSE.

Eh! oui, vraiment; c'eſt un projet fort ſage,
Très-raiſonnable, & qui montre un grand ſens;
Vouloir ainſi s'inſtruire à mes dépens!...

DORVAL, *ſe montrant lui-même.*

Parlez, ma ſœur: Eſt-ce nous, eſt-ce Hortenſe
Qui vous inſpire un peu de défiance?
En tout ceci me voilà compromis!

ADÉLAÏDE.

J'ai tort, Dorval, & tout vous eſt permis.

MEILLECOURT, *à Adélaïde.*

Contre l'hymen vous n'avez plus d'aſile,
Ma fille; il faut récompenſer Farville.
L'Amour vous parle, il faut remplir ſon vœu;
Et votre main doit ſuivre votre aveu.
Si vous m'aimez, ſi toujours votre père
Fut à vos yeux un ami néceſſaire,
Si mes bontés ont quelque droit ſur vous,
Obéiſſez: embraſſez votre époux.

FARVILLE, *se précipite aux pieds d'Adélaïde, dont il baise la main.*

ADÉLAÏDE, *après un instant de silence.*

Ah! je le sens, mon cœur fut trop timide,
Et c'est au vôtre à me servir de guide.

FARVILLE, *en larmes.*

Adélaïde!... Ah! je dois respirer
Pour vous servir & pour vous adorer!
Et puis-je, au gré de ma reconnaissance?...

ADÉLAÏDE.

Soyez heureux, voilà ma récompense.

DORVAL.

On peut haïr & l'Amour & ses feux.
Mais si l'Amant est tendre & vertueux,
Le cœur bientôt se met de la partie,
Et l'on se rend malgré l'Antipathie.

FIN.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Adélaïde, ou l'Antipathie pour l'Amour*, Comédie en deux Actes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation, ni l'impression. A Paris, le 6 Avril 1780. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A Paris, ce 8 Avril 1780. LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue S. Severin.

MOLIÈRE
A LA NOUVELLE SALLE,
OU
LES AUDIENCES DE THALIE,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français, sur le nouveau Théâtre du Fauxbourg Saint-Germain, le 12 Avril 1782.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Difficile est propriè communia dicere. HOR

Prix, 24 sols.

A PARIS,

De l'Imprimerie de M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN, rue de la Harpe, près Saint-Côme.

M. DCC. LXXXII.

PRÉFACE,

(Car il en faut toujours une.)

ON ne ſera pas étonné ſans doute de voir une Comédie faite par une *Société de Gens de Lettres :* c'eſt ainſi que tout ſe fait aujourd'hui, même les Almanachs. Auſſi, pour n'être pas ſoupçonné d'avoir eu des ſecours de cette eſpèce, l'Auteur d'une des plus grandes entrepriſes qui ayent illuſtré ce ſiècle, l'Auteur de l'Ouvrage le plus répandu dans l'Europe, après l'Almanach de Liège; l'Auteur, en un mot, de l'Almanach des Muſes, a imprimé, en 1779, cette Note remarquable : « L'Almanach des Muſes a été *établi* » par M. Sautreau de Marſy, SEUL, en 1765.... Il » n'a *jamais* eu *d'aſſocié* pour ce Recueil. » L'on voit par cette Note combien M. Sautreau de Marſy craignait de partager les honneurs de ſon Almanach. On a ſu depuis, par *la renommée*, qu'il était encore chargé de la Littérature du Journal de Paris, poids immenſe de travail & de *gloire* fait pour cet infatigable Atlas; mais le porte-t-il SEUL, comme l'Almanach des Muſes ? C'eſt ce qu'on n'oſeroit pas aſſurer.

Pour *nous*, *nous* ſommes une Société; & quand même des gens malins voudraient faire croire que c'eſt encore une plaiſanterie, & que *nous* ſignifie ici,

comme ailleurs, M. N., M. N. ſerait encore autoriſé à parler au pluriel pour ne pas déroger à la dignité de l'uſage, qui a ſubſtitué le *nous*, comme plus modeſte, au *moi*, proſcrit par les Ecrivains de Port Royal.

Nous commencerons donc, ſuivant la coutume, par diſtribuer aux différens Membres de notre *Société* la portion d'éloges qui leur eſt dûe; mais quoiqu'il ſoit de règle, en ce cas, que chacun ſoit chargé de ſon article, attendu qu'on ſait toujours mieux que perſonne comment on veut être loué; cependant nous prendrons ſur nous de louer tout le monde, pour avoir plus tôt fait, & parce que le temps nous preſſe.

Nous reconnaîtrons d'abord les obligations infinies que nous avons à M. N., qui a lu *notre* Pièce à la Comédie, comme s'il l'avait faite, & dont la verve comique, échauffée par le ſeul projet de la Scène de M. Claque, qui a été conçue devant lui, enfanta tout d'un coup ce vers heureux :

Je gagnais en *Bravo* mes vingt écus par mois :

vers que nous adoptâmes ſur le champ avec le tranſport de la reconnaiſſance, vers qui ſuffirait pour l'immortaliſer, s'il n'était d'ailleurs connu dans le monde par ſon talent pour les Harangues & les *Complimens* d'une tournure nouvelle, & pour la *Pirouette à trois temps*.

Nous avons auſſi grandement profité des lumières

de M. N. dont la *modeſtie* nous défend de faire ici ſon panégyrique : ainſi, nous nous contenterons de dire qu'il a envoyé pluſieurs fois au Journal de Paris des *gaîtés innocentes*, & fourni même plus d'un article au Nécrologe : ajoutez à tout cela qu'il ſait d'Arithmétique tout ce qu'on en peut ſavoir ; d'où l'on voit qu'il eſt inconteſtablement *un des plus beaux Génies du ſiècle.*

Mais, que dirons-nous de M^de^. N. qui nous a fourni cet heureux refrein que chante le Vaudeville en entrant ſur la Scène : *Turelure lure, & flon flon flon, &c.* & qui de plus a fait deux copies de la Pièce avec une exactitude rare, &, ce qu'on aura peine à concevoir, ſans manquer à l'orthographe, ſi ce n'eſt qu'il n'y avoit ni points ni virgules? Mais, diſait M. N., c'était de peur qu'on ne l'accusât de *mettre les points ſur les i.*

« Oh ! pour le coup, voilà un Calembour. » Oui Meſſieurs ; mais nous avons cru devoir le rapporter pour apprendre à l'Auteur des petites Affiches ce que c'eſt qu'un Calembour ; car quoiqu'il ne ſoit pas du ſiécle de Molière, & qu'il ſoit bien de celui-ci, il a l'air d'ignorer, tout comme lui, ce qu'on appelle Calembours, puiſqu'il prétend que nous en avons fait beaucoup, même de *fort mauvais.* La vérité eſt que nous n'en avons fait d'aucune eſpèce, & que ſi dans la Pièce imprimée, où l'on n'a pas retranché un vers, il peut nous montrer un ſeul endroit qui

reſſemble, même de loin, à un jeu de mots, à une pointe, à un Calembour, nous conſentons, pour notre pénitence, à lire tout un Chant de la Pſyché de M. l'Abbé Au***, ce qui n'eſt peut-être jamais arrivé à perſonne.

Non contents de nous accuſer de Calembours, le même Auteur nous reproche d'être plus *Satyriques que gais*. Nous ne pouvons là-deſſus répondre d'une manière auſſi péremptoire que ſur le fait des Calembours. Dieu nous préſerve d'entreprendre de prouver que nous ſommes *gais :* nous ſommes même convaincus que ſi le Ciel nous avait fait cette grâce, notre *gaîté* n'égayerait jamais M. l'Abbé Au***; mais ce qu'il ne pourra pas nier, c'eſt que ſi l'ouvrage n'eſt pas *gai*, le Public qui en a ri, l'était beaucoup.

« Auſſi pourquoi vous attaquer à leurs Hautes Puiſ-
» ſances nos Seigneurs les Journaliſtes ? Ignorez-vous
» qu'eux ſeuls diſtribuent les *ſuccès*, les *réputations*,
« les *Sceptres*, les *Couronnes*, & que rien de tout
» cela n'exiſte que pour ceux qui veulent bien le
« recevoir de leurs mains ?

Voilà ce que nous ont dit, par intérêt pour nous, d'honnêtes gens qui prétendent qu'il faut être actuellement un profond *Politique* en Littérature *pour aller au grand :* ſur quoi nous avons répondu qu'à la vérité nous étions fort peu *Politiques*, & que nous irions où nous pourrions ; mais qu'au reſ

nous avions eu ſoin de ne pas envelopper tous les Journaliſtes dans un anathème qu'ils ne méritent pas tous ; qu'on pouvait s'en rapporter au Public & à leur conſcience qui les jugent avec une égale équité ; que ceux qui ont des lumières & de l'honnêteté ne nous accuſeront ſûrement pas de les avoir confondus avec ceux que nous avons placés ſur le Tribunal de l'Ignorance ; & qu'à l'égard de ces derniers, nous nous en ſoucions fort peu.

« Et la tirade du Journal de Paris ? »

C'eſt une pure plaiſanterie, une plaiſanterie même, à ce qu'il nous ſemble, aſſez douce, une *gaîté*, comme diſent ces Meſſieurs. Ce n'eſt pas que nous prétendions que nos *gaîtés* vaillent les leurs. Ils s'en font permis quelquefois d'un genre dont nous ne nous flattons pas d'approcher jamais ; ce qui n'empêche pas que nous ne rendions juſtice à leur feuille. Nous n'ignorons pas que des gens mal intentionnés voudraient inſinuer que ſon plus grand mérite eſt de paraître tous les jours ; mais ce qui prouve le contraire, c'eſt que les petites Affiches ont le même avantage, & que pourtant, en fait de *génie*, (car il faut toujours en revenir là) la Feuille de Paris eſt très-ſupérieure aux petites Affiches.

Nous pourrions nous étendre beaucoup davantage, mais nous voulons avoir le mérite de nous arrêter, même dans une Préface. Peut-être trouvera-t-on celle-ci déjà trop longue ; mais ſi l'on fait réflexion que les Préfaces

femblent n'avoir été inventées que pour donner aux Auteurs le plaiſir de parler d'eux tout à leur aiſe, on concevra qu'il faut leur ſavoir gré de finir & encore plus d'abréger.

P. S. Bon ! voilà-t-il pas que notre ami, M. Miſogramme, eſt venu ſe plaindre à nous, avec bien plus d'humeur, vraiment, qu'il n'en a dans ſa Scène avec Molière ? On lui a fait voir un article du Mercure ou M. de C** parle de la Comédie nouvelle que l'on joue au Théâtre Français, à-peu-près du même ton que l'Auteur des Affiches. Cela ne fait rien à M. Miſogramme ; mais ce qui l'a mis dans une vraie colère, c'eſt ce qu'on dit de lui particuliérement, que c'eſt *une eſpèce de Bourgeois Miſantrope qui déclame contre ceux qui aiment, jugent & parlent des Spectacles.* « Oh ! pour » cela, (nous a-t-il dit) c'eſt une pure calomnie. « *Bourgeois*, paſſe, je n'ai pas la prétention d'être » plus que je ne ſuis ; mais *Miſantrope*, il n'y a au » monde que M. de C** qui s'aviſe de m'en accuſer. » Je ne vous ſais point mauvais gré de m'avoir montré » ſur la Scène tel que je ſuis, & de m'avoir fait dire » ce que je penſe ; mais je ne puis pardonner à M. de » C** de me traveſtir ſi étrangement. Moi Miſantro- » pe ! Eh ! vous ſavez, Meſſieurs, que je ſuis le meil- » leur homme du monde. Je ne demande qu'à rire, à » dîner gaîment, à faire mon trictrac, à pouvoir parler » un peu d'affaires & de nouvelles, parce qu'enfin cela » m'intéreſſe. Je ſuis ſi loin d'être *Miſantrope*, que je

» veux boire avec mes Payſans, avoir mes *Vaſſaux* pour
» *amis*, & faire *un piquet* avec mon *Fermier*. Y
» a-t-il dans tout cela le moindre trait qui reſſemble
» à la *Miſantropie ?* Où a-t-il pris que je *déclame*
» *contre ceux qui aiment les Spectacles ?* Je ne ſuis
» point capable de cette ſottiſe. J'aime les Spectacles
» comme un autre, & j'y vais quand j'en ai le temps.
» A l'égard de ceux qui en *parlent* & en *jugent* tout
» de travers, j'ai pu en être excédé ſouvent, comme
» je le ſuis de la manie épidémique d'écrire ſans talent
» & de décider de tout ſans rien ſavoir. Voilà ce dont
» je me ſuis plaint, &, je crois, avec quelque raiſon &
» ſans *déclamation*. Serait-ce donc une injure perſon-
» nelle que j'aurais faite à M. de C**, ſans m'en douter?
» Eſt-ce que je ſais moi s'il *juge* bien ou mal les Specta-
» cles ? En quoi l'ai-je offenſé ? Pourquoi, dit il, que je
» ſuis un *frondeur intolérant?* Je fais grand cas de la tolé-
» rance; mais ſuis-je obligé de *tolérer* cette rage de l'eſprit
» qui eſt la maladie du jour ? Il ſe plaint que beaucoup *de*
» *gens lui ont fermé leur porte par amour propre,*
» *lorſqu'ils devaient la lui ouvrir par reconnoiſſance.*
» Cela ne peut pas me regarder, puiſque je ne le
» connais pas, & je ne puis avoir avec lui ni *amour*
» *propre ni reconnoiſſance*, puiſque je ne l'avais ja-
» mais lû ; mais un de mes amis qui l'a lû pour
» ſon malheur, m'a chargé de vous remettre cette
» Lettre, & vous prie de la rendre publique. Il y
» examine la manière de juger & d'écrire de M. de

» C*** je ne m'en mêle point ; mais je crois qu'on » peut lui dire ſon avis, puiſqu'il aime tant à dire » le ſien ».

Là-deſſus M. Miſogramme nous a remis la Lettre ſuivante, que nous croyons devoir publier, parce qu'elle peut faire connaître dans quelle claſſe de Journaliſtes M. de C*** doit-être placé.

LETTRE
D'UN AMATEUR DU SPECTACLE, *A M* ***.

Tout Paris s'obſtine, Monſieur, à vous attribuer la Pièce nouvelle : c'eſt un cadre où vous avez fait entrer une partie des travers & des ridicules du jour. On ne peut nier que nous n'ayons beſoin d'une cenſure de cette eſpèce, & je vous exhorte, au nom du Public, qui vous applaudit de ſi bon cœur, à la continuer. En même temps je ſuis chargé par beaucoup d'honnêtes-gens, Amateurs du Théâtre comme moi, de vous demander juſtice d'un homme qui prétend bien la faire de tout le monde, & qui depuis le Pancrace de Molière, eſt bien le Juge le plus riſible qui ſe ſoit aviſé de régenter les Arts & les Artiſtes. Cet homme (pour me ſervir de vos expreſſions)

Qui prononçant en Maître écrit en Écolier,

qui ſe donne le titre d'homme de Lettres, quoiqu'il ne ſache pas même écrire une phraſe en Français, eſt M. de C***, chargé, l'on ne ſait pourquoi, de l'article des Spectacles, dans le Mercure de France. Soyez ſûr, Monſieur, qu'il y a long-temps que la manière étrange dont il le rédige aurait été déférée au Public, ſi l'on ne s'en fut abſtenu par égard pour des gens de mérite qui travaillent à ce Journal, & qui

en vérité ne devraient pas avoir M. de C*** pour Associé. Je sais qu'eux-mêmes en sont bien souvent embarassés & confus, & qu'ils sentent combien il est triste qu'un article susceptible d'être si agréable & si intéressant, ne soit curieux que par l'excès du ridicule. En effet, Monsieur, si vous y jetez quelquefois les yeux, n'êtes vous pas frappé de ce ton si plaisamment emphatique, de cet air d'importance dont M. de C*** parle de sa *mission*, des *devoirs que lui impose la place qui lui est confiée*, de son *emploi*, de son *fardeau*, de son *courage*, qui sans doute n'est pas celui dont il parle ailleurs, lorsqu'il dit en propres termes, *le courage que donne la malignité*? lisez, si vous le pouvez, sa conversation avec une Mde. Cloé qu'il introduit sur la scène, & vous aurez peine à comprendre qu'on parle ainsi de soi-même; vous le verrez se donner le titre d'*Aristarque*, se plaindre qu'un homme qui rend compte à souper d'une pièce nouvelle, *s'empare effrontément de son esprit*, de *l'esprit* de M. de C***; vous verrez que là-dessus Mde. Cloé *lui serre la main*; vous le verrez s'étonner qu'on ait *la fureur de juger les Juges*, & ces *Juges*, c'est M. de C*** *chez qui l'on est trop heureux de prendre un avis, une manière de penser*, & qui s'indigne *que les pauvres ayent le droit d'insulter ceux qui leur font l'aumône.*

Quelque *pauvre* que je sois en ce genre, je vous assure, Monsieur, que je n'ai jamais eu recours aux *aumônes* de M. de C***, & que ne faisant point

uſage de ſes richeſſes, j'ai le droit de les évaluer ; ou plutôt c'eſt vous-même que je veux en faire Juge. Je crois bien que vous les appréciez d'avance ſur ce que je viens de vous citer. Il y a un oubli de toutes les convenances qui ne peut jamais appartenir à un eſprit éclairé. Auſſi ce grand Arbitre du Théâtre, qui ſe croit appellé de toute éternité *à la défenſe de l'Art Dramatique*, n'a-t-il jamais la meſure juſte de l'éloge ni de la critique. Il parle des Actrices avec une dureté indécente, des plus grands talents avec une morgue magiſtrale : il vous dira que le Kain donnait au rôle de Nicomède *une couleur de perſiflage & un ton de myſtification* ; qu'il excitait ce rire que la Comédie ſeule doit faire *éclore* ; vous voyez qu'il s'exprime comme il juge. Quoiqu'il ait paſſé ſa vie à ſuivre les Spectacles & à lire tous les Répertoires & tous les Dictionnaires Dramatiques, quoique ce ſoit-là, comme il le dit lui-même, l'objet de toutes *ſes études*, vous ne trouverez pas dans ſes articles une ſeule pièce bien analyſée, & tout ſon mérite ſe réduit à quelques obſervations très-communes ſur le jeu des Acteurs, obſervations qu'il ne ſait pas même énoncer dans les termes de l'Art. Vous trouverez un *débit mal attaché*, un *point d'illuſion* ; ailleurs c'eſt une Actrice qui reſſemble à une femme *perſécutée par des convulſions intérieures. L'intérêt de ſon jeu, de l'effet, de l'expreſſion & de ſon organe, l'invite*, &c. *L'intérêt de l'effet* ! Puis demandez au Critique, dans quel ſens il a mis ce mot, *l'intérêt de*

ſon jeu : il ſera bien embarraſſé. Eſt-ce l'intérêt qu'elle met dans ſon *jeu ?* Eſt-ce celui qu'elle doit mettre à ce que ſon *jeu* ſoit bon ? Dans tous les ſens, la phraſe eſt ridicule. Eſt-il permis d'écrire ſi mal, lorſqu'on fait les *fonctions de Juge ?* Eſt-il permis de dire que *les nuances proſcrivent toute comparaiſon ;* d'ignorer ſa langue au point d'écrire des phraſes telles que celles-ci : « La » poſtérité *briſe* les arrêts.... dans notre manière de » juger, il n'entre *d'autres cauſes que celles de la vérité* » *& de l'amour du bien.... L'événement qui a réduit en* » *cendres* la Salle de l'Opéra.... Ce premier malheur » *fait trembler pour* d'autres.... *entourez vos conſeils* » *d'un peu de galanterie....* nous ſommes *avides d'é-* » *clairer.... du travail & du courage la rendront* propre » à l'emploi des Reines.... les jouiſſances de l'âme » *étoufferont les ſarcaſmes* de l'eſprit.... Racine tient » ſur le Parnaſſe le rang que lui *a dû* ſon génie.... » Cette ſortie amère prouve plutôt la haine de la Cri- » tique, qu'elle ne *parle* contre la juſteſſe d'eſprit.... » L'homme *né avec des idées* aſſez juſtes pour *tenter* » *la connoiſſance du* cœur humain.... Le but du » Théâtre eſt *l'amendement* des mœurs & la *correction* » des ridicules, &c. &c. &c. »

Un Écrivain qui tombe, preſque à chaque ligne, dans ces fautes groſſières contre la Grammaire, le bon ſens & le goût, dont le ſtyle n'eſt qu'un lourd & monotone aſſemblage de phraſes triviales & pédanteſques, & d'expreſſions paraſites prolixement accumulées, a-t-il

bonne grâce à s'arroger le titre de *Critique* & *d'Ariſtarque?* Lui ſied-il bien de ſe faire cajoler par Molière & par Deſpreaux, dans un rêve où il fait parler à ces deux grands hommes la langue de M. de C***, où ils accueillent dans l'Éliſée M. de C***, où l'Auteur du Tartuffe ſourit à M. de C***, & lui dit, *tu ſeras des nôtres ;* où Molière dit toujours à M. de Ch***; *ami:* ce qui doit plus que tout le reſte étonner le Lecteur qui s'attend que Molière lui dira, Maître; enfin, où Boileau parle d'un *cauſtique impudent* qui ferait *regretter* la découverte de l'impreſſion ? Conçoit-on qu'on oſe mettre dans la bouche de Boileau ces plats folléciſmes ? Conçoit-on qu'en parlant de Dancourt, on diſe dans la même page, qu'*il n'a guères travaillé que dans un genre aſſez piquant pour le moment où il travaillait, mais peu intéreſſant pour la génération ſuivante*, & enſuite que *les pièces où il peint des payſans auront du ſuccès auſſi long-temps qu'on parlera la langue Françaiſe.* Et qui ne rirait de voir tant d'inconſéquence dans un *Ariſtarque ?* Qui ne rirait de cette phraſe qui eſt un modèle du ſtyle qu'on appele niais ? « Toutes les fois » qu'il faut opter entre un petit mal & un grand, les » *bons eſprits* ont bientôt fait leur choix. » Quand on place ſi bien les *bons eſprits*, ne donne-t-on pas une grande idée du ſien ? Voulez-vous un echantillon de la manière dont M. de C*** raconte; il raconte comme il rêve. Liſez les *deux Soirées*, Conte qui tient lieu de l'article *Spectacle*, du 12 Janvier dernier. « Il *eſt un*

» *réduit public ſitué au ſein* de la Capitale, où ſe raſſem-
» blent ordinairement nos Oiſifs, nos Nouvelliſtes &
» les *Juges modernes* de nos Arts. » Ce début n'eſt-il pas bien du ton d'un Conte ? Et remarquez *ces Juges modernes ;* n'eſt-il pas merveilleux que les Juges anciens n'y ſoient pas ? « Je *tournai mes pas* vers ce réduit. » Un Héros de Tragédie s'exprimerait-il plus noblement, & peut-on donner une plus grande idée de M. de C* ** *tournant ſes pas* vers le caveau ?

En voilà, bien aſſez, Monſieur ; car après vous avoir fait rire, je craindrais de vous ennuyer, & c'eſt l'effet que produiſent ſur les *bons eſprits*, les articles de M. de C***. Vous me direz que bien d'autres écrivent & jugent dans le même goût ; mais c'eſt auſſi par cette raiſon que le Public perd quelquefois patience, & un Écrivain de cette eſpèce nuit enfin au Journal le plus eſtimable.

Je ſuis, &c.

MOLIERE
A LA NOUVELLE SALLE,
OU
LES AUDIENCES DE THALIE,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

APOLLON.
MELPOMÈNE.
THALIE.
MOLIÈRE.
M. BAPTISTE, *ancien Garçon de Café & Poëte.*
M. MISOGRAMME, *Négociant.*
LE VAUDEVILLE.
LA MUSE DU DRAME.
MUSES, &c.

La Scène eſt ſur le Théâtre de la Comédie Françaiſe.

MOLIÈRE
A LA NOUVELLE SALLE,
OU
LES AUDIENCES DE THALIE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELPOMÈNE, THALIE, MOLIÈRE.

THALIE.

Oui, Melpomène & moi, qu'un même ſoin raſſemble,
Nous venons en ces lieux pour y régner enſemble.

MELPOMÈNE.

Nous venons toutes deux, célébrant ce grand jour,
Inſtaller nos Sujets dans leur nouveau ſéjour.

THALIE.

Mais quelle faveur ſingulière
Me fait trouver ici Molière ?
Quel ſurcroît de bonheur!

MOLIÈRE.

Quoi donc? Souffririez-vous
Qu'on m'eût voulu priver d'un ſpectacle ſi doux?
Apollon m'a permis de partager la fête ;
Je viens pour en jouir : c'eſt pour moi qu'on l'apprête.
Vos Élèves chéris ſont mes enfans, à moi;
Je ſuis leur Fondateur, leur Père.
Avant de s'appeler *Comédiens du Roi*,
Ils ont été long-temps *la Troupe de Molière.*
Je m'en ſouviens toujours, & ce titre, à leurs yeux,
J'aime à le croire au moins, eſt encor précieux.

MELPOMÈNE.

Ah! je vous ſuis garant de leur reconnaiſſance :
Votre nom, l'honneur de la France,
Eſt à jamais ſacré pour eux.
Ils ont, comme un riche héritage,
Gardé juſqu'au Fauteuil où vous étiez aſſis ;
Contre le temps & ſon outrage,
Ils en défendent les débris.

MOLIÈRE.

M'apprenant leurs bontés, vous y joignez les vôtres ;
Et de leur ſouvenir ce gage convaincant....

THALIE.

Mais vraiment, ce Fauteuil en vaut bien quelques autres;
C'eſt dommage qu'il ſoit vacant.
La gloire d'y ſiéger ne ſerait pas vulgaire;
Mais depuis bien long-temps, & c'eſt mon déſeſpoir,
Je n'y vois perſonne s'aſſeoir
Que *le Malade imaginaire.*

MELPOMÈNE.

C'eſt qu'il eſt des talens qu'on ne remplace pas.

MOLIÈRE.

Je ſuis flatté que Melpomène
Faſſe des miens autant de cas.
Par votre ſœur Thalie amené ſur la Scène....

MELPOMÈNE.

Serait-elle la ſeule à vous apprécier?
J'en ſuis digne peut-être, & je dois dire encore
Que, même ſans parler de votre art que j'honore,
J'ai plus d'une raiſon de vous remercier.
Je ſais qu'autrefois le premier,
Molière encouragea les eſſais de Racine;
Que, démêlant dès l'origine
Tout ce qui parut fait pour acquérir un nom;
Sur la Scène, à douze ans, il fit monter Baron.

MOLIÈRE.

J'aimai tous les talens avec idolâtrie,
Il eſt vrai, j'oſe m'en vanter,

Et c'eſt ſur-tout par-là que je crois mériter
Que ma mémoire ſoit chérie.
Tous mes Camarades jadis
Pour moi furent autant d'amis.
Tout nous était commun, travaux, plaiſir & gloire;
De tous leurs intérêts j'étais le défenſeur,
Auprès de ce grand Roi, qu'au ſein de la victoire
Amuſait de nos jeux la paiſible douceur.

MELPOMÈNE.

Eh bien, un jeune Roi, ſon digne ſucceſſeur,
Que l'Europe révère, & que ſon Peuple adore,
A fait plus aujourd'hui pour nos arts qu'il honore.
Vous-même l'avez vu ce temps,
Où nos Suppôts, jouets de mille changemens,
N'obtenaient qu'avec peine un aſyle précaire,
Y tranſportaient leur Troupe errante & tributaire;
De la ville aux fauxbourgs, de quartiers en quartiers,
Promenaient tour-à-tour leur Scène & leurs foyers.
Même, lorſque l'on crut leur demeure fixée,
Combien elle était loin d'être digne de nous!
Tandis qu'avec éclat notre gloire annoncée
Retentiſſait au loin chez des peuples jaloux,
Que des Racines, des Corneilles,
Ils venaient admirer les nombreuſes merveilles,
On les repréſentait en de triſtes réduits
Incommodes, étroits, bizarrement conſtruits,
Qui ſemblaient obſcurcir de leur ignominie

Les chef-d'œuvres créés par les mains du génie.
Des Étrangers encor les exemples perdus,
Étaient même à la France un reproche de plus.
Long-temps, à cette informe & barbare ſtructure,
Ils oppoſaient l'orgueil de leur architecture.
Je voyais à regret ce luxe triomphant,
Ailleurs orner en vain mon art encore enfant,
L'Italie inſulter, dans ſa fière opulence,
Des Théâtres Français la groſſière indigence.
Louis enfin, Louis, portant de toutes parts
Ce coup-d'œil qui conſole & ranime les arts,
Venge de cet affront Melpomène & la France;
Ce Palais eſt un don de ſa magnificence.
De mon nouveau ſéjour je puis m'enorgueillir.
Ces lieux, que tant de mains ont tâché d'embellir,
Sont eux-même un Spectacle; ils offrent à la vûe
Des contours ſpacieux l'élégante étendue.
Le talent y peut prendre un vol moins limité,
La Scène, plus de pompe & plus de majeſté.
Je crois revivre enfin, tout change, & Melpomène
Pourra renouveler les prodiges d'Athène.

THALIE.

Ce bel enthouſiaſme eſt fort dans votre goût;
Je reconnais-là votre ſtyle.
Thalie eſt à loger un peu moins difficile;
Elle ſait, il eſt vrai, s'accommoder de tout;
Et pourvu que l'on rie, elle eſt fort bien par-tout.

Mais votre joie ici doit être partagée :
(*En lui faiſant la révérence.*)
Je vous fais compliment d'être ſi bien logée.
Je dois vous avouer pourtant
Qu'il me reſte une inquiétude.
Ce Théâtre pompeux, ce Palais éclatant,
S'il n'attire un concours & nombreux & conſtant,
N'eſt qu'une belle ſolitude.
Il faut de Spectateurs l'orner inceſſamment,
Et le Public en eſt le premier ornement.

MOLIÈRE.

Eh bien! d'où vous vient cette crainte?
Aux plus purs des plaiſirs que l'eſprit peut goûter;
Vous avez toutes deux conſacré cette enceinte;
Croyez-vous que jamais on puiſſe la quitter?

THALIE.

Eh! eh!

MOLIÈRE.

J'ai même entendu dire
Que le goût du Spectacle eſt répandu par-tout.

MELPOMÈNE.

Savoir quel Spectacle & quel goût.

THALIE.

La mode ſur ce Peuple exerce un grand empire;
Il court facilement à des plaiſirs nouveaux.

Je vous confie ici notre commune peine :
Nous avons de puiſſans rivaux,
Et dût rougir encor la fière Melpomène,
Ils ſont fêtés de toutes parts.

MOLIÈRE.

Quels ſont-ils, s'il vous plaît ?

THALIE.

La Foire & les Remparts.

MOLIÈRE.

Je m'en étonne moins que vous ne pourriez croire.
J'ai combattu jadis les tréteaux de la Foire,
Et juſqu'à *Sganarelle* il fallut m'abaiſſer.
Mais, après tout, pour votre gloire,
C'eſt un moment d'éclipſe, & cela doit paſſer.

THALIE.

Long-temps cette éclipſe-là dure ;
Mon cher Molière, je vous jure
Qu'elle n'eſt pas prête à ceſſer.

MOLIÈRE.

La raiſon cependant....

THALIE.

Oh ! la mode eſt plus forte.

MOLIÈRE.

Le Théâtre Français....

THALIE.

Le Boulevard l'emporte.

MOLIÈRE.

Oui, pour le peuple.

THALIE.

Non : hommes de tous les rangs
Et la Ville & la Cour, les petits & les grands,
Tout y court : autrefois la bonne compagnie,
Donnant & l'exemple & le ton,
Entraîna par degrés toute la Nation
Vers le Spectacle du génie;
Mais chacun a son tour, & le peuple aujourd'hui
Rend les honnêtes gens aussi peuple que lui.

MELPOMÈNE.

Ma sœur, en vérité, je souffre à vous entendre.

THALIE.

Je sens qu'à cet aveu vous craignez de descendre.
Moi, j'ai le cœur moins haut & l'esprit ingénu.
Oui, sur la Scène en vain votre mérite brille.
De votre Agamemnon la tragique famille,
Avec tous ses Héros, n'a jamais obtenu
Tout le succès qu'obtient la famille *Pointu*.

MELPOMÈNE, *à Molière.*

Vous n'aviez pas prévu du moins que le vertige

Allât à cet excès; & ce qui plus m'afflige,
C'eſt que tout ſe reſſent de la contagion.
Parmi tant de délire & de corruption,
Comment faire goûter à la foule égarée
Les attraits délicats d'une ſcène épurée?
De cette abſurde école où l'on va ſe gâter,
Qu'eſt-ce que la jeuneſſe enfin peut rapporter
De groſſiers jeux de mots, de plates parodies.
De là des ames engourdies,
Des cœurs froids & flétris, des eſprits dégoûtés:
Ils ne ſont plus émus, s'ils ne ſont tourmentés.
Il faut & des horreurs & des atrocités,
Des monſtres, en un mot, au lieu de Tragédies....

THALIE.

Et des farces, ma ſœur, au lieu de Comédies.

MOLIÈRE.

Toujours, quand on ſe plaint, on exagère un peu.
Je conçois cependant par un ſi triſte aveu,
Que la ſatiété qui naît de l'abondance,
De vos arts épuiſés affaiblit la puiſſance.
Ces arts, ainſi que l'homme, à la longue altérés,
Des âges différens parcourent les degrés.
Ils ont tout comme lui l'éclat de la jeuneſſe,
Et la maturité qui mène à la vieilleſſe.
Mais, ce que n'a point l'homme, on peut les rajeunir.
Conſervez cet eſpoir: il doit vous ſoutenir.
Chez le Français ardent, ingénieux, ſenſible,

Croyez, en bien, en mal, tout changement poſſible.
Songez donc que bientôt deux ſiècles écoulés,
Tenant les nations à ſa gloire attentives,
En tout genre d'écrire ont rempli ſes archives
De chef-d'œuvres accumulés.
Sans doute à ſatisfaire il devient difficile :
C'eſt un riche raſſaſié,
Au ſein de l'opulence inquiet & mobile ;
De ſes propres tréſors quelquefois ennuyé.
Après les goûts uſés viennent les fantaiſies ;
On cherche les Laïs après les Aſpaſies,
Et de la nouveauté l'invincible deſir,
Aime plus à changer qu'il ne ſonge à choiſir.
C'eſt ainſi, croyez-moi, que la nature eſt faite.
Comptez ſur le Français : je connais bien ſes mœurs ;
Il quitte la Déeſſe & court à la griſette ;
Mais la Déeſſe enfin ne perd point ſes honneurs,
Et pour les aſſurer, il ſuffit de l'exemple
D'un Roi qui veut ſur elle épancher ſes faveurs,
Qui, lui donnant un nouveau Temple,
Lui rendra ſes adorateurs.

MELPOMÈNE.

J'embraſſe cet heureux préſage,
Et je veux à tous mes ſuivans
Inſpirer, ſi je puis, ces doux preſſentimens,
Faits pour ranimer leur courage.

à Thalie.

Il faut les aſſembler pour la ſolemnité

Qui doit nous préparer un retour ſi proſpère :
Je vais remplir ce ſoin dont mon cœur eſt flatté,
Et je vous laiſſe avec Molière.

SCÈNE II.

THALIE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

EH bien, Muſe, à ce qu'il paraît
Vos beaux jours ſont ſuivis de quelque décadence ;
Et vous concevez bien que j'y prends intérêt.
Je ne ſaurais voir ſans regret
S'avilir les beaux-arts dont s'honorait la France.
Dites-moi, le faux goût a donc tout corrompu ?
Contre lui dans mon temps j'ai fait ce que j'ai pu :
Eh, quoi ! n'en fait-on plus juſtice ?
J'en ſerais étonné : le Parnaſſe, a dit-on,
Cent Juges au lieu d'un, tous en titre d'office,
Qui chaque jour donnent le ton,
Régens impérieux de la Littérature :
Jamais les Écrivains, à ce que l'on m'aſſure,
N'ont été ſurveillés par de plus fiers Cenſeurs :
Les Lettres n'ont jamais eu tant de Profeſſeurs,
Levant inceſſamment leurs ferrules rigides :
Comment peut-on broncher ſous l'œil de tant de guides?
Tous ces Ariſtarques nouveaux....

THALIE.

Eh ! que dites-vous là ? C'eſt un de nos fléaux.
L'amour-propre & la faim, l'envie & l'impuiſſance,
Ont ſur un tribunal élevé l'ignorance,
Et l'eſprit de parti s'en eſt fait le ſoutien ;
Sur les arts dégradés il prétend qu'elle règne ;
Depuis que chacun les enſeigne,
Perſonne n'y connaît plus rien.
Le dernier des grimauds, échappé du Collège,
S'arroge de juger l'orgueilleux privilège,
Et prononçant en maître, écrit en écolier.
L'appât du gain encore invite à ce métier,
Et le talent au moins, pour dernière victoire
Force ſes ennemis à vivre de ſa gloire.
Le nombre par malheur quelquefois leur fait tort ;
Chacun d'eux ſe cantonne ainſi que dans un fort.
Là, comme l'Artiſan au bord de ſa boutique
D'une voix empreſſée appelle la pratique,
Comme le Charlatan vante ſur ſes tréteaux
Le baume merveilleux qui guérit tout les maux :
Meſſieurs, je ſuis le ſeul... Meſſieurs, je ſuis l'unique...
Oui, le ſeul infaillible.... & le ſeul véridique....
Mes avis ſeuls ſont bons.....les miens ſont approuvés.....
Croyez, Meſſieurs, croyez, & ſur-tout ſouſcrivez.
Voilà, pour la plupart, quel eſt leur protocole :
Le Public a par fois déſerté leur école ;
Et de ces petits arſenaux,
Qui tonnent à grand bruit ſur la double colline,

Il en eſt qui, malgré leur foudre & leurs travaux,
Ont capitulé par famine.

MOLIÈRE.

Je comprends qu'en effet l'on doit être un peu las
De ces ſatyriques fatras,
De ces inſipides brochures.
Mais dans la foule au moins eſt-ce qu'il n'en eſt pas
Qui ſavent critiquer ſans fiel & ſans injures ?

THALIE.

Oui, mais la raiſon ſeule a de faibles appas ;
Auſſi d'autres ont eu l'adreſſe,
Pour piquer du Public la curioſité,
Et ſa dédaigneuſe pareſſe,
De recourir du moins à la variété,
A mille objets de toute eſpèce.

MOLIÈRE.

Mais de mon temps, déjà l'on s'était aviſé
D'une ſemblable bigarrure.
Je m'en ſouviens, & De Viſé....

THALIE.

Vous voulez dire le Mercure.
C'eſt bien autre choſe aujourd'hui.
Pour ſauver aux lecteurs la fatigue & l'ennui
Que l'on peut avoir à s'inſtruire,
A la forme d'extraits on a ſu tout réduire.

D'une telle méthode on fait un très-grand cas.
L'eſprit eſt aujourd'hui par ordre alphabétique.
Dictionnaires, Almanachs,
Voilà tout ce qu'on lit; mais un chef-d'œuvre unique
En fait d'abrégé, c'eſt, ma foi,
La Feuille de Paris: pour moi,
J'en conviendrai, je l'aime à la folie.
Vous ſavez qu'une Thèſe, illuſtre en Italie,
Dans ſon titre annonçait *tout ce qu'on peut ſavoir*;*
Cette Thèſe eſt la Feuille, & vous y pouvez voir,
Et voir tous les matins, les morts, les mariages,
L'hiſtoire du moment, les ſpectacles du ſoir,
Les leçons de Phyſique, & le prix des fourages,
Et des livres & des fromages,
Le temps qu'il fit la veille, un poëme nouveau,
Les querelles ſur la Muſique,
Et la réponſe & la réplique,
Et la ſéance Académique,
Et puis le combat du taureau,
La Satyre & l'Épithalame,
Un trait de bienfaiſance auprès d'une épigramme,
Et le cours des effets, & la chûte d'un drame.
Le change, le marché, la couliſſe, les Arts,
Scellés, mutations, domiciles, remparts,
Les Sciences, les Prix, les vents & les orages,
Le beurre & les œufs frais, le tout en quatre pages.

---

* La Thèſe de Pic de la Mirandole: *De omni Scibili.*

MOLIÈRE.

Quelle Encyclopédie, ô Ciel! qu'un tel Journal!
Et c'eſt tous les matins une beſogne prête?

THALIE.

C'eſt, après l'Almanach Royal,
L'ouvrage qui demande une plus forte tête.

MOLIÈRE.

Vous vous égayez, Muſe, & votre eſprit malin
A railler eſt toujours enclin.
Le rire vous va bien: il ſied à votre mine.
Entre nous, ne pourriez-vous pas
Aux Auteurs que l'on voit courtiſer vos appas,
Inſpirer plus ſouvent votre gaité badine?
Ils ont tous de l'eſprit, & beaucoup, vos Auteurs;
Mais je vous l'avouerai, je les trouve un peu triſtes.
Chez les morts, tout comme ailleurs,
Nous avons nos Nouvelliſtes,
Ils s'amuſent à m'apporter
De temps en temps des Comédies,
Que l'on dit même être applaudies;
Et c'eſt apparemment pour m'impatienter;
Car cent fois un jour, je ſouffre le martyre
A pouvoir deviner ce qu'on a voulu dire.
De Paſcal & de Deſpréaux
Il faut bien que la langue enfin ſoit ſurannée;
Ce ſiècle étrangement l'a perfectionnée.

Ce ſont des tournures, des mots,
Mais des mots!... je ſerais cent ans à les comprendre,
Et je ne ſais où diable ils ont été les prendre.
Ils rebattent toujours certains termes abſtraits,
Qu'ils combinent entre-eux d'une manière étrange,
Monotone aſſemblage, & ténébreux mélange,
Dont on ne les tire jamais :
C'eſt le *cœur & l'eſprit*, *l'ame & le caractère*,
La nature, *l'honneur*, *le devoir*, *le myſtère*....
C'eſt un dialogue coupé,
Haché, briſé, heurté, qui fatigue & qui tue ;
La phraſe à tout moment demeure ſuſpendue,
Et le ſens reſte enveloppé,
Si tant eſt qu'il exiſte... ils affectent ſans ceſſe
Un ſtyle d'ironie, équivoque entretien,
Où l'Auteur entend bien fineſſe,
Mais où le Lecteur n'entend rien :
C'eſt ce qu'ils ont nommé, je crois, du *perſiflage*.
Ce genre de gaité n'eſt pas à mon uſage,
Je l'avouerai ſans peine, & j'en ſuis conſolé ;
Mais lorſqu'en les liſant j'ai le cerveau troublé
De cet entortillage où leur eſprit s'occupe,
Je me tiens pour bien *perſiflé*,
Et je ſens à l'ennui dont je ſuis accablé,
Que c'eſt moi qu'on a pris pour dupe.

THALIE.

Moi, je voudrais vous divertir.
Demeurez en ces lieux : vous y verrez venir

Les

Les curieux que ce jour nous attire:
Cela pourra vous faire rire.
C'eſt un emploi tout fait pour un obſervateur.
La Renommée, ici, par mon ordre publie
Les Audiences de Thalie:
Je vous fais mon introducteur,
Mon ſubſtitut.

MOLIÈRE.

Ce titre eſt pour moi trop flatteur.

THALIE.

Qui le mérite mieux? Adieu; je me retire,
Et pour parler comme ma ſœur,
Je vais donner une heure au ſoin de mon Empire. *

SCÈNE III.

MOLIÈRE, *ſeul.*

QUE l'audience au moins n'aille pas m'ennuyer
Ou bientôt je la congédie.
C'eſt un fardeau trop lourd, s'il faut qu'ici j'eſſuye
Tous les originaux qui peuplent le foyer.

* Vers de Zaïre.

SCÈNE IV.

MOLIÈRE, M. BAPTISTE.

M. BAPTISTE.

SI vous êtes Monsieur, un suppôt de Thalie....

MOLIÈRE.

Tout prêt à vous servir.

M. BAPTISTE.

Je viens à son Bureau
Offrir un ouvrage nouveau.
Pourrai-je me flatter que votre voix l'appuie ?
J'ai fait pour aborder des efforts superflus.
La foule des Auteurs inscrits pour être lus
Me force à renfermer (& c'est un long supplice !)
Les timides essais d'une muse novice.
Pour les talens naissans on a bien peu d'égard.

MOLIÈRE.

A votre air, j'aurais cru votre muse un peu mûre.

M. BAPTISTE.

Elle a pris son essor, je l'avoue, un peu tard,
Mais sans les délais que j'endure,
On aurait de moi, je vous jure,
Vû plus d'une production.

De cet inſtant heureux mes vœux hâtent l'approche,
Et j'ai depuis long-temps ma réputation,
Comme bien d'autres, dans ma poche.

MOLIÈRE.

Peut-être le plus ſûr ſerait de l'y garder.
Vous ſavez trop, Monſieur, ce qu'on peut haſarder.
Le Public fut toujours un redoutable Maître.

M. BAPTISTE.

A qui le dites-vous ? Qui le peut mieux connoître ?
Quelqu'un a-t-il vû de plus près
Les révolutions du Théâtre Français ?
Et quelqu'un mieux que moi, peut-il ſavoir l'hiſtoire
Des Pièces, des débuts, des chûtes, des ſuccès ?
J'eus l'oreille toujours voiſine des ſifflets ;
C'eſt de-là qu'eſt venu mon amour pour la gloire.
Oui, Monſieur, le métier que j'ai fait dans Paris,
M'a fait paſſer ma vie avec les beaux-eſprits.

MOLIÈRE.

Quel étoit donc votre état, je vous prie ?

M. BAPTISTE.

Je fus dans un café plus de vingt ans garçon ;
Chez Procope d'abord, & puis chez Dubuiſſon ;
Tout vis-à-vis la Comédie.
C'étoit-là que venaient Poëtes à foiſon.
Je ne ſais ſi l'inſtinct agiſſait par avance,
Mais j'eus toujours pour eux beaucoup de bienveillance ;

C'était moi qui ſervais le Café de Piron.
Il était jovial. Je l'aimais : ſon génie
Avait des momens fort heureux.

MOLIÈRE.

Par exemple, celui de la *Métromanie.*

M. BAPTISTE.

De ce genre il n'en eut pas deux.

MOLIÈRE.

Oui ; mais c'eſt beaucoup d'un, & je vous le ſouhaite.

M. BAPTISTE.

En économiſant mon profit journalier,
Revendant des billets dont j'étais le courtier,
Donnant à lire auſſi les Feuilles, la Gazette,
Je gagnai de quoi faire une honnête retraite.

MOLIÈRE.

Vous aimiez tant votre métier :
Comment d'y renoncer eûtes-vous le courage ?

M. BAPTISTE.

Ah ! les Comédiens quittèrent le quartier,
Et bientôt le Café n'eut plus d'Aréopage.
J'en ai gémi long-temps : enfin dans mon dépit,
Accoutumé de vivre avec des gens d'eſprit,
Et déjà de leur art ayant quelqu'habitude,
J'ai ſu mettre à profit mon temps, ma ſolitude...
Je ſuis moi même Auteur... Un Poëte indigent,

A qui dans le beſoin j'ai prêté de l'argent,
En mourant m'a fait légataire
De certain manuſcrit, dont je ſuis, à bon droit,
Devenu le propriétaire :
C'eſt une Comédie ; il n'eſt pas un endroit
Qui ne ſoit travaillé de nouveau : d'où l'on voit
Que le tout m'appartient.

MOLIÈRE.

Oh ! je le crois bien vôtre.

M. BAPTISTE.

L'Acte avait des beautés, & lorſqu'il fut joué,
On n'en ſiffla que la moitié.

MOLIÈRE.

Le reſte était meilleur ?

M. BAPTISTE.

On ne joua pas l'autre.
Mais comme je vous dis, l'ouvrage eſt tout nouveau.
Voyez : c'eſt...

(*Il montre à Molière le titre du Manuſcrit.*)

MOLIÈRE, *liſant.*

Le Souper.

M. BAPTISTE.

C'eſt un cadre fort beau,
Et tout y peut entrer, je penſe.
Je vous dirai bien plus, mais avec confidence : *

* Vers de Polieucte.

Je me ſuis aviſé d'un touringénieux.
De vingt pièces jadis tombées,
Et qui n'exiſtent plus que chez les curieux ;
J'ai pris les vers les plus heureux,
Et de ces beautés dérobées,
J'ai fait un tout miraculeux.

MOLIÈRE.

Comment ! vous êtes plagiaire !
Mais cela n'eſt pas bien.

M. BAPTISTE.

Oh ! j'ai plus d'un confrère ;
Et puis, qui le ſaura ? .... L'écrit le plus mauvais
A preſque toujours quelques traits :
Et les rendre publics ſerait-ce un tort extrême ?

MOLIÈRE.

Il faudrait commencer par être en fond ſoi-même.
Je ſais qu'il eſt d'heureux larcins
Qu'on pardonne aux bons Écrivains ;
Mais ſur ce titre ſeul l'indulgence ſe fonde ;
Pour oſer autant qu'eux, il faut les égaler.
Le Parnaſſe eſt comme le monde ;
On n'y permet qu'aux riches de voler.
D'ailleurs, comment faire un enſemble
De ces lambeaux épars qu'au haſard on aſſemble ?

M. BAPTISTE.

Bon ! leur place eſt par-tout : ce ſont de ces morceaux

Toujours vieux & toujours nouveaux,
De ces paquets de vers où l'Acteur ſe déploie,
Que des bords du Théâtre au Parterre on envoie.
Bien ou mal amenés, ils font des brouhahas....
Mais ce qui m'appartient, ce qui vaut mieux encore,
Et que dans mon ouvrage on trouve à chaque pas,
C'eſt un genre d'eſprit qu'aujourd'hui l'on adore,
Et dont, pour moi, je fais grand cas:
Les Calembours.

MOLIÈRE.

Quel mot eſt cela?

M. BAPTISTE.

Quoi!....

MOLIÈRE.

J'ignore
Ce que c'eſt.

M. BAPTISTE.

Se peut-il? Vous ne connaiſſez pas
Les Calembours?

MOLIÈRE.

Moi! non.

M. BAPTISTE.

Eh! mais tout en abonde.
Vous venez donc de l'autre monde?

MOLIÈRE.

Peut-être.

M. BAPTISTE.

Enfin, Monſieur, vous êtes de la Cour
De Thalie, & pouvez....

MOLIÈRE.

Ici, de cette Muſe
Je ſuis le Subſtitut, & promets dans l'inſtant
(*Montrant le Manuſcrit.*)
De mettre entre ſes mains ce dépôt important.
Me le confierez-vous?

M. BAPTISTE, *le lui donnant.*

Qui, moi! que je refuſe
Un ſervice pareil! ....

MOLIÈRE.

Oui, mais à votre tour,
Une grace.

M. BAPTISTE.

Ordonnez.

MOLIÈRE.

Si cela vous amuſe,
Pourriez-vous point, Monſieur, me faire un Calembour.

M. BAPTISTE.

Vous voulez, je le vois, éprouver mon génie
Pour la pointe & les jeux de mots.

MOLIÈRE.

Quoi! ce n'eſt que cela? Ce genre de ſaillie
Eſt connu dès long-temps....

M. BAPTISTE.

Oh ! ceux-ci ſont plus beaux.
Ils tiennent de l'énigme, ils ſont faits pour ſurprendre,
Et les meilleurs ſont ceux qu'on peut le moins comprendre.
Auſſi, tel qui par-là s'eſt fait beaucoup valoir,
Les cherche le matin pour les dire le ſoir.
L'impromptu, dans ce genre, eſt le fruit de l'étude,
Du talent ....

MOLIÈRE.

Vous devez en avoir l'habitude.

M. BAPTISTE, *avec colère.*

Oh! ſi c'eſt votre goût, parbleu, de tout côté
Vous en pouvez avoir juſqu'à ſatiété.
A la Ville, à la Cour, en vers, ainſi qu'en proſe,
En cauſant, en ſoupant, on ne fait autre choſe :
Il faut, pour ignorer ce qu'eſt un Calembour,
Être bien dur d'oreille, ou bien plus.... Eh! bon jour.
Serviteur.... (*à part.*) J'en dirais plus que je ne veux dire.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, *seul.*

JE ne le saurai pas.... Qui pourra m'en instruire?
Ce manuscrit, peut-être... Oui, si j'en crois l'Auteur....
Mais qui nous vient encor? Autre solliciteur
Sans doute.... Celui-là paraît fort en colère.

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, M. MISOGRAMME.

Toute cette Scène doit être jouée d'un ton brusque.

M. MISOGRAMME.

PUIS-JE vous demander, Monsieur, sans vous déplaire,
Si Thalie en ces lieux voudra me recevoir?
Il faut que je lui parle.

MOLIÈRE.

Oui, vous pourrez la voir.
En attendant, parlez : je suis à son service,
Que voulez-vous?

M. MISOGRAMME.

Je viens lui demander justice.

MOLIÈRE!

Juſtice! contre qui, Monſieur?

M. MISOGRAMME.

Contre un travers
Qui depuis trop long-temps infecte l'univers,
Qui, dans Paris ſur-tout, abondamment pullule,
Et met les têtes à l'envers,
Qu'il faut frapper enfin des traits du ridicule....
La rage de l'eſprit, de la proſe & des vers,
La rage d'imprimer, de juger & d'écrire.
Je n'y puis plus tenir, Monſieur, c'eſt un délire
Que par-tout je retrouve, & qui fait mon malheur.

MOLIÈRE.

Juvénal s'en plaignait; vous voyez bien, Monſieur,
Que depuis long-temps on en gronde:
C'eſt un de ces abus auſſi vieux que le monde.

M. MISOGRAMME.

Oh! jamais il ne fut ce qu'il eſt aujourd'hui;
La folie eſt au comble, auſſi-bien que l'ennui.

MOLIÈRE.

Et ſi l'on écrit mal, qui vous force de lire?

M. MISOGRAMME.

Cela vous eſt facile à dire.
S'agit-il ſeulement de lecture? Ma foi,
Je n'ai guères le temps de lire, quant à moi.

Ma caiſſe & mes bureaux m'occupent que de reſte.
Mais ſavez-vous, Monſieur, que ce mal ſi funeſte
A pris, pour mes péchés, racine en mon logis,
Comme il la prend par-tout?... Le Diable, en ſa furie,
A ma femme inſpira l'amour des Beaux-eſprits.
Malgré moi, ma maiſon eſt une Académie :
Sans ceſſe on y récite, on y diſpute, on crie.
L'eſprit en a banni la paix & la gaîté,
Et l'aiſance & la bonhommie,
Et la joie & la liberté,
Si néceſſaires dans la vie,
Et ſi bonnes pour la ſanté.

MOLIÈRE

L'eſprit ne les vaut pas, j'en conviens.

M. MISOGRAMME.

Que j'expire
Si je ments d'un ſeul mot... les matins, occupé,
D'affaires, de calculs ſans ceſſe enveloppé,
Je compte à mon dîner me délaſſer & rire,
Et j'en ai grand beſoin : au lieu de bons amis,
Qui rendraient à l'envi mon repas agréable,
Je vois des inconnus environner ma table
Y ſiéger gravement : à peine eſt-on aſſis,
Auſſi-tôt s'établit une diſpute en règle,
On répète les mots de *génie* & de *goût*,
On ne s'entend ſur rien, & l'on contredit tout.

C'eſt ceci, c'eſt cela : c'eſt un *ſot*, c'eſt un *aigle*...
Si la diſpute ceſſe, arrivent à propos
Les énigmes du jour & les *rébus* nouveaux.
C'eſt à qui le plus tôt en ſera l'interprète ;
Chacun les yeux baiſſés rêve ſur ſon aſſiette.
Moi qui voudrais ailleurs tenir table long-temps,
Je preſſe mes morceaux, j'enrage entre mes dents,
Sûr de digérer mal un dîner qui m'ennuie :
Je crois, le café pris, faire au moins ma partie,
En voyant apporter une table de jeu....
Point du tout : c'eſt une lecture....
De n'en jamais entendre on ſait que j'ai fait vœu.

MOLIÈRE.

Pourquoi ?

M. MISOGRAMME.

Quand jai dîné, Monſieur, c'eſt choſe ſûre,
Que ſi l'on me liſait l'ouvrage le meilleur,
Je ronflerais debout à côté de l'Auteur.

MOLIÈRE.

Ah ! c'eſt une raiſon.

M. MISOGRAMME.

Touché de ma détreſſe,
Un honnête-homme alors m'offre, par politeſſe,
Et pour diſſiper mon chagrin,
De faire mon trictrac dans un ſallon voiſin.
Autre calamité : *vous nous rompez la tête.*

Quel bruit, pendant qu'on lit! & que c'eſt malhonnête!...
Que répondre?.. Je prends ma canne & mon chapeau;
Pour me diſtraire un peu, je m'en vais au Caveau.
Je m'accoſte d'un homme, à ce qui paraît, ſage.
Je veux l'entretenir, comme c'eſt mon uſage,
D'objets intéreſſans pour tout bon citoyen,
De ce que l'on a fait de bien
Dans la finance, en politique;
Je veux lui dire un mot de Nantes, de Bordeaux,
De nos ſuccès en Amérique,
Et du retour de nos vaiſſeaux.
Soudain dans le café fond, comme une tempête,
L'eſſaim bruyant des connaiſſeurs.
Un braillard qui marche à leur tête
Donne par un ſeul mot le ſignal des clameurs:
Que dites-vous, Meſſieurs, de la Pièce nouvelle?
Auſſi-tôt grands débats, effroyable querelle.
Mon homme m'abandonne & joint nos diſputeurs.
Tous parlent à la fois: dans le bruit de leur guerre,
On n'entendrait pas le tonnerre.
Je me ſauve effrayé, je rentre en ma maiſon,
En maudiſſant ma deſtinée,
De n'avoir pu trouver, dans toute ma journée,
Quelqu'un à qui parler raiſon.

MOLIÈRE.

Je ne puis tout-à-fait blâmer votre colère.
L'abus qui vous irrite eſt impatientant,
Je l'avoue, & vous trouve à plaindre, preſque autant

Que le Chriſalde de Molière.

M. MISOGRAMME.

Molière ! que me dites-vous ?
Eh ! que Dieu nous le rende ! il nous vengerait tous.
Les abus de ſon temps n'approchaient pas des nôtres.
Chriſalde tourmenté chez lui,
Pouvait aller au moins reſpirer chez les autres ;
Moi, je trouve en tous lieux le fleau que j'ai fui :
De tous les côtés il m'aſſiége.
Un camarade de Collège
Mon ami, mon confrère, & que je croyais loin
De penſer à rimer, m'abordant ſans témoin,
D'un air myſtérieux, tire de ſes tablettes
Le volume ignoré de ſes œuvres ſecrettes.
Mon Commis, à ſa table écrivant de travers,
Ne ſait pas l'orthographe & ſait faire de vers.
J'entre dans mon bureau pour affaire qui preſſe :
Pas une ame : où ſont-ils ? Je fais courir après...
Un enragé d'Auteur, ce jour-là tout exprès,
Les a tous enlevés pour applaudir ſa Pièce.
Car, Dieu merci, chez moi, de la cave au grenier,
Ils ont tous plus ou moins la fureur du métier.
De leur maudit jargon j'ai l'oreille étourdie.
Mon fils en Rhétorique a fait *ſa Tragédie.*
C'eſt chez moi qu'on bâtit les réputations.
On y crie à l'*horreur* ou bien à la *merveille.*
Ma fille à quatorze ans juge déjà Corneille.
Ils ont toujours en main je ne ſais quels chiffons,

Ou j'entends répéter d'un ton de ſuffiſance :
Nous croyons, nous jugeons, nous penſons, nous blâmons....
Comme le Roi, dit *nous voulons.*
Têtebleu, dans toute la France,
Il n'eſt point aſſez de ſifflets,
Aſſez de bonnets d'âne, aſſez de camouflets,
Pour tant de ridicule & tant d'impertinence.

MOLIÈRE.

Quel remède à cela ? *Chacun à ce métier,*
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Boileau l'a dit.

M. MISOGRAMME.

Monſieur, c'eſt un mal politique ;
C'eſt une épidémie, une peſte publique,
Qu'il faudrait extirper de la ſociété :
C'eſt la fainéantiſe & l'inutilité.
Tel qui creve de faim à barbouiller des livres,
Pourrait dans un Bureau gagner ſes huit cent livres,
Et ferait cent fois mieux ; n'en conviendrez-vous pas ?

MOLIÈRE.

Oui ; mais la Poéſie a de puiſſans appas.
L'imagination craint d'être refroidie,
L'arithmétique eſt ſeche & glace le génie.

M. MISOGRAMME.

Le génie ! oui voilà leur refrein importun ;

Ils

Ils ont tous du *génie* & pas le ſens commun.
Je vous l'ai déjà dit, je lis peu : je n'ai guere
Le temps de prendre ce plaiſir ;
Mais c'en eſt un pour moi quand je ſuis de loiſir,
Un que je goûte fort, du moins à ma manière,
J'aime les bons Auteurs, Monſieur, je les révère ;
Je ſens qu'à leurs travaux l'État doit mettre un prix ;
Je me tiens fort heureux qu'ils m'amuſent, m'inſtruiſent,
Et lorſque j'ai lû leurs écrits,
Je crois avoir ſouvent penſé ce qu'ils me diſent.
Mais pour un troupeau d'étourdis,
De rimeurs écoliers, de faiſeurs de ſornettes
Paraſites à table & flatteurs aux toilettes,
Quoi de plus inutile ? Eſt-il en vérité
Eſpèce plus à charge à la ſociété ?
Qui les met à la mode ? un tas de femmelettes,
Qui veulent s'établir protectrices d'Auteurs,
Qui raſſemblent dans leur manie
Les faux airs qu'ont produits nos ridicules mœurs ;
Le *bel eſprit* & la *chimie*,
Le *ſentiment* & les *vapeurs*.
Faut-il pas que chacune ait ſon Poëte en titre,
Qu'elle fait de ſes goûts & l'oracle & l'arbitre ?
Ma femme, l'autre jour, n'a-t-elle pas voulu
Me faire tout quitter, m'amener au Spectacle,
Me faire malgré moi crier *bravo*, miracle,
Pour ſon cher protégé, que je n'ai jamais lû,
Par bonheur ; *ah ! Monſieur, venez, la pièce eſt belle ;*

Nous devons à l'Auteur cette marque de zèle.
Il a fait des vers pour Zizi :
(C'eſt ſa perruche), *c'eſt joli*
Au poſſible ; il a peint Zizi d'après nature . . . .
Et puis cet homme là, c'eſt une créature
Charmante, & d'un cœur excellent,
D'une douceur de mœurs ! . . . . d'ailleurs un vrai talent ;
Et fait pour aller loin . . . . Il s'enſuivait qu'en ſomme
Le Chantre de Zizi devait être un grand homme.

MOLIÈRE.

Vous avez bien raiſon : il faut de ces tableaux
Pour la palette de Thalie,
Et je vois là de quoi fournir à ſes pinceaux

M. MISOGRAMME.

Monſieur, ſi quelque bonne & franche Comédie
Ne fait juſtice enfin de ces originaux,
Je prendrai mon parti : je m'enfuis dans ma terre.
Elle eſt dans un canton retiré, ſolitaire ;
Ce ſont de bonnes gens qui peuplent le pays ;
Tant mieux : de mes vaſſaux je ferai mes amis.
Il ne m'en faut pas davantage.
Peu m'importe la mode, & j'aurai, s'il vous plaît ;
A ma table, en dépit du bon ton, de l'uſage,
Mon Bailli, mes Fermiers, le Chantre du Village,
Qui, je l'eſpère au moins, ne feront point d'ouvrage,
Et viendront faire mon piquet ;
Et je prétends qu'aucun valet

Ne ſoit reçu chez moi, s'il n'a pour s'y produire
Un bon certificat.... comme il ne ſait pas lire.

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, *ſeul.*

AVec un peu d'humeur il a dit vérité ;
Et ſon bon ſens paraît dans ſa vivacité.
Cette foule d'Auteurs eſt vraiment une plaie
Dont le Pinde gémit & la raiſon s'effraie.

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, M. CLAQUE.

M. CLAQUE : *il entre en ſe parlant à lui-même.*

PAlsambleu, celui-là pouvait-il ſe prévoir ?
On dit bien vrai que dans la vie
On ne peut du matin au ſoir
Jamais compter ſur rien ; mais du moins à Thalie
J'en dirai mon avis : nous verrons ſi pourtant.....

MOLIÈRE.

Vous ne paraiſſez pas content,
Monſieur ; puis-je ſavoir ?....

M. CLAQUE.

Ah ! Monſieur, je vous prie
De m'excuſer : je ne vous voyois point....
Ma tête eſt troublée à tel point!....
Et qui diable tiendrait au revers qui m'aſſomme ?
Oui, Monſieur, vous voyez un homme
Ruiné, furieux : un coup inattendu
M'ôte mon exiſtence ; enfin j'ai tout perdu,
Mes appointemens & ma place,
J'oſe dire un état que je m'étais formé.....
Je ſuis, pour vous compter en un mot ma diſgrace,
Un Capitaine réformé

MOLIÈRE.

Réformé ! dans le temps où la France eſt en guerre ?

M. CLAQUE.

Oh ! la guerre & la paix, tous les temps m'étaient bons,
Mes campagnes, mes garniſons,
Mon ſervice.... étaient au parterre.
Je ne vous cache rien ; car au premier abord
J'ai vû qui vous étiez : je ne m'y méprends guère ;
Vous venez de Province, ou je me trompe fort,
Pour débuter : voilà l'habit de caractère.
Sans doute en ce moment vous allez répéter.

MOLIÈRE.

Mais en effet ici je joue un rôle.

M. CLAQUE.

Eh ! mais j'en étais sûr....il n'était pas beſoin
De me le confirmer : oh ! je flaire de loin.
Un Débutant.

MOLIÈRE, *à part.*

Ma foi, le perſonnage eſt drôle :
On peut s'en amuſer

M. CLAQUE.

Vraiment j'ai pu juger
Qu'ici vous étiez étranger.
Eſt-il dans les foyers quelqu'un qui ne connaiſſe
Monſieur Claque ?

MOLIÈRE.

Monſieur Claque !

M. CLAQUE.

Eh ! oui, c'eſt mon nom.
A vos pareils je m'intéreſſe ;
Et ſi je puis vous être bon,
Diſpoſez de moi. Je confeſſe
Que mes moyens ſont bien déchus ;
Je ne ſuis pas ce que je fus.
(Montrant la Salle.)
Voilà de mon malheur la cauſe trop fatale.

MOLIÈRE.

Et qui donc l'a produit ?

M. CLAQUE.

Qui !.... la nouvelle Salle,
Le Parterre détruit.... Ah ! c'eſt détruire tout,
La gloire, les ſuccès, le Spectacle, le goût.
Tout un Public aſſis ! beau projet ! fort utile !
Eh ! comment gouverner cette maſſe immobile,
Lui donner déſormais la vie & l'action,
En diriger l'impulſion ?
Mais contre cet abus hautement je réclame :
Un Parterre ſans chefs, c'eſt comme un corps ſans âme.

MOLIÈRE.

Il avait donc des chefs ?

M. CLAQUE.

Comment ! mes compagnons
Et moi, Monſieur, depuis vingt ans nous y régnons.
C'était une très-bonne affaire,
Tous les intéreſſés, braves gens, comme moi.
N'eſt-ce pas un honnête emploi,
De prêter aux talens un appui néceſſaire ?
Les nouveautés & les débuts
Payaient à mes travaux de bien juſtes tributs :
Toute peine vaut ſon ſalaire,
Fallait-il pas avoir mes Bureaux, mes Commis ?

MOLIÈRE.

Vous aviez là, Monſieur, un petit miniſtère.

M. CLAQUE.

Tout Débutant chez moi d'abord était admis,
Conduit par mes agens ou par quelques amis,
Et du premier coup d'œil je jugeais ſon *phyſique*.

MOLIÈRE.

Son *phyſique !* Comment ! Qu'entendez-vous par-là ?

M. CLAQUE.

Parbleu, la queſtion eſt bonne ; mais cela
Se comprend de ſoi-même, & faut-il qu'on l'explique?

MOLIÈRE.

Mais encor ?

M. CLAQUE.

Par ce mot on entend à la fois
Le maintien, la figure, & la taille & la voix,
Les dons extérieurs, les qualités preſcrites....

MOLIÈRE.

Mais, ſi vous m'aviez dit d'abord ce que vous me dites,
Je vous aurais compris ſans peine.

M. CLAQUE.

Mais pourtant
C'eſt le mot conſacré, c'eſt le terme technique ;
Et jamais on n'annonce Actrice ou Débutant,
Qu'on ne parle de leur *phyſique*.

MOLIÈRE.

Pardon.

M. CLAQUE.

Prétendez-vous que je m'exprime mal ?
Vous êtes, ce me ſemble, un peu Provincial.
Votre *phyſique* à vous, par exemple, eſt comique.

MOLIÈRE.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, pour mon *phyſique*.

M. CLAQUE.

Oui, je vous ai toiſé.... J'ai fait avec ſuccès
Débuter ici vingt ſujets
Qui ne vous valaient pas : plus le talent eſt mince ;
Plus cela coûte auſſi : rien n'eſt plus important
Que d'avoir à Paris un Début éclatant,
On en eſt beaucoup mieux payé dans la Province.
Dans ces cas-là, Monſieur, il faut s'exécuter :
On fait ce qu'il en doit coûter.
J'avais mes Lieutenans, mes premiers camarades
Qui diſtribuaient les Brigades ;
Chacun avait ſon poſte & répondait d'un coin :
Moi, j'occupais le centre, & tous avaient le ſoin
D'avoir toujours vers moi le regard & l'oreille ;
Et dès que j'avais dit *bien*, *fort bien*, *à merveille*,
Ils faiſaient un *chorus !*.... Et puis adroitement
Je ſavais ranimer un applaudiſſement....
Allez donc.... beau.... bravo.... C'était un tintamare,
Et des pieds & des mains, des cannes !... un ſuccès fou.

MOLIÈRE.

C'eſt le mot.

M. CLAQUE.

Cela se répandait : d'après
Un début si brillant, c'était un sujet rare.
Vous sentez que d'avance on payait mes exploits.
Joignez-y les Pièces nouvelles
Que l'on faisait aller, grace à moi, telles quelles.
Je gagnais en *bravo* mes vingt écus par mois,
Et ce n'est pas trop cher, Monsieur, en conscience.

MOLIÈRE.

Oui, cela fait sur-tout une honnête existence.

M. CLAQUE.

Bon ! est-il rien ici de stable & de réel ?
Et qui n'aurait pas cru le Parterre éternel ?
Voilà tous mes talens devenus inutiles :
Avec des Spectateurs sur leurs siéges tranquilles,
Soyez sûr désormais, pour les voir applaudir,
Qu'il faut absolument qu'on leur fasse plaisir.
Je vois que ma carrière est à-peu-près remplie,
Et je vais présenter ma Requête à Thalie,
Un Mémoire aux Comédiens.
Des services comme les miens
Ne sont pas, après tout, des titres qu'on rejette ;
Et je suis content, si j'obtiens
Une pension de retraite.

MOLIÈRE.

La demande est trop juste.

M. CLAQUE.

Oui : c'eſt un attentat
Que de priver ainſi les gens de leur état.
Nous verrons ... Quant à vous, tout ce que je puis faire,
C'eſt de vous répéter vos rôles de début.
Je connais mon Public, je ſais ce qui peut plaire,
Et je puis vous conduire au but.

MOLIÈRE.

Vous avez de cet art fait une grande étude ?

M. CLAQUE.

Oh! non, pas trop; mais l'habitude!
Moi, j'en ai tant formé! j'ai fait quelques ingrats;
Mais il y faut compter, & je n'en parle pas.
Quand vous voudrez, je ſuis fort à votre ſervice ...
Chez moi ... tous les matins ... de ma profeſſion,
Il ne me reſte plus que ce ſeul exercice ...
Mais que ſur ma Requête on me faſſe juſtice,
Ou dans mon indignation
Contre la Comédie ... enfin je ſais qu'en dire ...
Il me reſte un Théâtre, il me reſte un Empire,
Où ma voix, ma cabale a toujours triomphé.
Je puis les perdre encore...

MOLIÈRE.

Où donc?

M. CLAQUE.

Dans le Café.

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, *seul.*

VOILA de ces gens d'une eſpèce
Qu'on ne rencontre qu'à Paris.
Quel métier!... & pourtant il avait bien ſon prix,
Et c'eſt grand dommage qu'il ceſſe.
J'entends venir de ce côté
Un nouveau perſonnage... il a l'air éventé.

(Il chante, ture lure & flon, flon, flon, chacun a ſon ton, ſon allure, &c.*)*

SCÈNE X.

MOLIÈRE, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE, *chante.*

AIR: *Pour la Baronne.*

Le Vaudeville
A l'honneur de vous ſaluer;
Il eſt très-fêté par la Ville:
Daignez, s'il vous plaît, agréer
Le Vaudeville.

MOLIÈRE.

Apparemment Monſieur ne parle qu'en chantant.

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

Même Air.

Lorſque je chante,
Souvent le ſens n'eſt pas trop bon,
La rime eſt quelquefois méchante;
Mais enfin j'ai toujours raiſon
Lorſque je chante.

MOLIÈRE, *à part.*

Il eſt naïf, au moins; je le trouve amuſant.
(Haut.)
Thalie a dans ces lieux établi ſon domaine;
Auprès d'elle, Monſieur, qu'eſt-ce qui vous amène?

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

AIR: *Non, je ne ferai pas.*

Je ſuis le plus joyeux des Enfans de Thalie,
Près d'elle je conduis Momus & la Folie;
Et mes chants & leurs jeux, au Théâtre Français,
Ont ſouvent partagé l'honneur de ſes ſuccès.

MOLIÈRE.

On m'a dit qu'autrefois on vous vit à ſa cour,
Accompagner Legrand, Fuzelier & Dancourt.
Mais ſi je ſais bien votre hiſtoire,
Votre ſéjour natal, votre empire eſt la Foire,
Et c'eſt-là que vous êtes né,
Que Panard & Vadé, Piron, Favart, le Sage,
De leur eſprit vous ont orné.
Prétendriez-vous davantage?

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

AIR : *Mon petit cœur.*

Ignorez-vous juſqu'où va ma puiſſance,
Ce qu'elle obtient & d'éclat & de prix?
J'ai relevé mon obſcure naiſſance,
Et ſuis enfin l'Idole de Paris.

J'ai triomphé, même de l'Ariette,
Dont les attraits ont régné ſi long-temps;
Elle me cède, & ſa prompte défaite
Rend mes ſuccès encor plus éclatans.

MOLIÈRE.

Vraiment, je vous en félicite,
Il faut que vous ayez acquis bien du mérite.

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

AIR : *V'la ce que c'eſt qu'd'aller au bois.*

D'un Théâtre plein d'agrément
Je ſuis la gloire & l'ornement.
J'y répète journellement
Trois heures entières,
Mes Chanſons légères,
Et l'on s'écrie à tout moment:
C'eſt charmant, oh! c'eſt charmant.

AIR: *Eſt-ce un bonheur d'avoir un tirelire, lire, &c.*

Je crois que mes atours
Siéraient bien à Thalie,
Je veux par mon ſecours
La voir mieux accueillie,

Tout plein d'ardeur,
Pour ſon honneur,
Et pour ſon tirelire, lire,
Et pour ſon toureloure, loure,
Pour ſon bonheur.

MOLIÈRE.

(*à part.*)

Je ſens que ſes refreins m'amuſent déjà moins.
(*Haut.*)
Monſieur du Vaudeville, elle doit de vos ſoins
Sans doute être reconnoiſſante,
Et peut de vos talens eſſayer la douceur.
Je ne vous croyais pas devenu grand Seigneur;
Mais craignez du Public la faveur inconſtante,
Souvent il prend pour goût ce qui n'eſt qu'engouement;
Il épuiſe un plaiſir, & l'uſe promptement.
Vous pouvez lui plaire un moment,
Et ce n'eſt pas un grand miracle;
Mais enfin, vos couplets ſi ſouvent répétés,
Trois heures de chanſons & de frivolités,
Ne ſauraient former un ſpectacle.
Pour un quart-d'heure, c'eſt fort bien;
Mais retenez de moi cette leçon utile:
Il ne faut abuſer de rien,
Et pas même du Vaudeville.
(*Appercevant la Muſe du Drame.*)
Qu'eſt-ce encor?.... Celui-là n'eſt pas ſi gai que vous.

SCÈNE XI.

MOLIÈRE, LE VAUDEVILLE, LA MUSE DU DRAME.

(*Elle a l'air d'observer le Théâtre, sans regarder les Acteurs.*)

MOLIÈRE.

Quel noir accoûtrement! Quelle mine fantasque!
Je crois qu'il va courir le masque.
Monsieur.... ou Madame.... entre nous,
Je ne sais trop lequel, à votre air amphibie....
Ici, chercheriez-vous Thalie?

LA MUSE DU DRAME.

Qui, moi! m'en préserve le Ciel!
Pour qui me prenez-vous?

MOLIÈRE.

Pardon, si je m'abuse.

LA MUSE DU DRAME.

Je suis une dixième Muse.

MOLIÈRE.

Qui, vous!

LA MUSE DU DRAME.

Moi; rien n'est plus réel.

MOLIÈRE.

Je ne m'en doutais pas ; & le nom de Madame ;
Pourrait-on le ſavoir ?

LA MUSE DU DRAME.

C'eſt.... la Muſe du Drame.

MOLIÈRE.

J'en connoiſſais deux juſqu'ici,
Ainſi que chacun ſait, Thalie & Melpomène.

LA MUSE DU DRAME.

Sur moi toutes les deux ont uſurpé la Scène.
La véritable Muſe, en un mot, la voici.

MOLIÈRE, *à part.*

Je n'ai donc pas encor connu ma Souveraine.
(*Haut.*)
Peut-on vous demander ce que c'eſt que ces mots
Tracés ſur des papiers, découpés en lambeaux ?

LA MUSE DU DRAME.

Ils ſont puiſſans, ſacrés !.... avec une douzaine
De ces mots-là, Monſieur, qui ſont un vrai tréſor,
J'ai fait mille chef-d'œuvre, & j'en puis faire encor.
(Tournant autour d'elle, & liſant ſur les papiers.)

MOLIÈRE.

Ah! Ciel!..oh, Dieu!..grand Dieu!..vertu!..crime!..nature

LE

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

J'aime la Nature, moi,
J'aime la Nature. *Il sort.*

LA MUSE DU DRAME.

Joignez-y force points, force exclamations,
De longs cris douloureux, & des convulsions,
Il ne m'en faut pas plus; la réussite est sûre:
Jugez si j'ai formé des disciples nombreux.
Votre emphatique Tragédie,
Depuis deux siècles applaudie,
Dictait dans son École un code rigoureux.
Il lui faut des mœurs héroïques,
Des intérêts d'État, des crimes politiques,
Des révolutions qui changent l'univers,
De grands hommes & de beaux vers.
Moi, j'ai mis de côté ces ressources frivoles...
Je puis même au besoin me passer de paroles.

MOLIÈRE.

Souvent vous feriez-bien, si j'en crois ce qu'on dit.

LA MUSE DU DRAME.

La Pantomime me suffit:
La Pantomime seule établit mon empire.
J'ai le plus grand mépris pour le talent d'écrire.
J'exerce un tout autre pouvoir.
Un geste qui fait peur, un accent qui déchire,

La figure du déſeſpoir... (*Elle fait une grimace horrible.*)

Oui, voilà tout mon art & ma ſeule magie.

MOLIÈRE.

Si bien que l'Auteur peut ſe paſſer de génie,
Les Acteurs de talent, les Spectateurs de goût...
C'eſt un genre commode, il diſpenſe de tout.

LA MUSE DU DRAME.

Oui, le *goût !* le *talent !* bagatelle, folie,
Mots dénués de ſens... la pitié, la terreur :
Voilà les grands reſſorts !

MOLIÈRE.

Le dégoût & l'horreur,
Voilà les grands abus !

LA MUSE DU DRAME.

L'horreur, c'eſt ma partie
A moi ; je ne me borne pas
A ces vulgaires attentats,
Dont cent fois le Théâtre a revu la peinture,
Meurtre, empoiſonnement, parricide, parjure,
Inceſte, trahiſon... Non, des crimes nouveaux,
Qui pourtant ſont dans la nature,
Pour la première fois créés ſous mes pinceaux,
Des ſpectacles affreux, d'incroyables tableaux :

Voilà mes coups de maître... Ici, je me figure,
Dans un ſujet tout neuf que je traite aujourd'hui,
Un amant accablé des peines qu'il endure,
Qui creuſera ſa ſépulture,
On verra le tombeau ſe refermer ſur lui.

MOLIÈRE.

J'ai vu ſur la tragique Scène
Les perſonnages expirer.
Madame, vous allez plus loin que Melpomène,
Vous les y faites enterrer.

LA MUSE DU DRAME, (*meſurant le Théâtre.*)

Je deſſine de l'œil un vaſte cimetière.

MOLIÈRE.

Local digne de vous!

LA MUSE DU DRAME, *ſe paſſionnant.*

La plaintive misère,
Des enfans affamés qui demandent du pain,
Mourans dans les bras de leur mère,
Des vieillards expirans au bord d'un grand chemin,
Des gibets, des cachots....

MOLIÈRE.

Ah! je perds patience,
Il faut que j'éclate à la fin.

Vous prenez pour un Art cette ſombre démence !
Eh ! quoi donc ! au Théâtre on n'ira s'aſſembler ;
Que pour y voir accumuler ,
Dans les plus dégoûtantes Scènes ,
L'amas humiliant des misères humaines ?
Ce ſont-là les tableaux qu'on veut nous étaler ?
Non , par ces peintures affreuſes ,
Trop près de la réalité ,
Par ces images douloureuſes
Qui déſolent l'humanité ,
Vous corrompez ſans fruit la douceur noble & pure
D'un plaiſir qui fut inventé
Pour conſoler des maux que nous fait la nature.
Ce n'eſt pas celle-là qu'au Théâtre il faut voir :
On doit à de tels maux une pitié réelle ;
Mais elle eſt amère & cruelle ;
Il faut que l'Art exerce un moins triſte pouvoir ,
Qu'il émeuve mon cœur , & non qu'il le ſoulève :
Le Théâtre n'eſt pas l'Hôpital ou la Grêve.
Si j'y viens pour verſer des pleurs ,
Ce n'eſt pas pour me faire un tourment de mes larmes ,
Non , c'eſt pour les aimer , pour y trouver des charmes ,
Et de l'illuſion reſſentir les douceurs.
A tous les mouvemens dont mon âme eſt ſaiſie ,
Se mêle un charme heureux , né de la Poéſie.
En me faiſant frémir , en me faiſant pleurer ,
Elle me donne encore le plaiſir d'admirer ,
Et ce doux ſentiment que ſon Art me procure ,

Eſt un nectar divin verſé ſur ma bleſſure.
Et vous comparerez à ſes puiſſans attraits,
Qui fondent du Théâtre & la gloire & l'empire,
Vos informes tableaux & vos hideux portraits,
Pareils aux rêves noirs d'un malade en délire ?
Elle annoblit la Scène, & vous l'aviliſſez ;
Elle attendrit les cœurs, & vous les flétriſſez.

LA MUSE DU DRAME.

Sans daigner perdre ici mon temps à vous répondre,
C'eſt par mes ſeuls ſuccès que je veux vous confondre ;
Je me flatte bientôt de l'emporter ſur tous,
Et nous verrons qui doit régner en ces lieux....

SCÈNE XIIe & *dernière.*

Le fond du Théâtre s'ouvre. On voit les Statues des grands Auteurs Dramatiques. Apollon eſt entre Melpomène & Thalie. Chacune d'elle conduit les Acteurs de ſon genre. Les autres Muſes ont auſſi leur ſuite, qui porte des guirlandes de fleurs & des couronnes de laurier. Molière ſe range à côté de Thalie, & les autres Perſonnages de la Pièce ſont autour d'elle. Au moment où le rideau de l'intérieur ſe lève, Apollon, Melpomène & Thalie diſent enſemble :

Nous.

APOLLON.

Reſpectez Apollon, les Muſes & Molière,
Et ces Buſtes ſacrés que la France révère,
Où revivent les traits des immortels Auteurs,
De la Scène Françaiſe, appuis & fondateurs,
Organes & ſoutiens de mes Loix ſouveraines.
(*Montrant Melpomène & Thalie.*)
Du Théâtre à jamais ces deux Muſes ſont Reines :
(*au Vaudeville & à la Muſe du Drame.)*
Non que je veuille, en leur faveur,
Vous traiter l'un & l'autre avec trop de rigueur.
Je connais le danger d'être ſi difficile.
Le *Drame ſérieux*, le léger *Vaudeville*,

Dont je blâme l'abus, ſans leur ôter leur prix,
Tous les deux quelquefois admis,
Peuvent entrer dans mon domaine,
Et ſuivre, mais de loin, Thalie & Melpomène.
Ils ſeront mes Sujets & non mes Favoris.
J'ai ſouffert le burleſque, & Deſpréaux en gronde.
Scarron le mit en vogue, & je l'ai vu déchoir.
Pour ſatisfaire tout le monde
Je permettrai le genre noir.
La nouveauté, voilà ſur-tout ce qu'on ſouhaite.
Le Théâtre eut toujours beſoin de ſon appui.
Le génie embellit tous les genres qu'il traite,
Et les élève juſqu'à lui.
Oui, que tous les talens accroiſſent mon empire:
Que leur rivalité, leur émulation,
Travaille à l'affermir, & non à le détruire.
Que ce jour, dont la pompe en ces lieux les attire,
Conſacre leur réunion.

Aux Muſes.

Aux images de ces grands hommes,
Prodiguez de nouveaux honneurs,
Muſes, & c'eſt ainſi que le ſiècle où nous ſommes
Peut leur donner des Succeſſeurs.
De vos jeux, de vos dons uniſſez les douceurs:
Il faut de tout dans une fête;
Et celle qu'ici l'on apprête
Sera la fête des neuf Sœurs.

MOLIÈRE.

Leur zèle à vous ſervir trouvera tout facile,
Et pour rendre à la fois tous les goûts ſatisfaits,
Sur-tout pour contenter Monſieur du Vaudeville,
Nous chanterons quelques couplets.

On danſe, & les Muſes vont placer des guirlandes autour des Statues, & les couronner de lauriers.

MOLIÈRE, *il chante.*

AIR: *Chanſons, Chanſons.*

Mes Amis, un Couplet de Fête
Peut, ſans voix, ſans art qui l'apprête,
Être chanté;
On ne s'y rend pas difficile,
Tout ce qu'il faut au Vaudeville,
C'eſt la gaîté.

THALIE, *elle chante.*

Ce refrein eſt fait pour me plaire,
Mon art, mon goût, mon caractère,
En eſt flatté.
Je ne permets pas qu'on l'oublie;
L'heureux attribut de Thalie,
C'eſt la gaîté.

APOLLON, *il chante.*

Molière a dit dans ſes Ouvrages,
A tous les rangs, à tous les âges,
La vérité;

Ce qui rend la leçon ſi bonne,
C'eſt le ſel dont il l'aſſaiſonne,
C'eſt la gaîté.

M. MISOGRAMME, *il chante.*

Des Beaux-Eſprits ma Femme eſt folle,
Elle a ſans doute à leur école,
Bien profité,
Pour moi, mon humeur un peu ronde,
Donnerait tout l'eſprit du monde
Pour la gaîté.

THALIE, *à Melpomène.*

Ma ſœur, vous croyez donc nous entendre & vous taire?

APOLLON, *à Thalie.*

La majeſté tragique....

THALIE, *à Melpomène.*

Oh! chantez, s'il vous plaît;
Jamais la dignité même la plus auſtère
N'a dérogé pour un couplet.

MELPOMÈNE, *elle chante.*

Parler aux cœurs eſt ma ſcience,
Émouvoir, voilà ma puiſſance
Et ma beauté.
Mais quand ma ſœur sèche vos larmes,
Vous n'en ſentez que mieux les charmes
De ſa gaîté.

THALIE.

Il faut bien plus, il faut faire chanter. .... Madame.
(*à Apollon.*) (*En montrant la Muſe du Drame.*)
Allez-vous dire auſſi la majeſté du Drame ?

LA MUSE DU DRAME, *chante d'un ton lamentable.*

AIR : *Mon Cœur charmé de ſa chaîne, &c.*

Aux ſombres beautés du Drame,
Quel cœur ne ſe rendrait pas ?
De ſa ténébreuſe flamme
Admirez les noirs éclats.
Hélas !
Hélas !
Rien n'eſt ſi beau que le Drame,
Ah ! que le Drame a d'appas !

MOLIÈRE.

Allons, ne troublons plus ſa triſteſſe profonde ;
Laiſſons à chacun ſon humeur.
(*au Vaudeville.*)
A votre tour, Monſieur, il faut finir la ronde ;
Vous avez par-tout cet honneur.

LE VAUDEVILLE *chante.*

Un Auteur tremble & perd courage,
Lorſque devant vous ſon Ouvrage
Eſt préſenté ;
Mais ſi la Pièce eſt applaudie,
Ce bruit vient lui rendre la vie
Et la gaîté.

La Pièce finit par une marche générale.

Lu & approuvé, SUARD.

Vû l'Approbation ; permis de repréſenter & imprimer. A Paris, ce 21 Mars 1782. LE NOIR.

PQ
1981
D35A78
1773

Dorat, Claude Joseph
Régulus

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY